



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**LUCRECE,**

DE LA

*NATURE DES CHOSES.*

TOME II.

EUCLID

AND

THE ELEMENTS

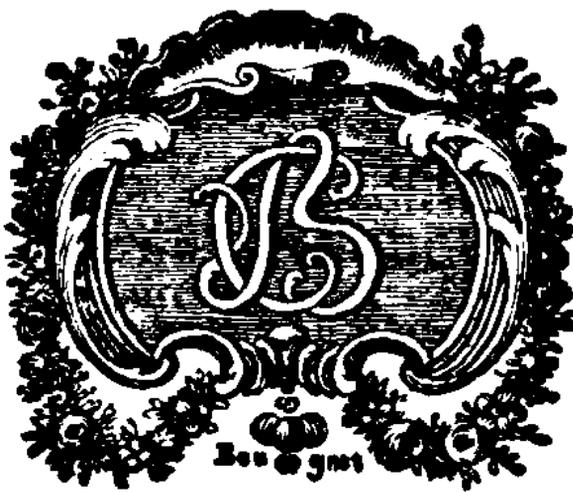
TOME II

LUCRECE,  
TRADUCTION NOUVELLE,  
AVEC DES NOTES,  
*Par M. L\* G\*\*.*

---

TOME SECOND.

---



*A PARIS,*

Chez BLEUET, Libraire, sur le Pont Saint-Michel.

---

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

M. D. C. C. K. A. I. I. I.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

---

# S U J E T

D U

## QUATRIEME LIVRE.

*C*E quatrieme Livre n'est qu'une continuation du troisieme. Le Poëte tâche d'expliquer la maniere dont les objets extérieurs agissent sur l'ame, par le canal des sens. Nos sensations sont produites (suivant lui) par des corpuscules invisibles, répandus dans l'atmosphere, qui, en s'introduisant dans les divers conduits de nos corps, affectent diversément nos ames. Ces simulacres se divisent en différentes classes. Les uns sont envoyés par les corps mêmes, & sont des émanations, ou de la surface, ou de l'intérieur des ob-

*jets : les autres se forment dans l'air : d'autres ne sont qu'un mélange des uns & des autres , que le hazard réunit souvent dans l'atmosphère. Tous ces simulacres sont d'une finesse & d'une subtilité inconcevable , & doués par conséquent d'une très-grande vitesse. D'après cette notion préliminaire des simulacres , le Poëte croit pouvoir expliquer d'une manière satisfaisante tout le mécanisme des sensations & des idées.*

*1°. La vision est produite par des simulacres émanés de la surface même des corps ; qui nous font juger non-seulement de la couleur , de la grandeur & de la figure des objets ; mais encore de leur distance , de leur mouvement , &c... Il est vrai*

que souvent les jugemens que nous proférons à la suite de ces perceptions sont faux ; mais l'erreur ne vient jamais de l'organe qui ne rapporte que la sensation précise qu'il éprouve , mais de la précipitation de l'ame , qui se hâte toujours d'ajouter de son propre fonds quelque chose à leur rapport. D'où il conclut que les sens sont des guides infailibles , les seuls juges de la vérité.

2°. La sensation du son est excitée par des corpuscules détachés des corps , qui viennent frapper l'organe de l'ouïe. Quand ces éléments sont façonnés par la langue & le palais , ils forment des paroles ; quand ils sont répercutés par des corps solides, tels que les rochers, &c. ils forment des échos.

3°. La saveur est produite par les sucs que la trituration exprime des alimens, & qui s'introduisent dans les pores du palais. Si les mêmes alimens ne produisent pas les mêmes sensations sur des animaux de différente espece, ou sur les mêmes animaux placés dans des circonstances différentes, cette variété tient à la fois, & à l'organisation même des animaux, & à la structure des molécules de l'action desquelles résultent les saveurs.

4°. Les odeurs, qui sont des corpuscules émanés de l'intérieur des corps, & dont par conséquent la marche doit être lente & tardive, ne sont pas non plus également analogues à tous les organes ; il faut dire la même chose des simulacres de la vue, & des élémens du son.

*Il n'y a que ces quatre especes de sensations qui soient excitées par des émanations ; car pour le toucher il est produit par l'impression immédiate des objets.*

*Quant aux idées de l'ame, Lucrece prétend qu'elle les doit aux simulacres dont l'atmosphère est sans cesse rempli, simulacres dont le tissu est si délié, qu'ils s'insinuent dans tous les pores de nos corps, & dont la succession & la combinaison sont si rapides, qu'il croit pouvoir expliquer par leur moyen cette foule d'idées qui assiègent nos ames à chaque instant, ces images chimériques de Centaures, de Scilles, &c. & les autres illusions de ce genre qui nous trompent la nuit comme le jour.*

*Après cette théorie des sensations & des idées , le Poète entre dans quelques détails relatifs à cette doctrine ; 1°. il combat les causes finales , en s'efforçant de prouver que nos organes n'ont pas été faits en vue de nos besoins , mais que les hommes en ont usé , parce qu'ils les ont trouvés faits ; 2°. il explique pourquoi le besoin de boire & de manger est naturel à tous les animaux ; 3°. comment l'ame , cette substance si déliée peut mouvoir une masse aussi pesante que nos corps ; 4°. par quel mécanisme le sommeil vient à bout d'engourdir toutes les facultés de l'ame & du corps , & d'où viennent les songes dont il est souvent accompagné. A l'occasion des songes , il traite ensuite de l'amour , dont il croit , comme M. de*

*Buffon , qu'il n'y a que le physique qui soit bon, & contre lequel il avertit les hommes de se mettre en garde, par les peintures éloquentes qu'il fait du malheur des amans. Enfin il termine ce morceau & le livre entier par une espece de traité anatomique & physique sur la génération.*





T I T I  
*LUCRETII CARI*  
D E  
*RERUM NATURA.*

---

LIBER QUARTUS.

**A** V I A Pieridum peragro loca, nullius antè  
Trita solo; juvat integros accedere fontes  
Atque haurire; juvatque novos decerpere flo-  
res,

Insignemque meo capiti petere indè coronam,  
Undè priùs nulli velârint tempora Musæ:  
Primùm quòd magnis doceo de rebus, & artibus  
Religionum animos nodis exsolvere pergo;  
Deinde quòd obscurâ de re tam lucida pango  
Carmina, Musæo contingens cunèta lepore;  
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur.  
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes





*L. Goussot inven.*

sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris  
abstergere sibi.

*Amet. Sculp.*

*Luc. V. 1037*



# LUCRECE,

DE LA

*NATURE DES CHOSES.*

---

## LIVRE QUATRIEME.

**C**ESONT les lieux les moins fréquentés du Pinde que je me plais à parcourir : je n'y rencontre aucun vestige qui guide mes pas ; j'aime à puiser dans des sources inconnues : j'aime à cueillir des fleurs nouvelles , & à ceindre ma tête d'une couronne brillante , dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun Poëte. D'abord parce que j'enseigne aux hommes des vérités importantes , & que j'affranchis leurs esprits du joug de la superstition ; ensuite parce que je répands la lumière sur les matieres les plus obscures , & les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison

Cùm dare conantur, priùs oras pocula circum  
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,  
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur  
 Labrorum tenuis ; interea perpotet amarum  
 Abfinthi laticem, deceptaque non capiatur,  
 Sed potiùs tali tactu recreata valefeat :  
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque  
     videtur  
 Tristior esse, quibus non est tractata ; retroque  
 Volgus abhorret ab hæc ; volui tibi, suavilo-  
     quenti,  
 Carmine Pierio, rationem exponere nostram,  
 Et quasi Musæo dulci contingere melle ;  
 Si tibi fortè animum tali ratione tenere  
 Versibus in nostris possem ; dum perspicis om-  
     nem  
 Naturam rerum, ac presentis utilitatem.

Sed quoniam docui, cunctarum exordia re-  
     rum  
 Qualia sint, & quàm variis distantia formis  
 Sponte suâ volitent æterno percita motu,  
 Quoque modo possint res ex his quæque creari ;  
 Atque animi quoniam docui natura quid esset,  
 Et quibus & rebus cum corpore compta vige-  
     ret,  
 Quove modo distracta rediret in ordia prima.

d'imiter ces Médecins habiles , qui pour engager les enfans à boire l'absynthe salutaire , dorent d'un miel pur les bords de la coupe , afin que leurs levres séduites par cette douceur trompeuse avalent sans défiance le breuvage amer ; innocente trahison qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé ? De même cette philosophie que je traite paraissant triste & austere à ceux pour qui elle est nouvelle , & rebutante pour le commun des hommes , j'ai choisi le langage des Muses pour vous exposer ma doctrine ; j'ai tâché de l'adoucir avec le miel de la poésie ; afin que vous soyez retenu par les charmes de l'harmonie , jusqu'à ce que votre esprit ait puisé dans mes vers la connaissance de la nature , & se soit pénétré de l'utilité de cette étude.

Jusqu'ici, Memmius, je vous ai fait connaître les qualités des atomes , & la diversité de leurs figures. Vous sçavez comment ces élémens de toutes choses , par une tendance qui leur est propre , volent de toute éternité dans l'espace , & comment tous les êtres peuvent résulter de leurs combinaisons. Vous n'ignorez plus la nature de l'ame , les principes qui lui donnent son existence & son activité quand elle est unie au corps , & la maniere dont après sa séparation elle se résout en ses principes élémentaires.

Nunc agere incipiam tibi (quod vehementer  
ad has res

Attinet) esse ea, quæ rerum *simulacra* vocamus,

Quæ quasi *membranz* summo de corpore rerum  
Dereptæ volitant ultro citroque per auras;  
Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes  
Terrificant, atque in somnis, cum sæpe figurar

Contuimur miras, simulacraque luce carentum;  
Quæ nos horrificè languentes sæpe sopore  
Excierunt; ne fortè animas Acherunte reamur  
Effugere, aut umbras inter vivos volitare;  
Neve aliquid nostri post mortem posse relinqui;  
Cum corpus simul atque animi natura perempta,  
In sua discessum dederint primordia quæque.

Dico igitur, rerum *effigias* tenuesque *figuras*  
Mittier ab rebus, summo de corpore earum,  
Quæ quasi *membrana*, vel *cortex* nominanda est;  
Quòd speciem, ac formam similem gerit ejus  
imago,  
Quojuseunque cluet de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quantumvis hebeti cognoscere corde:

Principio quoniam mittunt in rebus apertis  
Corporis res multæ, partim diffusa solutè

Traisons maintenant un sujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il existe des êtres auxquels je donne le nom de *simulacres* ; des espèces de *membranes* détachées de la surface des corps , qui , en voltigeant au hazard dans l'atmosphère , effraient nos esprits le jour comme la nuit , & leur présentent ces figures monstrueuses , ces spectres , ces phantômes , dont l'apparition nous arrache souvent au sommeil ; qu'ainsi nous ne devons pas croire que ce soit des ames fugitives qui abandonnent les rives de l'Achéron , des ombres qui viennent errer parmi les vivans : ni que la mort puisse laisser subsister quelque partie de notre être , quand le corps & l'ame une fois séparés , ont été rendus l'un & l'autre à leurs élémens.

Je dis donc que de la surface de tous les corps émanent des *effigies* , des *figures* déliées , auxquelles conviennent les noms de *membrane* ou d'*écorce* , parce qu'elles ont la même apparence & la même forme que les corps dont elles s'échappent pour se répandre dans les airs.

L'esprit le moins pénétrant peut se convaincre de leur existence , puisqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à l'œil , Dans les uns , ce sont des parties détachées

Robora ceu fumum mittunt, ignesque vaporem;  
 Et partim contexta magis condensaque, ut olim  
 Cùm veteres ponunt tunicas ætate cicadæ,  
 Et vituli cùm membranas de corpore summo  
 Nascentes mittunt, & item cùm lubrica serpens  
 Exuit in spinis vestem; nam sæpe videmus  
 Illorum spoliis vepres volitantibus auctas:  
 Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet *imago*  
 Ab rebus mitti, summo de corpore earum:  
 Nam cur illa cadant magis, ab rebusque rece-  
 dant,

Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla po-  
 testas;

Præsertim cùm sint in summis corpora rebus  
 Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem  
 Quo fuerint, veterem & formæ servare figuram,  
 Et multò citiùs, quantò minùs endopediri  
 Pauca queunt, & sunt in primâ fronte locata.

Nam certè jacti atque emergere multa vide-  
 mus,

Non solum ex alto penitusque, ut diximus antè,  
 Verùm de summis ipsum quoque sæpe colorem;  
 Et volgò faciunt id lutea ruffaque vela  
 Et ferrugina, cùm magnis intenta theatris  
 Per malos volgata, trabesque irementia flutant:  
 Namque ibi confessum caveai subter, & omnem  
 Scenai speciem, patrum matrumque Deorumque

qui se répandent en tout sens, comme la fumée qui sort du bois, & la chaleur qui s'élançe du feu. Dans les autres, c'est un tissu ourdi & ferré, comme la vieille robe que la cigale dépose pendant l'été, la membrane dont le veau naissant se débarrasse, & la dépouille du serpent que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples vous prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles images, quoique plus subtiles; car il est impossible d'expliquer pourquoi ces effigies grossières auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe: Sur-tout la superficie de tous les corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles, qui peuvent se détacher, sans perdre leur ordre & leur forme primitive, & s'élançer avec d'autant plus de rapidité, qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre, déliés comme ils sont, & placés à la surface.

En effet nous voyons un grand nombre de particules se détacher non-seulement de l'intérieur des corps, mais de leur surface même, comme les couleurs. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges & noirs, suspendus par des poutres aux colonnes de nos théâtres, & flottans au gré de l'air dans leur vaste enceinte; l'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les Spectateurs. la Scene en est frappée. Les Sénateurs, les Dames, les

Inficiunt, coguntque suo fluitare colore ;  
 Et quantò circum magè sunt inclusa theatri  
 Mœnia, tam magis hæc intùs perfusa lepore  
 Omnia conrident, conreptâ luce diei.  
 Ergò lintea de summo cùm corpore fucum  
 Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues  
 Res quæque ; ex summo quoniam jaculantur  
 utraq̃ue :

Sunt igitur jam *formarum* vestigia certa ;  
 Quæ volgò volitant, subtili prædita filo,  
 Nec singillatim possunt secreta videri.

Præterea omnis odos, fumus, vapor, atque  
 aliæ res

Consimiles, ideò diffusæ rebus abundant,  
 Ex alto quia dum veniunt, intrinsecus ortæ,  
 Scinduntur per iter flexum ; nec recta viarum  
 Ostia sunt, quâ contendunt exire coortæ :  
 At contrâ tenuis summi membrana coloris  
 Cùm jacitur, nihil est quod eam discerpere possit ;  
 In promptu quoniam est, in primâ fronte locata.

Postremò in speculis, in aquâ, splendoreque  
 in omni

Quæcunque apparent nobis simulacra, necesse est  
 (Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum)  
 Esse in imaginibus missis consistere eorum :

Statues des Dieux sont teints d'une lumière mobile ; & cet agréable reflet a d'aurant plus de charmes pour les yeux , que le théâtre est plus exactement fermé , & laisse moins d'accès au jour. Or , si les couleurs de ces toiles sont détachées de leur superficie , tous les corps ne doivent-ils pas envoyer aussi des effigies déliées , puisque ces deux especes d'émanations viennent de la surface ? Nous avons donc découvert la trace de ces *simulacres* qui volent dans l'air , avec des contours si déliés , que , pris séparément , ils échappent à l'œil.

Si l'odeur , la chaleur , la fumée & les autres émanations de cette nature se dispersent en se disséminant , c'est que détachées de l'intérieur même des corps , elles ne trouvent point de conduits en ligne droite , & se divisent dans les issues tortueuses , par où elles s'ouvrent un passage ; au lieu que la membrane délicate des couleurs , émanée de la surface , ne peut être déchirée par aucun obstacle.

Enfin les simulacres que nous appercevons dans les miroirs , dans l'eau & dans tous les corps lisses , étant parfaitement semblables aux objets représentés , ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car ( je le

Nam cur illa cadant magis, ab rebusque recedant  
 Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,  
 Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.

Sunt igitur tenues formarum, consimilesque  
 Effigiæ, singillatim quas cernere nemo  
 Cùm possit, tamen assiduo crebroque repulsu  
 Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum;  
 Nec ratione aliâ servari posse videntur  
 Tantopere, ut similes reddantur quoique figuræ.

Nunc age, quàm tenui naturâ constet imago,  
 Percipe; & imprimis quoniam primordia tantùm  
 Sunt infra nostros sensus, tantòque minora,  
 Quàm quæ primùm oculi cœptant non posse tueri,  
 Nunc tamen id quoque uti confirmem; exordia  
 rerum

Cunctorum quàm sint subtilia, percipe paucis.

Primùm animalia sunt jam partim tantula,  
 eorum

Tertia pars nullâ ut possit ratione videri:

Horum intestinum quodvis quale esse putandum  
 est?

Quid cordis globus, aut oculi? quid membra?  
 quid artus?

Quantula sunt? quid præterea primordia quæque,  
 Unde anima atque animi constet natura necessum  
 est?

Nonne vides, quàm sint subtilia, quàmque minuta?

répète ) pourquoi les effigies grossières des corps sensibles auraient-elles plutôt lieu que celles dont la finesse nous échappe ?

Tous les corps envoient donc des images similaires, qu'on ne peut appercevoir isolées, mais dont les émissions réfléchies & rassemblées par le moyen des miroirs frappent enfin nos organes. Sans cela comment représenteraient-elles si fidèlement la figure des objets ?

Apprenez maintenant à quel point ces images sont subtiles, puisque leurs principes sont infiniment plus imperceptibles & plus déliés que les corpuscules qui commencent à échapper à l'œil. Mais pour vous en convaincre encore davantage, représentez-vous quelle est la ténuité des principes de la matière en général.

D'abord il y a des animalcules si petits, que le tiers de leur grosseur est un atome absolument insensible. Que penserez-vous donc de leurs intestins, de leur cœur, de leurs yeux, de leurs membres, de leurs articulations ? quelle finesse ! Et si vous songez aux principes dont il faut que leurs esprits & leurs âmes soient composés, pouvez-vous concevoir un tissu aussi subtil & aussi délicat ?

Præterea, quæcunque suo de corpore odorem  
rem

Exspirant acrem, *panaces*, *absinthia* tetra,  
*Abrotonique* graves & *tristia centaurea*;  
Horum unum quodvis leviter si fortè ciebis,  
Quam primùm noscas rerum simulacra vagare  
Multa, modis multis, nullâ vi, castaque sensu:  
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo  
est

Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Sed ne fortè putes ea demum sola vagare,  
Quæcunque ab rebus rerum simulacra recedunt;

Sunt etiam, quæ sponte suâ gignuntur, & ipsa  
Constituuntur in hoc cælo, qui dicitur *aër*;  
Quæ multis formata modis sublimè feruntur,  
Nec speciem mutare suam liquentia cessant,  
Et cujusque modi formarum vertere in ora;  
Ut nubes facilè interdum concrefcere in alto  
Cernimus, & mundi speciem violare serenam;  
*Aëra* mulcentes motu; nam sæpe gigantum  
Ora volare videntur, & umbram ducere latè;  
Interdum magni montes, avolsaque saxa  
Montibus anteire, & solem succedere præter;  
Indè alios trahere atque inducere bellua nimbos.

Agitez légèrement la tige des plantes qui exhalent une odeur piquante, telles que le *panace*, l'*absynthe* amère, l'*auronne* acerbe, & la triste *centaurée*, vous reconnaîtrez aussi-tôt l'existence d'une foule de simulacres qui volent de mille manières, sans aucune énergie, & sans être sensibles à nos organes. Mais combien ces images sont-elles petites comparées aux corps dont elles sont les émanations ? C'est ce que personne ne pourra jamais ni apprécier, ni exprimer.

Ne croyez pas au reste qu'il n'y ait dans l'atmosphère d'autres simulacres que ceux qui émanent des corps. Il en est qui se forment d'eux-mêmes, qui s'établissent dans la contrée de l'espace nommée *l'air*, qui s'élèvent en haut sous mille formes diverses, qui changent à chaque instant de figures & d'aspect. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les nuages s'accumuler en un moment dans les régions supérieures, voiler l'azur des cieux, & se balancer dans l'air qu'ils semblent caresser. Tantôt ce sont des Géans effroyables qui volent & répandent au loin les ténèbres : tantôt des montagnes énormes, des rochers arrachés de leur sein qui précèdent ou suivent le soleil : tantôt enfin un monstre qui rassemble les nuages pour les distribuer de toutes parts.

Nunc ea quàm facili & celeri ratione genantur ;  
Perpetuòque fluant ab rebus , lapsaque cedant.

Semper enim summum quidquid de rebus abundat ,

Quod jaculentur ; & hoc alias cùm pervenit in res ,

Transit , ut imprimis vestem ; sed in aspera saxa ,  
Aut in materiem ut ligni pervenit , ibi jam  
Scinditur , ut nullum simulacrum reddere possit :  
At cùm , splendida quæ constant , opposta fuerunt ,

Densaque , ut imprimis speculum est , nihil accidit horum ;

Nam neque , uti vestem , possunt transire , neque antè

Scindi , quàm meminit lævor præstare salutem.  
Quapropter fit , ut hinc nobis simulacra genantur :  
Et quamvis subitò , quovis in tempore , quamque  
Rem contra speculum ponas , apparet imago :  
Perpetuò fluere ut noscas è corpore summo  
Texturas rerum tenues tenuesque figuras :  
Ergò multa brevi spatio simulacra genuntur ,  
Ut meritò celer his rebus dicatur origo.

Et quasi multa brevi spatio summittere debet  
Lumina sol , ut perpetuò sint omnia plena ;  
Sic à rebus item , simili ratione , necesse est  
Temporis in puncto rerum simulacra ferantur .

Mais avec quelle facilité & quelle promptitude se forment ces simulacres ! avec quelle abondance ils se détachent & s'échappent sans cesse des objets ! les surfaces de tous les corps sont autant de sources intarissables d'émanations, qui arrivées aux objets extérieurs, pénètrent les uns, comme les étoffes, sont divisées par les autres sans en réfléchir l'image, comme par le bois & les rochers. Mais il n'en est pas de même, si elles rencontrent un corps dense & lisse, tel que les miroirs : elles ne peuvent le traverser, comme elles traversent les étoffes, & si leur tissu se décompose, ce n'est qu'après avoir été réfléchi dans tout leur entier par la surface plane. Voilà pourquoi les corps lisses nous renvoient des simulacres. En quelques tems, & avec quelque promptitude qu'on leur oppose le miroir, leur image s'y peint aussi-tôt. D'où vous devez conclure qu'il se détache continuellement de leur surface, des tissus déliés, des figures imperceptibles. Un seul instant voit donc naître une foule de ces simulacres, & rien n'égale la promptitude avec laquelle ils se forment.

En effet si le soleil doit dans un court intervalle de tems, fournir un grand nombre de particules de lumière, pour en remplir tout l'espace sans interruption ; il faut de même que les simula-

Multa, modis multis, in cunctas undique partes:

Quandoquidem speculum queiscunque obvertimus oris,

Res ibi respondent simili formâ atque colore.

Præterea modò cum fuerit liquidissima cœli.

Tempestat, perquam subito fit turbida fœdè

Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis

Liquisse, & magnas cœli complêsse cavernas;

Usque adeo, terrâ nimborum nocte coortâ,

Impendent atræ formidinis ora supernè:

Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est,

Qui possit, neque eam rationem reddere dicis.

Nunc age, quàm celeri motu simulacra ferantur;

Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras

Reddita fit, longo ut spatio brevis hora terratur,

In quemcunque locum diverso numine tendunt;

Suavidicis potiùs, quàm multis, versibus edam;

Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quàm

Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austru.

Principiò persæpe leves res, atque minutis

Corporibus

res émanés des corps , dans un seul instant , se portent en foule , en tout sens & de toute part , puisque de quelque côté que le miroir soit présenté , l'objet s'y voit sur le champ avec sa forme & sa couleur.

Dans le tems où le ciel est le plus pur , on voit soudain un voile épais le couvrir de toutes parts. On dirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux. Dans cette nuit que les nuages ont formée , nous voyons l'effroi suspendu au-dessus de nos têtes sous une infinité de formes extraordinaires. Mais qui peut apprécier & exprimer la petitesse du rapport de ces spectres vaporeux avec leurs images ?

Pour vous apprendre maintenant , de quelle vélocité sont doués les simulacres , avec quelle agilité ils traversent les airs , quels longs espaces ils franchissent en un instant , quelque part que les portent leurs diverses directions ; j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers. Ainsi les faibles accents du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues font retentir les airs.

Remarquez d'abord que la vitesse est le par-

Corporibus factas, celeres licet esse videre.  
 In quo jam genere est solis lux & vapor ejus ;  
 Propterea quia sunt è primis facta minutis,  
 Quæ quasi trudentur, perque aëris intervallum  
 Non dubitant transire, sequenti concita plagâ :  
 Suppeditatur enim confestim lumine lumen,  
 Et quasi protelo stimulat fulgure fulgur :  
 Quapropter simulacra pari ratione necesse est  
 Immemorabile per spatium transcurrere posse,  
 Temporis in puncto : primùm quòd parvola  
 causa

Est procul à tergo, quæ provehat atque pro-  
 pellat ;

Deinde quòd usque adeò texturâ prædita rarâ  
 Mittuntur, facilè ut quasvis penetrare queant res,  
 Et quasi permanare per aëris intervallum.

Præterea si quæ penitè corpuscula rerum  
 Ex altoque foràs mittuntur, solis uti lux  
 Ac vapor, hæc puncto cernuntur lapsa dici,  
 Per totum cœli spatium diffundere sese,  
 Perque volare mare ac terras, cœlumque ri-  
 gare

Quod superà est ; ubi tam volucris hæc levitate  
 feruntur ;

Quid ? quæ sunt igitur jam primâ in fronte pa-  
 rata,

Cùm jaciuntur, & emissum res nulla moratur,

rage des corps légers & formés d'atomes subtils. Ainsi la lumière & la chaleur du soleil ont une grande vélocité, parce qu'elles résultent d'éléments déliés, qui se poussant les uns & les autres, pénètrent sans peine les interstices de l'air, aidés par l'impulsion des atomes qui les suivent : car la lumière fournit sans cesse à la lumière, & la vitesse des rayons s'accélère toujours par la nouvelle secousse de ceux qui leur succèdent. Les simulacres pour la même raison doivent parcourir en un moment des espaces incroyables, d'abord parce que ces corpuscules subtils sont continuellement chassés par une impulsion postérieure ; ensuite parce que leur tissu étant aussi délié, ils peuvent sans peine pénétrer tous les corps, & se filtrer, pour ainsi dire, dans tous les interstices de l'air.

D'ailleurs si l'on voit des corpuscules émanés de l'intérieur même des corps, comme la lumière & la chaleur du soleil, se répandre en un moment dans toute l'étendue de l'atmosphère, se disperser sur la terre & les eaux, s'élever vers le ciel, le baigner de leurs feux, enfin se porter de toute part avec tant de rapidité ; ne voyez-vous donc pas que des simulacres placés à la surface des corps, & dont l'émanation n'est retardée par aucun obstacle, doivent nécessairement

Nonne vides citiùs debere & longiùs ire ;  
 Multiplexque loci spatium transcurrere eodem  
 Tempore , quo solis pervolgant lumina cœlum ?

Hoc etiam imprimis specimen verum esse vi-  
 detur ,

Quàm celeri motu rerum simulacrâ ferantur ;  
 Quòd simul ac primùm sub divo splendor aquai  
 Ponitur ; extemplò , cœlo stellante , serena  
 Sidera respondent in aquâ radiantia mundi :  
 Jamne vides igitur , quàm puncto tempore imago  
 Ætheris ex oris , ad terrarum accidat oras ?

Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare  
 necesse est

Corpora , quæ feriant oculos , visumque lacef-  
 fant :

Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores ,  
 Frigus ut à fluviis , calor à sole , æstus ab un-  
 dis

Æquoris exesor mœrorum litora circum ;  
 Nec variz cessant voces volitare per auras ;  
 Denique in os falsi venit humor sæpe saporis ;  
 Cùm mare versamur propter ; dilutaque contrâ  
 Cùm ruimur misceri absinthia , tangit ama-  
 tor :

tement s'élançer plus vite & plus loin, & parcourir un espace beaucoup plus considérable dans un tems égal à celui que la lumière du soleil emploie à franchir les espaces des cieux ?

Mais voici une expérience qui vous convaincra encore davantage de la vitesse avec laquelle se meuvent les simulacres ; exposez à l'air une onde transparente : au même instant si le ciel est parsemé d'étoiles, les flambeaux éclatans du monde viennent se peindre dans l'eau. Vous voyez donc combien peu de tems il faut à l'image pour se rendre des extrémités du monde à la surface de notre globe.

Ainsi, je le répète, vous êtes obligé de reconnaître ces émanations des simulacres qui frappent nos yeux & produisent en nous la sensation de la vue. En effet les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides, la chaleur émane du soleil, de la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages ; mille sons de toute espèce volent sans cesse dans l'air ; quand nous nous promenons sur les bords de l'Océan, nos palais sont affectés d'une vapeur saline ; & nous ne regardons jamais préparer l'absynthe sans en ressentir l'amertume ; tant il est vrai

Usque adeò omnibus ab rebus res quæque fluentes  
 Fertur, & in cunctas dimittitur undique partes :  
 Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi ;  
 Perpetuò quoniam sentimus, & omnia semper  
 Gernere, odorari licet, & sentire sonorem.

Præterea quoniam manibus tractata figura  
 In tenebris quædam, cognoscitur esse eadem,  
 quæ

Cernitur in luce & claro candore ; necesse est  
 Consimili causâ tactum visumque moveri :  
 Nunc igitur, si quadratum tentamus, & id  
 nos

Commovet in tenebris ; in luci quæ poterit res  
 Accidere ad speciem, quadrata nisi ejus imago  
 Esse in imaginibus quapropter causa videtur  
 Cernendi, neque posse sine his res ulla videri.

Nunc ea quæ dico, rerum simulacra, feruntur  
 tur

Undique, & in cunctas jaciuntur didita partes ;  
 Verùm nos oculis quia solis cernere quimus,  
 Propterea fit uti, speciem quò vertimus, quines  
 Res ibi eam contra feriant formâ atque colore.  
 Et quantum quæque à nobis res absit, imago  
 Efficit ut videamus, & internoscere curat :  
 Nam cum mittitur, extemplò protrudit agitque

que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés, sans jamais s'arrêter ni se tarir; puisqu'à chaque instant nous avons des sensations, puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorier & d'entendre.

D'ailleurs puisqu'en touchant dans les ténèbres un corps d'une certaine figure, nous le reconnaissons pour le même que nous avons vu pendant l'éclat du jour, il faut que les sensations du toucher & de la vue soient excitées en nous par un mécanisme semblable. Si donc c'est un quarré, par exemple, que nous touchons & qui nous affecte dans les ténèbres; quel autre objet que son image quarrée pourra se présenter à nos yeux pendant le jour? Il est donc évident que les images sont les causes de la vision, & que sans elles on ne peut appercevoir aucun corps.

Ces simulacres dont je parle se portent de tous côtés, s'élancent en tout sens. Mais comme les yeux seuls ont la faculté de voir, il arrive que, par-tout où nous portons nos regards, les objets frappent notre organe avec leur forme & leur couleur. Les mêmes images nous font aussi connaître les distances par des signes certains: car en s'élançant des objets, elles poussent & chaf-

Aëra, qui inter se cunque est oculosque locatus ;  
 Isque ita per nostras acies perlabitur omnis,  
 Et quasi perterget pupillas, atque ita transit.  
 Propterea fit uti videamus quàm procul absit  
 Res quæque : & quantò plus aëris antè agitatur,  
 Et nostros oculos perterget longior aura ;  
 Tam procul esse magis res quæque remota vide-  
 tur :

Scilicet hæc summè celeri ratione geruntur ;  
 Quare fit ut videamus, & unà quàm procul absit.

Illud in his rebus minimè mirabile habendum  
 est,

Cur ea quæ feriant oculos simulacra, videri  
 Singula cùm nequeant, res ipsæ perspiciantur.  
 Ventus enim quoque paulatim cùm verberat, &  
 cùm

Acre ferit frigus, non privam quamque solemus  
 Particulam venti sentire, & frigoris ejus,  
 Sed magis unversum ; fierique perinde videmus  
 Corpore tum plagas in nostro, tanquam aliquæ res  
 Verberet, atque suū det sensum corporis extrà :  
 Præterea lapidem digito cùm tundimus, ipsum  
 Tangimus extremum saxi, summumque colorem ;  
 Nec sentimus eum tactu, verùm magis ipsam  
 Duritiem penitùs saxi sentimus in alto.

- Nunc age, cur ultra speculum videatur imago,

sent devant elles l'air interposé entr'elles & l'œil. Cette colonne d'air après avoir glissé dans toute sa longueur sur l'organe, & rasé légèrement la prunelle, passe outre. C'est par ce moyen que nous sommes instruits des distances. Plus la colonne d'air poussée par les simulacres, & qui effleure nos yeux à son passage, est longue, plus l'objet nous paraît éloigné. Et comme ce mécanisme s'exécute avec une promptitude inconcevable, nous jugeons de l'éloignement des corps, en même-tems que nous les voyons.

Vous ne devez pas être surpris que les simulacres qui frappent nos yeux, quoiqu'invisibles chacun à part, nous procurent pourtant la vue des objets. Nous ne sentons point non plus chacune des molécules du zéphir qui nous caresse, ni du froid qui nous pique ; nous n'en éprouvons que les impressions réunies ; & nous les sentons agir sur nous comme les objets dont le choc extérieur affecte nos corps. Posez votre doigt sur une pierre : c'est l'extrémité de la surface & de la couleur que vous touchez : cependant le tact ne vous fait éprouver qu'une sensation de dureté, qualité inhérente à la masse totale de la pierre.

Mais pourquoi l'image paraît-elle au-delà du

Percipe ; nam certè penitus remota videtur :  
 Quod genus illa , foris quæ verè transpiciuntur ;  
 Janua cùm per se transpectum præbet apertum ,  
 Multa facitque foris ex ædibus ut videantur :  
 Is quoque enim duplici geminoque fit aëre vi-  
 sus :

Primus enim est , citra postes qui cernitur aër ;  
 Indè fores ipsæ , dextrâ lævâque sequuntur ;  
 Post extraria lux oculos perterget , & aër  
 Alter , & illa foris quæ verè transpiciuntur :  
 Sic ubi se primùm speculi projecit imago ,  
 Dum venit ad nostras acies , protrudit agitque  
 Aëra , qui inter se cunq̄ue est oculosque locatus ;  
 Et facit ut priùs hunc omnem sentire queamus ,  
 Quàm speculam : sed ubi speculum quoque sen-  
 simus ipsum ,  
 Continuo à nobis in idè , hæc quæ fertur imago  
 Pervenit , & nostros oculos rejecta revisit ;  
 Atque alium præ se propellens aëra volvit ;  
 Et facit ut priùs hunc , quàm se , videamus ; còque  
 Distare à speculo tantùm remota videtur :  
 Quare etiam atque etiam minimè miratier est par  
 Illis , quæ reddunt speculorum ex æquore visum ;  
 Aëribus binis quoniam res confit utroque.

Nunc ea quæ nobis membrorum dextera par-  
 est ,  
 In speculis fit ut in lævâ videatur , cò quòd

miroir & dans l'éloignement ? C'est par la même raison que nous appercevons les objets réels placés hors de nos maisons, quand la porte ouverte laisse à la vue la liberté de se promener au-dehors. Car alors il y a deux colonnes d'air interposées, l'une entre l'œil & la porte, à laquelle succede l'image & de la porte & des corps intérieurs à droite & à gauche ; l'autre précédée de la lumière extérieure qui vient effleurer nos yeux, & suivie de l'image des objets qu'on apperçoit réellement au-dehors. Il en est de même du miroir. La projection de son image propre en venant vers notre organe chasse devant elle l'air placé entre sa surface & nos yeux ; & l'impression de cette colonne d'air précède en nous celle de l'image du miroir. Mais à l'instant même où nous avons la perception du miroir, notre image propre va frapper la glace qui ne la réfléchit à nos yeux, qu'après avoir fait glisser sur l'organe une seconde colonne d'air poussée par notre image. Voilà pourquoi cette image paraît si éloignée du miroir : & ce phénomène cesse d'être surprenant, puisqu'il est l'effet de deux colonnes d'air.

Si l'on voit à gauche dans le miroir les parties droites des objets, c'est que l'image après avoir frappé la surface plane du miroir, subit avant

Planitiem ad speculi veniens cùm offendit imago;  
Non convertitur incolumis ; sed recta retror-  
sum

Sic eliditur , ut si quis , priùs arida quàm sit  
Cretea persona , allidat pilæve trabive ;  
Atque ea continuò rectam si fronte figuram  
Servet , & ellisam retro sese exprimat ipsa ;  
Fiet ut , ante oculos fuerit qui dexter , hic idem  
Nunc sit lævus , & è lævo sit mutua dexter.

Fit quoque , de speculo in speculum ut trada-  
tur imago ;

Quinque etiam sexve ut fieri simulacra fuerint :  
Nam quæcunque retro , parte interiore late-  
bunt ,

Indè tamen , quamvis tortè penitusque remota ,  
Omnia per flexos aditus educta , licebit

Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse :  
Usque adeò è speculo in speculum tralucet imago :  
Et cùm læva data est , fit rursus ut dextera  
fiat ;

Indè retrorsum reddit se & convertit eòdem.

Quin etiam quæcunque latiuscula sunt specu-  
lorum ,

Dextera ea propter nobis simulacra remittunt ,  
Adsimili lateris flexusâ prædita nostri :

Être renvoyée un changement qui la réfléchit à l'envers sous le même aspect que présentait son endroit. Ainsi en appliquant contre une colonne un masque de terre encore humide, s'il était possible que, sans perdre leur forme primitive, toutes les parties saillantes rentrassent en elles-mêmes & se rétablissent ensuite au-dehors, il arriverait nécessairement que l'œil droit se trouverait placé à gauche & réciproquement le gauche à droite.

Quelquefois l'image renvoyée de miroirs en miroirs nous présente jusqu'à cinq ou six simulacres. Alors les objets placés derrière vous, dans des enfoncemens, malgré l'obliquité de leur position, & leur distance considérable, à l'aide de ces réflexions répétées, sont tirés de leur retraite, & la multiplicité des miroirs semble les produire dans votre appartement. C'est ainsi que les miroirs se communiquent les images. Si le premier les a présentées à gauche, le second les réfléchit à droite, le troisième leur restitue leur premier sens.

Les miroirs à facettes nous montrent les objets dans le même sens qui leur est présenté ; ou parce que l'image en passant de miroirs en miroirs, n'est transmise à nos yeux, qu'après une

Aut quia de speculo in speculum transfertur  
imago ,

Indè ad nos elisa bis advolat ; aut etiam quòd  
Circumagitur , cùm venit imago ; propterea quòd  
Flexa figura docet speculi convertier ad nos.

Endogredi porrò pariter simulacra, pedemque  
Ponere nobiscum credas, gestumque imitari ;  
Propterea quia de speculi quâ parte recedas ,  
Continuò nequeunt illinc simulacra reverti :  
Omnia quandoquidem cogit Natura referri  
Ac resilire, ab rebus ad æquos reddita flexus.

Splendida porrò oculi fugitant, vitantque  
tueri :

Sol etiam cæcat, contrà si tendere pergas ;  
Propterea quia vis magna est ipsius, & altè  
Aëra per purum graviter simulacra feruntur ,  
Et feriunt oculos, turbantia composituras :  
Præterea splendor, quicumque est acer, adu-  
rit

Sæpe oculos ; ideò quòd semina possidet ignis  
Multa, dolorem oculis quæ gignunt insinuan-  
do.

Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur  
Arquati, quia luroris de corpore eorum  
Semina multa fluunt, simulacris obvia rerum ;  
Multaque sunt oculis in eorum denique mista ,  
Quæ contage suâ palloribus omnia pingunt.

doublé réflexion, ou parce qu'elle roule sur elle-même en venant à nous, la courbure des facettes la forçant de se retourner vers nous.

Les simulacres paraissent entrer & sortir avec nous, imiter nos gestes & notre attitude, parce que la partie du miroir que vous quittez ne peut plus renvoyer d'image, la Nature ayant voulu que l'angle de réflexion fût toujours égal à l'angle d'incidence.

L'œil se détourne des objets éclatans, & craint de les regarder ; le soleil lui-même aveugle quiconque s'obstine à le fixer ; parce qu'outre sa propre force, les simulacres élançés avec rapidité du haut des cieux à travers un air pur, ne peuvent frapper nos yeux, sans en troubler l'organisation. D'ailleurs un éclat trop vif brûle souvent la vue, parce qu'il contient un grand nombre de molécules ignées, dont l'introduction cause de la douleur à l'organe. Tous les objets paraissent jaunes à ceux qui ont la jaunisse, parce qu'il émane de leurs corps un grand nombre de semences jaunes qui se joignent dans l'air aux simulacres des objets, & que d'un autre côté les humeurs de leurs yeux sont mêlées d'un grand nombre de particules dont la contagion teint de la même couleur toutes les images.

E tenebris autem, quæ sunt in luce, tuemur;  
 Propterea quia, cum propior caliginis aër  
 Ater init oculos prior, & possedit apertos;  
 Insequitur candens confestim lucidus aër,  
 Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit umbras  
 Aëris illius: nam multis partibus hic est  
 Mobilior, multifque minutior & magè pollens:  
 Qui simul atque vias oculorum luce replevit,  
 Atque patefecit quas antè obsederat ater;  
 Continuò rerum simulacra adapertha sequuntur,  
 Quæ sita sunt in luce, laceffuntque ut videa-  
 mus:

Quod contrà facere in tenebris à luce nequimus;  
 Propterea quia posterior caliginis aër  
 Crassior insequitur, qui cuncta foramina com-  
 plet,  
 Obsiditque vias oculorum, ne simulacra  
 Possint ullarum rerum conjecta moveri.

Quadratasque procul turres cum cernimus ur-  
 bis,

Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ;  
 Angulus obtusus quia longè cernitur omnis;  
 Sive etiam potiùs non cernitur, ac perit ejus  
 Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus;  
 Aëra per multum quia dum simulacra feruntur,  
 Cogit hebescere eum crebris offensibus aër:  
 Hinc, ubi suffugit sensum simul angulus omnis,

On apperçoit d'un endroit non éclairé les objets placés au grand jour : parce que l'air ténébreux , plus voisin de l'organe , s'introduisant le premier & s'emparant des conduits qu'il trouve ouverts ; est aussi-tôt suivi de l'air éclairé qui nettoie ( pour ainsi dire ) les yeux & dissipe sans peine les ombres , ayant plus de vitesse , de ténuité & d'énergie , que l'air ténébreux. Quand les conduits fermés auparavant par les ténèbres ont été ainsi dégagés & remplis de lumière , les simulacres des corps placés au grand jour s'y introduisent aussi-tôt pour exciter en nous la sensation de la vue. Au contraire il est impossible de voir d'un lieu éclairé dans les ténèbres , parce que l'air épais & sombre arrivant le second , bouche tous les canaux de la vue , assiège toutes les voies , & ne laisse entrer dans l'organe aucun des simulacres qui s'y présentent.

Si les tours quarrées des villes semblent rondes de loin , c'est que tout angle paraît obtus dans l'éloignement : ou plutôt on ne le voit pas : son action s'éteint ; les coups ne peuvent arriver jusqu'à l'œil ; parce que les simulacres dans leur long trajet sont émouffés par le choc continuel de l'air ; & lorsque l'angle ainsi usé est devenu insensible , on ne distingue plus qu'un amas

Fit, quasi tornata ut saxorum structa tuantur ;  
 Non tamen ut coram quæ sunt verèque rotunda ,  
 Sed quasi adumbratim paulùm simulacra videntur.

Umbra viderur item nobis in sole moveri ,  
 Et vestigia nostra sequi, gestumque imitari ,  
 Aëra si credas privatum lumine posse  
 Indogredi , motus hominum gestusque sequen-  
 tem ;

Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus  
 Aër, id quod nos umbram perhibere suemus :  
 Nimirum quia terra locis ex ordine certis  
 Lumine privatur solis, quæcunque meantes  
 Officimus, repletur item, quod liquimus ejus ;  
 Propterea fit, uti videatur, quæ fuit umbra  
 Corporis, è regione eadem nos usque secuta :  
 Semper enim nova se radiorum lumina fundunt ;  
 Primaque dispereunt, quasi in ignem lana traha-  
 tur :

Propterea facilè & spoliatur lumine terra ,  
 Et repletur item, nigraque sibi abluit umbras.

Nec tamen hîc oculos falli concedimus hilum ;  
 Nam quocunque loco sit lux atque umbra, tueri  
 Illoꝝum est ; eadem verò sint lumina, necne ;  
 Umbraque, quæ fuit hîc, eadem num transeat  
 illuc ;

An potius fiat, paulò quod diximus antè ;

cyllindrique de pierres , non pas précisément comme les corps vraiment ronds que nous avons sous les yeux , mais avec une forme plus confuse & moins parfaite.

On croirait aussi que notre ombre se meut au soleil , s'attache à nos traces , imite nos gestes ; si l'on pouvait se persuader qu'un air privé de lumière ( car l'ombre n'est rien autre chose ) ait la faculté de marcher & d'exprimer les mouvemens humains. C'est que la terre étant tour-à-tour privée ou frappée de la lumière du soleil , selon que nos corps , en marchant ferment ou laissent un passage aux rayons ; il nous semble que c'est la même ombre qui n'a cessé de nous suivre : & la lumière n'étant qu'une succession de rayons qui meurent & renaissent sans interruption comme de la laine qu'on deviderait dans le feu ; il est aisé de concevoir comment la terre est sans cesse dépouillée & revêtue alternativement de lumière.

Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent. Leur fonction est de voir de l'ombre & de la lumière , où il y en a. Mais cette lumière est-elle toujours la même ou non ? Est-ce la même ombre qui passe d'un lieu à un autre ? ou la chose arrive-t-elle comme nous venons de

Hoc animi demum ratio discernere debet ;  
 Nec possunt oculi naturam noscere rerum :  
 Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli :

Quâ vehimur navi fertur , cum stare videntur ;

Quæ manet in statione , ea præter creditur ire ;  
 Et fugere ad puppim colles campique videntur ,

Quos agimus præter navim , velisque volumus :

Sidera cessare ætheriis adfixa cavernis  
 Cuncta videntur ; at assiduo in sunt omnia motu ;

Quandoquidem longos obitus exorta revifunt ,  
 Cum permensa suo sunt cœlum corpore claro ;  
 Solque pari ratione manere & luna videtur  
 In statione , ea quæ ferri res indicat ipsa :  
 Exstantesque procul medio de gurgite montes ,  
 Classibus inter quos liber patet exitus , iidem  
 Apparent , & longè divolsi licet , ingens  
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur :  
 Atria versari , & circumcursare columnæ  
 Usque adeò fixi uti pueris videantur , ubi ipsi  
 Desierunt verti , vix ut jam credere possint ,  
 Non supra sese ruere omnia tecta minari.

l'expliquer ? C'est à la raison à décider. Les yeux sont incapables de connaître la nature des corps : ne leur imputez donc pas les erreurs de l'esprit.

Le navire qui nous emporte, vogue en paraissant immobile ; le navire immobile à la rade paraît emporté par le courant. Les collines & les campagnes le long desquelles le vent enfile nos voiles semblent fuir vers la poupe : les astres paraissent tous attachés & immobiles à la voûte céleste. Cependant ils sont sans cesse en mouvement. Ils ne se lèvent que pour aller trouver un coucher lointain , après avoir promené leurs feux éclatans dans toute l'enceinte du ciel. Le soleil & la lune paraissent de même stationnaires , quoique la raison nous instruisse de leur mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au dessus de la mer , entre lesquelles des flot-tes entières trouveraient un libre passage , ne nous paraissent de loin qu'une même masse ; & quoique très-distantes l'une de l'autre , elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les enfans , en cessant de tourner sur eux-mêmes , sont tellement persuadés que l'appartement se meut en rond & que les colonnes tournent autour d'eux , qu'à peine peuvent-ils se défendre de craindre que le toit ne les écrase de sa chute,

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere  
altè

Cùm cœptat Natura , suprâque extollere mon-  
tes ;

Quos tibi tum suprâ sol montes esse videtur ,  
Cominûs ipse suo contingens fervidus igni ,  
Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ ,  
Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti ;  
Inter eos solemque jacent immania ponti  
Æquora , substrata ætheris ingentibus oris ;  
Interjectaque sunt terrarum millia multa ,  
Quæ variaz retinent gentes & sæcla ferarum.

At conlectus aquæ , digitum non altior unum  
Qui lapides inter sistit , per strata viarum ,  
Despectum præbet sub terras , impete tanto ,  
A terris quantum cœli patet altus hiatus ;  
Nubila despiciere , & cœlum ut videre videre &  
Corpora mirando sub terras abdita cœlo.

Denique ubi in medio nobis equus acer ob-  
hæsit

Flumine , & in rapidas amnis despeximus undas ;  
Stantis equi corpus transversum ferre videtur  
Vis , & in adversum flumen contrudere raptim ;  
Et quòcunque oculos trajecimus , omnia ferri ,  
Et fluere adsimili nobis ratione videntur.

Quand la Nature commence à élever au dessus des montagnes les feux tremblans du soleil : ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer , & que vous croiriez qu'il touche immédiatement de ses feux , ne sont éloignés de nous que de deux mille ou même de cinq cens portées de traits. Entre ces montagnes & le soleil , des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux , & au delà de ces mers des régions sans nombre peuplées d'habitans divers & d'animaux de toute espece.

Un amas d'eau d'un pouce de profondeur entre les pierres dont nos rues sont pavées , nous fait appercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste , que celui qui sur nos têtes sépare le ciel de la terre. On croirait que le globe percé dans toute sa profondeur , expose à nos yeux de nouveaux nuages , nous montre l'autre moitié du firmament & les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si votre courfier s'arrête au milieu d'un fleuve ; regardez fixement l'onde sous vos pieds ; le quadrupede , quoiqu'immobile , vous paraîtra emporté par une force étrangere contre le courant. Et de quelque côté que vous jettiez les yeux , vous verrez tous les corps , entraînés de la même maniere remonter rapidement le fleuve.

Porticus æquali quamvis est denique ductu ,  
 Stanſque in perpetuum paribus ſuffulta columnis ,  
 Longa tamen, parte ab ſummâ, cùm tota videtur,  
 Paulatim trahit anguſti faſtigia coni ,  
 Teſta ſolo jungens atque omnia dextera lævis ,  
 Donicum in obſcurum coni conduxit acumen.

In pelago nautis ex undis ortus , in undis  
 Sol fit uti videatur obire & condere lumen :  
 Quippe ubi nil aliud niſi aquam cœlumque tuen-  
 tur ,  
 Ne leviter credas labefactari undique ſenſus.

At maris ignaris in ponto clauda videntur  
 Navigia , a pluſtris fractis , obnitier undis ;  
 Nam quæcunque ſupra rorem ſalis edita pars eſt  
 Remorum , recta eſt , & recta ſupernè gubernata ;  
 Quæ demerſa liquore obeunt , refracta videntur  
 Omnia converti , ſuſſumque ſupina reverti ;  
 Et reflexa propè in ſummo fluitare liquore.

Raraque per cœlum cùm venti nubila portant  
 Tempore nocturno , tum ſplendida ſigna videntur  
 Labier adverſum nubes , atque ire ſupernè  
 Longè aliam in partem , quàm quò' ratione fe-  
 rantur.

At ſi fortè oculo manus uni ſubdita , ſubter  
 Preſſit

Un portique formé de colonnes parallèles & égales en hauteur, vu de l'une de ses extrémités dans toute sa longueur, se retire peu-à-peu sous la forme d'un cône, le toit s'abaisse vers le sol, le côté droit se rapproche du gauche, jusqu'à ce que l'œil ne distingue plus que l'angle confus d'un cône.

Les Matelots voient le soleil se lever du sein de l'onde, se coucher dans l'onde & y ensevelir sa lumière, parce qu'en effet ils n'apperçoivent que le ciel & l'eau. Ne taxez donc pas légèrement leurs sens de mensonge.

D'un autre côté ceux qui ne connaissent point la mer, croient voir tous les navires dont elle est couverte, déformés & brisés, faire effort contre les flots. La partie des rames & du gouvernail élevée au dessus de l'onde est droite : la partie plongée dans la mer paraît se courber, remonter horizontalement, & , par cette réfraction, presque flotter à la surface.

Quand les vents, pendant la nuit, chassent dans l'air des nuages clair-semés, les flambeaux des cieux paraissent s'avancer contre les nues & rouler au dessus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

Pressez de la main la partie inférieure d'un  
*Tome II.*

Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur  
 Omnia quæ tuimur fieri tum bina tuendo,  
 Bina lucernarum florentia lumina flammis,  
 Binaque per totas ædes geminare supellex,  
 Et duplices hominum facies, & corpora bina.

Denique cùm suavi devinxit membra sopore  
 Somnus, & in summâ corpus jacet omne quiete;  
 Tum vigilare tamen nobis, & membra movere  
 Nostra videmur; & in noctis caliginæ cæcâ  
 Cernere censemus solem lumenque diurnum;  
 Conclusoque loco cælum, mare, flumina, mon-  
 tes

Mutare, & campos pedibus transire videmur;  
 Et sonitus audire, severa silentia noctis  
 Undique cùm constant; & reddere dicta tacen-  
 tes.

Cætera de genere hoc mirando multa vide-  
 mus,  
 Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quæ-  
 runt:  
 Nequicquam, quoniam pars horum maxima fal-  
 lit,  
 Propter opinatus animi, quos addimus ipsi;  
 Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa;  
 Nam nihil egregius, quàm res secernere apertas  
 A dubiis, animus quas ab se protinè addit.

de vos yeux , tous les objets vous paraîtront doubles : vos flambeaux réfléchiront deux lumières ; vos riches ameublemens croîtront de moitié ; vous verrez les hommes avec deux corps & deux visages.

Enfin quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes ; quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos ; il nous semble quelquefois être éveillés & en mouvement. Nous croyons , au milieu des ténèbres , voir le soleil & la lumière du jour ; dans un lieu étroitement fermé , changer de climats , de mers , de fleuves , de montagnes , & franchir à pied des plaines immenses ; entendre des sons au milieu d'un silence profond & général ; & répondre , quoique la langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de pareils phénomènes , qui tendent tous , mais en vain , à diminuer la confiance due aux sens. L'erreur vient en grande partie des jugemens de l'âme , que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens , croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré : en effet RIEN de plus rare que de dégager les rapports évidens des sens , des conjectures incertaines que l'âme leur associe de son propre mouvement.

Denique nil sciri si quis putat, id quoque  
nescit

An sciri possit ; quoniam nil scire fatetur :  
Hunc igitur contra mittam contendere causam ;  
Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.  
Et tamen hoc quoque uti concedam scire ; at id  
ipsum

Quæram, cum in rebus veri nil viderit antè,  
Unde sciat, quid sit scire & nescire vicissim ;  
Notitiam veri quæ res falsique creârit ;  
Et dubium certo quæ res differre probârit.

Invenies primis ab sensibus esse creatam  
Notitiam veri, neque sensus posse refelli :  
Nam majore fide debet reperiri illud,  
Sponte suâ veris quod possit vincere falsa :  
Quid majore fide porrò, quàm sensus, haberi  
Debet ? an ab sensu falso ratio orta valebit  
Dicere eos contra, quæ tota ab sensibus orta  
est,

Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa sit omnis ?  
An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures  
Tactus ? an hunc porrò tactum sapor arguet oris,  
An confutabunt nares, oculive revincent ?

Non, ut opinor, ita est : nam seorsum quoique  
potestas

Divisa est ; sua vis quoque est ; idèoque necesse  
est,

Celui qui soutient qu'on ne peut rien sçavoir, ne sçait pas même s'il est vrai qu'on ne puisse rien sçavoir ; puisqu'il avoue qu'il ne sçait rien. Je ne dispute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes. Mais quand même je lui accorderais qu'il est sût. qu'on ne sçait rien ; je lui demanderais où il a appris ce que c'est que sçavoir & ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain ; d'où lui vient l'idée du vrai & du faux ; & comment il distingue le doute de la certitude.

Vous verrez alors que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, que les sens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance ; parce que par leur propre énergie ils peuvent découvrir le faux en lui opposant la vérité. En effet où trouver un guide plus sûr que les sens ? direz-vous que la raison, fondée sur ces organes illusoires, pourra déposer contr'eux, elle qui leur doit toute son existence, qui n'est qu'erreur s'ils se trompent ? direz-vous que les oreilles peuvent rectifier les yeux & être elles-mêmes rectifiées par le tact ; que le goût, l'odorat ou les yeux nous préserveront des surprises du tact ? Non sans doute. Chaque sens a ses fonctions & ses facultés à part. Il est donc nécessaire que la dureté

Quod molle aut durum est, gelidum fervensve ;  
seorsum

Id molle aut durum, gelidum fervensve videri ;  
Et seorsum varios rerum sentire colores ;  
Et quæcunque coloribu' sunt conjuncta, necesse est:  
Seorsus item sapor oris habet vim, seorsus odores  
Nascuntur, seorsum sonitus : ideòque necesse est  
Non possint alios alii convincere sensus :  
Nec porro poterunt ipsi reprehendere sese ;  
Æqua fides quoniam debet semper haberi :  
Proinde, quod in quoque est his visum tempore,  
verum est.

Et si non poterit ratio dissolvere causam ;  
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint  
Visa rotunda, tamen præstat rationis egentem  
Reddere mendosè causas utriusque figuræ,  
Quàm manibus manifesta suis emittere quæquam,  
Et violare fidem primam, & convellere tota  
Fundamenta, quibus nixatur vita salusque :  
Non modò enim ratio ruat omnis ; vita quoque  
ipsa

Concidat extemplò, nisi credere sensibus ausis,  
Præcipitesque locos vitare, & cætera quæ sint  
In genere hoc fugienda ; sequi, contraria quæ  
sint :

Illa tibi est igitur verborum copia cassa  
Omnis, quæ contra sensus instructa, parata est.

où la mollesse , le froid ou le chaud soient du ressort d'un sens particulier , les couleurs & les qualités relatives à la couleur du ressort d'un autre , qu'enfin les saveurs , les odeurs & les sons aient aussi leur juge à part ; & que par conséquent les sens ne puissent se rectifier les uns par les autres : ils ne pourront pas non plus se rectifier eux-mêmes , puisqu'ils mériteront toujours le même degré de confiance. Leurs rapports sont donc vrais en tout tems.

Si la raison ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui sont quarrés de près , paraissent ronds dans l'éloignement , il vaut mieux , au défaut d'une solution vraie , donner une fausse raison de cette double apparence , que de laisser échapper l'évidence de ses mains , que de détruire tous les principes de la crédibilité , que de démolir cette base sur laquelle sont fondées notre vie & notre conservation. Car ne croyez pas qu'il ne s'agisse ici que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se soutient qu'en osant sur le rapport des sens , ou éviter les précipices & les autres objets nuisibles , ou se procurer ceux qui sont utiles. Ainsi tous les raisonnemens dont on s'arme contre les sens , ne sont que de vaines déclamations.

Denique ut in fabricâ , si prava est regula  
prima ,

Normaque si fallax rectis regionibus exit ,  
Et libella aliquâ si ex parti claudicat hilum ;  
Omnia mendosè fieri atque obstipa necessuma  
est ,

Prava , cubantia , prona , supina atque absona  
recta ;

Jam ruere ut quædam videantur velle , ruantque  
Proditæ judiciis fallacibus omnia primis :

Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est  
Falsaque sit , falsis quæcunque ab sensibus orta est.

Nunc alii sensus quo pacto quisque suam  
rem

Sentiat , haud quaquam ratio scruposa relicta  
est.

Principiò auditur sonus & vox omnis , in aures  
Insinuata , suo pepulêre ubi corpore sensum :  
Corpoream quoque enim vocem constare faten-  
dum est ,

Et sonitum , quoniam possunt impellere sensus :

Præterradit enim vox fauces sæpe , facitque

Asperiora , foràs gradiens , arteria clamor :

Quippe per angustum , turbâ majore coorta ,

Ire foràs ubi cœperunt primordia vocum ,

Scilicet expletis quoque janua raditur oris

Rauca suis , & iter lædit , quâ vox it in auras :

Enfin de même que dans la construction d'un édifice, si l'Architecte se sert d'une regle fausse, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, panché, affaissé, sans grace, sans à plomb, sans proportion, qu'une partie paraisse prête à s'écrouler, & que tout s'écroule en effet pour avoir été d'abord mal conduit. De même si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugemens qu'on portera seront trompeurs & illusoires.

Maintenant de quelle maniere les autres sens sont-ils affectés par les objets qui leur sont propres ? C'est un problème dont la solution n'est pas difficile. D'abord le son & la voix se font entendre, quand leurs élémens insinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe ; car vous ne pouvez contester au son & à la voix la nature corporelle, puisqu'ils agissent sur les sens. Souvent la voix blesse le gosier, & les cris causent de l'irritation dans la trachée. Car alors les principes de la voix se précipitant au-dehors en trop grand nombre, comblent promptement leur étroit canal, en déchirent l'orifice, & endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc pas douter que la

Hand igitur dubium est, quin voces verbaque  
constent

Corporeis è principiis, ut lædere possint.

Nec te fallit item, quid corporis auferat, & quid  
Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis,  
Perpetuus sermo nigraï noctis ad umbram  
Auroræ perductus ab exoriente nitore;  
Præsertim si cum summo est clamore profusus:  
Ergò corpoream vocem constare necesse est,  
Multa loquens quoniam amittit de corpore par-  
tem.

Asperitas autem vocis fit ab asperitate  
Principiorum, & item lævor lævare creatur;  
Nec simili penetrant aures primordia formâ,  
Cum tuba depresso graviter sub murmure mug-  
git,  
Aut reboant raucum retrocita cornua bombum;  
Vallibus & cycni gelidis orti ex Heliconis  
Cum liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hæc igitur penitus voces cum corpore nostræ  
Exprimimus, rectoque foras emittimus ore,  
Mobilis articulat verborum dædala lingua,  
Formaturaque labrorum pro parte figurat.  
Atque ubi non longum spatium est, unde illa  
profecta

voix & les paroles n'aient des élémens corporels , puisqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les nerfs sont affaiblés , & les forces épuisées par une conversation soutenue depuis les premiers feux de l'aurore , jusqu'aux sombres voiles de la nuit ; sur-tout si la dispute a souvent enflé le son de la voix. La voix est donc corporelle , puisqu'on ne peut parler beaucoup , sans une perte sensible de substance.

La rudesse ou la douleur de la voix dépend de la figure des élémens. Ce ne sont pas les mêmes atomes qui frappent vos oreilles quand la trompette fait entendre ses sons graves & profonds , ou le cor recourbé son rauque frémissement ; & quand le cygne originaire des fraîches vallées de l'Hélicon , fait retentir les plaintes harmonieuses de sa voix mélancolique.

Lorsque les sons ont été chassés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais , la langue , cette mobile ouvrière de la parole , les articule , & l'inflexion des lèvres les modifie de son côté. Alors si la voix n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe , on entend clairement les

Perveniat vox quæque , necesse est verba quoque  
 ipsa.

Planè exaudiri , discernique articulatim ; .  
 Servat enim formaturam , servatque figuram.  
 At si interpositum spatium sit longius æquo ;  
 Aëra per multum confundi verba necesse est ,  
 Et conturbari vocem , dum transvolat auras.  
 Ergo fit sonitum ut possis audire , neque hilum  
 Internoscere , verborum sententia quæ sit :  
 Usque adeò confusa venit vox inque pedita.

Præterea edictum sæpe unum perciet aures  
 Omnibus in populo , emissum præconis ab ore :  
 In multas igitur voces vox una repente  
 Diffugit ; in privas quoniam se dividit aures ,  
 Obsignans formam verbis clarumque sonorem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas ,  
 Præterlata perit , frustra diffusa per auras ;  
 Pars solidis adlisa locis , rejecta , sonorem  
 Reddit , & interdum frustratur imagine verbi.  
 Quæ bene cùm videas , rationem reddere possis  
 Tute tibi atque aliis , quo pacto , per loca sola ,  
 Saxa pares formas verborum ex ordine red-  
 dant ,  
 Palantes comites cùm , montes inter opacos ,

paroles, on distingue les articulations ; parce que la voix conserve ses inflexions & son caractère : mais si l'espace interposé est trop considérable, l'abondance de l'air confond les paroles, & la voix se trouble en flottant au milieu de ce fluide, d'où il arrive que vous pouvez entendre des sons sans distinguer le sens des mots, parce que la voix n'arrive jusqu'à vous que confuse & embarrassée.

Souvent encore un même édit publié par le crieur frappe les oreilles d'un peuple entier. Une seule voix se divise donc sur le champ en un grand nombre d'autres, puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées & des sons très-distincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes continuent leur route & meurent dissipées dans les airs, ou vont heurter des corps solides dont la répercussion renvoie le son, & nous trompe quelquefois en réfléchissant la parole comme le miroir réfléchit les images. Instruit de ce phénomène, vous pouvez vous expliquer à vous-même & aux autres, comment dans les lieux solitaires, les rochers renvoient les paroles avec leur ordre & leur articulation primitive, lorsque nous cherchons nos compagnons égarés,

Quæ loca per, nequeunt oculi res cernere aper-  
tas,

Hæc loca per, voces veniant auresque laceffant;  
Cum loquimur clausis foribus, quod sæpe vide-  
mus;

Nimirum quia vox per flexa foramina rerum  
Incolumis transire potest; simulacra renutant;  
Perfcinduntur enim, nisi recta foramina tranant;  
Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

Præterea partes in cunctas dividitur vox;  
Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una  
Dissiluit semel in multas exorta; quasi ignis  
Sæpe solet scintilla suos se spargere in ignes:  
Ergò replentur loca vocibus, abdita retro  
Omnia quæ circum fuerint, sonituque cientur:  
At simulacra viis directis omnia tendunt,  
Ut sunt missa semel; quapropter cernere nemo  
Se supra potis est, at voces accipere extrà:  
Et tamen ipsa quoque hæc, dum transit clausa  
viarum,  
Vox obtunditur, atque aures confusa penetrat;  
Et sonitum potius quàm verba, audire vide-  
mur.

Hæc queis sentimus succum, lingua atque pæ-  
larum,  
Plufculum habent in se rationis, plusque operai.

tre des passages par où les yeux ne peuvent apercevoir les objets sensibles. Nous conversons à travers les portes fermées ; tout le monde en a l'expérience. C'est que la voix peut, sans se décomposer, passer par les conduits les plus tortueux des corps ; au lieu que les simulacres s'y refusent, & se divisent, si les pores ne sont en ligne droite, comme ceux du verre que l'image traverse dans tout son entier.

D'ailleurs les voix se distribuent de tous côtés ; parce qu'elles s'engendrent mutuellement ; une seule en produit une foule, comme l'étincelle se divise souvent en plusieurs étincelles. Ainsi le son se porte dans les enfoncemens les plus cachés, derrière celui qui parle & dans tous les lieux circonvoisins ; au lieu que les simulacres ne viennent qu'en ligne droite des objets à nos yeux. Voilà pourquoi l'on ne peut voir sur sa tête, tandis qu'on entend les sons du dehors : cependant la voix elle-même s'émousse en pénétrant les murs ; elle ne se rend à l'organe que dans un état de confusion, & lui fait plutôt entendre des sons que des mots.

La maniere dont les sucs agissent sur la langue & le palais est plus composée & plus difficile à expliquer. D'abord les saveurs se font

Principiò succum sentimus in ore, cibum cum  
Mandendo exprimimus; ceu plenam spongiam  
aquai

Si quis fortè manu premere exsiccareque cœpit:  
Indè quod exprimimus, per caulas omne pa-  
lati

Diditur, & raræ per plexa foramina linguæ:  
Hæc ubi lævia sunt manantis corpora succi,  
Suaviter attingunt, & suaviter omnia tractant  
Humida linguai circum sudantia templa:  
At contrâ pungunt sensum, lacerantque coorta,  
Quantò quæque magis sunt asperitate repleta.

Deinde voluptas est è succo in fine palati;  
Cum verò deorsum per fauces præcipitavit,  
Nulla voluptas est, dum diditur omnis in ar-  
tus:

Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,  
Dummodò, quod capias, concoctum didere pos-  
sis

Artibus, & stomachi humectum servare teno-  
rem.

Nunc aliis alius cur sit cibus, ut videamus,  
Expediam, quareve, aliis quod triste & amarum  
est,

Hoc tamen esse aliis possit prædulce videri;  
Tantaque in his rebus distantia differitasque est,

sentir à la bouche, quand la trituration exprime le suc des alimens, comme on fait sortir l'eau d'une éponge en la pressant de la main. Ainsi exprimés, tous les sucs s'insinuent dans les pores du palais & dans les routes compliquées de la langue. Si leurs élémens sont lisses & dans un état de fluidité, ils flattent agréablement l'organe & répandent une volupté générale dans l'humide séjour de la langue. Au contraire, ils piquent le palais & le déchirent d'autant plus douloureusement, que leurs atomes sont plus rudes & plus anguleux.

C'est à l'extrémité du palais que se fait sentir la volupté des saveurs. Quand les alimens sont descendus par l'œsophage, quand ils se distribuent dans tous les membres, il n'y a plus de sensation agréable à espérer. La qualité des mets devient alors indifférente, pourvu que les alimens se cuisent & s'épurent assez pour se répandre dans le corps, & entretenir l'humidité de l'estomac.

Maintenant pourquoi les mêmes alimens ne conviennent-ils pas à tous les animaux ? pourquoi des mets déplaisants & amers pour les uns, paraissent-ils aux autres agréables & doux ? pourquoi cette différence est-elle si grande, que

Ut quod aliis cibus est, aliis fuit acre venenum :  
 Est utique ut serpens hominis contacta salivis  
 Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa :  
 Præterea nobis veratrum est acre venenum ;  
 At capris adipēs & coturnicibus auget.

Ut, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,  
 Principiò meminisse decet, quæ diximus antè,  
 Semina multimodis, in rebus, mista teneri :  
 Porro omnes, quæcunque cibum capiunt ani-  
 mantes,

Ut sunt dissimiles extrinsecus, & genetatim  
 Extima membrorum circumcæsuræ coërcet ;  
 Proinde & feminibus distant, variantque figurâ :  
 Semina cum porro distent, differre necesse est  
 Intervalla viasque, foramina quæ perhibemus,  
 Omnibus in membris, & in ore ipsoque palato :  
 Esse minora igitur quædam, majoraque debent,  
 Esse triquetra aliis, aliis quadrata necesse est,  
 Multa rotunda, modis multis multangula quædam,  
 Namque figurarum ut ratio, motusque reposcunt,  
 Proinde foraminibus debent differre figuræ,  
 Et variare viæ proinde, ac textura coërcet :  
 Ergò ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,  
 Illis queis suave est, lævissima corpora debent  
 Contrectabiliter caulas intrare palati :  
 At contrà, quibus est eadem res intus acerba,  
 Aspera nimirum penetrans hamataque fauces.

ce qui nourrit les uns est un poison mortel pour les autres ? Ainsi le serpent humecté de la salive humaine, périt & se dévore de ses propres dents. Ainsi l'ellebore qui est un venin pour l'homme, accroît l'embonpoint des chevres & des cailles.

Pour vous faire connaître la cause de ces différences, rappelez-vous ( ce que nous avons dit plus haut ) que les atomes sont diversement combinés dans tous les êtres. Or les animaux étant tous diffeemblables à l'extérieur, ayant des formes & des contours variés selon les especes, doivent à plus forte raison différer par la figure de leurs principes, différence qui en suppose une nécessaire entre les interstices, les conduits & les pores, non-seulement des membres en général, mais en particulier de la bouche & du palais ; ils doivent être plus étroits ou plus larges, triangulaires ou quarrés, circulaires ou polygones de toute espece ; car la figure des pores varie à raison de la figure & du mouvement des atomes, & celle des conduits à raison du tissu qui les contient. Ainsi quand les mêmes alimens paraissent doux aux uns & amers aux autres, c'est que leurs sucs s'insinuent aisément dans le palais des premiers sous une forme lisse & arrondie, & déchirent le gosier des autres avec leurs pointes & leurs courbures,

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.  
 Quippe ubi quoi febris, bili superante, coorta est,  
 Aut aliâ ratione aliqua est vis excita morbi ;  
 Perturbatur ibi totum jam corpus , & omnes  
 Commutantur ibi posituræ principiorum ;  
 Fit , priùs ad sensum ut quæ corpora convenie-  
 bant ,

Nunc non convenient , & cætera sint magis apta,  
 Quæ penetrata queunt sensum progignere acer-  
 bum ;

Utraque enim sunt in mellis commista sapore ,  
 Id quod jam superè tibi sæpe ostendimus antè.

Nunc age , quo pacto nares adjectus odoris  
 Tangat , agam. Primùm res multas esse necesse  
 est ,

Undè fluens volvat varius se fluctus odorum :  
 Nam fluere , & mitti volgò , spargique putan-  
 dum est :

Verùm aliis alius magis est animantibus ap-  
 tus ,

Dissimiles propter formas : ideòque per auras  
 Mellis apes , quamvis longè , ducuntur odore ,  
 Volturiique cadaveribus ; tum fissa ferarum  
 Ungula quò tulerit gressum , promissa canum vis  
 Ducit ; & humanum longè præsentit odorem  
 Romulidarum arcis servator , candidus anser :  
 Sic aliis alius nidor datus , ad sua quemque

Il n'est point de problème que vous ne puissiez résoudre avec cette explication. Par exemple, quand la bile prédominante allume la fièvre, ou quand une autre cause produit en nous la maladie ; comme alors l'harmonie du corps entier se trouble, & que les principes se déplacent ; les corpuscules qui avaient auparavant de l'analogie avec nos organes, cessent d'en avoir, & ceux dont l'immission produit la douleur, sont les seuls qui puissent s'y introduire. Or la saveur du miel résulte (comme nous l'avons déjà fait voir) de ces deux espèces d'éléments.

Passons maintenant à la manière dont les odeurs viennent frapper l'organe. Il est nécessaire d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps, de l'intérieur desquels s'exhalent en tourbillons des flots d'odeurs ; car on ne peut nier qu'elles ne soient des écoulemens, des émissions, des émanations continuelles. Mais elles sont plus ou moins analogues aux divers animaux, selon la différence des figures dont elles sont douées. Voilà pourquoi l'abeille dans les airs est attirée de loin par l'odeur du miel, le vautour par l'infection des cadavres, le lévrier par la trace de la proie, & l'oie protectrice du capitole, par les émanations des corps humains. C'est ainsi que la Nature, à l'aide de ces divers

Pabula ducit, & à tetro resilire veneno  
Cogit; coque modo servantur sæcla ferarum.

Hic odor ipse igitur, nares quicumque la-  
cessit,

Est alio ut possit permitti longiùs alter:  
Sed tamen haud quisquam tam longè ferrur eo-  
rum,

Quàm sonitus, quàm vox; mitto jam dicere,  
quàm res

Quæ feriunt oculorum acies, visumque laceffunt.  
Errabundus enim tardè venit, ac perit antè,  
Paulatim facilis distractus in aëris auras:  
Ex alto primùm quia vix emittitur ex re;  
Nam penitùs fluere atque recedere rebus odo-  
res

Significat, quòd fracta magis redolere videntur  
Omnia, quòd contrita, quòd igni conlabefacta.  
Deinde videre licet majoribus esse creatum  
Principiis voci; quoniam per saxea septa  
Non penetrat, quà vox volgò sonitusque ferun-  
tur:

Quare etiam quod olet, non tam facile esse vi-  
debis

Investigare, in quâ sit regione locatum:  
Refrigescit enim cunctando plaga per auras,  
Nec calida ad sensum decurrit nuntia rerum:  
Errant sæpe canes itaque, & vestigia quærun.

ses exhalaisons, conduit chaque animal aux alimens qui lui conviennent, le détourne du noir poison, & conserve toutes les especes vivantes.

Ces émanations qui affectent l'odorat ont une sphere d'activité plus ou moins étendue ; mais jamais elles ne se portent aussi loin que le son & la voix, ni à plus forte raison que les simulacres auxquels nous devons la vue des objets. Elles s'égarent, elles se traînent lentement, elles périssent peu-à-peu & se décomposent aisément au milieu des airs, avant d'arriver à l'organe. D'abord parce qu'elles émanent avec peine de l'intérieur des substances, comme l'on n'en sçaurait douter, en voyant tous les corps exhaler plus d'odeurs, quand ils sont brisés, broyés, & consumés par la flamme : ensuite parce qu'il est aisé de s'appercevoir que les odeurs ont des élémens plus grossiers que les principes du son, puisqu'elles ne pénètrent pas l'enclos des murs, par où la voix s'insinue sans peine. Aussi nous donnent-elles très-peu de lumieres sur le lieu des corps : parce que leurs délais continuels ralentissent leur action dans les airs ; ce ne sont que des messagers engourdis dont les rapports sont trop tardifs : voilà pourquoi nous voyons souvent les chiens se tromper & rechercher la voie.

Nec tamen hoc solis in odoribus, atque saporum  
rum

In genere est, sed item species rerum atque  
colores

Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes,  
Ubi non sint aliis quædam magis acria visu:

Quæ etiam gallum, noctem explaudentibus alis,  
Auroram clarâ consuetum voce vocare,

Nunc queunt rapidi contrâ constare leones,

Inque tueri; ita continuò meminere fugai:

Nimirum quia sunt gallorum in corpore quædam

Semina quæ, cum sunt oculis immissa leonum,

Pupillas interfodiunt, acremque dolorem

Præbent, ut nequeant contrâ durare feroces;

Cum tamen hæc nostras acies nil lædere possint,

Aut quia non penetrant, aut quòd penetrantibus  
illis

Exitus ex oculis liber datur, in remeando

Lædere ne possint ex ullâ lumina parte.

Nunc age, quæ moveant animum res, accipe,  
& unde,

Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.

Principio hoc dico, rerum simulacra vagari

Multa, modis multis, in cunctas undique partes,

Tenuia, quæ facilè inter se junguntur in auris,

Au reste ces effets ne sont pas particuliers aux odeurs & aux saveurs. Les images elles-mêmes & les couleurs ne sont pas non plus tellement proportionnées à tous les organes , qu'il n'y ait des corps dont la vue soit plus douloureuse que d'autres. Ainsi l'oiseau qui dissipe la nuit par le battement de ses ailes & dont la voix aiguë appelle l'aurore , le coq est la terreur des lions , qui prennent la fuite à sa vue. C'est que des membres du coq émanent des atomes qui , introduits dans l'œil du lion , piquent sa prunelle , & lui causent une douleur vive à laquelle son courage ne peut résister : tandis que ces mêmes atomes sont incapables de blesser nos organes , soit qu'ils n'y pénètrent point du tout , soit qu'après y avoir pénétré , ils trouvent une libre issue , qui les empêche d'endommager l'œil à leur retour.

Maintenant , ô Memmius , apprenez en peu de mots quels sont les corps qui agissent sur l'ame , & d'où lui viennent ses idées. Je dis d'abord , qu'il y a une espece particuliere de simulacres qui voltigent en foule , sous mille formes diverses , dans tous les points de l'espace : & dont le tissu est si subtil , qu'ils ne peuvent se rencontrer dans l'air sans se réunir comme

Obvia cùm veniunt , ut aranea bracteaque auri :  
 Quippe etenim multò magis hæc sunt tenuia  
 textu ,

Quàm quæ percipiunt oculos, visumque lacef-  
 sunt ;

Corporis hæc quoniam penetrant per rara , cient-  
 que

Tenuem animi naturam intus, sensumque lacef-  
 sunt :

Cen auros itaque, & Scyllarum membra videmus,  
 Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum:  
 Quorum morte obitâ tellus amplectitur ossa ;  
 Omne genus quoniam passim simulacra ferun-  
 tur ,

Partim sponte suâ quæ fiunt aëre in ipso ,  
 Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt ,  
 Et quæ consistunt ex horum facta figuris :  
 Nam certè ex vivo Centauri non fit imago ;  
 Nulla fuit quoniam talis natura animalis :  
 Verùm ubi equi atque hominis casu convenit  
 imago ,

Hærescit facilè extemplò , quod diximus antè,  
 Propter subtilem naturam & tenuia texta :

Cætera de genere hoc eâdem ratione creantur:

Quæ cùm mobiliter summâ levitate feruntur ,

Ut prius ostendi , facilè uno commovet ictu

Quilibet una animum nobis subtilis imago.

Tenuis enim mens est & mirè mobilis ipsa.

des fils d'araignée & des feuilles d'or battu. Car ils sont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets ; puisqu'ils s'insinuent dans tous les conduits de nos corps , & vont émouvoir intérieurement la substance délicate de l'ame dont ils mettent en jeu les facultés. Voilà pourquoi nous voyons des Centaures , des Scyllés , des Cerberes , & les phantômes des morts dont la terre enferme depuis long-tems les dépouilles. C'est que l'athmosphère est remplie de simulacres de toute espee , dont les uns se forment d'eux-mêmes au milieu des airs , les autres émanent des corps , d'autres enfin sont le résultat de ces deux especes réunies : par exemple , l'image d'un Centaure n'est point l'émanation d'un Centaure vivant , puisque la Nature n'a jamais enfanté d'animal de cette espee. Ce n'est donc qu'un composé des simulacres du cheval & de l'homme que le hazard a fait rencontrer , & dont ( comme nous venons de le dire ) la finesse a facilité la combinaison. les autres images de cette nature sont le fruit d'une pareille réunion ; & comme leur légéreté les rend très-agiles , il leur est aisé dès la premiere impulsion , d'affecter nos ames qui sont elles-mêmes d'une finesse & d'une mobilité surprenantes.

Hæc fieri , ut memoro , facilè hinc cognoscere  
possis ;

Quatenus hoc simile est oculis , quod mente vi-  
demus ,

Atque oculis simili fieri ratione necesse est.

Nunc igitur quoniam docui me fortè leones

Cernere per simulacra , oculos quæcunque lacef-  
sunt ;

Scire licet mentem simili ratione moveri

Per simulacra leonum cætera , quæ videt æquè ,

Nec minus atque oculi , nisi quòd mage tenuiæ  
cernit :

Nec ratione aliâ , cùm somnus membra profudit ,

Mens animi vigilat , nisi quòd simulacra laceffunt

Hæc eadem nostros animos , quæ , cùm vigila-  
mus :

Usque adeò , certè ut videamur cernere eum ,  
quem

Reddita vitæ jam mors , & terra potita est.

Hoc ideò fieri cogit Natura , quòd omnes

Corporis affecti sensus per membra quiescunt ,

Nec possunt falsum veris convincere rebus :

Præterea meminisse jacet , languetque sopore ;

Nec dissentit eum mortis lethique potitum

Jampridem , quem mens vivum se cernere credit.

Quod superest , non est mirum simulacra mo-  
veri ,

Une preuve certaine de la vérité de cette explication, c'est que les objets dont l'ame a la perception, ne ressembleraient pas aussi parfaitement à ceux que voit l'organe, si ces deux impressions n'étaient l'effet du même mécanisme. Ainsi ayant déjà prouvé que je n'apperçois un lion, par exemple, qu'à l'aide des simulacres qui frappent mes yeux; il faut en conclure que l'ame est émue pareillement par d'autres simulacres de lions, qu'elle voit aussi distinctement que l'œil, avec la seule différence qu'ils sont plus déliés. Si donc l'ame demeure éveillée quand les membres sont étendus dans les bras du sommeil, c'est que les mêmes simulacres qui nous ont affectés pendant le jour, se présentent alors à elle avec tant de vérité, qu'on croit voir & entendre ceux-mêmes dont la terre & la mort se sont emparées depuis long-tems. La Nature rend ces illusions inévitables, parce que pour lors les sens plongés dans un profond sommeil, ne peuvent opposer la vérité à l'erreur; parce que la mémoire elle-même assoupie & languissante, ne contredit point ces apparences, en rappelant que celui qu'on croit voir en vie est depuis long-tems victime du trépas.

Au reste, il n'est pas surprenant que les simulacres se meuvent, qu'ils agitent leurs bras &

Brachiaque in numerum jactare, & cætera membra :

Nam sit ut in somnis facere hoc videatur imago :  
 Quippe ubi prima perit, alioque est altera nata  
 Endo statu, prior hæc gestum mutâsse videtur :

Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

Multaque in his rebus quærentur, multaque nobis

Clarandum est, planè si res exponere avemus.

Quæritur imprimis quare, quod quoique libido  
 Venerit, extemplò mens cogitet ejus idipsum :

Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,

Et simul ac volumus, nobis occurrit imago ?

Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum,

Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,

Omnia sub verbo ne creat Natura paratque ?

Cùm præsertim aliis, eâdem in regione loquoque,

Longè dissimiles animus res cogitet omnis.

✦

Quid porrò, in numerum procedere cùm simulacra

Cernimus in somnis, & mollia membra movere ;

Mollia mobiliter cùm alternis brachia mittunt ;

Et repetunt oculis gestum pede convenienti ;

## L I V R E I V. 71

leurs membres en cadence. Ce sont des apparences qui doivent avoir lieu pendant le sommeil. Car lorsque le premier simulacre est évanoui, & qu'un autre lui succede dans une attitude différente, il semble que c'est le même qui a changé de contenance : parce que cette succession se fait avec une grande rapidité.

Nous aurions encore bien des questions à résoudre, bien des difficultés à éclaircir, si nous voulions traiter à fonds cette matière : on demande sur-tout pourquoi l'ame a sur le champ l'idée des objets dont elle veut s'occuper : si les simulacres épient notre volonté : si les images se présentent aussi tôt que nous le désirons : si la Nature crée à nos ordres ou tient en réserve les effigies du ciel, de la terre, de la mer, des assemblées, des cérémonies, des festins & des combats, pour nous les présenter à notre premier signal : tandis sur-tout que dans la même région & dans le même lieu d'autres ames sont occupées d'idées entièrement différentes.

Mais lorsqu'en songe nous voyons les simulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, déployer alternativement leurs bras avec souplesse, & d'un pied agile répéter les gestes aux yeux ; croyez-vous qu'ils aient

Sed licet arte madent simulacra, & docta vagantur,

Nocturno facere ut possint in tempore ludos?

An magis illud erit verum quia, tempore in uno

Cùm sentimus id ( ut cùm vox emittitur una )

Tempora multa latent, ratio quæ comperit esse;

Propterea fit uti, quovis in tempore, quæque

Præsto sint simulacra, locis in queisque parata:

Tanta est mobilitas & eorum copia tanta!

Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acutè

Cernere non potis est animus; proinde omnia, quæ sunt

Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.

Ipsè parat sese porrò, speratque futurum

Ut videat; quòd consequitur rem quamque fit ergò.

Nonne vides, oculos etiam, cùm, tenuia quæ sunt,

Cernere cæperunt, contendere se arque parare,

Nec sine eo fieri posse ut cernamus acutè?

Et tamen in rebus quoque apertis noscere possis,

Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni

Tempore semotæ fuerint longèque remotæ:

Cur igitur mirum est, animus si cætera perdit,

Præter quam quibus est in rebus deditus ipse?

étudié les regles, & que l'art préside à leurs yeux nocturnes ? ou plutôt n'est-il pas certain que, bien que nous ne sentions ces mouvemens, comme nous n'entendons chaque mot d'un discours, qu'en un seul instant, il s'en écoule pourant un grand nombre, dont la succession n'est pas sensible pour nous, mais que la raison sçait distinguer ? voilà pourquoi il se présente à nous, en tous lieux, & en tous lieux, des simulacres de toute espee : tant est grande leur multitude & leur rapidité ! Mais comme leur tissu est très-délié, l'ame ne peut, sans se recueillir, les appercevoir distinctement ; ils sont absolument perdus pour elle, si par une forte contention elle ne se prépare à les recevoir, et qu'elle ne manque pas de faire par le desir & l'espérance qu'elle a de voir les objets qu'elle voit en effet.

Ne remarquez-vous pas que les yeux mêmes après s'être portés sur des objets peu sensibles, ne peuvent sans attention & sans préparation, les appercevoir clairement ? les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elle, comme s'ils en avaient toujours été à une très-grande distance. Est-il donc surprenant qu'elle laisse échapper tous les simulacres, excepté ceux dont elle est actuellement occupée ?

Deinde adopinamur de signis maxima parvis :  
 Ac nos in fraudem induimus, frustramur & ipsi :  
 Fit quoque ut interdum non suppeditetur imago  
 Eiusdem generis ; sed femina quæ fuit antè,  
 In manibus vir tum factus videatur adesse ;  
 Aut alia ex aliâ facies ætasque sequatur :  
 Quod ne miremur, sopor atque oblivia cu-  
 rant.

Istud in his rebus vitium vehementer & is-  
 tum

Effugere errorem vitareque præmeditator,  
 Lumina ne facias oculorum clara creata,  
 Prospicere ut possimus ; & ut proferre viai  
 Proceros passus, ideò fastigia posse  
 Surarum ac feminum pedibus fundata plicari ;  
 Brachia tum porrò validis ex apta lacertis  
 Esse, manusque datas utrâque à parte minif-  
 tras,  
 Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.

Cætera de genere hoc inter quæcunque pretan-  
 tur,

Omnia perversâ præpostera sunt ratione ;  
 Nil ideò quoniam natum est in corpore, ut uti  
 Possimas ; sed quod natum est, id procreat usum :  
 Nec fuit antè videre oculorum lumina nata ;  
 Nec dictis orare prius quàm lingua creata est ;

Souvent l'ame en grossissant les simulacres nous induit en erreur & nous abuse. Souvent encore elle dénature les sexes des images, & au lieu d'une femme nous ne pressons dans nos bras qu'un homme qui lui succede, ou un autre individu d'une figure & d'un âge fort différens. Le sommeil & le défaut de mémoire rendent ces métamorphoses peu surprenantes.

Mais avant tout, ô Memmius, mettez-vous en garde contre une erreur trop commune : ne croyez pas que la brillante orbite de nos yeux n'ait été arrondie que pour nous procurer la vue des objets, que ces jambes & ces cuisses mobiles n'aient été élevées sur la base des pieds que pour donner plus d'étendue à nos pas ; que les bras enfin n'aient été formés de muscles solides & terminés par les mains à droite & à gauche, que pour être les ministres de nos besoins & de notre conservation.

Par de pareilles interprétations, on a renverti l'ordre respectif des effets & des causes. Nos membres n'ont pas été faits pour notre usage, mais on s'en est servi parce qu'on les a trouvés faits. La vue n'a point précédé les yeux. La parole n'a point été formée avant la langue ; au contraire

Sed potius longè linguæ præcessit origo  
 Sermonem ; multòque creatæ sunt prius aures ;  
 Quàm sonus est auditus ; & omnia denique mem-  
 bra

Antè fuere ( ut opinor ) eorum quàm foret usus ;  
 Haud igitur potuere utendi crescere causâ.

At contrà conferre manu certamina pugnæ,  
 Et lacerare artus, fœdareque membra cruore,  
 Antè fuit multò, quàm lucida tela volarent :  
 Et volnus vitare prius Natura coëgit,  
 Quàm daret objectum parmaï læva per artem :  
 Scilicet & fessum corpus mandare quieti  
 Multò antiquius est, quàm lecti mollia strata ;  
 Et sedare sitim prius est, quàm pocula, natura :  
 Hæc igitur possunt utendi cognita causâ  
 Credier, ex usu quæ sunt vitæque reperta  
 Illa quidem seorsum sunt omnia, quæ prius ipsa  
 Nata, dedere sibi post notitiam utilitatis ;  
 Quo genere imprimis sensus & membra vide-  
 mus.

Quare etiam atque etiam procul est ut credere  
 possis  
 Utilitatis ob officium potuisse creari.

Illud item non est mirandum, corporis ipsæ  
 Quòd natura cibum querit quojunque animan-  
 tis :

le langage a suivi de bien loin la naissance de l'organe. Les oreilles existaient long-tems avant qu'on entendit des sons ; & tous nos membres long-tems avant qu'on en fit usage : ce n'est donc pas la vue de nos besoins qui les a fait naître.

Au contraire on combattait avec les poings, on se déchirait avec les ongles, on se souillait de sang long-tems avant que les fleches brillantes volassent dans l'air ; la Nature avait appris à l'homme à éviter les blessures, avant que l'art lui eût suspendu au bras gauche un bouclier pour se mettre à couvert. Le sommeil & le repos sont beaucoup plus anciens que les lits & le duvet. On appaisait sa soif avant l'invention des coupes. Toutes ces découvertes qui sont la suite du besoin & le fruit de l'expérience, on peut croire qu'elles ont été faites en vue de notre utilité. Mais il n'en est pas de même des objets dont l'usage n'a été trouvé que long-tems après leur naissance, tels que nos membres & nos organes. Ainsi tout vous éloigne de penser qu'ils aient été faits pour notre usage.

Ne soyez pas surpris non plus que tous les animaux recherchent naturellement la nourriture. Je vous ai enseigné que de tous les corps

Quippe etenim fluere atque recedere corpora re-  
bus

Multa modis multis docui ; sed plurima debent  
Ex animalibus iis, quæ sunt exercita motu ;  
Multaque per sudorem ex alio pressa feruntur ;  
Multa per os exhalantur , cùm languida anhe-  
lant :

His igitur rebus rarefcit corpus , & omnis  
Subruitur natura ; dolor quam consequitur rem :  
Propterea capitur cibus , ut suffulciat artus ,  
Et recreet vires interdatus , atque patentem  
Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

Humor item discedit in omnia, quæ loca cunque  
Poscant humorem ; glomerataque multa vaporis  
Corpora, quæ stomacho præbent incendia nostro,  
Dissipat adveniēns liquor ac restinguit, ut ignem,  
Urere ne possit calor ampliùs aridus artus.  
Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro  
Abluitur , sic expletur jejuna cupido.

Nunc quæ fiat uti passus præferre queamus,  
Cùm volumus, varièque datum sit membra mo-  
vere,

Et quæ res tantùm hoc oneris protrudere nostri  
Corporis insuêrit , dicam ; tu percipe dicta.  
Dico , animo nostro primùm simulacra meandæ

se détachent de mille manières un grand nombre de corpuscules. L'exercice & le mouvement rendent ces émanations plus abondantes dans certains animaux. La transpiration en fait sortir une infinité de l'intérieur des corps. L'abattement de la fatigue n'en fait pas moins exhaler par le canal de la respiration. Ces pertes raréfient le corps, affaiblissent la machine, état d'épuisement qui est suivi de douleur. Voilà pourquoi on a recours aux alimens qui en se disséminant dans tous les interstices soutiennent les membres, réparent les forces & remplissent les conduits que le besoin de manger avait dilatés.

Les breuvages de leur côté se répandent dans tous les lieux qui ont besoin d'humidité ; ils dissipent les tourbillons de chaleur qui dévoreraient l'estomac, & éteignent ces feux brûlans qui desséchaient & consumaient les membres. Voilà de quelle manière on apaise la soif ardente & le desir des alimens.

Mais d'où nous vient la faculté de marcher, quand nous le voulons, & de mouvoir nos membres de différentes manières ? Quel est l'agent accoutumé à pousser en avant une masse aussi lourde que celle de nos corps ? Je vais vous l'expliquer : redoublez d'attention : il faut avant

Accidere, atque animum pulsare, ut diximus  
antè.

Indè voluntas fit; neque enim facere incipit ul-  
lam

Rem quisquam, quàm mens providit, quid velit,  
antè:

At, quod providet, illius rei constat imago:  
Ergò animus cum sese ita commovet, ut velit ire  
Inque gredi, ferit extemplò, quæ in corpore toto  
Per membra atque artus, animai diffusa vis est;  
Et facile est factu, quoniam conjuncta tenetur:  
Indè ea prorò corpus ferit, atque ita tota  
Paulatim moles protruditur atque movetur.  
Præterea tum rarefcit quoque corpus, & aër  
( Scilicet ut debet, qui semper mobilis existat )  
Per patefacta venit penetratque foramina largus;  
Et dispergitur ad partes ita quasque minutas  
Corporis: Hinc igitur rebus fit utrinque dua-  
bus,

Corpus uti, ut navis velis ventoque, feratur.

Nec tamen illud in his rebus mirabile constat,  
Tantula quòd tantum corpus corpuscula possint  
Contorquere, & onus totum convertere nos-  
trum:

Quippe etenim ventus, subtili corpore tenuis,  
Trudit agens magnam magno molimine navim;  
Et manus una regit quantovis impete euntem;

tout , comme nous l'avons dit , que les simula-  
 cres qui invitent au mouvement viennent frap-  
 per l'esprit. De-là naît la détermination : car on  
 ne se met en devoir d'agir , qu'après avoir connu  
 l'objet de sa volonté , opération qui suppose  
 nécessairement la présence des simulacres. L'es-  
 prit ainsi déterminé annonce sa volonté par un  
 mouvement qui se communique aussi-tôt à l'a-  
 me disséminée dans tous les membres ; & rien  
 n'est plus aisé , puisque ces deux substances sont  
 intimement unies. Le contre-coup de l'ame se  
 fait sentir au corps , & ainsi toute la masse com-  
 mence à se mouvoir & à s'avancer peu-à-peu.  
 Outre cela le corps se raréfie aussi dans le même  
 tems. L'air toujours en mouvement s'empare  
 comme il le doit de tous les conduits , se répand  
 à grands flots dans tous les pores , se commu-  
 nique de cette manière jusqu'aux molécules les  
 plus déliées. Ainsi l'ame & l'air sont les voiles  
 & les rames qui font aller la machine.

Ne soyez pas surpris que des corpuscules aussi  
 déliés puissent chasser en avant & tourner à  
 leur gré une masse aussi pesante que celle de nos  
 corps. Le vent , ce fluide si subtil , a assez de  
 force pour faire voler sur l'onde les plus énor-  
 mes navires. Un seul bras regle leur course ,  
 quelque rapide qu'elle soit. Un seul gouvernail

Arque gubernaculum contorquet quò libet unum :  
 Multaque per trochleas & tympana , pondere  
                   magno ,

Commovet, atque levi sustollit machina nisu.

Nunc quibus ille modis somnus per membra  
                   quietem

Inriget , atque animi curas è pectore solvat ,  
 Suavidicis potiùs , quàm multis versibus , edam :  
 Parvus ut est cycni melior canor , ille gruam  
                   quàm

Clamor , in ætheriis dispersus nubibus austri :

Tu , mihi da tenues aures animumque saga-  
                   cem ,

Ne fieri negites , quæ dicam , posse ; retroque  
 Vera repulsanti discedas pectore dicta ;

Tutemet in culpâ cùm sis , ne cernere possis.

Principiò somnus fit, ubi est distracta per artus  
 Vis animæ, partimque foràs ejecta recessit ,  
 Et partim contrusa magis concessit in altum :  
 Dissolvuntur enim tum demum membra fluunt-  
                   que :

Nam dubium non est , animai quin operâ fit  
 Sensus hic in nobis ; quem cùm sopor impedit esse,  
 Tum nobis animam perturbatam esse putandum  
                   est ,

Ejectamque foràs : non omnem ; namque jaceret

suffit pour les manœuvrer. En un mot à l'aide des poulies & des roues, nous voyons des machines soulever sans effort les plus lourds fardeaux.

Pour vous expliquer maintenant comment le sommeil verse le repos dans nos membres & bannit l'inquiétude de nos ames, j'aurai plutôt recours aux charmes qu'à la multitude des vers. Ainsi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues remplissent les airs. De votre côté prêtez-moi une oreille attentive & un esprit appliqué ; pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la possibilité, & par votre obstination à repousser l'évidence, devenir vous-même la cause de votre aveuglement.

Le sommeil naît en nous, quand l'ame se décompose dans la machine, & qu'une de ses parties est chassée au dehors, tandis que l'autre se ramasse & se condense davantage dans l'intérieur du corps. Alors les membres doivent se délier & paraître flottans. En effet c'est à l'ame que nous devons le sentiment, dont le sommeil ne peut nous priver, sans que la substance pensante ne soit troublée & chassée du corps ; mais non pas toute entière : car le froid éternel

Æterno corpus perfusum frigore lethi :  
 Quippe ubi nulla latens animai pars remaneret  
 In membris, cinere ut multâ latet obrutus ignis,  
 Unde reconstari sensus per membra repente  
 Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

Sed quibus hæc rebus novitas confietur, &  
 unde

Perturbari anima, & corpus languescere possit;  
 Expediam : tu fac ne ventis verba profundam.

Principiò externâ corpus de parte necessum est,  
 (Æriis quoniam vicinum tangitur auris)  
 Tundier, atque ejus crebro pulsariet ictu :  
 Proptereaque ferè res omnes, aut corio sunt,  
 Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice  
 tectæ :

Interiorem etiam partem spirantibus aër  
 Verberat hic idem, cum ducitur atque reflatur.  
 Quare utrinque secus cum corpus vapulet, &  
 cum

Perveniant plagæ per parva foramina nobis  
 Corporis ad primas partes, elementaque prima;  
 Fit quasi paulatim nobis per membra ruina :  
 Conturbantur enim posituræ principiorum  
 Corporis atque animi sic, ut pars indè animai  
 Ejiciatur, & introrsum pars abdita cedat;  
 Pars etiam distracta per artus, non queat esse

de la mort se répandrait alors dans la machine , puisqu'il ne lui resterait aucune particule d'ame qui , semblable au feu caché sous la cendre , fût capable de rallumer tout-à-coup le sentiment.

Mais il faut développer les causes de ce nouvel état , de ce trouble de l'ame , de cette langueur du corps. Ne souffrez pas , Memmius , que mes paroles deviennent le jouet des vents,

Comme la surface de tous les corps reçoit le contact immédiat de l'air , il est nécessaire qu'elle soit sans cesse frappée de ses coups fréquens. Voilà pourquoi presque tout les êtres sont couverts de cuir , de soie , de coquilles , d'écorces , ou de membranes calleuses. Les parties intérieures sont aussi battues sans cesse par ce flux & reflux d'air que la respiration y amene & en chasse continuellement. Le corps étant ainsi heurté de deux côtés , & ce choc , à l'aide des pores , se faisant sentir jusqu'aux atomes élémentaires , la destruction se prépare ainsi peu-à-peu. Bien-tôt les principes de l'esprit & du corps se déplacent. Une partie de l'ame est chassée au dehors , une autre se retire dans l'intérieur , une troisième éparse dans les membres , ne peut plus se réunir ni fournir sa part au mou-

Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi :  
 Inter enim sepius aditus Natura viasque :  
 Ergò sensus abit mutatis motibus altè :  
 Et quoniam non est, quasi quod suffulciat artus ;  
 Debile fit corpus, languescunt omnia membra ,  
 Brachia, palpebræque cadunt, poplitesque pro-  
 cumbunt.

Deinde cibum sequitur somnus ; quia quæ facit  
 aër ,

Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,  
 Efficit ; & multò sopor ille gravissimus exstat ,  
 Quem fatur aut lassus capias ; quia plurima tum se  
 Corpora conturbant magno confusa labore :  
 Fit ratione eadem conjectus porrò animai  
 Altior, atque foràs ejectus largior ejus,  
 Et divisior inter se ac distractior intus.

Et quoi quisque ferè studio devinctus adhæ-  
 ret,

Aut quibus in rebus multùm sumus antè morati ,  
 Atque in quâ ratione fuit contenta magis mens ;  
 In somnis eadem plerumque videmur obire :  
 Causidici causas agere, & componere leges ;  
 Induperatores pugnare, ac prælia obire ;  
 Nautæ contractum cum ventis cernere bellum ;  
 Nos agere hoc autem, & naturam quærere re-  
 rum

Semper,

vement de la vie ; parce que la Nature ferme tous les conduits & toutes les voies. Le sentiment s'enfuit au milieu de ce désordre. Le corps n'ayant plus de soutien s'affaiblit ; tous les membres languissent , les bras tombent , les paupieres se ferment , & les jarrets s'affaissent.

Le sommeil vient à la suite des repas ; parce que les alimens répandus dans les veines y produisent le même effet que l'air. L'assoupissement est même plus profond quand il succede à la plénitude ou à la fatigue ; la fatigue cause plus de désordre dans les élémens , enfonce l'ame plus avant dans le corps , l'en chasse à plus grands flots , la divise & la désunit davantage.

Les objets habituels de nos occupations , ceux qui nous ont retenus le plus long-tems & qui ont exigé le plus de contention de la part de l'esprit , sont les mêmes auxquels nous paraissions nous livrer ordinairement pendant le sommeil. Les Avocats plaident des causes & interpretent les loix en songe ; le Général livre des combats & des assauts ; le Pilote fait la guerre aux vents. Moi-même je n'interromps point mes doux travaux pendant la nuit. Je continue d'interroger la nature , &

Semper, & inventam patriis exponere chartis :  
Cætera sic studia atque artes plerumque videntur

In somnis animos hominum frustrata tenere,

Et quicumque dies multos ex ordine ludis  
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus ;  
Cum jam destiterint ea sensibus usurpare,  
Reliquias tamen esse vias in mente patentis,  
Quæ possint eadem rerum simulacra venire :  
Permultos itaque illa dies eadem observantur  
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur  
Cernere saltantes, & mollia membra moventes ;  
Et citharæ liquidum carmen chordasque loquentes

Auribus accipere, & confessum cernere eundem ;  
Scenæque simul varios splendere decores :  
Usque adeò magni refert studium atque voluntas,

Et quibus in rebus consuêrunt esse operati  
Non homines solùm, sed verò animalia cuncta :

Quippe videbis equos fortes, cum membra  
jacebunt

In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe ;  
Et quasi de palmâ summas contendere vires,  
Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quietis.

d'en dévoiler les secrets à ma patrie. En un mot les autres études & les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes par de semblables illusions.

Ceux qui assistent assidument aux jeux plusieurs jours de suite, nous les voyons presque toujours, lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens, conserver dans leur ame des routes ouvertes par où les mêmes simulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours. Ils voient même en veillant les Danseurs bondir & mouvoir leurs membres avec souplesse ; ils entendent les accords de la lyre & le doux langage des cordes ; ils retrouvent la même assemblée & la même variété de décorations dont brillait la scène. Tant est grand le pouvoir du penchant, du goût & de l'habitude, non-seulement sur les hommes, mais sur les animaux eux-mêmes.

En effet, vous verrez des coursiers, quoiqu'étendus & profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, & tendre tous leurs muscles, comme si les barrières étaient déjà ouvertes, pour disputer le prix de la course.

Venantumque canes, in molli sæpe quiete ;  
 Jactant crura tamen subito, vocesque repente  
 Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,  
 Ut vestigia si teneant inventa ferarum :  
 Expergefactique sequuntur inania sæpe  
 Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cer-  
 nant ;  
 Donec discussis redeant erroribus ad se.

At consueta domi catulorum blanda propago  
 Degere, sæpe levem ex oculis volucremque so-  
 pore

Discutere, & corpus de terrâ conripere instant ;  
 Proinde quasi ignotas facies atque ora tuan-  
 tur.

Et quàm quæque magis sunt aspera femina eo-  
 rum,

Tam magis in somnis eadem sævire necessum est.

At variæ fugiunt volucres, pennisque repente  
 Sollicitant Divûm, nocturno tempore, lucos,  
 Accipitres somno in leni si prælia pugnas-  
 que

Edere sunt perfectantes, visæque volantes.

Porro hominum mentes magnis quæ motibus  
 edunt ?

Souvent encore , au milieu du sommeil , les chiens de nos chasseurs agitent tout-à-coup leurs pieds , jappent avec alégresse , & ramènent à plusieurs reprises l'air à leur organe , comme s'ils étaient sur la trace de la proie. Souvent même en se réveillant ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux , jusqu'à ce que revenus à eux-mêmes , ils se désabusent à regret de leur erreur.

D'un autre côté le gardien faible & caressant qui vit sous nos toits , dissipe en un moment le sommeil léger qui fermait ses paupières , se dresse avec précipitation sur ses pieds , croyant voir un visage inconnu & des traits suspects. Car les simulacres tourmentent d'autant plus en songe , que leurs élémens sont plus rudes & plus anguleux.

Au contraire les oiseaux de toute espèce prennent la fuite , & en agitant leurs ailes vont implorer pendant la nuit un asyle dans les bois sacrés , s'ils voient au milieu d'un sommeil paisible l'épervier vorace fondre sur eux , ou les poursuivre d'un vol rapide.

Et les ames humaines de quels grands mouvemens ne sont-elles pas agitées pendant le som-

Magna etenim sæpe in somnis faciuntque geruntque ;

Reges expugnant , capiuntur , prælia miscent,  
Tollunt clamores, quasi si jugulentur ibidem;  
Multi depugnant , gemitusque doloribus edunt,  
Et quasi pantheræ morſu sævive leonis

Mandantur , magnis clamoribus omnia complent :

Multi de magnis per ſomnum rebu' loquuntur ,

Indicioque ſui facti perſæpe fuère :

Multi mortem obeunt : multi de montibus ætatis

Se quaſi præcipitent ad terram corpore toto,  
Exterrentur, & ex ſomno, quaſi mentibu' capti,  
Vix ad ſe redeunt, permoti corporis æſtu.

Flumen item ſitiens, aut fontem propter amœnum

Adſidet, & totum propè faucibus occupat amœnum :

Puſi sæpe lacum propter ſe ac dolia curta,  
Somno devincti credunt extollere veſtem,  
Totius humorem ſaccatum ut corpori' fundant;  
Cum Babylonica magnifico ſplendore rigantur.

Tum quibus ætatis freta primitus inſinuantur ,

Semen ubi ipſa dies membris matura creavit,

meil ? Combien de vastes projets formés & exécutés en un moment ? Ce sont des rois dont on devient le maître ou l'esclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pousse, comme si l'on était égorgé sur la place. Il y en a qui se débattent, qui gémissent de douleur, qui remplissent l'air de leurs cris, comme s'ils étaient dévorés sous la dent du lion ou de la panthere. Il y en a qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, & qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il y en a qui se voient conduire à la mort, d'autres qui croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, & se remettent difficilement du trouble que leur a causé cette agitation. Un homme altéré s'imagine être assis au bord d'un fleuve ou d'une source limpide ; il avale à longs traits la fontaine presqu'entière. Les enfans endormis croyant lever leurs vêtemens auprès d'un bassin ou d'un tonneau coupé, se soulagent sans défiance du besoin qui les presse, & inondent ainsi les riches tapis que Babylone a colorés pour leur lit.

Mais quand la première effervescence de l'âge se fait sentir à leur cœur, quand le tems a mûri dans leurs membres les germes prolifiques, une

Conveniunt simulacra foris è corpore quoque ;  
 Nuntia præclari voltûs pulchrique coloris ;  
 Qui ciet irritans loca turgida semine multo ,  
 Ut , quasi tranfactis sæpe omnibu' rebu' , pro-  
 fundant  
 Fluminis ingentes fluctus , vestemque cruen-  
 tent.

Sollicitatur id in nobis ( quod diximus antè )  
 Semen , adulta ætas cum primùm roborat artus :  
 Namque alias aliud res commovet atque lacef-  
 fit ;

Ex homine humanum semen ciet una hominis  
 vis :

Quod simul atque suis ejectum sedibus , exit  
 Per membra atque artus , decedit corpore toto  
 In loca conveniens nervorum certa , cietque  
 Continuò partes genitales corporis ipsas ;  
 Irritata tument loca semine , fitque voluntas  
 Ejicere id , quò se contendit dira libido ;  
 Idque petit corpus mens , unde est saucia amore :  
 Namque omnes plerumque cadunt in volnus , &  
 illam

Emicat in partem sanguis , unde icimur ictu ;  
 Et si cominus est , hostem ruber occupat hu-  
 mor.

Sic igitur , Veneris qui telis accipit ictum

foule de simulacres émanés des corps de toute espèce s'offrent à eux sous les traits de la beauté jointe à la fraîcheur du jeune âge, provoquent l'organe rempli du suc générateur, & ouvrant à leur imagination ardente le sanctuaire de la volupté, excitent en eux un épanchement sémi-nal abondant dont leurs vêtemens sont souillés.

Le fluide créateur n'est mis en action, comme nous venons de le dire, qu'au tems où l'adolescence a fortifié les membres. Chacun de nos organes est excité par des objets qui lui sont propres : l'organe de la génération n'est provoqué que par l'image humaine. Aussi-tôt que la liqueur féconde sortie de ses réservoirs, & répandue par tout le corps, s'est rassemblée dans les nerfs qui lui sont particulièrement consacrés, & a pénétré jusqu'au siege même de la volupté, soudain tous les canaux se gonflent à la fois ; la Nature demande à s'épancher ; la passion a déjà choisi son objet ; elle brûle de s'élançer sur l'auteur de sa blessure. C'est un combat, une guerre réelle, des coups portés, des flots de sang répandus, une ennemie qui succombe, & un vainqueur téméraire ensanglanté souvent au milieu de sa victoire.

Ainsi le cœur que Vénus a blessé, soit en em-

( Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur;  
Seu mulier toto jactans è corpore amorem )

Unde feritur , eò tendit , gestitque coire ,  
Et jacere humorem in corpus de corpore duc-  
tum :

Namque voluptatem præfagit multa cupido :  
Hæc Venus est nobis hinc autem est nomen  
amoris :

Hinc illæ primùm Veneris dulcedinis in cor  
Stillavit gutta , & successit fervida cura ;  
Nam si abest , quod ames , præstò simulacra ta-  
men sunt

Illius , & nomen dulce obversatur ad aures.

Sed fugitare decet simulacra , & pabula amo-  
ris

Absterrere sibi , atque aliò convertere mentem ;  
Et jacere humorem collectum in corpora quæ-  
que ,

Nec retinere semel conversum unius amore ;  
Et servare sibi curam certumque dolorem :  
Ulcus enim vivefcit & inveterascit alendo ,  
Inque dies gliscit furor , atque ærumna gravef-  
cit ;

Si non prima novis conturbes volnera plagis ,  
Volgivagâque vagus Venere , antè recentia cu-  
res ,

Aut aliò possis animi traducere motus.

pruntant les traits délicats d'un jeune enfant , soit en armant de tous ses feux une femme séduisante , se porte vers l'objet d'où le coup est parti , pour s'unir à lui , pour l'inonder des flots de son amour : car la passion n'est que le présentiment de la volupté. Voilà notre Vénus , voilà l'origine du nom de l'amour , voilà la source de cette douce rosée qui s'insinue d'abord goutte à goutte dans nos cœurs , & devient ensuite un océan d'inquiétudes. Car dans l'absence de l'objet aimé , les simulacres assiègent toujours notre ame , & son nom trop cher retentit sans cesse à nos oreilles.

Mais il faut les fuir ces simulacres dangereux ; il faut éloigner de soi tout ce qui peut alimenter l'amour , s'occuper d'autres idées , partager ses feux entre tous les objets indifféremment , sans les fixer sur un seul , sans se préparer par une passion exclusive des soucis & des tourmens inévitables. L'amour est une plaie qui s'envenime & s'aigrit en la nourrissant , c'est une frénésie qui s'accroît , une maladie qui s'aggrave de jour en jour , si par de nouvelles blessures on ne fait diversion à la première , si une prudente inconstance n'étouffe le mal dans son origine , & ne fait prendre un nouveau cours aux transports de la passion.

Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem;  
 Sed potiùs, quæ sunt sine pœnâ, commoda sumit;  
 Nam certa & pura est fanis magis indè voluptas,  
 Quàm miseris, etenim potiundi tempore in ipso,  
 Fluctuat incertis erroribus ardor amantum;  
 Nec constat quid primùm oculis manibusque  
 fruantur;

Quod petiêre, premunt arctè, faciuntque dolorem  
 Corporis, & dentes inlidunt sæpe labellis,  
 Osculaque adfigunt, quia non est pura voluptas;  
 Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum,  
 Quodcunque est, rabies unde illæ germina fat-  
 gunt:

Sed leviter pœnas frangit Venus inter amorem,  
 Blandaque refrœnat morsus admista voluptas.

Namque in eo spes est, unde est ardoris origo,  
 Restingui quoque posse ab eodem corpore flam-  
 mam:

Quòd fieri contrà coram Natura repugnat;  
 Unaque res hæc est, quojus quàm pluria habemus;  
 Tam magis ardescit dirâ cūpedine pectus;  
 Nam cibus atque humor membris adsumitur in-  
 tuis;

Quæ quoniam certas possunt obsidere partes,  
 Hoc facilè expletur laticum frugumque cupido;  
 Ex hominis verò facie pulchroque colore,  
 Nil datur in corpus præter simulacra fruendum

Et en renonçant à l'amour, se prive-t-on de ses douceurs ? Au contraire on en recueille les fruits sans en sentir les peines. Le plaisir est fait pour les ames raisonnables, & non pour ces amans forcenés dont les ardeurs flottantes ne sçavent pas même, dans l'ivresse de la jouissance, sur quel charme fixer d'abord leurs mains & leurs regards, qui serrent avec fureur l'objet de leurs desirs, qui le blessent, qui d'une dent cruelle impriment sur ses levres des baisers douloureux. C'est que leur plaisir n'est pas pur ; c'est qu'ils sont animés par des aiguillons secrets contre l'objet vague d'où leur est venue cette frénésie. Mais Vénus amortit la douleur au sein du plaisir, & répand sur les blessures le baume de la volupté.

En effet les amans se flattent que le même corps qui allume leurs feux peut aussi les éteindre ; mais la Nature s'y oppose. L'amour est l'unique desir que la jouissance ne fasse qu'enflammer de nouveau. Si la faim & la soif peuvent aisément s'appaiser, c'est que les alimens & les boissons se distribuent dans nos membres, & s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau visage, un teint brillant n'introduisent dans nos corps que des simulacres légers qu'une espérance trompeuse emporte trop souvent

Tenuia , quæ vento spes raptat sæpe misella.  
 Ut bibere in somnis sitiens cum quærit, & humor  
 Non datur, ardorem in membris qui stinguere  
 possit ;

Sed laticum simulacra petit, frustra que laborat,  
 In medioque sitit torrenti flumine potans :  
 Sic in amore Venus simulacris ludit amantes ;  
 Nec satiari queunt spectando corpora coram ;  
 Nec manibus quidquam teneris abradere mem-  
 bris

Possunt, errantes incerti corpore toto.

Denique cum membris conlatis, flore fruun-  
 tur

Ætatis, cum jam præfagit gaudia corpus,  
 Atque in eo est Venus, ut muliebria conferas  
 arva ;

Adfigunt avidè corpus, junguntque salivas  
 Oris, & inspirant pressantes dentibus ora :  
 Nequicquam : quoniam nihil indè abradere pos-  
 sunt,

Nec penetrare, & abire in corpus corpore toto :  
 Nam facere interdum id velle & cèrta viden-  
 tur ;

Usque adeò cupidè Veneris compagibus hæ-  
 rent,

Membra voluptatis dum vi labefacta liquef-  
 cunt :

dans les airs. Ainsi pendant le sommeil un homme dévoré par la soif cherche à se désaltérer sans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ses membres. Il présente ses lèvres arides aux simulacres des fontaines ; il s'épuise inutilement, & meurt de soif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver. De même Vénus se joue des amans par des images illusoires. La vue d'un beau corps n'est pas capable de les rassasier, & leurs mains ne peuvent suppléer à cette insuffisance, ni détacher aucune particule de ces membres délicats où elles errent irrésolues.

Enfin lorsque la jouissance a rapproché deux amans, lorsque deux jeunes corps réunis frémissent aux premiers accès du plaisir, lorsque Vénus est sur le point de féconder le sein maternel, les amans se serrent étroitement ; leurs ames se joignent sur leurs lèvres humides, elles se pressent comme leurs bouches, elles cherchent à se confondre. Mais envain : il ne se fait pas une communication de substance ; les ames ne peuvent se pénétrer, les corps ne peuvent s'identifier ; car on voit bien que c'est là l'objet de leurs desirs, & le but de leurs efforts, tant ils s'unissent intimement sous les nœuds de l'amour, quand leurs membres ébranlés par la secousse du plaisir se résolvent en une liqueur abondante.

Tandem ubi se erupit nervis conlecta cupido;  
 Parva fit ardoris violenti pausa parumper;  
 Indè redit rabies eadem, & furor ille revisit,  
 Cùm sibi, quod cupiant ipsi, contingere quaerunt;  
 Nec reperire malum id possunt quæ machina vincat:  
 Usque adeò incerti tabescunt volnere cæco.

Adde quòd absumunt vires, pereuntque labore;

Adde quòd alterius sub nutu degitur ætas;  
 Labitur interea res, & vadimonia fiunt;  
 Languent officia, atque ægrotat fama vacillans;  
 Unguenta & pulchra in pedibus Sicyonia rident  
 Scilicet, & grandes viridi cum luce smaragdi  
 Auro includuntur, teriturque thalassina vestis  
 Assiduè, & Veneris sudorem exercita potat;  
 Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ;  
 Interdum in pallam, ac Melitensia, Cæque vertunt:

Eximiâ veste & victu convivia, Iudi,  
 Pocula crebra, unguenta, coronæ, festa parantur:  
 Nequicquam, quoniam medio de fonte leporum  
 Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus argat:

Aut quòd conscius ipse animus se fortè remordet,  
 Desidiosè agere ætatem, lustrisque perire;

Enfin les flots réunis ont rompu leur barrière : la violence de la passion se ralentit un moment ; mais pour renaître ensuite avec plus de fureur & de rage , cherchant sans cesse à atteindre le but où elle aspire ; mais elle ne trouve aucun moyen de triompher de son mal , & les amans sont consumés d'une blessure inconnue.

Joignez encore à ces tourmens des forces épuisées par la fatigue , une vie passée dans l'esclavage , une fortune ruinée , des dettes contractées , l'oubli des devoirs , la perte de la réputation. On prodigue les parfums , on orne ses pieds avec les chaussures efféminées de Sicyone ; les émeraudes les plus grandes & du verd le plus éclatant sont enchassées dans l'or , & les plus précieuses étoffes abreuvées de la sueur amoureuse , s'usent dans les exercices journaliers de Vénus. Les trésors bien acquis des ancêtres sont convertis en bandelettes & en ornemens de tête , changés en vêtemens de Malthe & de Cio , dissipés en riches ameublemens , en festins , en jeux , en débauches , en parfums , en couronnes , en guirlandes. Mais envain. A la source du plaisir on éprouve je ne sçais quelle amertume , & l'on cueille les épines au sein même des fleurs. Soit que la conscience vous reproche une vie oisive , perdue dans la mollesse ; soit qu'un mot équivo-

Aut quod in ambiguo verbum jaculata reli-  
quit,

Quod cupido adfixum cordi vivescit, ut ignis ;  
Aut nimium jactare oculos, aliumve tueri  
Quod putat, in voltuque videt vestigia risûs.

Atque in amore mala hæc proprio summèque  
secundo

Inveniuntur ; in adverso verò atque inopi sunt ;  
Prendere quæ possis oculorum lumine aperto ,  
Innumerabilia ; ut melius vigilare sit antè,  
Quâ docui ratione, cavereque ne inlaqueeris :  
Nam vitare, plagas in amoris ne laciamur,  
Non ita difficile est, quàm captum retibus ipsis  
Exire, & validos Veneris perrumpere nodos.

Et tamen implicitus quoque possis, inque pe-  
ditus

Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes,  
Et prætermittas animi vitia omnia primùm,  
Tum quæ corpori sunt ejus, quam percupis, ac  
vis :

Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine  
cæci ;

Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda  
verè :

Multimodis igitur pravas turpesque videmus  
Esse in deliciis, summoque in honore vigere :

que de l'objet aimé pénétre votre ame comme un trait, & s'y conserve comme le feu sous la cendre ; soit que votre jalousie remarque dans ses regards trop de distraction pour vous & trop d'attention pour un rival, ou démêle sur son visage les traces d'un souris moqueur.

Si l'amour heureux est accompagné de tant de peines, les maux sans nombre d'une passion désespérée ne frappent-ils pas tous les yeux ? Il faut donc, comme je l'ai dit, veiller sur soi-même, & se mettre d'avance en garde contre les pièges de l'amour. Car il est plus aisé d'éviter ses filets, que de s'en débarrasser quand on s'y est laissé prendre, & de briser les liens dont Vénus enchaîne les cœurs.

Cependant quoique pris, quoiqu'embarrassé dans le laqs fatal, vous pourriez encore éviter votre perte, si vous n'y couriez vous-même, si vous ne fermiez les yeux sur les vices de l'ame & les défauts corporels de l'objet qui vous a séduit. La passion aveugle les amans, & leur montre des perfections qui n'existent pas. Un objet vicieux & difforme captive leur cœur & fixe leur hommage. Ils ont beau se railler les uns les autres, & conseiller à leurs amis d'appaîser

Atque alios alii inrident, Veneremque suadent

Ut placent, quoniam fœdo adficiuntur amore,  
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.

Nigra, μελίχρους est: immunda & foetida, ἀκοσμος :

Cæcia, παλλάδιον: nervosa & lignea, δορκάς:

Parvola, pumilio, χαρίτων ἴα. tota merum sal:

Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris:

Balba, loqui non quit, τραυλίζεις: muta, pudens est:

At flagrans, odiosa, loquacula, λαμπάδιον fit:

Ἰσχνὸν ἐρωμένιον tum fit, cum vivere non quit

Præ macie: ῥαδινὴ verò est, jam mortua tussi:

At gemina & mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho:

Simula, σιληνὴ, ac satyra est: labiosa, φίληρα.

Cætera de genere hoc, longum est, si dicere coner.

Sed tamen esto jam quantovis oris honore;  
Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur:  
Nempe aliæ quoque sunt; nempe hâc sine viximus antè;

Nempe eadem facit, & scimus facere omnia turpi;

Vénus qui les a affligés d'une passion avilissante; ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maîtresse est-elle noire ? c'est une brune piquante. Sale & dégoûtante ? elle dédaigne la parure. Louche ? c'est la rivale de Pallas. Maigre & décharnée ? c'est la biche du Ménale. D'une taille trop petite ? c'est l'une des graces, l'élégance en personne. D'une grandeur démesurée ? elle est majestueuse, pleine de dignité. Elle bégaie & articule mal ? c'est un aimable embarras. Elle est muette & taciturne ? c'est la réserve de la pudeur. Emportée, jalouse, babillarde ? c'est un feu toujours en mouvement. Sur le point de mourir d'éthisie ? c'est un tempérament délicat. Exténuée par la toux ? c'est une beauté languissante. D'un embonpoint monstrueux ? c'est Cérés l'auguste amante de Bacchus. Enfin un nez camus paraît le siège de la volupté ; & des levres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les illusions de ce genre.

Mais je veux que ses charmes soient à l'abri de toute critique, que sa personne réunisse toutes les graces de Vénus ; est-elle unique de son espèce ? n'avez-vous pas autrefois sçu vivre sans elle ? ignorez-vous qu'elle est sujette aux mêmes infirmités, aux mêmes besoins que la plus dif-

Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa ,  
 Quàm famulæ longè fugitant, furtimque ca-  
 chinnant.

At lacrymans exclusus amator limina sæpe  
 Floribus & fertis operit, postesque superbos  
 Unguit amaracino ; & foribus miser oscula figit :  
 Quem si jam admissum , venientem offenderit  
 aura

Una modò , causas abeundi quærat honestas ;  
 Et meditata diu cadat altè sumpta querela ;  
 Stultitiæque ibi se damnet , tribuisse quòd illi  
 Plus videat, quàm mortali concedere par est :  
 Nec Veneres nostras hoc fallit ; quò magis ipsæ  
 Omnia summoperè hos vitæ postscenia celant ,  
 Quos retinere volunt , adstrictosque esse in  
 amore :

Nequicquam ; quoniam tu animo tamen omnia  
 possis  
 Protrahere in lucem , atque omnes anquirere  
 nisus :

Et si bello animo est & non odiosa , vicissim  
 Prætermittet te humanis concedere rebus.

Nec mulier semper ficto suspirat amore ;  
 Quæ complexa viri corpus cum corpore jun-  
 git,  
 Et tenet adsuctis humectans oscula labris :

forme ? que souvent elle s'infecte elle-même ? & que les femmes se sauvent loin d'elle pour aller tîre en secret ?

Cependant l'amant en larmes à qui l'accès est interdit , orne la porte de fleurs & de guirlandes , répand des parfums sur les poteaux dédaigneux , & imprime sur le seuil de tristes baisers. Une fois introduit , si un reste d'odeur offense son organe , il trouve un honnête prétexte pour se retirer , il oublie en un moment ces plaintes éloquantes si long-tems méditées , & s'accuse de folie d'avoir supposé dans une mortelle des perfections que l'humanité ne comporte pas. Aussi nos Déeses n'ignorent pas cette conséquence ; elles ont grand soin de cacher ces arrières-scenes de la vie aux amans qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. Mais l'imagination sçait dévoiler ces mysteres ; son activité pénètre dans les réduits les plus cachés. Au lieu qu'une femme d'une humeur accommodante & facile , ne trouvera pas mauvais que vous cédiez vous-même aux besoins de l'humanité.

Il y a des momens où les soupîrs d'une femme sont exempts de feinte ; quand ses bras pressent avec transport le corps de son amant contre son sein , quand ses levres humides pompent & distil-

Nam facit ex animo sæpe, & communia quærens  
 Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris:  
 Nec ratione aliâ volucres, armenta, feræque,  
 Et pécudes, & equæ maribus subsidere possent;  
 Si non ipsa quòd illorum subat, ardet abundans

Natura, & Venèrem salientum læta retractat.

Nonne vides etiã, quos mutua sæpe voluptas  
 Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur?  
 In triviis non sæpe canes discedere aventes  
 Divorfi cupidè summis ex viribu' tendunt,  
 Cùm interea validis Veneris compagibus hærent?  
 Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nos-  
 sent,  
 Quæ lacere in fraudem possent, vinctosque tenere:  
 Quare etiã atque etiã, ut dico, est communi  
 voluptas.

Et commiscendo cùm semen fortè virile  
 Fœmina commulxit subitâ vi conripuitque;  
 Tum similes matrum materno semine fiunt,  
 Ut patribus patrio; sed quos utriusque figuræ  
 Esse vides juxtim, miscentes volta parentum,  
 Corpore de patrio & materno sanguine cres-  
 cunt;  
 Semina cùm Veneris stimulis excita per artus  
 Obvia confixit conspirans mutuus ardor,

Et

lent la volupté , son ardeur est sincere ; impatiente de goûter des plaisirs mutuels , elle excite son amant à fournir la carrière de l'amour. Voila pourquoi nous voyons les oiseaux , les troupeaux , les bêtes féroces & la jument si docites aux ardeurs du mâle. C'est que les bouillons du desir excitent dans les femelles cette douce réaction si favorable aux assauts de l'amour.

Ne voyez-vous pas ceux-mêmes qu'une volupté réciproque a joints , tourmentés par un lien commun ? Ne voyez-vous pas les chiens au milieu des carrefours chercher à se désunir par des efforts opposés , & retenus de plus en plus dans les liens de l'amour ? Ce qui ne serait jamais arrivé sans l'appas du plaisir mutuel qui les a attirés dans le piege , & rendus ainsi captifs. Convenez donc que la volupté est partagée dans toutes les unions.

Lorsque dans l'ivresse du plaisir le sein avide de la femme a pompé les germes producteurs, les enfans ressemblent au pere ou à la mere , selon que la semence de l'un ou de l'autre a dominé ; & s'ils réunissent les traits de tous les deux , ils ont été formés du plus pur sang du pere & de la mere dont les semences excitées par une ardeur mutuelle se sont contre-balancées & ont concouru avec une égale influence à la production du nouvel

Et neque utrum superavit eorum, nec separatum  
est.

Fit quoque ut interdum similes existere avorum  
Possint, & referant proavorum sæpe figuras,  
Propterea quia multa modis primordia multis  
Mista suo celant in corpore sæpe parentes,  
Quæ patribus patres tradunt, à stirpe profecta;  
Indè Venus variâ producit sorte figuras;  
Majorumque refert voltus vocesque comasque;  
Quandoquidem nihilo minùs hæc de femine certo  
Fiunt, quàm facies & corpora membraque no-  
bis.

Et muliebre oritur patrio de femine sæclum;  
Maternoque mares existunt corpore creti:  
Semper enim partus duplici de femine constat;  
Atque utri simile est magis id, quodcunque crea-  
tur,  
Ejus habet plus parte æquâ; quod cernere pos-  
sis,  
Sive virûm soboles, sive est muliebris origo.

Nec divina fatum genitalem Numina quoc-  
quam

Absterrent, pater à natis ne dulcibus unquam  
Appelletur, & ut sterili Venere exigat ævum;  
Quod plerique putant, & multo sanguine mœsti  
Conspergunt aras, adolentque altaria donis,  
Ut gravidas reddant uxores femine largo;

être. Il arrive aussi que les enfans ressemblent à leurs ayeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés, parce que souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, transmis de peres en peres, viennent primitivement de la tige même. C'est à l'aide de cette multitude de principes que l'amour varie les figures & reproduit en nous les traits, la voix, la chevelure de nos ayeux ; parce que ces parties de nous-mêmes sont formées par des germes fixes, ainsi que le visage, le corps & les membres. La semence virile influe dans la production du sexe féminin, comme la semence de la femme dans celle du sexe contraire ; parce que l'enfant résulte toujours des deux semences, avec cette différence que celui des deux époux auquel il ressemble le plus a fourni le plus grand nombre de principes. C'est ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes.

Il n'est pas vrai que ce soit les Dieux qui privent quelques hommes de la faculté de propager leur espece, qui leur interdisent pour toujours le nom de pere & les condamnent à un hymen à jamais stérile, comme le croient la plupart des époux, qui, dans cette persuasion arrosent de sang, comblent de présens les autels des Dieux, pour en obtenir ces sucres abon-

Nequicquam Divûm numen, fortesque fatigant:  
 Nam steriles nimium crasso sunt femine partim,

Aut liquido præter justum tenuique vicissim:  
 Tenue, locis quia non potis est adfigere adhasum,

Liquitur extemplò, & revocatum cedit ab ortu:  
 Crassius hoc porrò, quoniam concretius æquo  
 Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu;  
 Aut penetrare locos æquè nequit, aut penetratum  
 Ægrè admiscetur muliebri semine semen.

Nam multum harmoniæ Veneris differre videntur;

Atque alias alii complent magis, ex aliisque  
 Suscipiunt aliæ pondus magis inque gravescunt:

Et multæ steriles Hymenæis antè fuerunt  
 Pluribus, & nactæ post sunt tamen, unde pueros

Suscipere, & partu possent ditescere dulci:  
 Et quibus antè domi fœcundæ sæpenequissent  
 Uxores parere, inventa est illis quoque compar  
 Natura, ut possent natis munire senectam.  
 Usque adeò magni refert, ut semina possint  
 Seminibus commisceri generaliter apta,  
 Crassaque convenient liquidis, & liquida crassis,  
 Quæ quæ juncta viro sit femina per Veneris res.

ans qui fécondent les épouses. Mais c'est en vain qu'on fatigue les divinités & les oracles. Les femmes demeurent stériles quand la semence est trop fluide ou trop épaisse. Trop fluide, elle ne se fixe point aux lieux destinés à la recevoir, elle se résout aussi-tôt en liqueur, & s'écoule sans effet. Trop épaisse, sa consistance l'empêche de s'élaner assez loin, de pénétrer avec facilité dans ses réservoirs, ou en y pénétrant de se confondre aisément avec la semence de la femme.

En effet la différence de l'organisation en met une grande dans les unions. Il y a des hommes plus féconds avec certaines femmes, & des femmes qui reçoivent plus aisément de certains hommes le fardeau de la grossesse. On a vu des épouses languir stériles sous plusieurs hymens, qu'un époux plus analogue à leur tempérament, a enrichies d'une nombreuse famille, & des époux après plusieurs mariages infructueux, trouver dans une nouvelle compagne des soutiens pour leur vieillesse. Tant le rapport de l'organisation est essentiel entre les époux, pour que les semences puissent s'unir avec celles qui leur sont analogues & acquérir la consistance nécessaire à la génération.

Atque adeò refert, quo victu vita colatur :  
Namque aliis rebus concrefcunt femina mem-  
bris,

Atque aliis extenuantur tabentque viciffim.  
Et quibus ipfa modis tractetur blanda voluptas,  
Id quoque permagni refert : nam more fera-  
rum,

Quadrupedumque magis ritu, plerumque putan-  
tur

Concipere uxores, quia hæc loca fumere poffunt  
Pectoribus pofitis, sublatis femina lumbis.

Nec molles opu' funt motus uxoribus hilum :  
Nam mulier prohibet fe concipere, atque repu-  
gnat,

Clunibus ipfa viri Venerem fi læta retractet ;  
Atque exoffato ciet omni pectore fluctus :  
Eicit enim fulci rectâ regione viâque  
Vomerem, atque locis avertit feminis ictum :  
Idque fuâ causâ confuêrunt fcorta moveri,  
Ne complerentur crebrò, gravidæque jacerent ;  
Et fimul ipfa viris Venus ut concinnior effet :  
Conjugibus quod nil noftris opus effe videtur.

Nec divinitùs interdum, Venerifque fagit-  
tis,

Deteriore fit ut formâ muliercula ametur :  
Nam facit ipfa fuis interdum fœmina factis,

Il est encore nécessaire de s'observer sur la qualité des alimens. Il y en a qui épaississent le fluide générateur ; il y en a qui l'atténuent & le dissolvent ; la maniere dont on célèbre les sacrifices de l'amour n'est pas non plus à négliger. On croit communément que l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupedes, parce que dans cette attitude la situation horizontale de la poitrine & l'élevation des reins favorisent davantage la direction du fluide générateur.

Mais il ne faut pas que la femme excite par des mouvemens lascifs l'ardeur de son époux. & sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise & ces mouvemens sont un obstacle à la fécondation, ils ôtent le soc du sillon & détournent les germes de leur but. Laissez aux courtisannes ces criminels artifices, pour éviter le désagrément des grossesses fréquentes, & pour rendre à leurs amans les plaisirs de l'amour plus délicieux. Nos épouses n'ont pas besoin de ces coupables transports.

Quelquefois sans le secours des Dieux, sans le carquois de Vénus, la femme la plus difforme se fait aimer. Sa conduite, sa complai-

Morigerisque modis, & mundè corpore culte,  
Ut facilè infuescat secum vir degere vitam.  
Quod superest, consuetudo concinnat amorem:  
Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur ictu,  
Vincitur in longo spatio tamen, atque labascit:  
Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes  
Humoris, longo in spatio pertundere saxa?

*Finis Libri Quarti.*



sance, ses innocens artifices accoutument aisément à son commerce, & l'habitude fait naître ensuite l'amour. Car des coups réitérés, quoique faibles, triomphent avec le tems des corps les plus solides, & nous voyons les gouttes de la pluie, qui tombent sur les rochers, en vaincre à la longue la dureté.

*Fin du Livre Quatrieme.*



## S U J E T

D U

## CINQUIEME LIVRE.

*A P R È S* une éloge magnifique d'Épicure que Lucrece non-seulement regarde comme un Dieu, mais éleve même au dessus des Divinités dont les découvertes utiles au genre humain ont mérité l'apothéose, il énonce le sujet de ce chant qu'il consacre à expliquer la formation de notre monde par le concours fortuit des atomes. Mais avant d'entrer en matière, il est obligé d'établir contre certains Philosophes, à la tête desquels est Aristote, que

*le monde a eu un commencement, & qu'il aura une fin. Pour prouver cette vérité, il commence par combattre trois opinions contraires à sa doctrine ; la première, que les corps célestes & la terre elle-même sont autant de Divinités : la seconde, que notre monde étant la demeure des Dieux doit être indestructible ; la troisième, que ce même monde doit subsister éternellement, parce qu'il est l'ouvrage de la Divinité même. Après avoir ainsi tâché de renverser les systèmes de ses adversaires, il s'efforce d'établir le sien & de prouver que notre monde a eu un commencement & aura une fin. D'abord parce que la*

terre, l'eau, le feu & l'air qu'on appelle communément du nom d'éléments, sont sujets à des altérations & des vicissitudes continuelles ; secondement, parce que les corps mêmes qui nous paraissent les plus solides s'épuisent à la longue, & tombent en ruine ; troisièmement, parce qu'il y a un grand nombre de causes, soit intérieures, soit extérieures, qui travaillent sans cesse à la destruction du monde : quatrièmement, parce que l'origine des arts & des sciences ne date pas de fort loin ; cinquièmement enfin parce que la discorde qui regne entre les élémens ennemis, tels que le feu & l'eau, ne peut finir que par

*La ruine totale du monde. Les embrasemens , les inondations , les déluges , les tremblemens de terre sont des especes de maladies du globe , qui nous avertissent de sa mortalité.*

*Ces préliminaires ainsi établis, le Poëte entre en matiere, & explique la formation du monde par le concours fortuit des atomes. Au commencement, les principes de tous les corps étaient confondus en une seule masse. Le chaos se débrouilla insensiblement, les molécules hétérogenes se dégagerent les unes des autres, les molécules homogenes se rapprocherent, se réunirent, s'éleverent ou s'abais-*

serent selon leurs différentes pesanteurs. La terre se plaça au centre de notre système, l'air au dessus de la terre ; & la matiere éthérée avec ses feux, déploya sa vaste enceinte autour du monde. La formation de la mer, des montagnes & des fleuves suivit de près ce premier développement. Les astres commencerent à se mouvoir ; & Lucrece donne plusieurs causes à leurs mouvemens, selon la méthode d'Epicure son maître qui n'adopte & ne rejette aucun système. Mais il prononce plus hardiment sur la cause qui tient la terre suspendue au milieu des airs, & sur la grandeur réelle du soleil, de la lune & des étoiles, qu'il pré-

*tend être la même que leur grandeur apparente , quoique cette petitesse m'empêche point selon lui le soleil d'éclairer & d'échauffer le monde. Il reprend ensuite sa marche sceptique , & expose historiquement toutes les opinions des anciens Philosophes sur les révolutions annuelle & journaliere du soleil, sur l'accroissement & le décroissement successif & périodique des jours & des nuits , sur les différentes phases de la lune , & sur les éclipses de soleil & de lune.*

*Après ces détails astronomiques, Lucrece revient à la terre dont il suit les diverses productions dès le premier instant de son origine. Elle*

*fit croître d'abord les plantes , les fleurs & les arbres ; ensuite elle enfanta les animaux & les hommes eux-mêmes , à l'aide des particules de feu & d'humidité qu'elle conservait encore de son ancien mélange avec les autres élémens. Il y eut dans ces premiers tems des animaux monstrueux , qui périrent ne pouvant subsister , ni se propager à cause du vice de leur conformation ; il y eut des races entières qui s'éteignirent aussi , parce qu'elles n'avaient pas les qualités nécessaires pour vivre indépendantes , ni pour mériter notre protection. Mais jamais la terre n'a produit de Centaures ni d'animaux pareils com-*

*posés de deux natures incompatibles. Après avoir enfanté les premières générations de chaque espece, & avoir pourvu les animaux d'organes propres à la propagation, la terre épuisée se reposa, & abandonna aux individus le soin de se reproduire eux-mêmes, & de suivre la premiere impulsion donnée.*

*Cependant les hommes, enfans de la terre, habitans des forêts, se nourriſſaient de glands & d'autres fruits sauvages, se désaltéraient au bord des fontaines & des fleuves, faisaient la guerre aux bêtes féroces, & quoique souvent ils leur servissent de pâture, ils ne mou-*

raient pas en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Les mariages s'introduisirent bientôt ; il se forma de petites sociétés particulières , dont l'union fut encore resserrée par la naissance du langage que Lucrece prétend être dû à la Nature & au besoin , & non pas au caprice d'un Législateur qui de son propre mouvement ait distribué des noms aux objets. Mais la découverte du feu qui fut ou apporté sur la terre par la foudre , ou allumé dans les forêts par le frottement des arbres que les vents agitaient , acheva de dissiper la barbarie. Les besoins naturels satisfaits , les besoins factices s'introduisirent. Il y eut des ambitieux

qui se firent rois, & partagerent les champs. Mais les hommes qui se rappellaient d'être tous freres, tous enfans de la même mere, tuerent leurs tyrans, & vécutent long-tems dans l'Anarchie, dont ils sentirent enfin les désavantages. On créa donc alors des Magistrats, on fit des loix auxquelles on convint de se soumettre. Bientôt la Religion vint prêter un nouvel appui à l'autorité. L'idée des Dieux est due, selon Lucrece, à des simulacres il-soires qui se présentaient la nuit, & que la peur réalisa. Le bruit du tonnerre, les effets de la foudre, les tremblemens de terre, les inondations glacerent d'effroi tous

les cœurs. On éleva des autels : on se prosterna contre terre : on institua ces cérémonies religieuses qui subsistent encore aujourd'hui, & qui subsisteront toujours.

Cependant les arts s'enrichissaient tous les jours par de nouvelles découvertes. De grands incendies excités dans les forêts, occasionnerent la fonte des métaux, que l'homme trouva dans le sein de la terre, & dont il se fit des instrumens & des armes. Les guerres devinrent alors plus sanglantes, & pour surcroît d'horreur, on fit combattre dans les armées les animaux les plus féroces. L'homme se perfectionnait dans les arts utiles

*comme dans les arts destructeurs :  
les étoffes succéderent à la dépouille  
des bêtes : l'Agriculture devint  
une science ; enfin la Musique ,  
l'Astronomie , la Navigation ,  
l'Architecture , la Jurisprudence ,  
la Poésie , la Peinture , la Sculpture  
furent les fruits d'un travail  
opiniâtre suggéré par le besoin , &  
dirigé par l'expérience.*





TITI  
*LUCRETII CARI*  
DE  
*RERUM NATURA.*

---

---

LIBER QUINTUS.

**Q**UIS potis est dignum pollenti pectore car-  
men

Condere, pro rerum majestate hisque repertis?  
Quisve valet verbis tantum, qui fundere laudes  
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis  
Pectore parva suo quaesitaque praemia liquit?  
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus:  
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,  
Dicendum est: Deus ille fuit, Deus, inclute  
Memmi,

Qui princeps vitae rationem invenit eam, quæ  
Nunc appellatur *Sapientia*, quique per artem  
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,  
In tam tranquillo, & tam clarâ luce locavit



... ..  
... ..  
... ..  
... ..



*M. Glandiferas*

*1664*

Glandiferas inter curabant corpora quere

*F. 1664*



*LUCRECE,*  
DE LA  
*NATURE DES CHOSES.*

---

---

LIVRE CINQUIEME.

**Q**UEL génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grandes découvertes ? Quelle voix assez éloquente peut célébrer les louanges de ce Sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présens ? Cette tâche est sans doute au dessus des efforts d'un mortel : car s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages, ce fut sans doute un Dieu. Oui, Memmius, un Dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite, auquel on donne aujourd'hui le nom de *Sagesse*, & par cet art vraiment divin faire succéder le calme & la lumière à l'orage & aux ténèbres.

Confer enim divina aliorum antiqua reperta :  
 Namque Ceres fertur fruges , Liberque liquo-  
 ris

Virigeni laticem mortalibus instituisse ;  
 Cùm tamen his posset sine rebus vita manere ,  
 Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes :  
 At bene non poterat sine puro pectore vivi :  
 Quò magis hic meritò nobis Deus esse vide-  
 tur ,

Ex quò nunc etiam per magnas didita gentes  
 Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis ,  
 Longiùs à verâ multò ratione ferère :  
 Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hia-  
 tus

Ille leonis obesset , & horrens Arcadius sus ?  
 Denique quid Cretæ taurus Lernæaque pestis  
 Hydra venenatis posset vallata colubris ?  
 Quidve tripectora tergemini vis Geryonai ?  
 Et Diomedis equi spirantes naribus ignem ,  
 Thracen , Bistoniasque plagas , atque Ismara  
 propter ,

Tantopere officerent nobis ? uncisque timendæ  
 Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colen-  
 tes ?

Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala  
 Asper , acerba tuens , immani corpore serpens ,  
 Arboris

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres Divinités. On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons, & Bacchus le jus de la vigne, deux présens sans lesquels on peut subsister, & dont on rapporte que plusieurs nations sçavent encore aujourd'hui se passer ; mais on ne pouvait vivre heureux sans la vertu, & nous avons raison de placer au rang des Dieux, celui dont les préceptes répandus chez tous les peuples de la terre servent à soutenir & consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Si vous croyez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier Arcadien ? que pourraient maintenant ou le taureau de Crete, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpens venimeux ? que nous importerait les trois corps de l'énorme Géryon, & les chevaux de Diomede, dont les narines soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes Bistoniennes, près de l'Ismare ; ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale ? & le cruel gardien du jardin des Hespérides & de ses pommes d'or, ce dragon furieux, au regard menaçant, dont l'énorme corps embrassait à plusieurs replis le

Arboris amplexus stirpem, quid denique obesset,  
 Propter Atlantæum littus, pelageque severa,  
 Quò neque noster adit quisquam, neque Barba-  
 rus audet?

Cætera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,  
 Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?  
 Nil, ut opinor; ita ad satiatem terra ferarum  
 Nunc etiam scatit, & trepido terrore repleta est  
 Per nemora ac montes magnos sylvasque profun-  
 das;

Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.

At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis,  
 Atque pericula tunc ingratis insinuandum?  
 Quantæ conscindunt hominem cupidinis acres  
 Sollicitum curæ? quantique perinde timores?  
 Quidve superbia, spurcities, petulantia quan-  
 tas

Efficiunt clades? quid luxus desidiesque?  
 Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque  
 Expulerit dictis, non armis, nonne decebit  
 Hunc hominem numero Divûm dignariet esse?  
 Cùm bene præsertim multa, ac divinitùs ipsis  
 Immortalibu' de Divis dare dicta suêrit,  
 Atque omnem rerum naturam pandere dictis,

Quojus ego ingressus vestigia, nunc rationes  
 Persequor, ac doceo dictis, quo quæque creata

tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives de l'Océan Atlantique, de cette mer inaccessible, sur laquelle ni Romains ni Barbares n'osent jamais s'exposer ? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient encore, si le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire ? non sans doute. La terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces ; & l'effroi regne dans les bois, sur les montagnes, & au fond des forêts, lieux terribles qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter.

Mais si nos cœurs ne sont délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir ! que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son ame l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe & l'oïveté ? Avoir dompté ces ennemis, les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des Dieux ? Que sera-ce, si le même Sage a parlé des Immortels en termes divins, & dévoilé à nos yeux tous les secrets de la nature ?

C'est en marchant sur les traces de ce guide infailible, que je continuerai de vous enseigner

Fœdere sint, in eo quàm sit durare necessum ;  
 Nec validas ævi valeant rescindere leges :  
 Quo genere imprimis animi natura reperta est,  
 Nativo primùm consistere corpore creta ,  
 Nec posse incolumis magnum durare per ævum ;  
 Sed simulacra solere in somnis fallere mentem ,  
 Cernere cùm videamur eum , quem vita reli-  
 quit :

Quod superest , nunc me huc rationis detulit  
 ordo ,

Ut mihi , mortali consistere corpore mundum ,  
 Nativumque simul , ratio reddenda sit , esse :

Et quibus ille modis congressus materiai  
 Fundarit terram , cœlum , mare , sidera , so-  
 lem ,

Lunaique globum : tum quæ tellure animantes  
 Exstiterint , & quæ nullo sint tempore natæ ;  
 Quove modo genus humanum variante loquelâ  
 Cœperit inter se vesci per nomina rerum ;  
 Et quibus ille modis Divûm metus insinuârit  
 Pectora , terrarum qui in orbi sancta tuctur  
 Fana , lacus , lucos , aras , simulacraque Divûm .

Præterea solis cursus , lunæque meatus  
 Expediam , quâ vi flectat Natura gubernans ;  
 Ne fortè hæc inter cœlum terramque reamur  
 Libera sponte suâ cursus lustrare pereunnes ,

Combien il est nécessaire que tous les êtres subsistent pendant un tems limité, selon les loix de leur formation ; sans pouvoir jamais franchir les bornes prescrites à leur durée. Ainsi après avoir établi que l'ame naît avec nous, qu'elle ne peut subsister pendant l'éternité, & que ces phantômes, ces images des morts que nous croyons voir en songe ne sont que de vains simulacres ; l'ordre de mon sujet me conduit à traiter de la naissance & de la ruine future du monde, à vous expliquer de quelle maniere les atomes par leur assemblage ont formé la terre, le ciel, la mer, les astres, le soleil & le globe de la lune ; quels animaux a enfanté la terre, quels animaux n'ont jamais existé ; par quelle magie les hommes, à l'aide de sons divers, ont établi entr'eux un commerce d'idées ; comment s'est introduite dans les ames humaines la crainte des Dieux, qui, dans toutes les régions du monde, veille à la conservation des temples, des lacs, des bois sacrés, des autels & des images divines.

Je vous expliquerai encore les loix que la Nature a prescrites au cours du soleil & aux révolutions de la lune ; pour vous empêcher de croire que par un mouvement spontané, ces astres officieux roulent de toute éternité entre

Morigera ad fruges augendas atque animantes ;  
 Neve aliquâ Divûm volvi ratione putemus :  
 Nam , bene qui didicêre Deos securum agere  
 ævum ,

Si tamen interea mirantur , quâ ratione  
 Quæque geri possint , præsertim rebus in it-  
 lis ,

Quæ superâ caput ætheriis cernuntur in oris ;  
 Rursus in antiquas referuntur religiones ,  
 Et dominos acres adiscunt , omnia posse  
 Quos miseri credunt , ignari quid queat esse ,  
 Quid nequeat , finita potestas denique quoi-  
 que

Quânam sit ratione , atque altè terminus hæ-  
 rens.

Quod superest , ne te in promissis plura mo-  
 remur ,

Principiò maria ac terras , cœlumque tuere :  
 Horum naturam triplicem , tria corpora , Mem-  
 mî ,

Tres species tam dissimiles , tria talia texta ,  
 Una dies dabit exitio , multosque per annos  
 Sustentata ruet moles & machina mundi.

Nec me animi fallit , quàm res nova mira que  
 menti

Accidat , exitium cœli terræque futurum ;

le ciel & la terre pour l'accroissement des grains & des animaux, ou que leurs révolutions périodiques sont dues à la volonté des Dieux. En effet ceux-mêmes qui sont persuadés que les Dieux vivent dans une incurie totale, en réfléchissant avec admiration aux causes des phénomènes naturels, & sur-tout de ceux qu'ils apperçoivent au dessus de leurs têtes, dans les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, & font intervenir des tyrans inflexibles auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent un pouvoir suprême ; parce qu'ils ignorent ce qui peut ou ne peut point exister, & les limites invariables que la Nature a prescrites à l'énergie de chaque être.

Mais pour ne pas vous arrêter plus long tems par de simples promesses, considérez la mer, la terre & le ciel, ces trois substances, ces trois masses dont l'aspect est si différent, dont le tissu est si solide, un seul jour les verra périr, & la machine du monde après s'être soutenue pendant un grand nombre de siècles, s'écroulera en un moment.

Je n'ignore pas combien c'est une opinion nouvelle & incroyable que la ruine future du ciel & de la terre, & combien il m'est difficile de con-

Et quàm difficile id mihi sit pervincere dictis,  
 Ut fit, ubi insolitam rem adportes auribus antè,  
 Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu,  
 Nec jacere indu manus, via quàm munita fidei  
 Proxima fert humanum in pectus templaque  
 mentis.

Sed tamen effabor : dictis dabit ipsa fidem res.  
 Forsitan, & graviter terrarum motibus orbis  
 Omnia conquassari in parvo tempore cernes ;  
 Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans,  
 Et ratio potiùs, quàm res persuadeat ipsa,  
 Succidere horrifono posse omnia victa fragore.

Quàm priùs aggrediar quàm de re fundere fata  
 Sanctiùs, & multò certâ ratione magis, quàm  
 Pythia quæ tripode è Phœbi lauroque profa-  
 tur,

Multa tibi expediam doctis solatia dictis :  
 Relligione refrænatus ne fortè rearis  
 Terras & solem, cœlum, mare, sidera, lu-  
 nam,

Corpore divino debere æterna manere ;  
 Proptereaque putes ritu par esse gigantùm,  
 Pendere eos pœnas inmani pro scelere omnes,  
 Qui ratione suâ disturbent mœnia mundi,  
 Præclarumque velint cœli restinguere solem,  
 Immortalia mortali sermone notantes.

vaincre les hommes d'une vérité qui n'a pas encore frappé leurs oreilles , & qui de plus n'est soumise ni à la vue ni au tact, les deux seules voies qui portent l'évidence jusques dans le sanctuaire de l'esprit humain ; je parlerai cependant ; peut-être l'expérience viendra-t-elle à l'appui de mes discours ; peut-être verrez-vous avant peu le globe succomber sous d'affreux tremblemens. Puisse la destinée détourner de nos jours un pareil désastre, & le raisonnement, plutôt que l'effet même, vous convaincre de la possibilité d'une destruction générale !

Mais avant de vous révéler ces arrêts du destin plus sacrés & plus sûrs que les oracles de la Pythie couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon ; je veux prémunir votre courage par quelques vérités consolantes , & détruire une erreur dont la superstition vous a peut-être imbu ; c'est que la terre & le soleil, le ciel & la mer, les astres & la lune sont des substances divines dont l'éternité est le partage ; qu'ainsi c'est une impiété semblable à celle des géans, & digne des châtimens les plus terribles, d'oser par de vains argumens ébranler les voûtes du monde, éteindre ce soleil qui brille dans les cieus, & soumettre à la destruction des êtres immortels.

Quæ procul usq; adeò divino ab numine distant,  
 Inque Deum numero sic sunt indigna videri,  
 Notitiam potiùs præbere ut posse putentur,  
 Quid sit vitali motu sensuque remotum:  
 Quippe etenim non est, cum quovis corpore ut esse  
 Posse animi natura putetur consiliumque:  
 Sicut in æthere non arbor, nec in æquore falso  
 Nubes esse queunt, neque pisces vivere in arvis,  
 Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse;  
 Cerrum ac dispositum est ubi quidquid crescat &  
 insit:

Sic animi natura nequit sine corpore oriri  
 Sola, neque à nervis & sanguine longiter esse:  
 Hoc si posset enim, multò priùs ipsa animi vis  
 In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse  
 Posset, & innasce quâvis in parte soleret;  
 Tandem in eodem homine, atque in eodem vase  
 maneret.

Quod quoniam nostro quoque constat corpore  
 certum,

Dispositumque videtur, ubi esse & crescere possit  
 Scorsum anima atque animus; tantò magis infi-  
 ciandum,

Totum posse extra corpus, formamque animale,  
 Putribus in glebis terrarum, aut solis in ignis,  
 Aut in aquâ durare, aut alris ætheris oris.  
 Haud igitur constant divino prædita sensu,  
 Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.

Mais tous ces corps sont si éloignés d'avoir rien de commun avec la nature divine, & si indignes d'être placés au rang des Dieux, qu'ils sont propres au contraire à nous donner l'idée d'une immense bonté & générosité. Car il ne faut pas croire que le sentiment & l'intelligence soient des propriétés de tous les corps indifféremment. De même qu'on ne voit point d'arbres dans l'air, de nuages dans l'Océan, de poissons dans les plaines, de sang dans le bois, de sages dans les pierres; quoique la Nature a prescrite à chaque être le lieu de sa naissance & de son développement; de même l'âme ne peut être isolée, sans un corps, des nerfs & du sang. Si cela était possible, elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons ou dans toute autre partie du corps, puisqu'enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même sexe, comme nous sommes certains que dans notre corps même l'esprit & l'âme ont un lieu fixé pour naître & se recevoir séparément; ne sommes-nous pas encore plus en droit de voir quelle puisse subsister sans un corps, sans une forme animale, dans les globes putréfiés de la terre, dans les feux du soleil, dans les eaux de l'Océan, dans les plaines de l'air? Ainsi bien loin d'être doués d'une âme divine, ces masses ne jouissent pas même du mouvement de la vie.

Illud item non est ut possis credere, sedes  
 Esse Deum sanctas in mundi partibus ullis :  
 Tenuis enim natura Deum, longèque remota  
 Sensibus à nostris, animi vix mente videtur ;  
 Quæ quoniam manuum tactum suffugit & ictum,  
 Tactile nil nobis quod sit, contingere debet.  
 Tangere enim non quit, quod tangi non licet  
 ipsum :

Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse  
 Dissimiles debent, tenues de corpore eorum.  
 Quæ tibi posterius largo sermone probabo.

Dicere porrò, hominum causâ voluisse parare  
 Præclaram mundi naturam, proptereaque  
 Id laudabile opus Divum laudare decere,  
 Æternumque putare atque immortale futurum,  
 Nec fas esse, Deum quod sit ratione verustâ  
 Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,  
 Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,  
 Nec verbis vexare, & ab imo evertere summam :  
 Cætera de genere hoc adfingere & addere,  
 Memmî,

Desipere est. Quid enim immortalibus atque beatis

Gratia nostra queat largiri emolumentum,  
 Ut nostrâ quidquam causâ gerere adgrediantur ?  
 Quidve novi potuit tantò post antè quietos  
 Inlicere, ut cuperent vitam mutare priorem ?

Vous ne pouvez pas croire non plus que les Dieux habitent aucune des régions du monde. Les Dieux sont des substances déliées, que les sens ne peuvent appercevoir, que l'âme elle-même fait à peine. Si donc ils se dérobent au contact de nos mains, ils ne doivent toucher aucun des objets soumis à notre tact; puisqu'il est interdit de toucher à ce qui est intangible de sa nature. Leur séjour doit donc être bien différent du nôtre, & aussi subtil que leurs corps; vérité que je prouverai dans la suite avec plus d'étendue.

Dire que les Dieux ont établi en notre faveur le bel ordre de la nature, que par conséquent nous devons bénir & croire immortel l'ouvrage de leurs mains, & que c'est un crime de sapper par des discours audacieux les fondemens de cet édifice indestructible que la sagesse divine a construit pour l'espece humaine; de pareilles fables, ô Memmius, sont le comble de la folie. Que bien notre reconnaissance pouvait-elle procurer à ces êtres immortels & fortunés, pour les déterminer à faire de nos plaisirs communs la fin de leurs travaux? Tranquilles de toute éternité, quel nouvel intérêt au bout d'un si grand nombre de siècles aurait pu leur faire souhaiter de changer d'état? Le changement n'est desirable que

Nam gaudere novis rebus debere videtur ;  
 Cui veteres obfunt ; sed cui nil accidit ægri  
 Tempore in anteacto , cum pulchrè degeret  
 ævum ,

Quid potuit novitatis amorem accendere tali ?  
 An , credo , in tenebris vita ac mœrore jacebat ,  
 Donec diluxit rerum genitæ origo ?  
 Quidve mali fuerat nobis non esse creatis ?  
 Natus enim debet quicumque est , velle manere  
 In vitâ , donec retinebit blanda voluptas :  
 Qui nunquam verò vitæ gustavit amorem ,  
 Nec fuit in numero , quid obest non esse crea-  
 tum ?

Exemplum porrò gignundis rebus , & ipsa  
 Notities hominum , Divis undè insita primùm ,  
 Quid vellem facere ut scirent , animoque vide-  
 rent ?

Quove modo est unquam vis cognita principio-  
 rum ,

Quidnam inter sese permutato ordine possent ,  
 Si non ipsa dedit specimen Natura creandi ?  
 Namque ita multa , modis multis , primordia re-  
 rum ,

Ex infinito jam tempore , percita plagis ,  
 Ponderibusque suis consuêrunt concita ferri ,  
 Omnimodisque coire , atque omnia pertentare ,  
 Quæcunque inter se possint congressa creare ,

pour ceux dont le sort est malheureux ; mais dans des êtres qui durant les siècles précédens n'avaient jamais connu l'infortune , & dont la vie coulait dans une sérénité continuelle , qui aurait pu allumer le desir de la nouveauté ? Dirait-on qu'ils languissaient dans les ténèbres & dans l'abattement, jusqu'au moment où l'on vit briller l'éclat de la nature naissante ? Et nous-mêmes , était-ce un malheur pour nous de n'être pas nés ? Quiconque est entré dans le séjour de la vie doit desirer d'y rester , tant que la douce volupté l'y retient : mais à qui n'a jamais goûté le plaisir d'exister , qu'importe de n'être point venu au monde ?

Mais d'où les Dieux ont-ils tiré le modèle de la création de l'univers, & l'idée même de l'homme, sans lesquels ils ne pouvaient concevoir clairement le projet qu'ils voulaient exécuter ? Qui leur a fait connaître les qualités des atomes, & ce que peuvent leurs différentes combinaisons , sinon la marche même de la Nature ? Car depuis une infinité de siècles, les élémens innombrables de la matière, frappés par des chocs étrangers, entraînés par leur propre poids, se sont mus avec rapidité ; se sont assemblés de mille façons diverses , ont enfin tenté toutes les combinaisons propres à former des êtres, de sorte qu'il

Ut non sit mirum , si in tales disposituras  
 Deciderunt quoque , & in tales venêre meatus ;  
 Qualibus hæc rerum genitur nunc summa no-  
 vando.

Quòd si jam rerum ignòrem primordia quæ  
 sint ,

Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim  
 Confirmare , aliisque ex rebus reddere multis ;  
 Nequaquam nobis divinitus esse paratam  
 Naturam rerum ; tantâ stat prædita culpâ.

Principiò quantum cœli regit impetus in-  
 gens ,

Indè avidam partem montes sylvæque fera-  
 rum

Possedêre , tenent rupes , vastæque paludes ,

Et mare , quod latè terrarum distinct oras :

Indè duas porrò prope partes fervidus ardor ,

Assiduusque geli casus mortalibus aufert

Quod superest arvi , tamen id Natura suâ vi

Sentibus obducat , nî vis humana resistat ,

Vitæ causâ valido consueta bidenti

Ingemere , & terram pressis proscindere ara-  
 tris.

Si non fœcundas vertentes vomere glébas ,

Terraique solum subigentes cimus ad ortus ,

Sponte suâ nequeant liquidas existere in auras.

n'est pas surprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre & les mouvemens dont notre monde est le résultat , & qui le renouvellent tous les jours.

Mais quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens, j'oserais assurer, à la simple vue du ciel & de la nature entière, qu'un tout aussi défectueux n'est point l'ouvrage de la Divinité.

D'abord ce globe qu'environne la voûte céleste est en grande partie occupé par des montagnes & des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers stériles, d'immenses marais & la mer dont les vastes circuits resserrent les continens. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes, & les glaces continues qui les couvrent. Ce qui reste de terrain, la Nature abandonnée à elle-même le hérifierait de ronces, si l'industrie humaine ne luttait sans cesse contr'elle ; si le besoin de vivre ne nous forçait à gémir sous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte du soc, à féconder la glebe, & à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer & se montrer au jour. Encore trop sou-

Et tamen interdum magno quæsitâ labore ,  
 Cùm jam per terras frondent , atque omnia flo-  
 rent :

Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol ,  
 Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruina ,  
 Flabraque ventorum violento turbine vexant.  
 Præterea genus horrifera Natura ferarum ,  
 Humanæ genti infestum , terræque marique ,  
 Cur alit atque auget ? cur anni tempora mor-  
 bos

Adportant ? quare mors immatura vagatur ?

Tum porrò puer , ut sævis projectus ab un-  
 dis

Navita , nudus humi jacet , infans , indigus  
 omni

Vitæ auxilio , cùm primùm in luminis oras  
 Nixibus ex alvo matris Natura profudit ;  
 Vagituque locum lugubri complet , ut æquum  
 est ,

Cui tantùm in vitâ restet transire malorum.  
 At variæ crescunt pecudes , armenta feræque ;  
 Nec crepitacula eis opus est , nec cuiquam adhi-  
 benda est

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ;  
 Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli  
 Denique non armis opus est , non manibus al-  
 tis ,

vent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la Nature se plaît-elle à les multiplier & à les nourrir sur la terre & dans les ondes ? pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies ? pourquoi tant de funérailles prématurées ?

En un mot l'enfant qui vient de naître, semblable au nauonnier que la tempête a jetté sur le rivage, est étendu à terre, nud, sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la Nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance, & il a raison sans doute, l'infortuné à qui il reste une si vaste carrière de maux à parcourir. Au contraire les troupeaux de toute espèce, & les bêtes féroces croissent sans peine. Ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante. La différence des saisons n'en exige pas dans leurs vêtements. Il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à cou-

Queis sua tutentur, quandò omnibus omnia largè  
Tellus ipsa parit, Naturaque dædala rerum.

Principiò quoniam terrai corpus & humor,  
Aurarumque leves animæ calidique vapores,  
E quibus hæc rerum consistere summa videtur,  
Omnia nativo ac mortali corpore constant;  
Debet tota eadem mundi natura putari:  
Quippe etenim quorum partes & membra videmus  
Corpore nativo & mortalibus esse figuris,  
Hæc eadem fermè mortalia cernimus esse,  
Et nativa simul: quapropter maxima mundi  
Cum videam membra ac partes consumpta re-  
gigni,  
Scire licet cœli quoque idem terræque fuisse  
Principiale aliquod tempus, clademque futuram.

Illud in his rebus ne me arripuisse rearis,  
Memmi, quòd terram atque ignem mortalia  
sumpsi  
Esse; neque humorem dubitavi aurasque perire,  
Atque eadem gigni, rursusque augescere dixi.  
Principiò pars terrai nonnulla perusta  
Solibus assiduis, multâ pulsata pedum vi,  
Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes,  
Quas validi toto dispergunt aëre venti:  
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur  
Imbribus, & ripas radentia flumina rodunt:

vert ; puisque la terre & la Nature fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

Si la terre & l'eau , le souffle léger de l'air & la brûlante vapeur du feu , sont soumis à la naissance & à la mort , le monde qui est le résultat de ces quatre élémens doit avoir la même destinée ; puisque les parties ne peuvent naître & mourir , sans que le tout partage le même sort. Ainsi quand je vois les vastes membres du monde s'épuiser & se reproduire alternativement , je ne puis douter que le ciel & la terre n'aient eu un premier instant , & ne doivent finir un jour.

Ne regardez pas , ô Memmius , comme une prétention hasardée d'avancer , comme je l'ai fait , que la terre & le feu soient mortels , l'air & l'eau sujets à périr , pour renaître & s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre brûlée par l'ardeur continuelle du soleil & foulée sans cesse aux pieds , se dissipe en tourbillons de poussière que le souffle des vents disperse dans les airs , comme des nuages légers. La pluie résout en eau une partie des glebes , & les rivages des fleuves sont sans cesse minés par le courant.

Præterea pro parte suâ quodcunque aliud auget,  
 Roditur; & quoniam dubio procul esse videtur  
 Omniparens, eadem rerum commune sepul-  
 crum;

Ergò terra tibi limatur & aucta recrefcit.

Quod superest, humore novo mare, flumina,  
 fontes

Semper abundare, & latices manare perennes,  
 Nil opus est verbis; magnus decurfus aquarum  
 Undique declarat: sed primùm quidquid aquai  
 Tollitur, in summâque fit, ut nihil humor  
 abundet;

Partim quòd validi verrentes æquora venti  
 Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;  
 Partim quòd subter per terras diditur omnes:  
 Percolatur enim virus, retroque remanat  
 Materies humoris, & ad caput amnibus omnis  
 Convenit; indè super terras fluit agmine dulci,  
 Quâ via lecta semel liquido pede detulit un-  
 das.

Aëra nunc igitur dicam, qui corpore toto  
 Innumerabiliter privas mutatur in horas:  
 Semper enim quodcunque fluit de rebus, id  
 omne

Aëris in magnum ferrur mare; qui nisi contrâ  
 Corpora retribuat rebus, recrectque fluentes,

Enfin tout corps qui en nourrit un autre de sa propre substance, essuie des pertes nécessaires ; puis donc que la terre est à la fois la mere commune & le tombeau de tous les êtres, il faut que tour-à-tour elle s'épuise & se répare.

Que la mer, les fleuves & les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes, & se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les pertes continuelles que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante. Les vents en la balayant de leur souffle, le soleil en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre où elle se filtre, se dégage de ses sels, se replie sur elle-même, se rassemble à la source des fleuves, & ainsi purifiée, coule sur la surface du globe, dans les endroits où la terre entr'ouverte facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps : & s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudrait & se

Omnia jam resoluta forent, & in aëra versa.  
 Haud igitur cessat gigni de rebus, & in res  
 Recidere assiduè, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius  
 sol

Inrigat assiduè cœlum candore recenti,  
 Suppeditatque novo confestim lumine lumen:  
 Nam primum quidquid fulgoris, disperit eii,  
 Quòcunque accidit: id licet hinc cognoscere possis,

Quòd simul ac primùm nubes succedere soli  
 Cœpère, & radios inter quasi rumpere lucis,  
 Extemplò inferior pars horum disperit omnis,  
 Terraque inumbratur, quà nimbi cunque feruntur;

Ut noscas splendore novo res semper egere,  
 Et primum jactum fulgoris quemque perire;  
 Nec ratione aliâ res posse in sole videri,  
 Perpetuò nâ suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt  
 Lumina, pendentes bychni, claræque coruscis  
 Fulguribus pingues multâ caligine tædæ,  
 Consimili properant ratione, ardore ministro,  
 Suppeditare novum lumen, tremere ignibus instant;

Instant,

changerait en air. Il ne cesse donc point d'être engendré par les corps & de s'y résoudre , puisque tous les êtres sont sujets à des émanations continuelles.

Enfin le soleil , cette source féconde de lumière , baigne sans cesse le ciel d'un éclat renaissant , & alimente la lumière d'une lumière toujours nouvelle. Car ses rayons se perdent aussitôt qu'ils arrivent à leur destination. Vous en serez convaincu , si vous remarquez , que , lorsqu'un nuage se place devant le soleil , & semble par son interposition couper ses rayons , leur partie inférieure est sur le champ perdue pour nous , & la terre se couvre d'ombre par-tout où se porte la nue ; d'où vous devez conclure que les corps ont toujours besoin d'un éclat nouveau , que chaque rayon meurt en même-temps qu'il naît ; & qu'il serait impossible d'apercevoir les objets sans les écoulemens continuels de la source du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes , ces lampes suspendues , ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de flamme & de fumée , s'empressent de même , à l'aide de leurs feux tremblans , de fournir toujours une nouvelle lumière. Leurs émissions ne sont jamais interrom-

Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit :

Usque adeò properanter ab omnibus ignibus ejus  
Exitium celeri toleratur origine flammæ :

Sic igitur solem, lunam stellasque putandum

Ex alio atque alio lucem jactare subortu,

Et primum quidquid flammai perdere semper,

Inviolabilia hæc ne credas fortè vigere.

Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo ?

Non altas turres ruere, & putrescere saxa ?

Non delubra Deum simulacraque fessa fatisci ?

Nec sanctum numen Fati protollere fines

Posse, neque adversus Naturæ fœdera niti ?

Denique non monumenta virum dilapsa videmus

Cedere proporrò, subitoque senescere casu ?

Non ruere avollos silices à montibus altis,

Nec validas ævi vires perferre patiquè :

Finiti ? neque enim caderent avolsa repentè,

Ex infinito quæ tempore pertolerassent

Omnia tormenta ætatis, privata fragore.

Denique jam tuere hoc, circum suprâque quod omnem

pues ; tant est grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumière qui s'éteint, par la formation subite d'une lumière nouvelle. Ainsi bien loin de regarder le soleil, la lune & les étoiles, comme des corps inaltérables ; vous devez croire qu'ils ne nous éclairent que par des émissions successives toujours perdues & toujours réitérées.

Enfin ne voyez-vous pas le tems triompher des pierres même, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers se réduire en poudre, les temples & les statues des Dieux s'affaïsser & tomber en ruines, sans que la Divinité puisse leur faire franchir les bornes fixées par le destin, ni lutter elle-même contre les loix immuables de la Nature ? En un mot ne voyons-nous pas tous les monumens humains céder à la destruction, & s'écrouler tout-à-coup comme un corps miné par la vieillesse ? Ne voyons-nous pas rouler les cailloux arrachés de la cime des monts, & incapables de résister aux efforts violens d'une durée limitée ? Car ils ne se détacheraient pas tout-à-coup & ne tomberaient pas en un moment, si depuis un nombre infini de siècles ils avaient soutenu tous les assauts du tems, sans y avoir succombé.

Enfin considérez cette vaste enceinte qui em-

Continet amplexu terram , quod procreat ex  
se .

Omnia [ quod quidam memorant ] recipitque  
perempta :

Totum nativum mortali corpore constat ;  
Nam quodcunque alias ex se res auget alitque ,  
Deminui debet ; recreari , cum recipit res .

Præterea si nulla fuit genitalis origo  
Terraï & cœli , semperque æterna fuêre ;  
Cur superà bellum Thebanum & funera Trojæ ;  
Non alias alii quoque res cecinêre poëtæ ?  
Quò tot facta virûm toties cecidêre , neq; us-  
quam

Æternis famæ monumentis insita florent ?  
Verùm , ut opinor , habet novitatem summa ,  
recensque

Natura est mundi , neque pridem exordia cepit :  
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur ,  
Nunc etiam auferunt ; nunc addita navigiis sunt  
Multa ; modò organici melicos peperêre sono-  
res ;

Denique natura hæc rerum ratioque reperta est  
Nuper , & hanc primus cum primis ipse repertus  
Nunc ego sum , in patrias qui possim vertere  
voces .

Quòd si fortè fuisse antehac eadem omnia  
credis ;

brasse de tous côtés la terre , ce ciel qui ( suivant certains philosophes ) enfante tous les êtres & les reçoit après leur dissolution ; tout immense qu'il est , il a commencé & finira un jour ; puisqu'un être ne peut en nourrir d'autres sans s'épuiser , ni les réunir à lui-même sans se réparer.

D'ailleurs si le ciel & la terre n'ont pas eu d'origine , s'ils subsistent de toute éternité , pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poète pour chanter les événemens antérieurs à la guerre de Thebes & à la ruine de Troie ? Pourquoi tant de faits héroïques ensevelis dans l'oubli , & exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée ? Je n'en doute pas ; notre monde est nouveau ; il est encore dans l'enfance , & son origine ne date pas de fort loin. Voilà pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne & d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui. C'est d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès considérables. La science de l'harmonie est une découverte de nos jours : enfin cette philosophie dont j'expose les principes , n'est connue que depuis peu ; & je suis le premier qui aye pu traiter ces matières dans la langue de ma patrie.

Si vous croyez que le monde jouissait autre-

Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,  
 Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi,  
 Aut ex imbribus assiduis exisse rapaces  
 Per terras amnes, atque oppida cooperuisse;  
 Tantò quippe magis victus fateare necesse est,  
 Exitium quoque terrai cœlique futurum;  
 Nam cum res tantis morbis tantisque peri-  
 clis

Tentarentur, ibi si tristior incubuisset  
 Causa, darent latè cladem magnasque ruinas;  
 Nec ratione aliâ mortales esse videmur  
 Inter nos, nisi quòd morbis ægriscimus is-  
 dem,  
 Atque illi, quos à vitâ Natura removit.

Præterea quæcunque manent æterna, necesse est,  
 Aut quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,  
 Nec penetrare pati sibi quidquam, quod quæ-  
 arctas

Dissociare intus partes, ut materiai  
 Corpora sunt, quorum naturam ostendimus antè;  
 Aut idèò durare ætatem posse per omnem,  
 Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,  
 Quod manet intactum, neque ab ictu fugitur  
 hilum;

Aut etiam quia nulla loci sit copia circum,  
 Quò quasi res possint discedere dissolvique,  
 Sicut summarum summa est æterna, neque extra

fois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorans ; que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde ; que des torrens destructeurs formés par des pluies continuelles se sont déchainés sur le globe, & l'ont submergé, vous êtes obligé à plus forte raison de convenir de la destruction future du ciel & de la terre. Assailli par de tels fléaux, exposé à de si grands périls, le monde entier s'écroulait, ce vaste édifice tombait en ruine, si l'attaque eût été plus violente. Et nous-mêmes nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque, que d'être sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables.

Enfin un corps subsiste éternellement ; ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes de la matière dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature ; ou parce qu'il ne donne point de prise au choc, comme le vuide, cet espace impalpable, dans lequel se perd toute action destructive ; ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après la dissolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent

Quis locus est quò dissiliant , neque corpora sunt  
quæ

Possint incidere & validâ dissolvere plagâ :

At neque , uti docui , solido cum corpore mundi  
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane ;  
Nec tamen est ut inane , neque autem corpora  
desunt ,

Ex infinito quæ possint fortè cœorta ,

Proruere hanc rerum violento turbine summam ,

Aut aliam quamvis cladem importare pericli ;

Nec porrò natura loci spatiumque profundi

Deficit , exspergi quò possint mœnia mundi ,

Aut aliâ quâvis possint vi pulsa perire :

Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo ,

Nec soli terræque nec altis æquoris undis ,

Sed patet immani & vasto respectat hiatu :

Quare etiam nativa necessum est confiteare

Hæc eadem ; neque enim mortali corpore quæ  
sunt ,

Ex infinito jam tempore adhuc potuissent.

Immensi validas ævi contemnere vires.

Denique tantopere inter se cùm maxima mundi

Pugnent membra , pio nequaquam concita bello ,

Nonne vides aliquam longi certaminis œlis

Posse dari finem ? vel cùm sol & vapor om-  
nis ,

Omnibus epotis humoribus , exsuperârint ,

ses parties, ni corps pour les heurter & les séparer. Or le monde n'est pas immortel en tant que solide, puisqu'il y a du vuide dans la nature : il ne l'est pas non plus comme vuide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini dont l'irruption soudaine ébranle notre monde, & l'expose au danger de périr. Il existe aussi des espaces immenses où les parties élémentaires peuvent se disperser, & la substance périr de quelque manière que ce soit. Ainsi les portes du trépas, bien loin d'être fermées pour le ciel, le soleil, la terre & les ondes de l'Océan, leur présentent au contraire une vaste ouverture. Vous êtes obligé d'avouer pour la même raison que tous ces corps ont eu un commencement ; car puisqu'ils sont destructibles, ils n'auraient pu depuis une infinité de siècles résister aux assauts redoutables d'une durée immense.

En un mot la discorde qui regne entre les vastes membres du monde, cette guerre intestine dont ils sont la proie, ne vous fait-elle pas soupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin ? Quand le soleil, par exemple, & les autres feux se seront abreuvés de toutes les eaux, & auront remporté une victoi-

Quod facere intendunt, neque adhuc conata parantur;

Tantum suppeditant amnes, ultròque minantur

Omnia diluviare ex alto gurgite ponti :

Nequicquam, quoniam verrentes æquora venti

Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol ;

Et ficcare priùs confidunt omnia posse,

Quàm liquor incepti possit contingere finem :

Tantum spirantes æquo certamine bellum

Magnis de rebus inter se cernere certant ;

Cùm semel in terrâ fuerit superantior ignis,

Et semel, ut fama est, humor regnârit in arvis ;

Ignis enim superavit & ambens multa perussit,

Avia cùm Phaëthonta rapax vis solis equorum,

Æthere raptavit toto terrasque per omnes :

At Pater omnipotens irâ tum percitus acri,

Magnanimum Phaëtonta, repenti fulminis ictu,

Deturbavit equis in terram, solque cadenti

Obvius æternam suscepit lampada mundi,

Disjectosque redegit equos junxitque trementes ;

Indè, suum per iter, recreavit cuncta gubernans :

Scilicet ut veteres Graiùm cecinere poëtæ ;

Quod procul à verâ est animi ratione repulsum ;

re à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès ; car les fleuves fournissent tant d'eau à l'Océan, que du sein de ce gouffre profond, ils menacent le globe d'une inondation universelle : mais envain ; les vents qui balaient les mers, le soleil qui les pompe du haut des cieux, en diminuent le volume, & causeraient un dessèchement général, avant que l'onde pût parvenir à son but. Animés par ces grands intérêts, ces deux élémens se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins ( s'il faut en croire la fable ) le feu à déjà remporté une fois la victoire ; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continens. Le feu triompha & consuma une partie du monde, quand Phaëton fut emporté par les coursiers égarés du soleil dans toutes les régions de l'air, & dans tous les climats de la terre : mais le maître de l'Olympe transporté de courroux, d'un coup de foudre, précipita de son char sur le globe cet illustre téméraire. Son pere, après sa chute, se présenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau, il attela ses coursiers épars, encore essouffés, & rentrant dans sa route ordinaire, il rétablit l'ordre, & rendit le calme à la nature. Ces fables qu'ont chantées les anciens poëtes Grecs, la raison les rejette avec mépris : elle sçait que le feu peut avoir l'avantage, quand un grand nombre

Ignis enim superare potest, ubi materiai  
 Ex infinito sunt corpora plura coorta ;  
 Indè cadunt vires aliquâ ratione revictæ,  
 Aut pereunt res exustæ torrentibus auris :  
 Humor item quondam cœpit superare coortus ;  
 Ut fama est hominum, multas quandò obruit  
     urbes ;  
 Indè ubi vis aliquâ ratione averfa, recessit  
 Ex infinito fuerat quæcunque coorta,  
 Constiterunt imbres & flumina vim minue-  
     runt.

Sed quibus ille modis conjectus materiai  
 Fundârit cœlum ac terram pontique profunda  
 Solisque & lunæ cursus, ex ordine ponam :  
 Nam certè neque consilio primordia rerum,  
 Ordine se quæque atque sagaci mente locâ-  
     runt ;  
 Nec quos quæque darent motus, pepigère pro-  
     fectò ;  
 Sed quia multa, modis multis, primordia re-  
     rum,  
 Ex infinito jam tempore, percita plagis,  
 Ponderibusque suis consuêrunt cœncita ferri,  
 Omnimodisque coire, atque omnia perten-  
     tare  
 Quæcunque inter se possent congressa creare ;  
 Propterea fit uti magnam volgata per ævum,

de molécules ignées se sont rendues de cet univers infini dans notre monde ; parce qu'alors il faut ou qu'une puissance contraire surmonte l'action du feu , ou que tout périsse par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuses submergerent un grand nombre de villes. Mais quand une force opposée eut fait disparaître ces amas d'eau rassemblés de toutes les régions de l'univers immense, les pluies s'arrêterent , & l'impétuosité des fleuves se ralentit.

Maintenant comment le concours fortuit des atomes a-t-il posé les fondemens du ciel & de la terre , creusé l'abyme de l'Océan , réglé le cours du soleil & de la lune ; c'est , ô Memmius , ce que je vais vous expliquer. Car ( je le répète ) ce n'est point par un effet de leur intelligence , ni par réflexion que les élémens du monde se sont placés dans l'ordre où nous les voyons ; ils n'ont point concerté entr'eux les mouvemens qu'ils voulaient se communiquer : mais , infinis en nombre , mus de mille façons diverses , soumis depuis des siècles innombrables à des impulsions étrangères , entraînés par leur propre pesanteur , après s'être rapprochés & réunis de toute manière , après avoir tenté toutes les combinaisons possibles , à force de tems ,

Omnigenos cœtus & motus experiundo ,  
Tandem ea conveniant , quæ ut convenère re-  
pentè

Magnarum rerum fiant exordia sæpe ,  
Terraï, maris & cœli generisque animantùm.

Hïc neque tum solis rota cerni , lumine largo  
Alti volans poterat , neque magni sidera mundi,  
Nec mare , nec cœlum , nec denique terra , neque  
aër ,

Nec similis nostris rebus res ulla videri ;  
Sed nova tempestas quædam molesque coorta :  
Diffugere indè loci partes cœpère , paresque  
Cum paribus jungi res & discludere mundum ,  
Membraque dividere & magnas disponere par-  
tes

Omnigenis è principiis , discordia quorum  
Intervalla , vias , connexus , pondera , plagas ;  
Concurfus , motus turbabat , prælia miscens ,  
Propter dissimiles formas variasque figuras ;  
Quòd non omnia sic poterant conjuncta ma-  
nere ,

Nec motus inter sese dare convenientes :  
Hoc est à terris altum secernere cœlum ,  
Et seorsum mare uti secreto humore pateret ,  
Seorsum item puri secretique ætheris ignes.

d'assemblages & de mouvemens , ils se sont coordonnés & ont formé de grandes masses , qui sont devenues ( pour ainsi dire ) la première ébauche de la terre , des mers , du ciel & des êtres animés.

On ne voyait pas encore dans les airs le char éclatant du soleil , ni les flambeaux du monde , ni la mer , ni le ciel , ni la terre , ni l'air , ni rien de semblable aux objets qui nous environnent ; mais un assemblage orageux d'éléments confondus. Ensuite quelques parties commencèrent à se dégager de cette masse : les atomes homogènes se rapprochèrent , le monde se développa , ses vastes membres se formèrent , & ses immenses parties furent composées de toute espèce. En effet la discorde des éléments jettait trop de trouble & de confusion entre les intervalles , les directions , les liens , les pesanteurs , les forces impulsives , les combinaisons & les mouvemens. La diversité de leurs formes , la variété de leurs figures les empêchait de rester ainsi unis , & de se communiquer des mouvemens convenables : ainsi le ciel se sépara de la terre , la mer attira toutes les eaux dans ses réservoirs ; & les feux éthérés allèrent briller à part , dans toute leur pureté.

Quippe etenim primùm terrai corpora quæque,  
Propterea quòd erant gravia & perplexa, coi-  
bant,

In medioque imas capiebant omnia sedes :

Quæ quantò magis inter se perplexa coibant,  
Tam magis expressère ea quæ mare, sidera,  
solem.

Lunamque efficerent & magni mœnia mûndi :

Omnia enim magis hæc è lævibus atque rotundis  
Seminibus, multòque minoribu' sunt elemen-  
tis,

Quàm tellus ; ideò per rara foramina terræ

Partibus erumpens primus se sustulit æther

Signifer, & multos secum levis abstulit ignes :

Non aliâ longè ratione ac sæpe videmus,

Aurea cùm primùm gemmantes rore per herbas

Matutina rubent radiati lumina solis,

Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,

Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur ;

Omnia quæ sursum cùm conciliantur in aëto,

Corpore concreto subtexunt nabilia cœlum :

Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther,

Corpore concreto, circumdatus undique sepsit,

Et latè diffusus in omnes undique partes,

Omnia sic avido complexu cœtera sepsit.

Hunc exordia sunt solis lunæque secuta,

Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris :

D'abord les élémens de la terre plus pesans & plus embarrassés, se joignirent sans peine & s'établirent tous au centre vers les régions inférieures. Plus leur union fut étroite, plus ils exprimèrent abondamment la matiere propre à former les mers, les astres, le soleil, la lune & la vaste enceinte du monde. En effet, comme les élémens de tous ces corps sont plus lisses, plus sphériques & plus déliés que ceux de la terre, la matiere éthérée, se dégagea la première des pores de la terre, s'éleva dans la partie supérieure, & emporta avec elle un grand nombre de feux. Ainsi quand les premiers rayons du soleil levant se reiguent de pourpre sur le gazon au milieu des perles de la rosée, on voit souvent des vapeurs sortir du sein des lacs & des fleuves, & quelquefois une espèce de fumée s'exhaler de la terre même; émanations subtiles qui, après s'être élevées & réunies dans l'atmosphère, forment un tissu opaque sous la voûte du firmament. De même la matiere éthérée, quoique légère & fluide, après s'être condensée, forma une vaste enceinte; & répandue au loin en tout sens, elle embrassa dans son immense circuit la machine entière du monde.

Alors se formerent le soleil & la lune, ces deux corps qui roulent dans l'air, entre le ciel

Quæ neque terra sibi adscivit, neque maximus  
Æther,

Quod nec tam fuerint gravia ut depressa sede-  
rent,

Nec levia ut possent per summas labier oras :

Et tamen inter utrosque ita sunt, ut corpora  
viva

Verfent, & partes ut mundi totius extent :

Quod genus in nobis quædam licet in statione

Membra manere, tamen cùm sint ea quæ mo-  
veantur.

His igitur rebus retractis, terra repentè,  
Maxima quæ nunc se ponti plaga cærulea ten-  
dit,

Succidit & falso subfodit gurgite fossas ;

Inque dies quantò circum magis ætheris af-  
tus

Et radii solis cogebant undique terram,

Verberibus crebris extrema ad limina aper-  
tam,

In medio ut propulsa suo condensa coiret ;

Tam magis expressus falsus de corpore sudor

Augebat mare manando camposque natantes ;

Et tantò magis illa foràs elapsa volabant

Corpora multa vaporis & aëris, altaque cœli

Densebant procul à terris fulgentia templa :

Sidebant campi, crescebant montibus altis

& la terre. Leurs élémens ne purent s'incorporer ni à ceux de notre globe, ni à ceux de la matière éthérée ; parce qu'ils n'étaient ni assez pesans pour se déposer dans la partie inférieure, ni assez légers pour s'élever à l'extrémité supérieure. Suspendus dans l'espace intermédiaire, ils se meuvent comme des corps vivans, comme les parties les plus actives de la nature. C'est ainsi que quelques-uns de nos membres demeurent immobiles dans leur poste, tandis que d'autres sont destinés à se mouvoir.

Après ce premier débrouillement, tout-à-coup la partie de la terre où s'étendent les plaines azurées de l'Océan, s'écroula & ouvrit un vaste bassin pour l'élément salé. Et plus la terre fendue à la surface était resserrée, condensée & rapprochée du centre par l'action réitérée des feux du ciel & des rayons du soleil dont elle était frappée en tout sens, plus la sueur salée exprimée de son vaste corps, accrut par ses écoulemens les pleines liquides de la mer. Par une suite de la même compression, des molécules sans nombre de feu & d'air, dégagées de la masse terrestre, s'éleverent dans les régions supérieures. Ainsi la voûte éclatante du ciel si éloignée de notre globe, acquit une nouvelle densité. Les plaines s'abaissèrent pour la même rai-

Ascensus ; neque enim poterant subsidere saxa ;  
Nec pariter tantundem omnes succumbere par-  
tes.

Sic igitur terræ , concreto corpore , pondus  
Constitit , atque omnis mundi quasi limus in-  
imum

Confluxit gravis & subsedit funditus , ut sax :  
Indè mare , indè aër , indè æther ignifer ipse :  
Corporibus liquidis sunt omnia pura relictæ ,  
Et leviora aliis alia ; & liquidissimus æther  
Atque levissimus aërias super influit auræ ,  
Nec liquidum corpus turbantibus aëris auris  
Commiscet ; sinit hæc violentis omnia verti  
Turbinibus , sinit incertis turbare procellis ;  
Ipse suos ignes certo fert impete labens :  
Nam modicè fluere atque uno posse æthera  
nisu ,

Significat ponti mare certo quod fuit æstu ,  
Unum labendi conservans usque tenorem

Motibus astrorum nunc quæ sit causa , cati-  
mus :

Principiò magnus cœli si vertitur orbis ,  
Ex utrâque polum parti premere aëra nobis  
Dicendum est , extrâque tenere & claudere utrin-  
que :

son, la cime des monts s'éleva ; car les rochers ne pouvaient s'affaïsser ; ni la terre s'applanir également sur toute sa surface.

Le globe ainsi condensé acquit à la fois de la pesanteur & de la consistance. Toute la vase du monde ( s'il est permis de parler ainsi ) se précipita en bas, & y forma un dépôt comme la lie. Au dessus de la terre se placèrent d'abord l'eau, ensuite l'air, enfin le ciel & ses feux ; car ces fluides, quoique formés des élémens les plus purs, n'ont pas tous la même légéreté. Le fluide éthéré le plus transparent & le moins grave de tous, circule au dessus de l'air, sans jamais se mêler avec ce fluide orageux. Il le laisse en proie aux tourbillons rapides & à l'inconstance des tempêtes : pour lui, mu d'un mouvement réglé il transporte avec lui ses feux étincelans. Que le fluide éthéré puisse ainsi se mouvoir uniformément, c'est ce que nous montre la mer dont le flux & reflux périodique suit constamment les mêmes loix.

La cause du mouvement des astres sera l'objet actuel de mes chants. D'abord si c'est la vaste enceinte du ciel qui roule, il faut supposer les deux poles du monde pressés, environnés & enfermés par deux courrans d'air, l'un supérieur

Indè alium superà fluere atque intendere eò-  
dem,

Quò volvenda micant æterni sidera mundi ;  
Ast alium subter , contrà qui subvehat orbem ,  
Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

Est etiam quoque uti possit cœlum omne ma-  
nere

In statione , tamen cùm lucida signa ferantur :  
Sive quòd inclusi rapidi sunt ætheris æstus ,  
Quærentesque viam circumversantur , & ignes  
Passim per cœli volvunt se immania templa ;  
Sive aliundè fluens alicundè extrinsecus aër  
Versat agens ignes ; sive ipsi serpere possunt ,  
Quò cujusque cibus vocat atque invitat euntes ,  
Flammea per cœlum pascentes corpora passim.  
Nam quid in hoc mundo sit eorum , ponere cer-  
tum

Difficile est : sed quid possit fiatque per omne ,  
In variis mundis variâ ratione creatis ,  
Id doceo ; pluresque sequor disponere causas  
Motibus astrorum , quæ possint esse per omne ;  
E quibus una tamen sit & hæc quoque causa ne-  
cesse est ,

Quæ vegeat motum signis ; sed quæ sit earum  
Præcipere , haud quaquam est pedetentim pro-  
gredientis.

qui pousse le ciel dans la même direction que suivent les brillans flambeaux du monde ; l'autre inférieur qui les transporte en sens contraire , à-peu-près comme nous voyons les fleuves faire tourner les roues & les sœurs.

Il se pourrait aussi que le firmament restant immobile , ses flambeaux lumineux décrivissent un cercle autour de nous ; soit que la matière éthérée trop à l'étroit dans l'enceinte du ciel , & roulant sans cesse autour du firmament pour y trouver une issue , occasionne ainsi la révolution des astres ; soit que l'air extérieur les meuve circulairement ; soit qu'ils puissent eux-mêmes se traîner où leur aliment les appelle , & recueillir dans leur route, la matière ignée répandue par tout le ciel. Car il n'est pas aisé d'assigner au juste de laquelle de ces manières la chose se passe dans notre monde ; je me contente d'exposer tous les moyens que la Nature peut employer & emploie réellement dans le grand tout , dans ces mondes innombrables qu'elle a différemment constitués. Je me borne à vous faire connaître toutes les causes possibles du mouvement des astres , dont une seule a lieu nécessairement dans notre monde. Quelle est-elle ? C'est ce que ne décidera jamais le philosophe qui suit pas à pas la Nature.

Terraque ut in mediâ mundi regione quiescat ,

Evanescere paulatim & decrescere pondus  
Convenit , atque aliam naturam subter habere  
Ex ineunte ævo conjunctam atque uniter aptam

Partibus aëriis mundi , quibus insita sedit ,  
Propterea non est oneri , neque deprimat auras :

Ut sua cuique homini nullo sunt pondere membra ,

Nec caput est oneri collo , nec denique totum  
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse ;  
At quæcunque foris veniunt , impostaque nobis  
Pondera sunt , lædunt , permultò sæpe minora :  
Usque adeò magni refert , cui quæ adiaceat res :  
Sic igitur tellus non est aliena repente  
Adlata , atque auris aliundè objecta alienis ;  
Sed pariter primâ concepta ab origine mundi ,  
Certaque pars ejus , quasi nobis membra , videtur ,

Præterea grandi tonitru concussa , repente  
Terra , suprâ se quæ sunt , concutit omnia  
motu ;

Quod facere haud ullâ posset ratione , nisi esset  
Partibus aëriis mundi cœloque revincta :  
Nam communibus inter se radicibus hærent ,

Ex

Pour que la terre demeure immobile au centre du monde, il faut que sa pesanteur décroisse & s'évanouisse insensiblement ; que ses parties inférieures aient contracté une nouvelle nature par leur union intime avec le fluide aérien , sur lequel elles se reposent & auquel elles sont comme incorporées dès le commencement. Voilà pourquoi notre globe ne charge point l'air , & ne s'y enfonce pas. Ainsi l'homme ne sent point le poids de ses membres. La tête ne pèse pas sur le col ; & les pieds soutiennent sans fatigue le faix du corps entier : au lieu que l'imposition d'un fardeau étranger nous incommode , quoique souvent beaucoup moins considérable. Tant il est essentiel d'avoir égard à la nature des objets unis ensemble ! De même la terre n'est pas un corps étranger lancé tout-à-coup dans un fluide étranger : mais elle a été conçue en même-temps que l'air , dès l'origine du monde dont elle est une partie distincte , comme nos membres font partie de nos corps.

D'ailleurs la secousse qu'un tonnerre violent cause à la terre , est telle , qu'elle se communique soudain à tous les corps placés à sa surface ; ce qui n'arriverait pas , si elle n'était liée aux parties aériennes du monde & à la matière éthérée : car ces trois substances tiennent entr'elles

Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta :  
 Nonne vides etiam , quàm magno pondere nobis  
 Sustineat corpus tenuissima vis animæ ,  
 Propterea quia tam conjuncta atque uniter apta  
 est ?

Denique jam saltu pernici tollere corpus  
 Quis potis est , nisi vis animæ quæ membra gu-  
 bernet ?

Jamne vides quantum tenuis natura valere  
 Possit , ubi est conjuncta gravi cum corpore , ut  
 aër

Conjunctus terris , & nobis est animi vis ?

Nec nimio solis major rota , nec minor ardor  
 Esse potest , nostris quàm sensibus esse videtur ;  
 Nam quibus è spatiis cunque ignes lumina pos-  
 sunt

Adjicere , & calidum membris adflare vaporem ;  
 Illa ipsa intervalla nihil de corpore libant  
 Flammæ , nihilò ad speciem est contractior  
 ignis :

Proinde calor quoniam solis lumenque profusum  
 Perveniant nostros ad sensus & loca tingunt ;  
 Forma quoque hinc solis debet filumque videri ,  
 Nil adeò ut possis plus aut minus addere verè.

Lunaque , sive notho fertur loca lumine lustrans ,  
 Sive suam proprio jactat de corpore lucem ,

par des racines communes, ayant été unies étroitement & comme incorporées ensemble, dès le premier instant de leur formation. Ne voyez-vous pas aussi, combien le corps est un énorme fardeau pour une substance aussi délicate que l'ame ? Elle le soutient néanmoins, parce qu'elle lui est intimement unie. Que dis-je ? Elle seule peut le soulever dans les airs par des sauts rapides, le mouvoir, le gouverner à son gré. Vous voyez donc combien la substance la plus légère acquiert de force, quand elle est jointe à une substance pesante, comme l'air à la terre, & l'ame au corps.

Le disque du soleil n'est gueres plus grand ni plus petit qu'il ne le paraît à nos sens ; car toutes les fois qu'un corps de feu peut nous éclairer de sa lumière & nous échauffer de sa flamme, quelque éloigné qu'il soit, cette distance ne nous dérobe rien de sa grandeur & ne retrécit point à nos yeux ses dimensions apparentes. Puis donc que la chaleur & la lumière du soleil frappent nos sens & colorent les objets qui nous environnent ; l'apparence de sa forme & de sa figure est donc telle, qu'on ne peut les supposer plus grandes ni plus petites dans la réalité.

De même la lune ( soit qu'elle ne nous réfléchisse qu'un éclat emprunté, soit qu'elle tire sa

( Quidquid id est ) nihilò fertur majore figurâ ;  
 Quàm , nostris oculis quam cernimus, esse vide-  
 tur ;

Nam priùs, omnia quæ longè remota tuemur  
 Aëra per multum, specie confusa videntur,  
 Quàm minimum filum : quapropter luna necesse  
 est,

Quandòquidem claram speciem certamque figu-  
 ram

Præbet, ut est oris extremis cunque notata,  
 Quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur in  
 alto.

Postremò, quoscunque vides hinc ætheris ignes,  
 [ Quandòquidem, quoscunque in terris cerni-  
 mus ignes,

Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,  
 Perparvum quiddam interdum mutare videntur,  
 Alterutram in partem, filum, cum longiùs absint, ]  
 Scire licet, perquam paucillò posse minores  
 Esse ; vel exiguâ majores parte brevique.

Illud item non est mirandum, quâ ratione  
 Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,  
 Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando  
 Compleat, & calido perfundat cuncta vapore ;  
 Nam licet sine mundi patefactum totius unum  
 Largifluum fontem scatere, atque erumpere lumen

lumiere de sa propre nature ) ne parcourt point le ciel , sous un volume plus considérable que celui qui frappe nos yeux. Car les objets vus de fort loin , au travers d'un air très-dense , ne présentent qu'un aspect confus , bien loin de laisser distinguer leurs contours les plus déliés : puis donc que la lune nous offre une apparence claire , une figure distincte , & jusqu'aux limites déterminées de sa surface , il faut qu'elle soit telle dans les cieus qu'elle nous paraît d'ici-bas.

Enfin puisque tous les feux que nous voyons sur la terre , à quelque distance qu'ils soient placés , ne nous paraissent subir aucune altération dans leur grandeur apparente , tant que nous distinguons leur lumiere & leur agitation ; il faut en conclure que les feux éthérés ne sont gueres plus grands ni plus petits qu'ils ne le paraissent à nos yeux.

Ne soyez pas surpris non plus que le soleil , avec une circonférence aussi étroite , puisse baigner la mer , la terre & le ciel des flots de sa lumiere , & répandre sa chaleur dans toute la nature. Il se peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert par où toute la lumiere du monde puisse trouver un

Ex omni mundo , quò sic elementa vaporis  
 Undique conveniunt , & sic coniectus eorum  
 Confluit , ex uno capite hic ut profluat ardor :  
 Nonne vides etiam quàm latè parvus aquai  
 Prata riget fons interdum , campisque redundet ?  
 Est etiam quoque uti , non magno solis ab igni ,  
 Aëra percipiat calidis fervoribus ardor ,  
 Opportunus ita est si fortè & idoneus aër ,  
 Ut queat accendi parvis ardoribus ictus :  
 Quod genus interdum segetes stipulamque vide-  
 mus

Accipere ex unâ scintillâ incêndia passim :  
 Forsitan & roseâ sol altè lampade lucens  
 Possideat multum cæcis fervoribus ignem  
 Circum se , nullo qui sit fulgore notatus ,  
 Æstiferum ut tantùm radiorum exaugeat ictum :

Nec ratio solis simplex , nec certa patescit ;  
 Quo pacto æstivis è partibus Ægocerotis  
 Brumales adeat flexus , atque indè revertens  
 Canceris ut vertat metas se ad solstitiales ;  
 Lunaque mensibus id spatium videatur obire ,  
 Annua sol in quo consumit tempora cursu :  
 Non , inquam , simplex his rebus reddita causa  
 est ;

Nam fieri vel cum primis id posse videtur ,  
 Democriti quod sancta viri sententia ponit ,  
 Quantò quæque magis sint terram sidera propter ,

libre écoulement ; qu'il n'y ait que ce foyer où les élémens de feu puissent se rassembler de toutes parts pour se répandre de là dans l'univers entier. Ainsi quelquefois une faible source arrose les prairies & inonde les campagnes. Il se peut encore que les feux du soleil, sans être fort abondans, échauffent & enflamment l'air voisin, en supposant toutefois ce fluide capable de s'allumer à la moindre ardeur, comme on voit quelquefois les moissons & le chaume aride consumés par une seule étincelle. Peut-être enfin ce soleil, ce flambeau si brillant, est-il environné d'une grande quantité de feux invisibles & sans éclat, destinés uniquement à augmenter la force & la chaleur de ses rayons.

Mais comment le soleil, des régions brûlantes de l'Ecrévisse, se transporte-t-il au signe glacé du Capricorne pour retourner de nouveau vers le solstice d'été ? Pourquoi voyons-nous la lune franchir en un mois le même espace que le soleil emploie un an à parcourir ? C'est un problème qui a plusieurs solutions, un phénomène dont il est impossible d'assigner l'unique & véritable cause. Celle qu'en donne le sage Démocrite paraît assez vraisemblable : il prétend que les astres peuvent d'autant moins être

Tantò posse minùs cum cœli turbine ferri ;  
 Evanescere enim rapidas illius & acres  
 Imminui subter vires , ideòque relinqui  
 Paulatim solem cum posterioribu' signis ,  
 Inferior multò quòd sit , quàm fervida signa ,  
 Et magis hoc lunam , & quantò demissior ejus  
 Cursus abest procul à cœlo , terrisque propin-  
 quat ,

Tantò posse minùs cum signis tendere cursum ;  
 Flaccidiore etiam quantò jam turbine fertur  
 Inferior quàm sol , tantò magis omnia signa  
 Hanc adipiscuntur , circum præterque ferun-  
 tur :

Propterea fit , ut hæc ad signum quodque re-  
 verti

Mobiliùs videatur , ad hanc quia signa revi-  
 sunt.

Fit quoque ut è mundi transversis partibus aërs  
 Alternjs certo fluere alter tempore possit ,  
 Qui queat æstivis solem detrudere signis  
 Brumales usque ad flexus gelidumque rigo-  
 rem ,

Et qui rejiciat gelidis à frigoris umbris  
 Æstiferas usque in partes & fervida signa ;  
 Et ratione pari lunam stellasque putandum  
 est ,

Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos ,

emportés par le tourbillon éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre : parce que la vitesse & l'action du firmament s'affaiblissent peu-à-peu vers l'extrémité inférieure ; que pour cette raison le soleil placé bien au dessous des constellations ardentes , doit être insensiblement laissé sur la route avec les autres corps inférieurs ; que la lune plus éloignée du ciel & plus voisine de la terre, doit avoir encore plus de peine à suivre la marche des astres ; qu'ainsi plus le tourbillon qui l'emporte, le cède en rapidité à celui du soleil , plus les signes doivent fréquemment l'atteindre & la devancer ; & que c'est la raison pour laquelle elle paraît rejoindre avec plus de promptitude les signes du Zodiaque , tandis qu'en effet ce sont ces signes eux-mêmes qui vont à elle.

Il se peut encore que , des régions du monde diamétralement opposées , s'élancent des courans d'air périodiques , qui puissent alternativement transporter le soleil des signes de l'été dans les froides contrées du septentrion , & le rejeter de ces climats glacés & ténébreux dans le brûlant séjour de l'écrevisse. Il faudrait alors expliquer par de pareils courans d'air alternatifs le mouvement de la lune & celui des étoiles dont la grande révolution ne s'acheve qu'en un gran-

Aëribus posse alternis à partibus ire :  
 Nonne vides etiam diversis nubila ventis  
 Diversas ire in partes , inferna supernis ?  
 Quî minùs illa queant per magnos ætheris or-  
     bes ,  
 Æstibus inter se diversis sidera ferri ?

At nox obruit ingenti caligine terras ;  
 Aut ubi de longo cursu sol extima cœli  
 Impulit , atque suos efflavit languidus ignes  
 Concussos itere , & labefactos aëre multo ;  
 Aut quia sub terras cursum convertere cogit  
 Vis eadem , superà terras quæ pertulit orbem :

Tempore item certo roseam Matuta per oras  
 Ætheris Auroram defert , & lumina pandit ;  
 Aut quia sol idem sub terras ille revertens  
 Anticipat cœlum radiis , accendere tentans ;  
 Aut quia conveniunt ignes , & semina multa  
 Confluere ardoris consuêrunt tempore certo ,  
 Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni :  
 Quod genus Idæis fama est è montibus altis  
 Dispersos ignes orienti lumine cerni ,  
 Inde coire globum quasi in unum & conficere  
     orbem.

nombre d'années. Ne voyez-vous par les nuages eux-mêmes, poussés par des vents contraires, suivre les uns en bas, les autres en haut, des directions opposées ? Pourquoi les astres ne seraient-ils pas transportés de même dans les vastes plaines des cieux par des courans d'air différens ?

La nuit couvre la terre de ses ténèbres épaisses, ou parce que le soleil, arrivé aux extrémités du firmament, & fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déjà amortis par la longueur de la route & les torrens d'air qu'ils ont pénétrés, ou parce que la même action qui a transporté son disque au dessus de nos têtes, le force à rouler sous nos pieds, dans une direction contraire.

Leucothée, dans un tems fixe, promene au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, pour ouvrir les portes de la lumière ; ou parce que le même soleil qui était caché sous la terre, devancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le firmament ; ou parce qu'à des heures réglées un grand nombre de feux & de corpuscules ignés se rassemblent périodiquement & forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que du sommet du mont Ida, l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir, sous la forme d'un globe éclatant, & parcourir les cieux.

Nec tamen illud in his rebus mirabile de-  
bet

Esse, quòd hæc ignis tam certo tempore pos-  
sint

Semina confluere, & solis reparare nitorem ;  
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt  
Omnibus in rebus : florescunt tempore certo  
Arbusta, & certo dimittunt tempore florent :  
Nec minùs in certo dentes cadere imperat ætas  
Tempore, & impubem molli pubescere veste,  
Et pariter mollem malis demittere barbam :  
Fulmina postremò, nix, imbres, nubila,  
venti,

Non nimis incertis fiunt in partibus anni ;  
Namque ubi sic fuerunt causarum exordia pri-  
ma,

Atque uti res mundi cecidère ab origine primâ,  
Consequa natura est jam rerum ex ordine certo

Crescere itemque dies licet & tabescere noc-  
tes,

Et minui lûces, cum fumant augmina noctes ;  
Aut quia sol idem sub terras atque supernè,  
Imparibus currens anfractibus ætheris oras  
Partit, & in partes non æquas dividit or-  
bem ;

Et quod ab alterutrâ detraxit parte, reponit  
Ejus in adversa tantò plus parte relatus,

Au reste vous ne devez pas être surpris que ces élémens de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomènes soumis à la même régularité. C'est dans des tems fixes que les arbres se couvrent & se dépouillent de fleurs : c'est dans des tems fixes que l'âge ébranle les dents de la vieille, & couvre d'un léger duvet les membres & les joues de l'adolescence. Enfin la foudre, la neige, la pluie, les vents & les nuages suivent sans trop d'irrégularité le cours des saisons. En effet l'énergie de chaque cause ayant été déterminée, & la première impulsion donnée à l'univers, lors de la formation du monde, toute la suite des phénomènes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître & les nuits diminuer, & réciproquement, parce que le soleil restant toujours le même, & décrivant sur nos têtes & sous nos pieds des arcs inégaux, coupe le ciel & divise son orbite en parties de différente grandeur, mais avec une telle compensation, qu'il restitue toujours à celle vers laquelle il s'approche, la portion de lumière qu'il a retranchée de l'hémisphère opposé ; jusqu'à

Donicum ad id signum cœli pervenit , ubi  
anni

Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras :  
Nam medio cursu flatûs Aquilonis & Aûf-  
tri ,

Distinet æquato cœlum discrimine metas ,  
Propter signiferi posituram totius orbis ,  
Annua sol in quo contundit tempora serpens ,  
Obliquo terras & cœlum lumine lustrans ;  
Ut ratio declarat eorum , qui loca cœli  
Omnia dispositis signis ornata notârunt :

Aut quia crassior est certis in partibus aër ;  
Sub terris ideò tremulum jubar hæsitat ignis ,  
Nec penetrare potest facilè atque emergere ad  
ortus :

Propterea noctes hyberno tempore longæ  
Cessant , dum veniat radiatum insigne diei :  
Aut etiam , quia sic alternis partibus anni  
Tardiùs & citiùs consuêrunt confluere ignes ,  
Qui faciant solem certâ de surgere parte.

Luna potest solis radiis percussa nitere ;  
Inque dies majus lumen convertere nobis  
Ad speciem , quantum solis secedit ab orbe ;  
Donicum eum contra pleno bene lumine ful-  
sit ,

Atque oriens obitus ejus super edita vidit ;

ce qu'enfin il arrive au signe du ciel, qui, placé daas l'interfection de l'Écliptique & de l'Équateur, rend les jours égaux aux nuits sur tout le globe. Car alors la partie du ciel qu'il décrit, se trouve à égale distance de l'aquilon & du midi par la position oblique du zodiaque où le soleil décrit sa révolution annuelle, & d'où il répand ses feux vers le ciel & la terre. C'est ainsi que l'enseignent ces savans hommes dont les cartes ornées d'images sensibles, nous représentent fidèlement toutes les régions du ciel.

Il se peut encore que l'air, plus grossier en quelques endroits, arrête & retienne sous terre les feux tremblans du soleil, qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais pour s'élever à l'orient; & que ce soit-là la raison pour laquelle on attende pendant de si longues nuits d'hiver le retour tardif du jour. Il se peut enfin que les feux, dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horison, se rassemblent alternativement plus ou moins vite, selon la différence des saisons.

Quant à la lune, elle peut emprunter son éclat du soleil, & nous présenter de jour en jour une face lumineuse, d'autant plus considérable qu'elle s'éloigne davantage du disque solaire; jusqu'à ce qu'en opposition avec lui, elle brille d'une lumière pleine, & voie le coucher du soleil

Indè minutatim retro quasi condere lumen  
 Debet item, quantò propiùs jam solis ad ignem  
 Labitur ex aliâ signorum parte per orbem :  
 Ut faciunt, lunam qui fingunt esse pilai  
 Consimilem, cursûsque viam sub sole tenere ;  
 Propterea fit uti videantur dicere verum.

Est etiam quoque uti proprio cum lumine  
 possit

Volvier, & varias splendoris reddere formas ;  
 Corpus enim licet esse aliud, quod fertur &  
 unâ

Labitur, omnimodis occursans officiensque ;  
 Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur  
 Versarique potest, globus ut si fortè pilai,  
 Dimidiâ ex parti candenti lumine tinctus,  
 Versandoque globum variantes edere formas ;  
 Donicum eam partem, quæcunque est ignibus  
 aucta,

Ad speciem vertit nobis oculosque parentes ;  
 Indè minutatim retro contorquet, & aufert  
 Luciferam partem glomeraminis atque pilai :  
 Ut Babylonica Chaldæam doctrinâ refutans  
 Astrologorum artem contra convincere tendit :  
 Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uter-  
 que,

Aut minus hoc illo sit cur amplectier ausis.

de l'endroit exhaussé où elle se leve. Ensuite elle doit peu-à-peu cacher , pour ainsi dire , sa lumiere derriere elle , à mesure qu'elle s'approche du soleil , en parcourant l'autre moitié du cercle des signes. Telle est l'explication de ceux qui regardent la lune comme une boule qui roule sans cesse au dessous du soleil : & cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance.

On pourrait encore concevoir ses différentes phases , même en lui attribuant une lumiere propre. Il suffirait pour cela de supposer un autre corps mu d'un mouvement parallele à celui de la lune dans son orbite , & qui s'opposât sans cesse à son disque sous toutes sortes d'aspects ; mais qui fût lui-même invisible , étant dépourvu de lumiere. Elle peut encore rouler sur elle-même , comme un ballon teint de lumiere dans une de ses moitiés , & au moyen de cette rotation centrale , développer successivement ses différentes phases , jusqu'à ce que sa partie éclairée toute entiere frappe nos yeux : ensuite elle nous dérobe par degrés sa partie lumineuse qu'elle reporte derriere elle. Tel est le systême que la doctrine Chaldéenne s'efforce d'établir sur les ruines de l'Astrologie Grecque : comme si ces deux explications n'étaient pas également vraisemblables , & qu'il y eût des motifs d'exclusion pour l'une ou pour l'autre.

Denique cur nequeat semper nova luna creari ;  
 Ordine formarum certo certisque figuris ,  
 Inque dies privos abolescere quæque creata ,  
 Atque aliâ illius reparari in parte locoque ,  
 Difficile est ratione docere & vincere verbis ;  
 Ordine cùm videas tam certo multa creari :  
 It ver & Venus & Veneris prænuntius antè  
 Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter ;  
 Flora quibus mater præspersgens antè viai  
 Cuncta coloribus egregiis & odoribus opplet :  
 Indè loci sequitur calor aridus , & comes unà  
 Pulverulenta Ceres , & Etesia flabra Aquilonum :  
 Indè autumnus adit ; graditur simul Evius Evan ;  
 Indè aliæ tempestates ventique sequuntur ,  
 Altitonans Vulturinus & Auster fulmine pollens :  
 Tandem Bruma nives adfert , pigrumque rigo-  
 rem

Reddit ; hyems sequitur , crepitans ac dentibus

Algas :

Quò minùs est mirum , si certo tempore luna  
 Gignitur , & certo deletur tempore rursus ,  
 Cùm fieri possint tam certo tempore multa.

Solis item quoque defectus , lunæque late-  
 bras ,

Pluribus è causis fieri tibi posse putandum est ;  
 Nam cur luna queat terram secludere solis  
 Lumine , & à terris altum caput obstruere cii ,

Enfin la Nature ne pourrait-elle pas produire une lune pour chaque jour, avec une suite régulière de forme, & d'aspects différens, détruire la lune de la veille & mettre la nouvelle à sa place ? Il n'est pas aisé de démontrer l'impossibilité de cette supposition, sur-tout ayant l'expérience journalière d'une infinité de pareilles productions périodiques. Le printems paraît & l'amour naît avec lui, & le Zéphir, avant-coureur de l'amour, bat de l'aîle à ses côtés, tandis que Flore sa mere lui prépare une route de fleurs & de parfums. Viennent ensuite la chaleur & l'aridité, la poudreuse Cérés, & le souffle dévorant des vents Éthéfiens. L'automne prend leur place, accompagné du Dieu de la vigne, suivi des oranges, des tempêtes, du Vulture grondant & du vent du midi qui prépare la foudre. Enfin les frimats, les neiges & le froid engourdissent la Nature & traînent à leur suite l'Hiver, vieillard transi dont les dents se heurtent. Après tant d'exemples de productions réglées, êtes-vous surpris que la lune soit engendrée & détruite dans des tems marqués ?

Les éclipses de soleil & de lune sont aussi susceptibles de plusieurs explications. Car si d'un côté la lune peut ravir à la terre la lumière du soleil, nous cacher son front brillant, & par

Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem ;  
 Tempore eodem aliud facere id non posse pute-  
 tur

Corpus , quod cassum labatur lumine semper ;  
 Solque suos etiam dimittere languidus ignes  
 Tempore cur certo nequeat , recreareque lu-  
 men ,

Cùm loca præterit flammis infesta per auras ,  
 Quæ faciunt ignes interstingui atque perire ;  
 Et cur terra queat lunam spoliare vicissim  
 Lumine , & oppressum solem super ipsa te-  
 nere ,

Menstrua dum rigidas coni perlabitur umbras ;  
 Tempore eodem , aliud nequeat succurrere lunæ  
 Corpus , vel superà solis perlabier orbem ,  
 Quod radios interrumpat lumenque profusum ?  
 Et tamen ipsa suo si fulgit luna nitore ,  
 Cur nequeat certâ mundi languescere parte ,  
 Dum loca luminibus propriis inimica percre-  
 rat ?

Quod superest , quoniam magni per cæcula  
 mundi

Quâ fieri quidquid posset ratione , resolvi ;  
 Solis uti varios cursus lunæque meatus  
 Noscere possemus quæ vis & causa cieret ,  
 Quove modo soleant offeçto lumine obire ,  
 Et nec-opinantes tenebris obducere terras ,

l'interposition de sa masse opaque, en intercepter tous les rayons ; un autre corps doué de mouvement & privé sans cesse de lumiere, ne peut-il pas dans le même tems , produire le même effet ? Le soleil lui-même ne peut-il pas, dans un certain tems, languir & perdre son éclat qu'il reprend, après avoir traversé les régions de l'air ennemies de sa flamme, & qui occasionnaient l'extinction de sa lumiere ? Si la terre peut à son tour dépouiller la lune de sa clarté, & placée au dessus du soleil, tenir tous ses rayons captifs, pendant que l'astre des mois se plonge dans l'ombre épaisse & conique de notre globe ; un autre corps ne peut-il pas dans le même tems, rouler sous le globe de la lune & au dessus du disque solaire, & par cette interposition fermer le passage à la lumiere ? Et si la lune brille d'un éclat qui lui soit propre, ne peut-elle pas languir dans certaines régions du monde, en traversant un fluide capable d'éteindre ses feux ?

Enfin, cher Memmius, je vous ai expliqué comment tous les corps de notre monde eut pu se former dans l'enceinte azurée du firmament : vous connaissez les diverses révolutions du soleil & de la lune ; la cause & l'énergie qui fait mouvoir ces deux astres ; la raison pour laquelle ils perdent leur lumiere & paraissent s'éteindre quel-

Cùm quasi connivent, & aperto lumine rur-  
sum,

Omnia convifunt clarâ loca candida luce ;  
Nunc redeo ad mundi novitatem & mollia terræ  
Arva , novo fætu quid primùm in luminis oras  
Tollere , & incertis tentarit credere ventis.

Principiò genus herbarum viridemque nito-  
rem

Terra dedit circùm colles camposque per om-  
nes ;

Florida fulferunt viridanti prata colore ;  
Arboribusque datum est variis exinde per au-  
ras

Crescendi magnum immiffis certamen habenis :  
Ut pluma atque pili primùm fetæque crean-  
tur

Quadrupedum in membris & corpore pennipo-  
tentùm ;

Sic nova tum tellus herbas virgultaque primùm  
Sustulit ; indè loci mortalia sæcla creavit ,  
Multa , modis multis , variâ ratione coorta :  
Nam neque de cœlo cecidiffe animalia pos-  
sunt ,

Nec terrestria de falfis exiffe lacunis :

Linquitur ut meritò *maternum* nomen adepta  
Terra fit, è terrâ quoniam sunt cuncta creata :

quefois; comment ces grands yeux de la Nature en se fermant & se rouvrant tour-à-tour, répandent tout-à-coup sur la terre une nuit inattendue, ou colorent sa surface d'une lumière brillante. Maintenant je reviens à l'enfance du monde, & j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante, les premières productions qu'elle hazarda d'exposer à l'inconstance des airs & des vents.

D'abord la terre revêtit les collines & les campagnes d'herbes & de verdure de toute espèce. L'on vit l'émail des fleurs & le gazon briller dans les prairies : ensuite les arbres animés par une sève abondante, s'empressèrent à l'envi d'élever leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils & la soie sont les premières parties qui naissent aux volatiles & aux quadrupèdes ; de même la terre encore nouvelle commença par la production des plantes & des arbrisseaux : ensuite elle créa toutes les espèces mortelles avec une variété & des combinaisons infinies. Car il est impossible que les animaux soient tombés du ciel, & que de l'abyme salé soient sortis les habitans de la terre. Il faut donc que la terre ait reçu avec raison le nom de *mere*, puisque tout a été tiré de son sein. Et si l'on voit encore aujourd'hui beaucoup d'êtres vivans,

Multaque nunc etiam existunt animalia terris ;  
 Imbribus & calido solis concreta vapore :  
 Quò minùs est mirum , si tum sunt plura coorta  
 Et majora , novâ tellure atque æthere adulto.

Principiò genus alituum , variæque volucres  
 Ova relinquebant , exclusæ tempore verno :  
 Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ  
 Linqunt , sponte suâ victum vitamque peten-  
 tes.

Tum tibi terra dedit primùm mortalia sæcla :  
 Multus enim calor atque humor superabat in ar-  
 vis :

Hinc ubi quæque loci regio opportuna daba-  
 tur ,

Crescebant uteri terræ radicibus apti :

Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas  
 Infantùm , fugiens humorem aurasque petif-  
 sens ,

Convertebat ibi Natura foramina terræ ,

Et succum venis cogebat fundere apertis

Consimilem lactis ; sicut nunc fæmina quæque

Cùm peperit , dulci repletur lacte , quòd omnis

Impetus in mammas convertitur ille alimenti.

Terra cibum pueris , vestem vapor , herba cu-  
 bile .

Præbebat multâ & molli lanugine abundans.

At

se former dans la terre à l'aide des pluies & de la chaleur du soleil ; est-il surprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robustes en soient sortis dans le tems où la terre & l'air jouissaient de la vigueur du jeune âge ?

D'abord on vit éclore de leurs œufs les volatiles & les oiseaux de toute espee que la chaleur du printems mettait en liberté. Telles encore aujourd'hui les cigales , pendant l'été , quittent d'elles-mêmes leur frêle enveloppe , pour se procurer la nourriture qui les soutient. Alors la terre produisit la premiere génération des hommes. Le grand nombre de particules de feu & d'eau que les plaines conservaient, firent croître dans les lieux les plus favorables des especes de matrices attachées à la terre par des racines. Quand l'âge & la maturité eurent ouvert une issue au nouvel embryon las de l'humidité & impatient de respirer l'air ; la Nature dirigea de ce côté tous les pores de la terre, & fit couler par ces ouvertures un suc de la nature du lait. Ainsi les femmes , après l'enfantement, se remplissent d'un lait pur ; parce que la partie la plus succulente des alimens se porte dans les mamelles. La terre fournit aux enfans leur nourriture , la chaleur les dispensa de vêtemens , & le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,  
 Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras:  
 Omnia enim pariter crescunt, & robora sumunt;  
 Quare etiam atque etiam *maternum* nomen adepta  
 Terra tenet meritò, quoniam genus ipsa crea-  
 vit

Humanam, atque animal propè certo tempore  
 fudit

Omne, quod in magnis bacchatur montibu' pas-  
 sim,

Aërialque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquem pariendi debet ha-  
 bere,

Destitit, ut mulier spatio defessa vetusto:

Mutat enim mundi naturam totius ætas,

Ex alioque alius status excipere omnia debet;

Nec manet ulla sui similis res; omnia mig-  
 rant,

Omnia commutat Natura, & vertere cogit;

Namque aliud putrescit, & ævo debile languet:

Porro aliud concrefcit, & è contemptibus exit;

Sic igitur mundi naturam totius ætas

Mutat, & ex alio terram status excipit alter;

Quod potuit, nequeat; possit, quod non fuit  
 antè,

Multaque tum tellus etiam portenta creare

Le monde, dans ce premier âge, ne connaissait ni les froids pénétrants, ni les chaleurs excessives, ni les vents destructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance & leurs progrès, comme le reste. Je le répète donc ; nous avons eu raison de donner à la terre le nom de *mere commune* ; puisque c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit presque dans le même tems tous les animaux, tant ceux dont la fureur se déchaîne sur les montagnes, que ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

Mais comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre se reposa, semblable à une femme épuisée par l'âge : car le tems change la face entière du monde. Un nouvel ordre de choses succede nécessairement au premier. Rien ne demeure constamment le même : tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions & les transactions continuelles de la Nature. On voit des corps putrés & affaiblis par les ans ; on en voit d'autres se fortifier & sortir de la fange. Ainsi le tems dénature tout. Ainsi la terre passe sans cesse d'un état à un autre, & perd l'énergie qu'elle avait pour acquérir des propriétés qui lui manquaient.

La terre s'efforçait encore dans le même tems

Conata est, mirâ facie membrisque coorta,  
 [ Androgynum inter utrum, nec utrumque &  
 utrinque remotum ]

Orba pedum partim, manuum viduata vicissim;  
 Multa sine ore etiam, sine voltu cæca reperta,  
 Vincæque membrorum per totum corpus ad-  
 hæsu,

Nec facere ut possent quidquam, nec cedere quò-  
 quam,

Nec vitare malum, nec sumere quod foret usus;  
 Cætera de genere hoc monstra, ac portenta crea-  
 bat;

Nequicquam; quoniam Natura absterruit auc-  
 tum;

Nec potuere cupitum ætatis tangere florem,

Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res;

Multa videmus enim rebus concurrere debere,

Ut propagando possint procudere sæcla;

Pabula primum ut sint, genitalia deinde per artus

Semina quæ possint membris manare remissis;

Fœminaque ut maribus conjungi possit, habenda-  
 dum,

Mutua queis nectant inter se gaudia, utrisque.

Multaque tum interiisse animantùm sæcla ne-  
 cesse est,

Nec potuisse propagando procudere prolem:

Nam quæcunque vides vesci vitalibus auris,

de produire des animaux d'une figure & d'une structure extraordinaire. On vit l'Androgyne, monstre qui, avec la forme des deux sexes, differe également de l'un & de l'autre. On vit des corps sans pieds, sans mains, sans bouche, sans yeux : d'autres dont les membres, dans toute leur étendue, étaient liés intimement au tronc. Ils ne pouvaient ni agir, ni marcher, ni éviter le péril, ni se procurer leur subsistance. On vit encore d'autres monstres & d'autres prodiges de cette espece : mais en vain. La Nature ne leur permit pas de s'accroître, de parvenir à la fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, & de s'unir par les liens de l'amour. Car il faut pour la propagation des especes le concours d'un grand nombre de circonstances : d'abord des alimens ; ensuite des germes féconds disséminés dans tous les membres, & des canaux dans lesquels ces germes se rendent de toutes les parties du corps : enfin une telle proportion dans les organes extérieurs, que le mâle & la femelle puissent se joindre par les nœuds d'une volupté mutuelle.

Dans ces premiers siècles plusieurs especes ont dû périr, sans pouvoir se reproduire & se multiplier. En effet tous les animaux actuellement existans ne se conservent que par la ruse, la

Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas est,  
 Ex ineunte ævo, genus id tutata reservans :  
 Multaque sunt, nobis ex utilitate suâ quæ  
 Commendata manent tutelæ tradita nostræ.  
 Principiò genus acre leonum, sævaque sæcla  
 Tutata est virtus, vulpes dolus, & fuga cervos :  
 At levisomna canum, fido cum pectore, corda,  
 Et genus omne, quod est veterino semine par-  
 tum,

Lanigeræque simul pecudes, & bucera sæcla,  
 Omnia sunt hominum tutelæ tradita, Memmi.  
 Nam cupidè fugère feras, pacemque secutz  
 Sunt, & larga suo sine pabula parta labore ;  
 Quæ damus utilitatis eorum præmia causâ :  
 At queis nil horum tribuit Natura, nec ipsa  
 Sponte suâ possent ut vivere, nec dare nobis  
 Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum,  
 Præsidio nostro, pasci genus, esseque tutum ?  
 Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant,  
 Indupedita suis fatalibus omnia vinculis,  
 Donicum ad interitum genus id Natura redegit.

Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore  
 in ullo

Esse queat duplici naturâ & corpore bino,  
 Ex alienigenis membris compacta potestas,  
 Hinc illinc par vis ut non sic esse potis sit :  
 Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.

force ou la légèreté dont ils ont été doués en naissant, excepté un certain nombre que nous avons pris sous notre protection, à cause de leur utilité. Les lions cruels & les autres bêtes féroces se défendent par la force, les renards par l'adresse, les cerfs par la fuite; le chien fidèle & vigilant, les bêtes de somme, la douce brebis, le bœuf laborieux sont des espèces confiées à notre garde. Ils évitaient les bêtes féroces, recherchaient la paix, & voulaient une nourriture abondante acquise sans danger. Nous la leur accordons comme un salaire des services qu'ils nous rendent. Mais les animaux que la Nature n'avait pas pourvus des qualités nécessaires pour vivre indépendans ou pour nous être de quelque utilité, pourquoi nous serions-nous chargés de leur nourriture & de leur défense? Enchaînés par le malheur de leur destinée, il fallait qu'ils servissent de proie aux autres animaux, jusqu'à ce que la Nature eût entièrement détruit leurs espèces.

Mais il n'y a jamais eu de Centaures; jamais il n'a pu se former une substance composée de deux natures, de deux corps, de l'assemblage de plusieurs membres hétérogènes. Une combinaison de forces aussi inégales eût été impossible. C'est de quoi l'on peut se convaincre avec la plus légère attention.

Principiò circum tribus actis impiger annis  
 Floret equus, puer haudquaquam ; quin sæpè  
 etiamnum

Ubera mammarum in somnis lactantia quærit ;  
 Post ubi equum validæ vires, ætate senectâ ,  
 Membraque deficiunt fugienti languida vitâ ,  
 Tum demum pueris, ævo florente, juventas  
 Occipit, & molli vestit lanugine malas :  
 Ne fortè ex homine & veterino semine equo-  
 rum ,

Confieri credas Centauros posse ; nec esse  
 Aut rapidis canibus succinctas semimarinis  
 Corporibus Scyllas, aut cætera de genere horum ;  
 Inter se quorum discordia membra videmus ;  
 Quæ neque florescunt pariter, neque robora su-  
 munt

Corporibus, neque projiciunt ætate senectâ ,  
 Nec simili Venere ardescunt, nec moribus unis  
 Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per arvis :  
 Quippe videre licet pinguescere sæpe cicutâ  
 Barbigeras pecudes, homini quæ est acre vene-  
 num.

Flamma quidem verò cum corpora fulva leo-  
 num

Tam soleat torrere atque urere, quàm genus omne  
 Visceris, in terris quodcunque & sanguinis extet ;  
 Quî fieri potuit, triplici cum corpore ut, unâ

D'abord un coursier après avoir atteint la troisième année est à la fleur de l'âge. Il n'en est pas de même des enfans. C'est l'âge où ils cherchent encore en songe la mamelle de leur nourrice. Au contraire, quand la vieillesse diminue les forces & l'activité des coursiers, quand leurs membres languissans ne sont plus animés que d'un souffle prêt à s'exhaler ; l'adolescence commence alors à fortifier les membres de l'enfant, & à couvrir ses joues d'un léger duvet. Comment donc des semences confondues de l'homme & du cheval, aurait-il pu se former des Centaures ? des Scilles entourées de chiens marins ? ou d'autres assemblages monstrueux de membres incompatibles, qui parviennent dans des tems différens à la fleur, à la maturité & au déclin de l'âge, qui n'ont pas les mêmes inclinations, ne brûlent pas des mêmes feux, ne se nourrissent pas des mêmes alimens ; puisque nous voyons la ciguë, qui accroît l'embonpoint des chevres, être un poison mortel pour l'homme ?

Mais puisque la flamme brûle & consume le corps des lions, comme le sang & les viscères de tous les animaux existans ; comment a-t-il pu arriver que cette merveilleuse chimere avec la tête d'un lion, le corps d'une chevre, & la

Prima leo, postrema draco, media ipsa chæ-  
mæra

Ore foras acrem efflaret de corpore flammam ?

Quare etiam tellure novâ cœloque recenti,  
Talia qui fingit potuisse animalia gigni,  
Nixus in hoc uno *novitatis* nomine inani,  
Multa licet simili ratione effutiat ore ;  
Aurea tum dicat per terras flumina volgò  
Fluxisse, & gemmis florere arbusta fuêsse ;  
Aut hominem tanto membrorum esse impete na-  
tum,

Trans maria alta pedum nisus ut ponere pos-  
set,

Et manibus totum circum se vertere cœlum :  
Nam quòd multa fuêre in terris semina re-  
rum,

Tempore quo primùm tellus animalia fudit ;  
Nil tamen est signi, mistas potuisse creari  
Inter se pecudes, compactaque membra animan-  
tùm :

Propterea quia quæ de terris nunc quoque abun-  
dant

Herbarum genera ac fruges arbustaque læta ;  
Non tamen inter se possunt complexa creari.  
Res sic quæque suo ritu procedit, & omnes  
Fœdere Naturæ certo discrimina servant.

Et genus humanum subito fuit sibi in arvis

queue d'un dragon, ait vomi des tourbillons de feu du fond de sa poitrine ?

Soutenir que de pareilles productions étoient possibles dans la nouveauté du ciel & de la terre, sans autre raison que ce mot vague de *nouveauté* ; c'est ouvrir la porte à toutes les fables les plus absurdes : on peut dire aussi que les fleuves qui coulaient alors dans les plaines étaient d'or, que les fleurs des arbres étaient de diamans, que l'homme était né d'une taille & d'une force assez prodigieuses pour franchir d'un seul pas la vaste étendue des mers, & d'un seul mouvement de sa main faire rouler autour de lui la machine entière du ciel. En effet, de ce que la terre contenait une grande quantité de germes divers, quand elle engendra les animaux, il n'en faut pas conclure qu'elle ait pu produire des espèces d'une nature aussi opposée, & unir dans un même individu des membres d'animaux différens ; puisque les herbes, les moissons & les arbres qu'elle fait croître encore abondamment aujourd'hui, ne peuvent jamais naître réunis. Tous les êtres ont leurs progrès particuliers ; ils gardent tous les différences spécifiques que les loix immuables de la Nature ont établies entr'eux.

Les hommes de ce tems étaient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui, & cela devait

Durius, ut decuit, tellus quod dura creâffet:  
 Et majoribus, & solidis magis ossibus intus  
 Fundatum, & validis aptum per viscera ner-  
 vis;

Nec facilè ex æstu, nec frigore quod capere-  
 tur,

Nec novitate cibi, nec labi corporis ullâ:

Multaque per cœlum solis volventia lustra;

Volgivago vitam tractabant more ferarum.

Nec robustus erat curvi moderator aratri

Quisquam, nec scibat ferro molirier arva;

Nec nova defodere in terram virgulta, nec al-  
 tis

Arboribus veteres decidere falcibu' ramos:

Quod sol, atque imbres dederant, quod terra  
 creârat

Sponte suâ, satis, id placabat pectora donum:

Glandiferas inter curabant corpora quercus

Plerumque; & quæ nunc hyberno tempore cer-  
 nis

Arbuta Pœniceo fieri matura colore,

Plurima tum tellus etiam majora ferebat:

Multaque præterea novitas tum florida mundi

Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant,

être nécessairement, parce que la terre dont ils étaient les enfans, avait alors toute sa vigueur : la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, & le tissu de leurs nerfs & de leurs visceres plus robuste. Ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des alimens, ni par les attaques de la maladie. On les voyait survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres, errans par troupeaux comme les bêtes. Personne ne sçavait encore parmi eux conduire la pénible charrue ; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, & de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil & la pluie leur donnaient, ce que la terre produisait d'elle même, suffisait pour appaiser leur faim ; ils réparaient leurs forces au milieu des chênes dont le gland les nourrissait ; la terre faisait croître en plus grande quantité & d'une grosseur plus considérable, les fruits de l'arboisier que nous voyons pendant l'hyver se colorer en mûrissant de l'éclat de la pourpre. La nouveauté du monde facilitait encore la production d'un grand nombre d'autres alimens délicieux, & plus que suffisans pour les mortels infortunés.

Les fleuves & les fontaines les inviraient à se

Ut nunc montibus è magnis decursus aquarum  
Clarificat latè stientia sæcla ferarum.

Denique noctivagi sylvestria templa tenebant  
Nympharum, quibus exhibant humore fluentia  
Lubrica, proleuvia largâ lavere humida saxa,  
Humida saxa super viridi stillantia musco,  
Et partim plano scaterere, atque erumpere campo.

Necdum res igni scibant tractare, nec uti  
Pellibus, & spoliis corpus vestire ferarum:  
Sed nemora atque cavos montes sylvasque cole-  
bant,

Et frutices inter condebant squalida membra,  
Verbera ventorum vitare imbresque coacti.  
Nec commune bonum poterant spectare, nec  
ullis

Moribus inter se scibant, nec legibus uti:  
Quod cuique obrulerat prædæ fortuna, fere-  
bat

Sponte suâ, sibi quisque valere & vivere doc-  
tus.

Et Venus in sylvis jungebat corpora amanti;  
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,  
Vel violenta viri vis atque impensa libido,  
Vel pretium glandes atque arbuta, vel pira  
lecta.

désaltérer, comme aujourd'hui les torrens qui roulent du haut des monts, semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y appaiser leur soif. La nuit, ils se retiraient dans les bois consacrés depuis aux Nymphes, dans ces asyles solitaires d'où sortaient des sources d'eaux vives, qui, après avoir baigné les cailloux, retombaient ensuite lentement sur la mousse des rochers humides, pour aller, ou jaillir dans les plaines, ou se précipiter à grands flots dans les campagnes.

Ils ne sçavaient pas encore traiter les métaux par le feu. Ils ne connaissaient point l'usage des peaux, ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts & les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire : forcés de chercher un asyle contre les pluies & la fureur des vents, ils allaient se blottir parmi des brossailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entr'eux ni loix ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hazard. La Nature ne leur avait appris à vivre & à se conserver que pour eux-mêmes. C'était au milieu des bois que l'amour unissait les amans. Ses plaisirs étaient ou la récompense d'une ardeur mutuelle, ou la proie de la violence & d'un appétit brutal, ou enfin le prix de quelque présent, comme du gland, des pommes sauvages & des poires choisies.

Et manuum mirâ freti virtute pedumque ;  
 Consectabantur silvestria sæcla ferarum ,  
 Missilibus saxi & magno pondere clavæ :  
 Multaque vincebant , vitabant pausa latebris ;  
 Seti gerisque pares suis , sylvestria membra  
 Nuda dabant terræ , nocturno tempore capti ,  
 Circùm se foliis ac frondibus involventes.  
 Nec plangore diem magno , solemque per agros  
 Quærebant pavidi , palantes noctis in umbris :  
 Sed taciti respectabant somnoque sepulti ,  
 Dum roseâ face sol inferret lumina cælo :  
 A parvis quòd enim consuêrant cernere sem-  
 per

Alternò tenebras & lucem tempore gigni ,  
 Non erat ut fieri posset , mirariè unquam ,  
 Nec diffidere , ne terras æterna teneret  
 Nox , in perpetuum detractò lumine solis.

Sed magis illud erat curæ , quòd sæcla fera-  
 rum

Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;  
 Ejectique domo fugiebant saxea tecta  
 Setigeri suis adventu validique leonis ,  
 Atque intempestâ cedebant nocte paventes  
 Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Pourvus de deux mains robustes & de deux pieds agiles, ils faisaient la guerre aux animaux sauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de pesantes massues, en massacraient un grand nombre, & s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres. Quand la nuit les surprenait, ils étendaient à terre leurs membres nus, comme les sangliers couverts de soies, & s'enveloppaient de feuilles & de brossailles. On ne les voyait point, saisis de crainte, errer au milieu des ténèbres, & chercher avec des cris lugubres le soleil dans les plaines. Mais ils attendaient en silence, dans les bras du sommeil, que cet astre reparaisant sur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ses feux. Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour & de la nuit, ce n'était plus une merveille pour eux. Ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle regnât sur la terre & leur dérobât pour toujours la lumière du soleil.

Leur plus grande inquiétude était causée par les bêtes sauvages dont les incursions troublaient leur sommeil, & le leur rendait souvent funeste. Chassés de leur demeure, ils se réfugiaient dans les antres, à l'approche d'un énorme sanglier ou d'un lion furieux; & glacés d'effroi ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits & leurs feuillages.

Nec nimidū tum plus, quān nunc, mortalia  
 sæcla

Dulcia linquebant labentis lumina vitæ :

Unus enim tum quisque magis deprensus cor-  
 rum

Pabula viva feris præbebat dentibus haustus ;

Et nemora ac montes gemitu silvasque reple-  
 bat,

Viva videns vivo sepeliri viscera busto :

At quos effugium servârat, corpore adesto,

Posteriùs tremulas super ulcera tetra tenentes

Palmas, horrifera accibant vocibus Orcum,

Donicum eos vitâ privârunt vermina sæva,

Expertes opis, ignaros quid volnera vellent :

At non multa virūm sub signis millia ducta

Una dies dabat exitio, nec turbida ponti

Æquora lædebant navos ad saxa virosque.

Sed temerè, incassum mare fluctibus sæpe eor-  
 tis

Sævibat, leviterque minas ponebat inanes :

Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti

Subdola pellicere in fraudem ridensibus undis.

Improba navigii ratio tum cæca jacebat.

Tum penuria deinde cibi languentia letho

Membra dabat : contra nunc rerum copia mer-  
 sat.

Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum

Vergebant : nunc dant alijs solertiùs ipsi.

Au reste la mort ne moissonnait guere plus de têtes dans ces premiers siècles, qu'elle n'en moissonne aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'entr'eux surpris & déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant, & remplissaient de leurs cris aigus les bois & les montagnes, tandis que leurs membres palpitans s'envelissaient l'un après l'autre dans un sépulcre animé. Il est vrai que les malheureux que la fuite avait sauvés, blessés mortellement, appliquaient leurs mains tremblantes sur les morsures venimeuses, appelant la mort à grands cris, jusqu'à ce que dénués de secours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils fussent délivrés de la vie par les vers cruels auxquels ils servaient de pâture. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis sous des drapeaux différens périr en un seul jour, ni la mer orageuse broyer contre les écueils, navires & passagers. En vain l'Océan soulevait ses flots irrités, en vain il applanissait son onde menaçante. La surface riante de ses eaux tranquilles était un appas incapable d'attirer les hommes dans le piège. L'art destructeur de la navigation était encore ignoré. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort ; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnait par ignorance ; nous nous empoisonnons à force d'art.

Indè casus postquam ac pelles ignemque parâ-  
runt,

Et mulier conjuncta viro concessit in unum ;

Castaque privatæ Veneris connubia læta

Cognita sunt , prolemque ex se vidêre crea-  
tam :

Tum genus humanum primùm mollescere cœ-  
pit ;

Ignis enim curavit , ut alia corpora frigus

Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre ;

Et Venus imminuit vires ; puerique parentum

Blanditiis facilè ingenium fregère superbum.

Tunc & amicitiam cœperunt jungere , habentes

Finitima inter se , nec lædere , nec violare ;

Et pueros commendârunt , muliebrique sæ-  
clum ;

Vocibus & gestu cùm balbè significarent ,

Imbecillorum esse æquum miseret omnium.

Non tamen omnimodis poterat concordia gi-  
gni ;

Sed bona magnaue pars servabant fœdera casti ;

Aut genus humanum jam tum foret omne pe-  
remptum ,

Nec potuisset adnuc perducere sæcla progago.

At varios linguæ sonitus Natura subegit :

Enfin lorsqu'on eut connu l'usage des cabanes, de la dépouille des bêtes & du feu ; lorsque la femme se fut retirée à part avec l'époux qui s'était joint à elle, lorsque les plaisirs de l'amour eurent été restraints aux douceurs d'un chaste hymen, & que les parens virent autour d'eux une famille qui faisait partie d'eux-mêmes, l'espece humaine commença dès-lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid. La voûte des cieux ne fut plus un toit suffisant. L'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva les forces. Les tendres caresses des enfans adoucirent sans peine le naturel farouche des peres. Alors ceux dont les habitations se touchaient, commencerent à former entr'eux des liaisons, convinrent de s'abstenir de l'injustice & de la violence, de protéger réciproquement les femmes & les enfans ; faisant entendre dès-lors même, par leurs gestes & leurs sons inarticulés, que la pitié est une justice due à la faiblesse. Cependant cet accord ne pouvait pas être général : mais le plus grand nombre & les plus raisonnables observerent fidèlement les loix établies. Sans cela le genre humain aurait été entièrement détruit ; & n'aurait pu se propager de race en race jusqu'à nos jours.

**La Nature apprit ensuite aux hommes à varier**

Mittere, & utilitas expressit nomina rerum;  
 Non aliâ longè ratione, atque ipsa videtur  
 Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ;  
 Cùm facit, ut digito, quæ sint præsentia, mon-  
 trent :

Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti:  
 Cornua nata priùs vitulo quàm frontibus extent,  
 Illis iratus petit, atque infensus inurget.

At catuli pantherarum scymnique leonum  
 Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repu-  
 gnant,

Vixdum cùm ipsis sunt dentes unguesque creati:  
 Alituum porrò genus alis omne videmus  
 Fidere, & à pennis tremulum petere auxiliatum.

Proinde putare aliquem tum nomina distri-  
 buisse

Rèbus, & indè homines didicisse vocabula prima,  
 Desipere est: nam cur hic posset cuncta notare  
 Vocibus, & varios sonitus emittere linguæ,  
 Tempore eodem alii facere id non quisse puten-  
 tur.

Præterea si non alii quoque vocibus usi  
 Inter se fuerant; undè insita notities est  
 Utilitatis, & undè data est haic prima potestas,  
 Quid vellet facere, ut scirent, animoque vide-  
 rent.

les inflexions de leurs voix , & le besoin assigna des noms à chaque chose. Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiemens inarticulés, force les enfans à recourir aux gestes, en indiquant du doigt les objets présens. Car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire usage. Le tauréau furieux menace & frappe déjà de la corne , avant qu'elles commencent à poindre sur son jeune front. Les cruels nourrissons de la panthere & de la lionne se défendent avec leurs griffes , leurs pieds & leurs dents , avant même d'en avoir. Enfin nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs ailes naissantes , & s'aider dans les airs d'un vol chancelant,

Penfer qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets , & que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots ; c'est le comble de la folie. Car s'il a pu désigner chaque chose par des termes & produire les divers sons du langage ; d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose en même tems que lui ?

D'ailleurs, si les autres hommes n'avaient pas encore fait usage de paroles entr'eux, comment en connaissait-on l'utilité ? Comment ce premier inventeur a-t-il pu faire entendre & adopter son projet ? Un seul homme ne pouvait pas réduire

Cogere item plures unus , victosque domare  
 Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent ;  
 Nec ratione docere ullâ , suadereque surdis ,  
 Quid factò esset opus : faciles neque enim pate-  
 rentur ;  
 Nec ratione ullâ sibi ferrent ampliùs aures  
 Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

Postremò, quid in hâc mirabile tantopere est re,  
 Si gènus humanum , cui vox & lingua vigeret ,  
 Pro vario sensu , varias res voce notaret ,  
 Cùm pecudes mutæ , cùm denique sæcla ferarum  
 Dissimiles soleant voces variasque ciere ,  
 Cùm metus aut dolor est , & cùm jam gaudia  
 gliscunt ?  
 Quippe etenim id licet è rebus cognoscere aper-  
 tis,

Inrîtata canum cùm primùm magna Molof-  
 sùm  
 Mollia ricta frémunt , duros nudantia dentes ,  
 Longè alio sonitu rabie districta minantur ,  
 Et cùm jam latrant , & vocibus omnia com-  
 plent :  
 At catulos blandè cùm linguâ lambere ten-  
 tant ,  
 Aut ubi eos jactant pedibus , morfuque peten-  
 tes ,

Suspensis

par la force une multitude entiere, & la contraindre à apprendre sa nomenclature. D'ailleurs comment leur donner des leçons ? Ils ne s'y seraient jamais prêtés ; ils n'auraient pas souffert qu'on leur fatiguât en vain les oreilles d'un bruit inintelligible.

Enfin est-il donc si surprenant qu'avec une voix & une langue, les hommes, suivant qu'ils étaient affectés des différens objets, les aient désignés par des paroles, quand nous voyons les animaux domestiques & les bêtes féroces elles-mêmes faire entendre des sons différens, selon que la crainte, la douleur ou la joie se succedent dans leurs ames ? C'est ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Molosses, dans le premier accès de sa fureur, montre sous ses levres mobiles & retirées deux redoutables rangées de dents, le son menaçant de sa voix differe de celui qu'on entend, lorsqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ses longs aboiemens. Mais quand elle façonne de sa langue caressante les jeunes membres de ses petits, quand elle les foule mollement aux pieds, les agace par des morsures innocentes, les happe doucement :

Suspensis teneros imitantur dentibus haustus ;  
 Longè alio pacto gannitu vocis adulant ,  
 Et cùm deserti baubantur in ædibus , aut cùm  
 Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.

Denique non hinnitus item differre videtur  
 Inter equos , ubi equus , florenti ætate , juven-  
 cus

Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris ,  
 Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma ;  
 At cùm sis aliàs concussis artibus hinnit ?

Postremò genus alituum , variæque volu-  
 cres ,

Accipitres atque ossifragæ mergique marinis  
 Fluctibus in salis victum vitamque petentes ,  
 Longè alias alio jaciunt in tempore voces ,  
 Et cùm de victu certant prædâque repugnant.

Et partim mutant cum tempestatibus unâ  
 Rancifones cantus ; cornicum ut sæcla vetusta  
 Corvorumque greges , ubi aquam dicuntur & im-  
 bres

Postcere , & interdum ventos auraſque vocare :  
 Ergò si varii sensus animalia cogunt ,  
 Muta tamen cùm sint , varias emittere voces ;  
 Quantò mortales magis æquum est tum potuisse  
 Dissimiles aliâ atque aliâ res voce notare ?

& sans appuyer la dent, le rendre murmure de sa voix maternelle ne ressemble ni aux hurlemens plaintifs par lesquels elle déplore sa solitude, ni aux accens douloureux avec lesquels elle fuit en rampant le châtiment qui la menace.

Le jeune coursier fait-il entendre le même hennissement, lorsqu'animé par les aiguillons de l'amour, il bondit furieux au milieu des jumens, & lorsque ses larges narines frémissent au bruit des armes, ou lorsqu'une autre émotion agite ses membres ?

Enfin les volatiles, les oiseaux de toute espèce, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche sa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris selon les circonstances, sur-tout quand ils disputent leur subsistance ou qu'ils défendent leur proie.

Il y en a même dont la voix-rauque change avec les saisons. Telles sont les corneilles vivaces, & ces troupes de corbeaux dont les croassemens annoncent & appellent (suivant l'opinion commune) les vents, la pluie & les orages. Si donc les différentes sensations des animaux leur font proférer des sons différens, tout muets qu'ils sont ; combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait pu désigner les divers objets par des sons particuliers ?

Illud in his rebus tacitus ne fortè requi-  
ras,

Fulmen detulit in terras mortalibus ignem  
Primitus ; indè omnis flammaram diditur ar-  
dor ;

Multa videmus enim cœlestibus incita flam-  
mis

Fulgere, cùm cœli donavit plaga vapores ;  
Et ramosa tamen cùm ventis pulsa vacillans  
Æstuat in ramos incumbens arboris arbor ,  
Exprimitur validis extritus viribus ignis ,  
Et micat interdum flammæ fervidus ardor ,  
Mutua dum inter se rami stirpesque terun-  
tur :

Quorum utrumque dedisse potest mortalibus  
ignem.

Indè cibum coquere ac flammæ mollire va-  
pore

Sol docuit , quoniam mitescere multa vide-  
bant

Verberibus radioꝝum atque æstu victa per agros ;  
Inque dies magis hi victum vitamque prio-  
rem

Commutare novis monstrabant rebus & igni ;  
Ingenio qui præstabant & corde vigebant.

Condere cœperunt urbes arcemque locare

Maintenant, ô Memmius, pour prévenir une question que vous me faites peut-être intérieurement, sçachez que c'est la foudre qui a apporté le feu sur la terre, qu'elle est le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouissons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embrasés par les feux célestes, quand l'air orageux lance les flammes sur la terre ? Cependant comme on voit souvent un arbre touffu, agité par les vents, s'échauffer en heurtant les branches d'un autre arbre, au point que la collision devenant plus forte exprime des étincelles, & fait quelquefois briller des feux ardens, au milieu de ce frottement mutuel des rameaux ; on peut assigner au feu ces deux origines.

Ensuite les premiers hommes, voyant que les rayons du soleil adoucissaient & mûrissaient toutes les productions terrestres, essayèrent de cuire & d'amollir leurs alimens par l'action de la flamme. Et ceux dont le génie était plus inventif & l'esprit plus pénétrant, introduisaient tous les jours par le moyen du feu de nouveaux changemens dans la nourriture & l'ancienne manière de vivre.

Alors les Rois commencèrent à bâtir des villes

Præsidium Reges ipsi sibi perfugiumque ;  
 Et pecudes & agros divisère , atque dedère  
 Pro facie cujusque & viribus ingenioque ,  
 Nam facies multùm valuit , viresque vigebant :  
 — Posteriùs res inventa est , aurumque reper-  
 tum ,

Quod facilè & validis & pulchris dempsit ho-  
 norem :

*Divitioris enim sectam pberumque sequuntur ,  
 Quàmlibet & fortes & pulchro corpore croti.*

Quòd si quis verâ vitam ratione gubernet ,  
 Divitiæ grandes homini sunt , vivere parcè  
 Æquo animo : neque enim est unquam penuria  
 parvi :

At claros se homines voluère esse atque poten-  
 tes ,

Ut fundamento stabili fortuna maneret ,  
 Et placidam possent opulenti degere vitam :  
 Nequicquam , quoniam ad summum succedere  
 honorem

Certantes , iter infestum fecère viai ,  
 Et tamen è summo quasi fulmen dejicit ictos  
 Invidia interdum contemptim in Tartara tetra ;  
 Ut satiùs multò jam sit parere quietum ,  
 Quàm regere imperio res velle , & regna tenere :  
 Proinde sine incassum defessi sanguine sudent ,  
 Angustum per iter luctantes ambitionis ;

& à construire des forteresses, pour y trouver leur défense & leur asyle; ce furent eux qui réglèrent le partage des troupeaux & des terres à proportion de la beauté, de la force du corps & des qualités de l'esprit : car ces avantages naturels étaient les premières distinctions. On imagina ensuite la richesse ; on découvrit l'or qui ôta sans peine à la force & à la beauté leur prééminence ; car *la force & la beauté vont d'elles-mêmes grossir la cour des riches.*

Si l'on se conduisait par les conseils de la raison, la suprême richesse serait la modération & l'égalité d'ame ; car *on ne manque jamais quand on desire peu.* Mais les hommes ont voulu se rendre puissans & illustres, pour établir leur fortune sur des fondemens solides, & mener ainsi une vie tranquille au sein de l'opulence. Vains efforts ! le concours de ceux qui aspirent à la grandeur, en a rendu la route périlleuse ; & s'ils arrivent au faite, l'envie comme la foudre, les précipite souvent dans les horreurs d'une mort humiliante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement, que d'ambitionner le trône & la souveraine autorité ? Laissez-les, ces malheureux, s'épuiser, se souiller de sang & de sueur, se débattre sur l'étroit sentier des honneurs ; laissez-les, puisqu'ils ne voient pas que l'envie, sembla-

Invidiâ quoniam, ceu fulmine, summa vaporant  
 Plerumque, & quæ sunt aliis magis edita cunq̃ue :  
 Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque  
 Res ex auditis potius, quàm sensibus ipsis :  
 Nec magis id nunc est, nec erit mox, quàm fuit  
 antè.

Ergò, regibus occisis, subversa jacebat  
 Pristina majestas soliorum & scepra superba ;  
 Et capitis summi præclarum insigne, cruen-  
 tum,  
 Sub pedibus volgi, magnum lugebat hono-  
 rem :

Nam *cupide conculcatur nimis antè metutum.*

Res itaque ad summam fæcem turbasque redi-  
 bat,

Imperium sibi cum ac summatum quisque pete-  
 bat :

Indè magistratum partim docuere creare,

Juraque constituere, ut vellent legibus uti ;

Nam genus humanum defessum vi colere ævum,

Ex inimicitiis languebat ; quò magis ipsum

Sponte suâ cecidit sub leges arctaque jura ;

Acriùs ex irâ quòd enim se quisque parabat

Ulcisci, quàm nunc concessum est legibus æquis,

Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere  
 ævum :

Undè metus maculat pœnarum præmia vitæ ;

ble à la foudre , ramasse tous ses feux sur les lieux les plus élevés ; puisqu'ils ne jugent que sur l'autorité d'autrui , & ne desirent que sur parole , sans consulter leurs propres sens. Ce que les hommes font aujourd'hui , ils le feront encore , ils l'ont toujours été.

^ Ainsi après le meurtre des Rois , les débris des trônes & des sceptres demeuraient confondus dans la poussière , sans respect pour leur ancienne majesté : & ces ornemens superbes de la tête des princes , foulés aux pieds des peuples & souillés de sang , paraissaient regretter leur ancienne place. Car *on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte.* L'autosité retourna donc alors au peuple & à la multitude : comme chacun voulait commander & s'ériger en souverain , on choisit parmi eux un certain nombre de magistrats , on institua des loix auxquelles on se soumit volontairement. Car les hommes las de vivre sous l'empire de la violence , épuisés d'ailleurs par les inimitiés particulières , eurent moins de peine à recevoir le frein des loix & de la justice ; & comme le ressentiment portait la vengeance plus loin que les loix ne le permettent aujourd'hui • ils s'ennuyèrent de cet état de violence & d'anarchie. De là cette crainte d'être puni qui empoisonne tous les plaisirs de la vie. L'homme

Circumretit enim vis atque injuria quemque ,  
Atque , undè exorta est , ad eum plerumque re-  
vertit ;

Nec facile est placidam ac pacatam degere vi-  
tam ,

Qui violat factis communia foedera pacis ;  
Etsi fallit enim Divûm genus humanumque ,  
Perpetuò tamen id fore clam diffidere debet ;  
Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquen-  
tes ,

Aut morbo delirantes procrâxe ferantur ,  
Et celata diu in medium peccata dedisse.

Nunc quæ causa Deûm per magnas numina  
gentes

Pervolgârit , & ararum compleverit urbes ,  
Suscipiendaque curârit solennia sacra ,  
Quæ nunc in magnis florent sacra rebu' locif-  
que ;

Undè etiam nunc est mortalibus insitus hor-  
ror ,

Qui delubra Deûm nova toto suscitât orbi  
Terrarum , & festis cogit celebrare diebus ,  
Non ita difficile est rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum Divûm , mortalia sæ-  
cla ,

injuste & violent s'enlace lui-même dans ses propres filets ; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur ; & il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pact social. Quand même il se serait caché aux Dieux & aux hommes , il doit être dans des allarmes continuelles que son délit ne soit découvert. Car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui , en songe ou dans le délire de la maladie , se sont souvent accusés eux-mêmes , & ont révélé des crimes qui avaient été tenus secrets pendant long-tems.

Maintenant quelle cause a répandu chez tous les peuples de la terre la croyance de l'existence des Dieux , a rempli les villes d'autels , a institué les cérémonies religieuses , ces pompes augustes par-tout en usage aujourd'hui , & qui précèdent toutes les entreprises importantes ; quelle est aussi l'origine de ces sombres terreurs dont les mortels sont pénétrés , qui tous les jours leur font ériger aux Dieux de nouveaux temples sur toute la face de la terre , & célébrer des fêtes en l'honneur des immortels ? Il n'est pas difficile de rendre raison de ces opinions & de ces usages superstitieux.

C'est que les hommes , dès ces premiers tems ,

Egregias animo facies vigilante videbant,  
 Et magis in somnis mirando corporis auctu:  
 His igitur sensum tribuebant, propterea quòd  
 Membra movere videbantur, vocesque super-  
 bas

Mittere, pro facie præclarâ & viribus amplis.

Æternamque dabant vitam, quia semper co-  
 rum

Suppeditabatur facies & formæ manebat  
 [ Et manet omninò ] & quòd tantis viribus auc-  
 tos

Non temerè ullâ vi convinci posse putabant.  
 Fortunisque ideò longè præstare putabant,  
 Quòd mortis timor haud quemquam vexaret  
 eorum,  
 Et simul in somnis quia multa & mira vide-  
 bant

Efficere, & nullum capere ipsos indè laborem.

Præterea cœli rationes, ordine certo,  
 Et varia annorum cernebant tempora verti;  
 Nec poterant, quibus id fieret, cognoscere cau-  
 sis:

Ergò perfugium sibi habebant omnia Divis  
 Tradere, & illorum nutu facere omnia flecti.

voyaient, même en veillant, des simulacres surnaturels que l'illusion du sommeil exagèrait encore à leur imagination. Ils leur attribuaient du sentiment, parce qu'ils paraissaient mouvoir leurs membres, & parler d'un ton impérieux, proportionné à leur port majestueux & à leurs forces démesurées.

Ils les supposaient immortels, parce que (comme la beauté des Dieux est inaltérable) ces phanômes célestes se présentaient toujours à eux sous les mêmes traits; & parce qu'avec des forces aussi grandes, ils ne croyaient pas qu'aucune action destructive pût jamais triompher d'eux. Ils ne doutaient pas non plus qu'ils ne fussent parfaitement heureux, parce que la crainte de la mort ne leur inspirait aucune alarme, & parce qu'ils leur voyaient en songe opérer un grand nombre de merveilles, sans aucune fatigue de leur part.

D'un autre côté, comme ils remarquaient l'ordre constant & régulier du ciel, & le retour périodique des saisons, sans pouvoir pénétrer les causes de ces phénomènes; ils n'avaient d'autre ressource que d'attribuer tous ces effets aux Dieux, & d'en faire les arbitres souverains de la nature & les dispensateurs de tous les événemens.

In cœloque Deum sedes & templa locarunt ;  
 Per cœlum volvi quia sol & luna videntur ,  
 Luna, dies & nox & noctis signa severa ,  
 Noctivagæque faces cœli flammæque volan-  
 tes ,  
 Nubila , ros , imbres , nix , venti , fulmina ,  
 grando ,  
 Et rapidi fremitus , & murmura magna mina-  
 rum .

O genus infelix humanum , talia Divis  
 Cum tribuit facta , atque iras adjunxit acer-  
 bas !

Quantos tum gemitus ipsi sibi , quantaque nobis  
 Voluera , quas lacrymas pepêrere minoribu' nos-  
 tris ?

Nec pietas ulla est velatum sæpe videri  
 Vertier ad lapidem , atque omnes accedere ad  
 aras ,  
 Nec procumbere humi prostratum , & pandere  
 palmas

Ante Deum delubra , nec aras sanguine multo  
 Spargere quadrupedum , nec votis neçtere vota ;  
 Sed magè pacatâ posse omnia mente tueri :  
 Nam cum suspicimus magni cœlestia mundi  
 Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,  
 Et venit in mentem solis lunæque viarum ;

La demeure & le palais des immortels furent placés dans les cieux ; parce que c'est là que le soleil & la lune paraissent faire leur révolution ; c'est de là que nous viennent le jour & la nuit , & les flambeaux errans qui brillent dans les ténèbres, les feux volans , les nuages , la rosée , les pluies , la neige , les vents , la foudre , la grêle & le tonnerre rapide dont les longs murmures semblent annoncer la vengeance des Dieux.

O hommes infortunés , d'avoir attribué tous ces effets à la Divinité , & de l'avoir armée d'un courroux inflexible ! que de gémissemens il leur en a dès-lors coûté ! que de plaies ils nous ont faites ! quelle source de larmes ils ont ouverte à nos descendans !

La piété ne consiste pas à se tourner souvent , la tête voilée , devant une pierre , à fréquenter tous les temples , à se prosterner contre terre , à élever ses mains vers les statues des Dieux , à inonder les autels du sang des animaux , & à entasser vœux sur vœux , mais bien plutôt à regarder tous les événemens d'un œil tranquille. En effet , quand on contemple , au dessus de sa tête , ces immenses voûtes du monde , & ce firmament parsemé d'étoiles : quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil & de la lune ; alors

Tunc aliis oppressa malis in pectore cura  
 Illa quoque expergefactum caput etigere iu-  
 fit,

Ecquæ fortè Deûm nobis immensâ potestas  
 Sit, vario motu quæ candida sidera verset ;  
 Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,  
 Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,  
 Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi  
 Hunc tanti motus possint perferre laborem ;  
 An divinitus æternâ donata salute,  
 Perpetuò possint ævi labentia tractu,  
 Immensâ validas ævi contemnere vires.

Præterea cui non animus formidine Divûm  
 Contrahitur ? cui non conrepunt membra pa-  
 vore,  
 Fulminis horribili cùm plagâ torrida tellus  
 Contremit, & magnum percutrant murmuræ  
 cœlum ?  
 Non populi gentesque tremunt ? regesque su-  
 perbi  
 Conripiunt Divûm perculsi membra timore,  
 Ne quod ob admissum fœdè dictumve superbe,  
 Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum ?  
 Summa etiam cùm vis violenti per mare ventri  
 Induperatorem classis super æquora verrit,

une inquiétude , que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée , se réveille tout-à-coup au fonds des cœurs ; on se demande s'il n'y aurait pas quelque Divinité toute-puissante qui mût à son gré ces globes éclatans. L'ignorance des causes rend l'esprit perplexe & vacillant. On recherche si le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin , jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier ; ou si marqué par les Dieux du sceau de l'immortalité , il pourra pendant une infinité de siècles , braver les efforts puissans d'une éternelle durée.

Mais outre cela, quel est l'homme dont le cœur ne soit pas pénétré de la crainte des Dieux , & dont les membres glacés d'effroi , ne se traînent , pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre , lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament ? Les peuples & les nations ne sont-ils pas consternés ? Et le superbe Despote , frappé de crainte , n'embrasse-t-il pas étroitement les statues de ses Dieux , tremblant que le moment redoutable ne soit arrivé d'expier toutes les actions criminelles, tous ses ordres tyranniques ? Et quand les vents impétueux , déchaînés sur les flots , balaient devant eux le commandant

Cum validis pariter legionibus atque elephantis,  
 Non Divûm pacem votis adit, ac præce quaerit  
 Ventorum pavidus paces animasque secundas?  
 Nequicquam; quoniam violento turbine sæpe  
 Conreptus nihilo ferrur minùs ad vada lethi:  
 Usque adeò res humanas vis abdita quædam  
 Obterit, & pulchros fasces sævasque secures  
 Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.  
 Denique sub pedibus tellus cum tota vacillat,  
 Concussæque cadunt urbes, dubiæque minas-  
 tur,

Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,  
 Atque potestates magnas, mirasque relinquunt  
 In rebus vires Divûm, quæ cuncta gubernent?

Quod superest, æs atque aurum ferrumque  
 repertum est,

Et simul argenti pondus plumbique potestas,  
 Ignis ubi ingentes sylvas ardore cremârat,  
 Montibus in magnis, seu cœli fulmine misso;  
 Sive quòd inter se bellum sylvestre gerentes,  
 Hostibus intulerant ignem, formidinis ergo;  
 Sive quod, inducti terræ bonitate, volebant  
 Pandere agros pingues, & pascua reddere rura;  
 Sive feras interficere, & ditescere prædâ:  
 Nam foveâ atque igni priùs est venarier or-  
 tum,

de la flotte avec ses légions & ses éléphants, ne tâche-t-il pas d'appaîser la Divinité par ses vœux, & d'obtenir à force de prières des vents plus favorables ? mais en vain. Emporté par un tourbillon violent, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils. Tant il est vrai qu'une certaine force secrète se joue des événemens humains, & paraît se plaire à fouler aux pieds la hache & les faisceaux. Enfin quand la terre entière vacille sous nos pieds, quand les villes ébranlées s'éroulent ou menacent ruine, est-il surprenant que l'homme, plein de mépris pour sa faiblesse, reconnaisse une puissance supérieure, une force surnaturelle & divine qui règle à son gré l'univers ?

Au reste, l'or & l'argent, l'airain, le fer & le plomb ont été découverts, quand le feu eut consumé de vastes forêts sur les montagnes ; soit par la chute de la foudre ; soit que les hommes en combattant dans les bois, employassent la flamme pour effrayer leurs ennemis ; soit qu'engagés par la bonté du sol, ils voulussent convertir les forêts en terres labourables ou en prairies ; soit enfin pour détruire plus facilement les bêtes féroces & s'enrichir de leurs dépouilles. Car on se servait pour la chasse de fossés & de feu, avant d'entourer les bois de filets, & de

Quàm sepire plagis saltum canibusque ciere :  
 Quidquid id est , quâcunque è causâ flammeus  
 ardor

Horribili sonitu silvas exederat altis  
 Ab radicibus , & terram percoxerat igni ;  
 Manabat venis ferventibus , in loca terræ  
 Concava conveniens , argenti rivus & auri ,  
 Ætis item & plumbi ; quæ cùm concreta videbant  
 Posterius clâro in terris splendere colore ,  
 Tollebant nitido capti lævique lepore ;  
 Et simili formata videbant esse figurâ ,  
 Atque lacunarum fuerant vestigia cuique ;  
 Tum penetrabat eos posse hæc liquefacta calore ,  
 Quamlibet in formam & faciem decurrere re-  
 rum ,

Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse  
 Mucronum duci fastigia procudendo ,  
 Ut sibi tela parent silvasque excidere possint ,  
 Materiem lævare , dolare , ac radere tigna ,  
 Et terebrare etiam ac pertundere perque forare :  
 Nec minùs argento facere hæc auroque parabant ,  
 Quàm validi primùm violentis viribus æris ;  
 Nequicquam , quoniam cedebat victa potestas ,  
 Nec poterat pariter durum sufferre laborem ;  
 Nam fuit in pretio magis æs , aurumque jacebat  
 Propter inutilitatem , hebeti mucrone retusum ;  
 Nunc jacet æs , aurum in summum successit ho-  
 norem :

les battre avec une meute, Quoi qu'il en soit ; quelle qu'ait été la cause de l'incendie ; quand la flamme pétillante eut dévoré les forêts jusqu'à la racine & cuit la terre par son ardeur, des ruisseaux d'or & d'argent, d'airain & de plomb, après avoir coulé dans les veines brûlantes du globe, se rassemblèrent dans les cavités, & s'y étant durcis & consolidés, on les vit briller ensuite au sein de la terre, & on les recueillit avec soin à cause de leur éclat & de leur beauté. On remarqua qu'ils avaient la même forme que les cavités d'où on les tirait, ce qui fit conjecturer qu'on pouvait, en les fondant au feu, leur faire prendre toutes les formes & les figures possibles, & en les frappant, les étendre, les amincir & les armer même d'une pointe aiguë ; on vit qu'alors ils étaient propres à faire des armes, à couper des forêts, à polir & à façonner les matériaux, à équarrir les poutres, à percer, à excaver, à creuser. On voulut d'abord employer l'or & l'argent aux mêmes usages que l'airain ; mais on ne put y réussir, Ces deux métaux n'avaient pas assez de consistance, & ne pouvaient résister à la fatigue. Aussi l'airain fut-il préféré dans ces premiers tems ; & l'or dont la pointe s'émoûssait trop facilement, fut négligé comme un métal inutile. Aujourd'hui c'est l'airain qu'on dédaigne, & l'or s'est emparé de toute la con-

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum ;  
 Quod fuit in pretio , fit nullo denique honore ;  
 Porrò aliud succedit & è contemptibus exit ,  
 Inque dies magis appetitur , floretque reper-  
 tum

Laudibus , & miro est mortales inter honore.

Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta  
 Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmi:  
 Arma antiqua manus, unguis dentesque fue-  
 runt,

Et lapides & item silvarum fragmina rami,  
 Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita  
 primum :

Posteriùs ferri vis est ærisque reperta ;  
 Et prior æris erat quam ferri cognitus usus ;  
 Quò facilis magis est natura & copia major :  
 Ære solum terræ tractabant, æreque belli  
 Miscebant fluctus, & volnera vasta crebant,  
 Et pecus atque agros adimebant ; nam facilè  
 ollis

Omnia cedebant armatis nuda & inerma :  
 Indè minutatim processit ferreus ensis ,  
 Versaque in opprobrium species est falcis abenz ;  
 Et ferro cœpère solum proscindere terræ ,  
 Exæquataque sunt cæperi certamina belli.

Et priùs est armatum in equi conscendere col-  
 tas ,

fidération. Ainsi la révolution des siècles change le sort de tous les êtres. On méprise ce qu'on estimait ; on attache de la valeur à ce qu'on dédaignait ; on le desire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges ; il tient le premier rang parmi les humains.

Vous êtes maintenant à portée de deviner par vous-même , comment on découvrit l'usage du fer. Les premières armes étaient les ongles, les mains , les dents , les pierres & les branches d'arbres , ensuite la flamme & le feu , quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que long-tems après , qu'on connut les propriétés du fer & de l'airain. Mais l'usage de l'airain précéda celui du fer , parce qu'il était plus aisé à travailler & plus commun. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre ; c'était avec l'airain qu'on livrait les combats , qu'on faisait la mort & qu'on s'emparait des troupeaux & des champs. Nud & sans défense pouvait-on résister à des gens armés ? Insensiblement le fer se convertit en épée ; la faux d'airain fut rejetée avec mépris. Ce fut avec le fer qu'on déchira le sol, & qu'on décida le sort des batailles dont les événemens sont si incertains.

On imagina de presser les flancs du coursier ,

Et moderarier hunc frænis , dextrâque vigere ;  
 Quàm bijugo curru belli tentare pericla ;  
 Et bijugo priùs est , quàm bis conjungere bi-  
 nos ,

Et quàm falciferos inventum ascendere currus :  
 Indè boves Lucas turrìto corpore tetros  
 Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni  
 Sufferre , & magnas Martis turbare catervas :  
 Sic alið ex alio peperit discordia tristis ,  
 Horribile humanis quod gentibus esset in ar-  
 mis ;

Inque dies belli terroribus addidit augmèn :  
 Tentârunt etiam tauros in mœnere belli ,  
 Expertique sues sævos sunt mittere in hostes ;  
 Et validos Parthi præ se misère leones ,  
 Cum ductoribus armatis sævisque magistris ,  
 Qui moderarier hos possent vinclisque tenere :  
 Nequicquam , quoniam permistâ cæde calen-  
 tes ,

Turbabant sævi nullo discrimine turmas ,  
 Terrificas capitum quatientes undique cristas ;  
 Nec poterant equites fremitu perterrita equo-  
 rum

Pectora mulcere , & frænis convertere in hos-  
 tes :

Inritata lææ jaciebant corpora saltu  
 Undique , & advorsùm venientibus ora pete-  
 bant ,

& de régler ses mouvemens avec les rênes , en combattant de la main droite , avant d'affronter les hazards de la guerre sur un char à deux chevaux ; & cette dernière invention précéda l'attelage de quatre coursiers & l'usage des chars armés de faux. Ensuite le Carthaginois apprit au monstrueux quadrupede dont le dos porte des tours & dont la trompe flexible se replie comme un serpent , à supporter les blessures & à répandre le trouble dans les armées. Ainsi la discorde sanguinaire n'inventa que l'un après l'autre les moyens de destruction , en ajoutant chaque jour un surcroît d'horreur à la guerre. On essaya même dans les combats la fureur des taureaux. On dressa au meurtre les sangliers cruels. Les Parthes se firent précéder par des lions effrayans avec des conducteurs armés , maîtres terribles , destinés à modérer leur ardeur & à les tenir dans les chaînes. Mais en vain. Ces redoutables animaux échauffés par le sang & le carnage , portaient le trouble par-tout indistinctement , & faisaient flotter de tous côtés leurs monstrueuses crinieres. Les cavaliers ne pouvaient rassurer leurs coursiers de l'effroi que leur causaient ces affreux rugissemens , ni les faire avancer à l'aide du mors vers l'ennemi. Les lionnes furieuses s'élançaient en bondissant d'une armée à l'autre , présentaient leur gueule menaçante à tout ce qu'elles rencon-

Et nec-opinantes à tergo diripiebant,  
 Deplexæque dabant in terram volnere vinc-  
 tos,

Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis;  
 Jactabantque fues tauri pedibusque terebant,  
 Et latera ac ventres hauribant subter equo-  
 rum

Cornibus, ad terramque minanti mente rue-  
 bant.

At validis socios cædebant dentibus apri,  
 Tela infracta suo tingentes sanguine sævi,  
 Permistasque dabant equitum peditumque rui-  
 nas.

Nam transversa feros exhibant dentis adactus  
 Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;  
 Nequicquam, quoniam à nervis succisa vide-  
 res

Concidere, atque gravi terram consternere casu:  
 Sic quos antè domi domitos satis esse puta-  
 bant,

Efferviscere cernebant in rebus agendis,  
 Volneribus, clamore, fugâ, terrore, tumultu;  
 Nec poterant ullam partem reducere eorum:  
 Diffugiebat enim varium genus omne fera-  
 rum:

Ut nunc sæpe boves Lucæ, ferro malè mactæ;  
 Diffugiunt, fera facta suis cùm multa dedère:  
 Sic fuit, ut facerent; sed vix adducor, ut antè;

traient, attaquaient leur proie paderriere, la faisaient tomber sous leurs coups, & la déchiraient avec leurs griffes & leurs dents. Les taureaux enlevaient & foulaient aux pieds les sangliers, plongeaient leurs cornes sous le ventre & dans le flanc des coursiers, & les menaçaient encore après les avoir terrassés. Les sangliers de leur côté faisaient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses; ils teignaient de leur sang les traits brisés de leur peau, & irrités de nouveau par ces blessures, ils confondaient sous leurs coups les cavaliers & les fantassins. En vain les chevaux se détournaient de la direction de leurs dents & se dressaient sur leurs pieds de derriere. Vous auriez vu leurs jarrets tranchés en un moment, abandonner la masse de leur corps à une pesante chute. Ainsi ces animaux furieux, qu'on croyait avoir domptés par les exercices domestiques, on les voyait au milieu de l'action, des blessures, des cris, de la fuite, de la terreur & du tumulte, reprendre leur naturel féroce; il était impossible d'en ramener aucun, ils se dispersaient chacun de son côté. En un mot, ils faisaient ce que font encore aujourd'hui parmi nous les éléphants blessés à la guerre, qui fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils sont faits pour défendre. Néanmoins je ne puis me persuader

Et nec-opinantes à tergo diripiebant ,  
 Deplexæque dabant in terram volnere vine-  
 tos ,

Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis ;  
 Jactabantque fues tauri pedibusque terebant ,  
 Et latera ac ventres hauribant subter equo-  
 rum

Cornibus , ad terramque minanti mente rue-  
 bant.

At validis socios cædebant dentibus apri ,  
 Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi ,  
 Permistasque dabant equitum peditumque rui-  
 nas.

Nam transversa feros exhibant dentis adactus  
 Jumenta , aut pedibus ventos erecta petebant ;  
 Nequicquam , quoniam à nervis succisa vide-  
 res

Concidere , atque gravi terram consternere casu :  
 Sic quos antè domi domitos satis esse puta-  
 bant ,

Efferviscere cænebant in rebus agendis ,  
 Volneribus , clamore , fugâ , terrore , tumultu ;  
 Nec poterant ullam partem reducere eorum :  
 Diffugiebat enim varium genus omne fera-  
 rum :

Ut nunc sæpe boves Lucæ , ferro malè mactæ ;  
 Diffugiunt , fera facta suis cùm multa dedère :  
 Sic fuit , ut facerent ; sed vix adducor , ut antè ;

traient, attaquaient leur proie par derrière, la faisaient tomber sous leurs coups, & la déchiraient avec leurs griffes & leurs dents. Les taureaux enlevaient & foulaient aux pieds les sangliers, plongeant leurs cornes sous le ventre & dans le flanc des coursiers, & les menaçaient encore après les avoir terrassés. Les sangliers de leur côté faisaient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses; ils teignaient de leur sang les traits brisés de leur peau, & irrités de nouveau par ces blessures, ils confondaient sous leurs coups les cavaliers & les fantassins. En vain les chevaux se détournaient de la direction de leurs dents & se dressaient sur leurs pieds de derrière. Vous auriez vu leurs jarrets tranchés en un moment, abandonner la masse de leur corps à une pesante chute. Ainsi ces animaux furieux, qu'on croyait avoir domptés par les exercices domestiques, on les voyait au milieu de l'action, des blessures, des cris, de la fuite, de la terreur & du tumulte, reprendre leur naturel féroce; il était impossible d'en ramener aucun, ils se dispersaient chacun de son côté. En un mot, ils faisaient ce que font encore aujourd'hui parmi nous les éléphants blessés à la guerre, qui fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils sont faits pour défendre. Néanmoins je ne puis me persuader

Non quierint animo præsentire atque videre ;  
 Quàm commune malum fuerat fœdumque futu-  
 rum :

Et magis id possis factum contendere in omni ;  
 In variis mundis , variâ ratione creatis ,  
 Quàm certo atque uno terrarum quolibet orbi :  
 Sed facere id non tam vineendi spe volue-  
 runt ,  
 Quàm dare , quod gement hostes , ipsique  
 perire ,  
 Qui numero diffidebant , armisque vacabant

Nexilis antè fuit vestis , quàm textile tegmen ;  
 Textile post ferrum est ; quia ferro tela pa-  
 rantur :

Nec ratione aliâ possunt tam lævia gigni  
 Infilia , ac fusi , & radii , scapique sonantes.

Et facere antè viros lanam Natura coëgit ;  
 Quàm muliebri genus ; nam longè prættat in  
 arte ,

Et solertius est multò genus omne virile :  
 Agricolaæ donec vitio vertère severi ,  
 Ut muliebribus id manibus concedere vellent ;  
 Atque ipsi potiùs durum sufferre laborem ;  
 Atque opere in duro durarent membra , manus-  
 que.

que les hommes n'aient pas prévu les malheurs communs qui résulteraient pour eux de cet usage ; avant d'en avoir été les victimes ; & j'aimerais autant que vous en fîssiez une loi générale, commune à tous les mondes différemment constitués par la Nature, que de les restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette barbare idée. Mais ceux qui se défiaient de leur nombre & qui n'avaient pas d'autres armes, voulurent en périssant eux-mêmes, rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

On nouait les vêtements avant d'en faire des tissus. L'art du Tisserand suivit la découverte du fer. C'était avec le fer seul qu'on pouvait se procurer des instrumens aussi délicats que la machine, le fuseau, la navette & la lame.

La Nature força les hommes à travailler la laine, avant d'employer les femmes à ces ouvrages ; parce que les hommes sont plus industrieux & plus propres à exceller dans les arts. Mais le mâle laboureur leur en ayant fait un crime, ils abandonnerent cette occupation aux mains des femmes, & garderent pour eux les travaux les plus pénibles, les exercices les plus propres à endurcir & à fortifier leurs membres.

At specimen sationis, & insitionis origo  
 Ipsa fuit rerum primùm Natura creatrix:  
 Arboribus quoniam baccæ, glandesque caducæ  
 Tempestiva dabant pullosum examina subter.  
 Undè etiam libitum est stirpes committere ra-  
 mis,

Et nova defodere in terram virgulta per agros:  
 Indè aliam atque aliam culturam dulcis agelli  
 Tentabant, fructusque feros mansuescere terræ  
 Cernebant indulgendo, blandèque colendo:  
 Inque dies magis in montem succedere sylvas  
 Cogebant, infràque locum concedere cultis:  
 Prata, lacus, rivos, segetes, viætaque læta  
 Collibus & campis ut haberent, atque olea-  
 rum

Carula distinguens inter plaga currere possit  
 Per tumulos, & convalles, camposque pro-  
 fusa:

Ut nunc esse vides vario distincta lepore  
 Omnia, quæ pomis interstita dulcibus ornant,  
 Arbustisque tenent felicibus obsita circum.

At liquidas avium voces imitarier ore  
 Antè fuit multò, quàm lævia carmina cantu  
 Concelebrare homines possent, auresque ju-  
 vare:

Ce fut encore la Nature elle-même qui apprit aux hommes l'art de planter & de greffer, en leur montrant les graines & les glands, qui chacun dans leur saison produisaient sous les arbres d'où ils étaient tombés, un nouvel essaim d'arbrustes. Ce fut sur ce modèle qu'ils essayèrent d'insérer dans les rameaux, des rejettons d'une nature différente, & de planter de nouveaux arbrustes dans les champs. Ils faisaient ainsi tous les jours de nouvelles tentatives sur la culture des terres, & voyaient les fruits les plus sauvages s'adoucir avec des soins & de tendres ménagemens. Ils forcèrent les forêts de se reculer de plus en plus sur la cime des monts, & de céder à la culture les lieux inférieurs; afin que les collines & les plaines ne fussent plus occupées que par les prairies, les lacs, les ruisseaux, les moissons, & les vignobles au milieu desquels serpentaient de longues rangées d'olivier, dirigées dans toute l'étendue des collines, des monticules & des plaines. Ainsi nous voyons encore aujourd'hui les campagnes coupées ou bordées d'arbres fruitiers, offrir à l'œil une variété agréable.

On imitait avec la voix le gazouillement des oiseaux, long-tems avant que des vers harmonieux, soutenus des charmes de la mélodie, flattassent les oreilles. Le sifflement excité par les

Et Zephyri cava per calamorum sibi primùm  
Agrestes docuêre cavas inflare cicutas.

Indè minutatim dulces didicêre querelas,  
Tibia quas fundit digitis pulsata canentùm,  
Avia per nemora, ac sylvas saltusque reperta,  
Per loca pastorum deserta, atque otia dia.

Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas  
In medium, ratioque in luminis eruit oras.

Hæc animos ollis mulcebant, atque juvabant  
Cum sariate cibi: nam tum sunt omnia cordi.  
Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli  
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,  
Non magnis opibus jucundè corpora habebant;  
Præsertim cùm tempestas ridebat, & anni  
Tempora pingebant viridantes floribus herbas:  
Tum joca, tum sermo, tum dulces esse ca-  
chinni

Consuêrant; agrestis enim tum musa vigeat:  
Tum caput atque humeros plexis redimire cor-  
nis,

Floribus & foliis lascivia læta monebat;  
Atque extrà numerum procedere membra mo-  
ventes

Duriter, & duro terram pede pellere matrem:  
Undè oriebantur risus dulcesque cachinni,  
Omnia quod nova tum magis hæc, & mira vi-  
gebant;

Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,

Zéphyr dans le creux des roseaux, apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte animée par des doigts agiles, & accompagnée de la voix, fit entendre ses douces plaintes. Son usage fut découvert dans les forêts écartées, dans les bois, dans les solitudes, & on la doit aux doux loisirs des bergers. Ainsi le tems donne peu à peu naissance aux différens arts, & le génie les perfectionne. Ces amusemens innocens charmaient leurs ennuis, à la suite d'un repas frugal; dans ces momens où le repos est délicieux; souvent même étendus en cercle sur un tendre gazon, au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils se procuraient à peu de frais des plaisirs simples & purs, sur-tout dans la riante saison, quand le printems animait la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur muse agreste prenait son essor. La gaieté leur inspirait d'orner leurs têtes & leurs épaules de couronnes de fleurs & de guirlandes de feuillages; & leurs pieds rustiques frappaient lourdement, sans souplesse & sans mesure cette terre leur mere commune. De là naissaient de douces risées & d'innocens éclats; parce que la nouveauté de ces plaisirs les rendait plus piquans. On se consolait de l'insomnie en pliant sa voix à des accens variés, ou en pro-



TEIT

900

es sur des chafumeaux.  
 Ad'hui nos amusemens  
 et connaissons les regles  
 plus de ressourtes nous  
 mieux que ces anciens  
 enfans de la terre.

Et 2. 7

nt la préférence, si  
 périlleux auparavant.  
 se fait tort aux an-  
 tant nos goûts. Ainsi  
 and : nous avons  
 de feuilles & de  
 les féroces sont tom-  
 Cependant je ne  
 le vêtement grossier  
 générale ; que les  
 périr en trahison,  
 dépouille sanglante,

imples peaux ; c'est  
 qui sont devenus  
 nos combats. Aussi  
 que ces enfans de  
 trahison des animaux  
 froid. Mais à nous  
 e. & les riches bro-

Iucere multimodis voces, & flectere cantus;  
 Et superà calamos unco percurrere labro.  
 Undè etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur;  
 Et numerum servare genus didicêre; neque hile  
 Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,  
 Quàm sylvestre genus capiebat terrigenarum.

Nàm quod adest præstò, nisi quid cognovi-  
 mus antè

Suavius, in primis placet, & pollere videtur;  
 Posteriorque ferè melior res, illa reperta  
 Perdit, & immutat sensus ad pristina quæque  
 Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta  
 Strata cubilia sunt herbis, & frondibus aucta!  
 Pellis item cecidit; vestis contempta ferina  
 est:

Quam reor invidiâ tali tunc esse repertam,  
 Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret;  
 Et tandem inter eos distractum, sanguine multo  
 Disperâsse, neque in fructum convertere quisse.

Tunc igitur pelles, nunc aurum, & purpura  
 curis

Exercent hominum vitam, belloque fatigant.  
 Quò magis in nobis, ut opinor, culpa reser-  
 dit:

Frigis enim nudos sine pellibus excruciat:  
 Terrigenas: at nos nil lædit veste carere:

menant les levres ferrées sur des châlumeaux. Tels sont encore aujourd'hui nos amusemens pendant la veillée : nous connaissons les regles de l'harmonie ; mais avec plus de ressources nous ne sommes pas plus heureux que ces anciens habitans des forêts, tous enfans de la terre.

Car le bien présent obtient la préférence, si nous n'avons rien connu de supérieur auparavant. Mais une nouvelle découverte fait tort aux anciennes, & change entièrement nos goûts. Ainsi nous avons dédaigné le gland : nous avons renoncé à ces simples couches de feuilles & de gazon. Les dépouilles des bêtes féroces sont tombées de même dans le mépris. Cependant je ne doute pas que l'inventeur de ce vêtement grossier n'ait été l'objet de la jalousie générale ; que les autres hommes ne l'aient fait périr en trahison, & n'aient partagé entr'eux sa dépouille sanglante, sans en jouir eux-mêmes.

C'étaient donc jadis de simples peaux ; c'est aujourd'hui l'or & la pourpre qui sont devenus l'objet de nos soucis & de nos combats. Aussi sommes-nous plus coupables que ces enfans de la terre. Ils étaient nus ; la toison des animaux leur était nécessaire contre le froid. Mais à nous qu'importent l'or, la pourpre & les riches bro-

Purpureâ, atque auro, signisque ingentibus aptâ;  
 Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.  
 Ergò hominum genus incassum, frustra que labo-  
 rat;

Semper & in curis consumit inanibus ævum.  
 Nimirum quia non cognovit, quæ sit habendæ  
 Finis, & omninò quoad crescat vera voluptas;  
 Idque minutatim vitam provexit in altum,  
 Et belli magnos commovit funditus æstus.

At vigiles mundi magnum & versatile tem-  
 plum

Sol & luna suo lustrantes lumine circum,  
 Perdocuere homines annorum tempora verti;  
 Et certâ ratione geri rem, atque ordine certo.

Jam validis septi degebant turribus ævum,  
 Et divisa colebatur, discretaque tellus:  
 Tum mare velivolum florebat navibu' pandis:  
 Auxilia, & socios jam pacto foedere habe-  
 bant,

Carminibus cum res gestas cœpere poëtæ  
 Tradere, nec multò priù' sunt elementa re-  
 perta.

Propterea, quid sit priùs actum, respicere ætas  
 Nostra nequit, nisi quæ ratio vestigia mon-  
 trat.

deries , quand nous sommes à l'abri sous une étoffe commune ? Ainsi l'homme se tourmente & s'épuise en vain ; il consume ses jours dans des soins superflus , parce qu'il ne met point de bornes à sa cupidité , parce qu'il ne connaît pas les limites au delà desquelles le véritable plaisir ne croît plus. Voilà ce qui a rendu peu à peu la vie humaine si orageuse , & suscitée tant de guerres cruelles qui bouleversent la société.

Le soleil & la lune , ces deux globes éclatans qui promènent alternativement leur lumière dans le riche palais des cieux , ont fait connaître aux hommes la vicissitude constante des saisons & l'ordre invariable qui regne dans la nature.

Déjà l'homme vivait sous l'abri de ses tours & de ses forteresses. La terre était divisée entre ses habitans , la culture florissante , la mer couverte de voiles innombrables , les nations unies d'intérêts & liées par des traités , lorsque les poètes par leurs chants , transmirent les événemens à la postérité. L'invention de l'écriture est peu antérieure à cette époque. Voilà pourquoi il ne nous reste de ces anciens tems , d'autres traces que celles que la raison peut entrevoir confusément.

Navigia, atque agri culturas, mœnia, leges ;  
Arma, vias, vestes, & cœtera de genere ho-  
rum,

Pœmia, delicias quoque vitæ funditis omnes ;  
Carmina, picturas, & dœdala signa polire,  
Ufus, & impigræ simul experientia mentis  
Paulatim docuit pedetentim progredientes.  
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas  
In medium, ratioque in luminis eruit oras.  
Namque aliud ex alio clarescere corde videmus:  
Artibus, ad summum donec venêre cacumen.

*Finis Libri Quinti.*



La Navigation, l'Agriculture, l'Architecture, la Jurisprudence, l'art de forger les armes, de construire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la Poésie, la Peinture, la Sculpture, ont été le fruit tardif du besoin, de l'activité & de l'expérience. Ainsi le tems amene pas à pas les découvertes, l'industrie en accélere les progrès, & le génie y porte sans cesse un nouveau jour, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur dernier degré de perfection.

*Fin du Livre Cinquieme.*



## S U J E T

D U

## SIXIEME LIVRE.

*C*E Chant qui est consacré tout entier à l'explication des météores, commence par les louanges d'Épiqueure, & l'exposition du sujet que le Poëte va traiter, sujet d'autant plus important, qu'il est selon lui, la principale source de la superstition parmi les hommes. Il entre donc en matière, développe au long les causes du tonnerre, des éclairs, de la foudre, & conclud de ces explications, que ce n'est pas Jupiter qui lance

*les feux du ciel au milieu des nuages , mais que ce phénomène est produit par des vapeurs inflammables qui s'allument naturellement dans l'athmosphere. De la foudre, il passe aux trombes qui sont occasionnées à peu près par les mêmes causes, & dont il distingue deux especes : des trombes de mer , fléau terrible pour les Navigateurs ; & des trombes de terre, ouragan non moins dangereux, mais plus rare. Ensuite après avoir traité de la formation des nuages, de la pluie & de l'arc-en-ciel, il descend aux phénomènes terrestres, recherche les causes des*

treblemens de terre , explique pourquoi la mer ne déborde jamais , d'où viennent les éruptions de l'Étna, les crues périodiques du Nil, & ces exhalaisons minérales dont la vapeur donne la mort aux hommes, aux quadrupedes & aux oiseaux. De là il entre dans des détails curieux sur la cause qui rend les puits plus froids en été qu'en hyver , sur les propriétés singulieres de quelques fontaines , & sur la vertu attractive & communicative de l'aiman. Il traite enfin des maladies contagieuses & pestilentiellees , & termine ce morceau par une description de la

*peste , qui ravagea l'Attique du  
tems de la guerre du Péloponese ,  
& dont Thucydide nous a conservé  
les détails.*





TITI  
*LUCRETII CARI*  
DE  
*RERUM NATURA.*

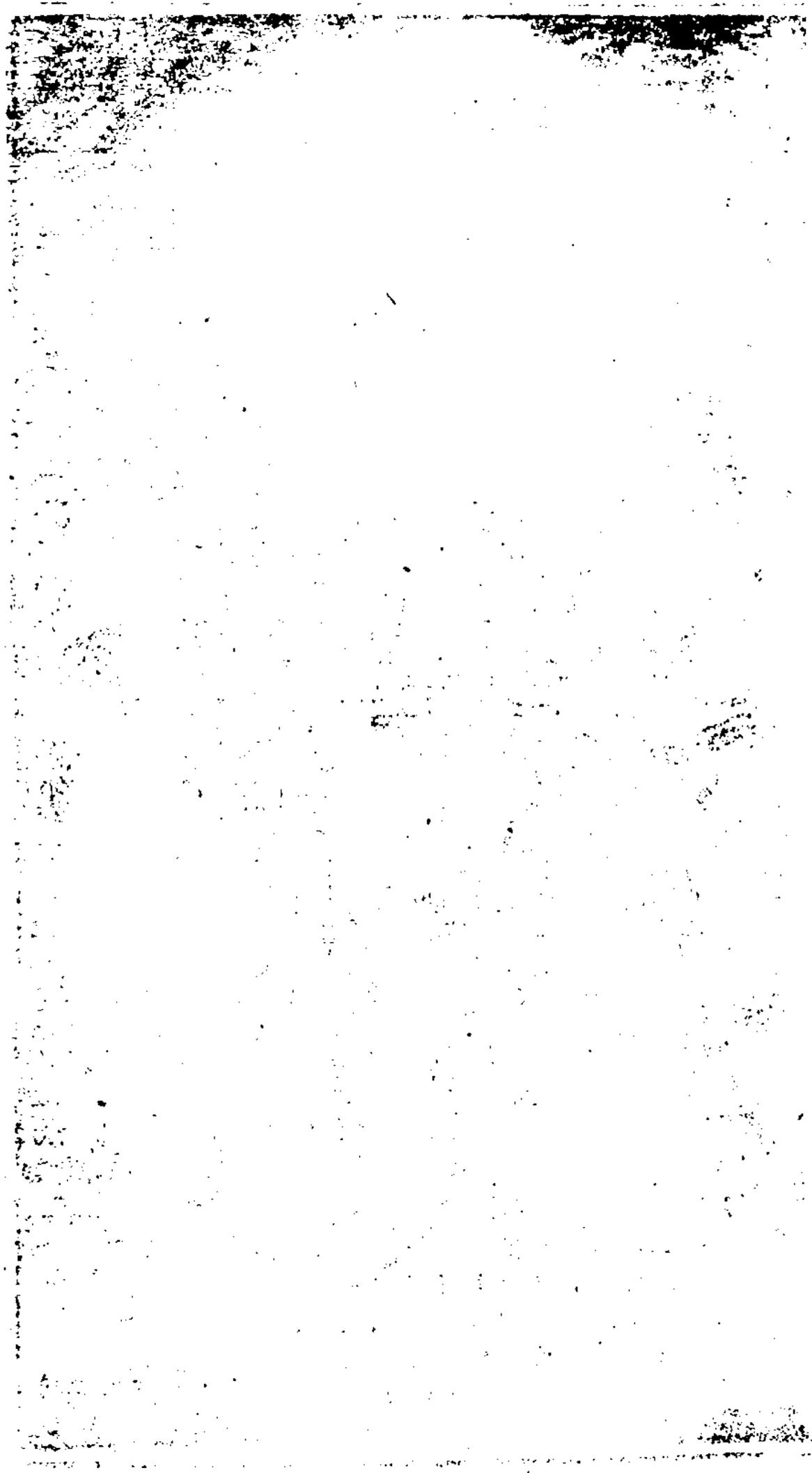
---

---

LIBER SEXTUS.

**P** R I M Æ frugiferos foetus mortalibus agris  
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,  
Et recreaverunt vitam legesque rogârunt ;  
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ ,  
Cum genuêre virum tali cum corde repertum ,  
Omnia veridico qui quondam ex ore profu-  
dit ,  
Cujus & extincti , propter divina reperta ,  
Divulgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Nam cum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,  
Et per quæ possent vitam consistere tutam,  
Omnia jam fermè mortalibus esse parata,





let, ino.  
 erat quisquam. reperiri, quem neque morbo.  
 es, nec luctus temerari tempore tali. Lo. V. 124



*LUCRECE,*  
DE LA  
*NATURE DES CHOSES.*

---

---

LIVRE SIXIEME.

**C**'EST Athenes, cette ville si fameuse, qui la premiere fit connaître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des loix; c'est elle enfin qui leur fournît des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à ce fameux sage, dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, & dont la gloire victorieuse du trépas, est maintenant portée jusqu'au plus haut des cieux.

Ce grand homme considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent le besoin & la conservation, avec des richesses,

Divitiis homines & honore & laude potentes  
 Affluere, atque bonâ natofum excellere famâ,  
 Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda,  
 Atque animum infestis cogi fervire querelis;  
 Intellēxit, ibi vitium vas efficere ipfum,  
 Omniaque illius vitio corrumpier intus,  
 Quæ conlata foris & commoda cunque venirent;  
 Partim quòd fluxum pertusumque esse videbat,  
 Ut nullâ posset ratione expletier unquam;  
 Partim quòd tetro quasi conspurcare sapore  
 Omnia cernebat, quæcunque receperat intus.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,  
 Et finem statuit cuppedinis atque timoris,  
 Exposuitque bonum summum quò tendimus om-  
 nes

Quid foret, atque viam monstravit tramite prono  
 Quà possemus ad id recto contendere cursu,  
 Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,  
 Quòd flueret Naturæ vi, varièque volaret,  
 Seu casu, seu vi, quòd sic Natura parâsset;  
 Et quibus è portis occurri cuique deceret;  
 Et genus humanum frustra plerumque probavit  
 Volvere curarum tristes in pectore fluctus:  
 Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis  
 In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus  
 Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis,  
 quàm

des honneurs , de la réputation , des enfans bien nés , n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs , & ne pouvaient s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers , comprit que tout le mal venait du vase même , qui étant vicié , corrompt & aigrit ce qu'on y verse de plus précieux , soit que perméable & privé de fond il reçoive toujours sans jamais se remplir , soit qu'intérieurement souillé , il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain , en y versant la vérité. Il mit des bornes à ses desirs , le guérit de ses allarmes , lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous , la voie la plus facile & la plus courte pour y parvenir. Il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la Nature assujettit tous les mortels , & qui viennent assaillir l'homme , ou par une irruption fortuite , ou par un effet nécessaire des dispositions de la nature ; il lui apprit de quel côté l'ame doit se mettre en défense contre leurs assauts , & combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fonds d'elle-même. Car si les enfans s'effraient de tout pendant la nuit , nous-mêmes , en plein jour , nous sommes les jouets de terreurs aussi frivo-

Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura :  
 Hunc igitur terrorem animi , tenebrasque necesse  
 est ,

Non radii solis , nec lucida tela diei  
 Discutiant , sed Naturæ species ratioque ;  
 Quò magis inceptum pergam pertexere dictis.

Et quoniam docui mundi mortalia templa  
 Esse , & nativo consistere corpore cælum ,  
 Et quæcunque in eo fiunt fientque , necesse  
 Esse ea dissolvi , quæ restant percipe porrò ;  
 Quandoquidem semel insignem conscendere cur-  
 rum

Vincendi spes hortata est , atque obvia cursu  
 Quæ fuerant , sunt placato conversa furore.

Cætera quæ fieri in terris cæloque tuen-  
 tur

Mortales , pavidis cùm pendent mentibus sæpe ,  
 Efficiunt animos humiles formidine Divûm ,  
 Depressosque premunt ad terram , propterea  
 quòd

Ignorantia causarum conferre Deorum  
 Cogit ad imperium res , & concedere regnum &  
 Quorum operum causas nullâ ratione videre  
 Possunt , hæc fieri divino numine tentur :

Nam

tes. Pour dissiper ces craintes & ces ténèbres , il est besoin non des rayons du soleil & de la lumière du jour , mais de l'étude réfléchie de la Nature. Livrons-nous y donc , ô Memmius , avec une nouvelle ardeur.

Je vous ai enseigné que l'édifice du monde est périssable , que le ciel a commencé , que tous les corps qui naissent & naîtront dans son enceinte , ne peuvent échapper à la dissolution. Ecoutez maintenant les vérités qu'il me reste à vous découvrir , puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire , & que les obstacles qui s'opposaient à ma course , sont devenus autant de motifs d'encouragement pour moi.

Les autres phénomènes que les mortels apperçoivent au ciel & sur la terre , tiennent leurs âmes suspendues par l'effroi , humiliées sous le joug servile des Dieux , & courbées de plus en plus vers la terre ; parce que l'ignorance des causes les force d'assujettir la Nature à l'empire des Dieux , de leur abandonner le sceptre du monde , & de rapporter à une puissance surnaturelle , les opérations dont ils ne peuvent concevoir le jeu. Ceux-même à qui l'on a répété

Nam bene qui didicere Deos securum agere  
ævum,

Si tamen interea mirantur, quâ ratione  
Quæque geri possint, præsertim rebus in illis  
Quæ superâ caput ætheriis cernuntur in oris,  
Rursus in antiquas referuntur religiones,  
Et dominos acres adsciscunt, omnia posse  
Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,  
Quid nequeat, finita potestas denique cuique  
Quânam sit ratione atque altè terminus hæ-  
rens;

Quò magis errantes totâ regione feruntur.

Quæ nisi respuis ex animo longèque remit-  
tis,

Diis indigna putando alienaque pacis eorum,  
Delibrata Deûm per te tibi numina sancta  
Sæpe aderunt; non quòd violari summa Deûm  
vis

Possit, ut ex irâ pœnas petere imbibat acres;  
Sed quia tute tibi placidâ cum pace quietos  
Constitues magnos irarum volvere fluctus,  
Nec delubra Deûm placido cum pectore adi-  
bis,

Nec de corpore quæ sancto simulacra ferun-  
tur

In mentes hominum, divinæ nuntia formæ,

que les Dieux vivent dans une incurie parfaite, en réfléchissant aux causes des phénomènes de la nature, & sur-tout en élevant les yeux au dessus de leurs têtes vers les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, & font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent le pouvoir suprême, ignorant ce qui peut ou ne peut point exister, & les limites invariables que la Nature a prescrites à l'énergie de chaque être. Voilà la première erreur qui les égare toujours de plus en plus.

Si vous n'écartez loin de votre esprit ces préjugés ; si vous ne regardez de pareils soins, comme indignes des Dieux & comme incompatibles avec le calme dont ils jouissent ; ces Divinités saintes dont vous troublez l'éternel équilibre, se présenteront sans cesse à vous : non que ces êtres supérieurs soient sensibles aux offenses, & cherchent à signaler leur courroux par un châtement terrible ; mais parce que vous vous serez persuadé, qu'au sein du calme & de la paix, ils roulent dans leurs ames les flots du ressentiment. Vous n'entrerez plus sans frayeur dans les temples des Dieux ; & les simulacres émanés de leurs augustes corps, ne vous présenteront leurs images divines, qu'en trou-

Suscipere hæc animi tranquillâ pace valebis :  
 Indè videre licet, qualis jam vita sequatur.

Quam quidem ut à nobis ratio verissima longè  
 Rejiciat, quanquam sunt à me multa profata,  
 Multa tamen restant, & sunt ornanda politis  
 Versibus, & ratio cœli speciesque tenenda ;  
 Sunt tempestates & fulmina clara canenda,  
 Quid faciant & quâ de causâ quæque feran-  
 tur,

Ne trepides cœli divisis partibus amens,  
 Undè volans ignis pervenerit, aut in utram  
 se

Verterit hinc partem, quo pacto per loca septa  
 Insinuârit, & hinc dominatus ut extulerit se ;  
 Quorum operum causas nullâ ratione videre  
 Possunt, ac fieri divino numine rentur :

Tu mihi supremæ prescripta ad candida cal-  
 cis

Currenti, spatium præmonstra, callida Musa  
 Calliope, requies hominum Divûmque volup-  
 tas,

Te duce ut insignem capiam cum laude coronam.

Principiò, tonitru quatiuntur cœrula cœli,  
 Propterea quia concurrunt sublimè volantes  
 Ætheriæ nubes contrâ pugnantibu' ventis ;  
 Nec fit enim sonitus cœli de parte serenâ ;

blant la paix de votre cœur. De là que de maux pour le reste de vos jours !

La Philosophie, pour écarter un pareil sort, vous a déjà dévoilé par ma bouche un grand nombre de vérités ; mais il m'en reste encore beaucoup à embellir des charmes de la poésie. Il faut vous expliquer les divers phénomènes du ciel, vous faire connaître la cause & les effets de la foudre & des tempêtes ; de peur que, follement superstitieux, vous ne partagiez le ciel en différentes régions, pour observer en tremblant de quel côté la flamme est partie, dans quel endroit elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, & comment elle s'en est échappée victorieuse : effets naturels, que les hommes attribuent aux Dieux, parce qu'ils ne peuvent en pénétrer les causes. O Calliope, Muse ingénieuse, qui délasses les hommes & réjouis les Dieux, dirige ma course vers le terme de ma brillante carrière, afin que, sous ta conduite, je pare mon front d'une couronne immortelle & glorieuse.

La voûte azurée du firmament est ébranlée par le tonnerre, lorsque les nuages aériens poussés par des vents contraires s'entre-choquent dans les régions supérieures. Le son ne part

Verùm ubicunq̃ue magis denso sunt agmine nubes,  
 bes,

Tum magis hinc magno fremitus fit murmure  
 sæpe.

Præterea neque tam condensò corpore nubes  
 Esse queunt, quàm sunt lapides ac tigna; neque  
 autem

Tam tenues, quam sunt nebulæ fumique volantes;  
 Nam aut cadere abrupto deberent pondere  
 pressæ,

Ut lapides; aut, ut fumus, constare nequirent,  
 Nec cohibere nives gelidas & grandinis imbres.

Dant etiam sonitum patuli super æquora mundi,  
 Carbasus ut quondam magnis intenta theatris  
 Dat crepitum malos inter jactata trabesque;  
 Interdum percussa fuit petulantibus curis,  
 Et fragiles sonitus chartarum commeditatur;  
 Id quoque enim genus in tonitru cognoscere possis,

Aut ubi suspensam vestem chartasve volantes  
 Verberibus venti versant planguntque per auras.

Fit quoque enim interdum, ut non tam concurrere nubes  
 Frontibus adversis possint, quàm de latere ire

jamais d'un endroit serein du ciel : mais partout où l'amas des nuages est plus condensé , là se fait ordinairement entendre un bruit plus fort , un murmure plus effrayant.

Outre cela les nuages ne peuvent être ni une masse aussi dense que les pierres & les folives , ni un fluide aussi délié que le brouillard & la fumée : dans le premier cas , ils devraient tomber , comme les pierres , par l'impulsion de leur pesanteur ; dans le second , ils n'auraient pas plus de consistance que la fumée , & ne pourraient retenir les neiges ni la grêle.

Quelquefois ils font entendre dans les plaines des airs un bruit semblable à celui de ces voiles immenses , qui flottent le long des portées & des colonnes de nos théâtres. D'autresfois rompus par la violence des vents , ils imitent le son clair du papier qui se déchire ( comme on peut le remarquer dans les éclats de la foudre ) ou le bruit d'un vêtement suspendu , d'une feuille volante que l'aquilon , par ses coups répétés , agite & fait retentir dans les airs.

En effet il arrive quelquefois que les nuages , au lieu de se heurter de front , se pressent latéralement , & s'effleurent par des mouvemens

Diverſo motu radentes corpori' tractum ;  
 Aridus undè aures terget ſonus ille , diuque  
 Ducitur , exierit donec regionibus arctis.

Hoc etiam pacto tonitru concuſſa videntur  
 Omnia ſæpe gravi tremere , & divoſſa repente  
 Maxima diſſiluiſſe capacis mœnia mundi ,  
 Cùm ſubitò validi venti conlecta procella  
 Nubibus intorſit ſeſe , concluſaque ibidem ;  
 Turbine verſanti magis ac magis undique nu-  
 bem

Cogit , uti fiat ſpiſſo cava corpore circum :  
 Poſt ubi commovit vis ejus & impetus acer ,  
 Tum perterrifico ſonitu dat miſſa frago-  
 rem ;

Nec mirum , cùm plena animæ veſicula parva  
 Sæpe ita dat pariter ſonitum diſploſa repente.

Eſt etiam ratio , cùm venti nubila perflant ,  
 Cur ſonitus faciant ; etenim ramoſa videmus  
 Nubila ſæpe modis multis atque aſpera ferri ;  
 Scilicet ut crebram ſilvam cùm flamina Cauri  
 Perflant , dant ſonitum frondes ramique frago-  
 rem.

Fit quoque ut interdum validi vis incita venti

opposés , dans touté leur longueur ; d'où naît un bruit sec , qui froisse l'oreille & se propage long-tems , jusqu'à ce que les nuages soient sortis de cette espece de défilé.

Il y a encore une autre cause pour laquelle le tonnerre ébranle la Nature avec de si horribles tremblemens , qu'on croirait que les vouîtes du monde détachées tout à coup , volent en éclats de toutes parts. C'est qu'alors un ouragan impétueux , engouffré dans les nuages , se débat dans la prison où il est captif ; tourbillon rapide , qui par des efforts redoublés , condense la nue , en resserre les flancs , en creuse le centre. Lorsqu'enfin sa violence & son impétuosité lui ont ouvert une issue , le vent s'échappe avec un horrible fracas ; phénomène peu surprenant , puisque l'explosion subite d'une simple vessie pleine d'air , produit un son à peu près semblable.

On peut encore expliquer d'une autre maniere le bruit que le soufflé des vents excite dans les nuages. Nous voyons souvent les nuées présenter une surface inégale & divisée , pour ainsi dire , en rameaux. Elles doivent donc faire entendre le même son que les feuilles & les branches d'une épaisse forêt , agitée par le vent du nord.

Il se peut aussi que la violence des vents creve

Perfcindat nubem perfringens impete recto ;  
 Nam quid possit ibi flatus manifesta docet res ;  
 Hïc, ubi lenior est, in terrâ cùm tamen alta  
 Arbusta evolvens radicibus haurit ab imis.

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quasi mur-  
 mur

Dant infringendo graviter ; quod item fit in altis  
 Fluminibus, magnoque mari, cùm frangitur  
 æstu.

Fit quoque ubi è nube in nubem vis incidit  
 ardens

Fulminis, hæc multo si fortè humore recepit  
 Ignem, continuò ut magno clamore trucidet ;  
 Ut calidis candens ferrum è fornacibus olim  
 Stridit, ubi in gelidum properè demersimus im-  
 brem :

Aridior porrò si nubes accipit ignem,  
 Uritur ingenti sonitu succensa repentè ;  
 Lauricomos ut si per montes flamma vagetur,  
 Turbinæ ventorum comburens impete magno ;  
 Nec res ulla magis, quàm Phœbi Delphica lau-  
 rus,

Terribili sonitu flammâ crepitante crematur.

Denique sæpe geli multus fragor, atque ruina

le nuage, en venant le frapper directement & avec impétuosité. L'expérience nous apprend quelle force doit avoir leur soufflé dans les régions supérieures ; puisqu'ici bas, où leur action est plus modérée, ils déracinent & emportent sans peine les plus grands arbres.

Il y a aussi dans les nuages des especes de flots qui doivent, en se brisant avec effort, produire un murmure profond, comme un grand fleuve, ou le vaste Océan battu par la tempête.

Il arrive encore que les feux ardents de la foudre, en tombant de nuage en nuage sont reçus dans une nuée aqueuse où ils meurent tout à coup avec un grand bruit, semblable au sifflement du fer rouge plongé rapidement dans l'eau froide, au sortir du fourneau. Au contraire, si c'est un nuage aride qui reçoit la foudre, il s'enflamme soudain avec un horrible fracas. Ainsi le feu animé par un tourbillon de vents impétueux se répand sur les montagnes couronnées de lauriers & les embrase en un moment ; car il n'y a pas de corps combustible que la flamme pétilante dévore avec un bruit plus terrible que l'arbre consacré au Dieu de Délos.

Enfin souvent la glace en se brisant & la grêle

Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus altè ;  
 Venus enim cùm confercit , franguntur in arc-  
 tum

Concreti montes nimborum & grandine misti.

Fulgit item, nubes ignis cùm semina multa  
 Excussère suo concursu , ceu lapidem si  
 Percutiat lapis aut ferrum ; nam tum quoque lu-  
 men

Exsilit, & claras scintillas dissipat ignis :  
 Sed tonitrum fit uti post auribus accipiamus,  
 Fulgere quàm cernant oculi, quia semper ad  
 aures.

Tardiùs adveniunt, quàm visum quæ moveant  
 res ;

Id licet hinc etiam cognoscere, cædere si quem  
 Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,  
 Antè fit ut cernas ictum, quàm plaga per aures  
 Det sonitum : sic fulgorem quoque cernimus antè,  
 Quàm tonitrum accipimus, pariter qui mittitur  
 igni,

Et simili causâ & concursu natus eodem.

Hoc etiam pacto volucris loca lumine tin-  
 gunt

Nubes, & tremulo tempestas impete fulgit ;  
 Ventus ubi invasit pubem, & versatus ibidem

par la chute font retentir au loin les nuages, qui condensés par le soufflé des vents & entassés comme des montagnes, se brisent à la fin, & tombent sur la terre, mêlés avec la grêle qui s'y précipite.

L'éclair se forme quand les nuages par leur choc font jaillir un grand nombre de semences ignées ; de même qu'en frappant un caillou avec un autre caillou ou avec le fer, on voit briller la lumière, & les étincelles pétiller au loin. Mais l'oreille n'entend le son du tonnerre, que quand l'œil a apperçu l'éclair ; parce que les objets qui frappent l'ouïe ont une marche plus lente que ceux qui excitent la vue. Une expérience vous en convaincra. Regardez de loin le bucheron trancher avec la hache le superflu des rameaux, vous verrez le coup, avant d'en entendre le son. De même l'impression de l'éclair se fait sentir plutôt que celle du tonnerre ; quoique le bruit parte en même tems que la lumière, & qu'ils soient l'un & l'autre l'effet de la même cause, le résultat du même choc.

On peut encore expliquer d'une autre manière, pourquoi les nuages colorent la terre d'une lumière rapide, & font briller leurs feux ondoyans au sein de la tempête. Lorsque le vent s'est em-

Fecit, ut antè, cavam, docti, spiffescere nubem,

Mobilitate suâ fervifcit ; ut omnia motu  
 Percalcrafta vides ardefcere, plumbea verò  
 Glans etiam longo cursu volvenda liquefcit :  
 Ergò fervidus hic nubem cum percidit atram ;  
 Diffipat ardoris quasi per vim expreffa re-  
 pentè

Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ ;  
 Indè sonus fequitur, qui tardiùs adlicit au-  
 res,

Quàm quæ perveniunt oculos ad lumina no-  
 tros :

Silicet hoc densus fit nubibus, & simul altè  
 Extructis aliis alias super impete miro.

Nec tibi fit fraudi, quòd nos infernè videmus  
 Quàm sint lata magis, quam sursum extructa  
 quid extent ;

Contemplator enim, cum montibus adsimilata  
 Nubila portabunt venti transversa per auras,  
 Aut ubi per magnos montes cumulata videbis  
 Insuper esse aliis alia, atque urgere supernâ  
 In statione locata, sepultis undique ventis ;  
 Tum poteris magnas moles cognoscere co-  
 rum,

Speluncasque velut saxi pendentibus structa

paré d'un nuage, & que, par son agitation continuelle, il en a creusé le centre & condensé les flancs (comme je vous l'ai déjà enseigné.) il s'enflamme par la rapidité de ses mouvemens : car nous voyons tous les corps mus avec vitesse s'embraser, & même une balle de plomb se fondre dans un long trajet. Quand le tourbillon ainsi enflammé a divisé le nuage obscur, il disperse tout à coup ses feux élançés avec effort du sein de la nue, & dont l'éclat nous oblige à fermer les yeux. C'est alors que le son se fait entendre : mais il lui faut plus de tems pour arriver à l'oreille, qu'à la lumière pour frapper l'œil. Tous ces effets supposent des nuages denses, entassés les uns sur les autres, & poussés avec une impétuosité surprenante.

Ne vous laissez pas abuser par le rapport de vos yeux qui ne vous montrent d'ici bas, que l'étendue & la largeur des nuages, plutôt que leur profondeur & leur élévation. Pour vous désabuser, considérez ces nuages semblables à des monts aériens que les vents transportent en sens contraire ; ou, si les vents sont calmes, contemplez autour des plus hautes montagnes, ces nuages accumulés les uns sur les autres, & qui se pressent mutuellement dans les régions supérieures. Vous pourrez alors vous former une

Cernere, quas venti cum, tempestate coortâ,  
 Complêrunt, magno indignantur murmure  
 clausi

Nubibus, in caveisque ferarum more minan-  
 tur;

Nunc hinc, nunc illinc fremitus per nubila mit-  
 tunt,

Quærentesque viam circumversantur, & ignis  
 Semina convolvunt è nubibus, atque ita con-  
 gunt

Multa, rotantque cavis flammam fornacibus  
 intus,

Donec divolsâ fulserunt nube corusci.

Hâc etiam fit uti de causâ mobilis ille  
 Devolet in terram liquidi color aureus ignis,  
 Semina quòd nubes ipsas permulta necesse est  
 Ignis habere; etenim cum sunt humore sine  
 ullo,

Flammeus est plerumque color & splendidus ol-  
 lis;

Quippe etenim solis de lumine multa necesse  
 est

Concipere, ut meritò rubeant ignesque profun-  
 dant;

Hæc igitur cum ventus agens contrusit in  
 unum,

idée de leur masse énorme. Vous verrez des espèces de cavernes taillées dans des rocs suspendus. Quand les vents ont rempli ces vastes cavités, c'est le signal de la tempête. Indignés de se voir captifs, ils grondent dans la nue, comme les bêtes farouches dans leur loge. Ils font entendre de tous côtés leurs longs frémissemens, ils s'agitent en tout sens pour chercher une issue, ils détachent de la nue des semences de flamme qu'ils ramassent, qu'ils roulent dans l'intérieur de leurs brûlantes fournaïses, jusqu'à ce qu'enfin ayant rompu le nuage, ils s'en échappent au milieu d'un torrent de lumière.

En un mot, ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe, ces feux transparens plus éclatans que l'or, doivent peut-être leur origine à la substance même des nuages, qui contiennent nécessairement un grand nombre de molécules ignées. En effet quand les nuages sont absolument sans humidité, ils ont pour l'ordinaire la couleur & l'éclat de la flamme; c'est que la lumière du soleil doit leur communiquer nécessairement un assez grand nombre de parties pour leur imprimer cette rougeur & leur faire même répandre des feux. Lorsqu'ensuite le vent réunit ces particules dans un même lieu, & comprime fortement le nuage où elles sont ramassées, il

Compressitque locum cogens, expressa profundunt  
**Semina**, quæ faciunt flammæ fulgere colores.

Fulgit item, cùm rarefcunt quoque nubila  
 cœli;

Nam cùm ventus eas leviter diducit euntes  
 Dissolvitque, cadant ingratis illa necesse est  
 Semina quæ faciunt fulgorem; tum sine tetro  
 Terrore & sonitu fulgit, nulloque tumultu.

Quod superest, quali naturâ prædita constant  
 Fulmina, declarant ictus, & iniusta vapore  
 Signa, notæque graves halantes sulfuris auras;  
 Ignis enim sunt hæc, non venti signa neque im-  
 bris.

Præterea, per se accendunt quoque recta domo-  
 rum,

Et celeri flammâ dominantur in ædibus ipsis:  
 Hunc tibi subtilem cumprimis ignibus ignem  
 Constituit Natura minutis mobilibusque  
 Corporibus, cui nil omninò obistere possit;  
 Transit enim validè fulmen per septa domorum,  
 Clamor uti ac voces, transit per saxa, per æra,  
 Et liquidum puncto facit æs in tempore & aurum;  
 Curat item ut, vasis integris, vina repenti  
 Diffugiant; quia nimirum facilè omnia circum  
 Conlaxat, rareque facit lateramina vasis,  
 Adveniēns calor ejus ut insinuatur in ipsum, &

en exprime ces semences ignées, qui font briller à nos yeux la couleur de la flamme.

La simple raréfaction des nuages produit aussi des éclairs. Lorsqu'un léger courant d'air, en agitant doucement la nue, sépare & dissout ses parties ; il est nécessaire que les semences de feu dont se forme l'éclair, tombent d'elles-mêmes, sans bruit, sans ravage, & sans causer d'effroi.

Quant à la foudre, sa nature nous est connue par ses effets. Les traces qu'elle imprime sur les corps qu'elle consume, l'épaisse vapeur de soufre qu'elle exhale, nous apprennent assez que c'est du feu, & non de l'air ou de l'eau. D'ailleurs sa chute embrase les toits, sa flamme rapide réduit en cendre les édifices. C'est un brasier dévorant que la Nature a formé à dessein, de ses feux les plus subtils & les plus actifs. Rien ne peut lui résister. Elle s'ouvre rapidement un passage dans l'intérieur des maisons, avec autant de facilité que le son & la voix. Elle pénètre les rochers & les métaux. Elle fond en un moment l'or & l'airain. Elle dissipe le vin sans endommager le vase ; parce que sa chaleur introduite dans les parois du vase, en relâchant les parties, en raréfiant le tissu, chasse de tous côtés

Mobiliter solvens differt primordia vini :  
 Quod solis vapor ætatem non posse videtur  
 Efficere ; usque adeò pollens fervore corusco ,  
 Tantò mobilior vis & dominantior hæc est.

Nunc ea quo pacto gignantur & impete tanto  
 Fiant , ut possint ictu discludere tures ,  
 Disturbare domos , avellere tigna trabesque ;  
 Et monumenta virum demoliri atque cedere ,  
 Exanimare homines , pecudes prosternere pas-  
 sim ,  
 Cætera de genere hoc quâ vi facere omnia pos-  
 sint ,  
 Expediam , neque te in promissis plura morabor.

Fulmina gignier è crassis altèque putandum  
 est

Nubibus exstructis ; nam cœlo nulla sereno,  
 Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam ;  
 Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res ,  
 Quòd tunc per totum concrefcunt aëra nubes  
 Undique , uti tenebras omnes Acherunta rea-  
 mur

Liquisse , & magnas cœli compléssè cavernas :  
 Usque adeò , terrâ nimborum nocte coortâ ,  
 Impendent atræ formidinis ora supernè ,  
 Cùm commoliri tempestas fulmina cœptat.

les élémens du vin qu'elle a aussi atténués. Le soleil dont les feux sont si ardens, ne pourrait dans l'espace même d'un siècle, produire de pareils effets : tant la foudre surpasse en puissance & en activité l'astre même du jour.

Mais comment se forme la foudre ? Comment acquiert-elle assez de force pour fendre les tours d'un seul coup, pour abattre les maisons, arracher les solives & les poutres, ruiner les monumens des hommes, donner la mort aux hommes eux-mêmes, étendre sans vie les troupeaux, & exercer mille autres ravages de cette nature ? Je vais vous l'expliquer, sans différer plus longtemps.

La foudre ne se forme que dans des nuages épais & accumulés les uns sur les autres à une hauteur considérable. Ne craignez point ses feux quand le ciel est serein, ou voilé de nuages légers. C'est l'expérience elle-même qui vous l'enseigne, puisque dans les premiers momens où l'orage prépare ses traits, on voit les nuages s'épaissir dans toute l'étendue de l'atmosphère ; on croirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux. Une nuit effrayante nous couvre de ses voiles ; la terreur & l'effroi sont suspendus sur nos têtes.

Præterea , per sæpe niger quoque per mare  
nimbus ,

Ut picis è cœlo demissum flumen , in undas  
Sic cadit , & fertur tenebris procul , & trahit  
atram

Fulminibus gravidam tempestatem atque procel-  
lis ,

Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus ,  
In terrâ quoque ut horrescant ac tecta requirant :  
Sic igitur superâ nostrum caput esse putandum  
est

Tempestatem altam ; neque enim caligine tantâ  
Obruerent terras , nisi inædificata superâ  
Multa forent multis exempto nubila sole ;  
Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri ,  
Flumina abundare ut facerent camposque natare ,  
Si non exstructis foret aliè nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plena  
Sunt , ideò passim fremitus & fulgura fiunt ;  
Quippe etenim superâ docui , permulta vapo-  
ris

Semina habere cavas nubes , & multa necesse  
est

Concipere ex solis radiis ardoreque eorum :  
Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum  
Fortè locum quemvis , expressit multa vaporis  
Semina , seque simul cum eo commiscuit igni ;

Quelquefois un nuage noirâtre, semblable à un fleuve de poix qui descendrait du ciel, se précipite sur les ondes de la mer, & répand les ténèbres dans le lointain, traînant à sa suite les ouragans, les tempêtes, les foudres, accompagné de feux & de vents si terribles, que, sur la terre même, les hommes saisis d'effroi cherchent un asyle sous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui se forment au dessus de nos têtes. La terre ne serait point enlvelée dans une aussi profonde nuit, si la lumière du soleil n'était interceptée par un énorme rempart de nuages; & les pluies ne tomberaient pas sur la terre avec assez d'abondance, pour gonfler les rivières & inonder les campagnes, si la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

Par-tout il y a ainsi des feux & des vents. Voila pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres, on voit des éclairs. Car je vous ai déjà enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu, dont le nombre est encore augmenté par les rayons & la chaleur du soleil. Lorsque le vent, après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu, en a exprimé un grand nombre de molécules ignées avec lesquelles il se mêle; alors le tourbillon captif s'agite

Insinuatus ibi vortex versatur in alto ;  
 Et calidis acuit fulmen fornacibus intus ;  
 Nam duplici ratione accenditur, ipse suâ nam  
 Mobilitate calefcit, & è contagibus ignis :  
 Indè ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis  
 Impetus incessit, maturum tum quasi fulmen  
 Percindit subitò nubem, ferturque coruscis  
 Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor,  
 Quem gravis insequitur sonitus, displosa re-  
 pentè

Opprimere ut cœli videantur templa supernè :  
 Indè tremor terras graviter pertentat, & altum  
 Murmura percurrunt cœlum ; nam tota ferè tum  
 Tempeftas concussa tremit, fremitusque moven-  
 tur ;

Quo de concussu sequitur gravis imber & uber,  
 Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,  
 Atque ita præcipitans ad diluviem revocare ;  
 Tantus discidio nubis ventique procellâ,  
 Mittitur ardenti sonitus cùm provolat ictu.

Est etiam, cùm vis extrinsecus incita venti  
 Incidit in validam maturo fulmine nubem ;  
 Quam cùm percindit, extemplò cadit igneus ille  
 Vortex, quod patrio vocitamus nomine *Ful-*  
*men* ;

Hoc fit idem in partes alias, quòcunque tustis  
 vis.

dans la nue , il aiguise les traits de la foudre au milieu de cette fournaise ardente. Or le vent peut s'allumer de deux manieres , ou par sa propre activité , ou par le contact du feu. Lorsqu'il s'est ainsi échauffé lui-même ou qu'il a reçu l'impression de la flamme , la foudre est prête , elle creve le nuage , elle répand par-tout sa lumiere éclatante. Un bruit affreux se fait entendre , comme si la voûte des cieux brisée tout à coup , tombait en éclats sur nos têtes. Alors le globe est ébranlé par un tremblement général. Un murmure terrible parcourt le firmament d'un pole à l'autre. Car alors tous les nuages s'agitent & retentissent à la fois , & de cette secousse universelle naissent les flots d'une pluie si abondante , qu'on croirait que le ciel tout entier va se résoudre en eau , & noyer la terre par un nouveau déluge. Tant inspire d'effroi le son réuni des nuages qui se rompent , des vents qui grondent , & de la foudre qui éclate dans les airs.

Il se peut aussi qu'un vent extérieur & violent vienne fondre sur un nuage épais où la foudre est déjà formée , qui , en se divisant , laisse aussitôt tomber ce tourbillon de feu auquel notre langue donne le nom de *foudre*. La même chose arrive successivement à d'autres nuages , selon la direction du vent.

Fit quoque ut interdum venti vis missa sine  
igni,

Ignescat tamen in spatio longoque meatu ,  
Dum venit amittens in cursu corpora quædam  
Grandia , quæ nequeunt pariter penetrare per  
auras ,

Atque alia ex ipso conradens aëre portat  
Parvola , quæ faciunt ignem commista vo-  
lando ;

Non aliâ longè ratione ac plumbea sæpe  
Fervida fit glans in cursu , cùm multa rigoris  
Corpora dimittens , ignem concepit in auris.

Fit quoque ut ipsius plagæ vis excitet ignem ,  
Frigida cùm venti pepulit vis missa sine igni ;  
Nimirum quia , cùm vehementi perculit ictu ,  
Confluere ex ipso possunt elementa vaporis ,  
Et simul ex illâ quæ tum res excipit ictum ;  
Ut lapidem ferro cùm cædimus , evolat ignis ,  
Nec quòd frigida vis sit ferri , hoc seciùs illa  
Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum :  
Sic igitur quoque res accendi flamine debet ,  
Opportuna fuit si fortè & idonea flammis :  
Nec temerè omninò planè vis frigida venti  
Esse potest , ex quo tantâ vi immissa supernè  
est ,

Il se peut encore que le vent, sans être d'abord en feu, s'enflamme néanmoins en parcourant un long espace, qu'il se dépouille sur la route, de ses élémens les plus grossiers qui ne pénètrent qu'avec peine l'atmosphère, & qu'il détache de la substance même de l'air des molécules plus déliées, dont le mélange & l'activité réunie à la sienne, lui fassent prendre feu. Comme nous voyons quelquefois une balle de plomb s'échauffer dans un long trajet; parce qu'elle laisse dans l'air ses élémens les plus froids, & y recueille des semences de feu.

Il se peut enfin que l'inflammation naisse du choc même; que le vent soit froid & dépourvu de feu, au moment où il frappe, & que la violence du coup exprime des molécules ignées de sa propre substance & de celle du corps qui reçoit le choc. Ainsi, en frappant un caillou avec le fer, on voit voler des étincelles; & quelque froid que soit ce métal, la collision sçait pourtant en tirer des semences brillantes de flamme. De même le souffle des vents doit mettre en feu les corps sur lesquels il vient fondre, quand ces corps par leur nature sont susceptibles d'inflammation. D'ailleurs on ne peut assurer sans témérité, que le vent qui se précipite de si haut & avec tant de rapidité, soit absolument froid;

Quin, priùs in cursu si non accenditur igni ;  
At tepefacta tamen veniat commista calore.

Mobilitas autem fit fulminis & gravis ictus ;  
Et celeri fermè pergunt sic fulmina lapsu ,  
Nubibus ipsa quòd omninò priùs incita se vis  
Concligit , & magnum conamen sumit eundi ;  
Indè , ubi non potuit nubes capere impetis auc-  
tum ,

Exprimitur vis , atque ideò volat impete miro ,  
Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.

Adde , quòd è parvis ac lævibus est elemen-  
tis ,

Nec facile est tali naturæ obistere, quidquam ;  
Inter enim fugit ac penetrat per rara viarum ;  
Non igitur multis offensibus in remorando  
Hæsitat ; hanc ob rem celeri volat impete la-  
bens :

Deinde , quòd omninò naturâ pondera deor-  
sum

Omnia nituntur ; cum plaga sit addita verò ,  
Mobilitas duplicatur , & impetus ille gravescit ;  
Ut vehementiùs & citiùs , quæcunque moran-  
tur

Obvia , discutiat plagis , itinerque sequatur.

& s'il n'a pas été enflammé sur sa route, il doit au moins arriver dans un état de tiédeur, & imprégné de quelques particules de feu.

La rapidité de la foudre, la force de ses coups, la violence de sa chute viennent de ce que son impétuosité naturelle contenue dans le nuage, s'est accrue de nouveau par les efforts qu'elle a faits pour s'échapper; & quand la nuée n'est plus capable de résister à ce surcroît de forces, le feu destructeur doit, comme les pierres lancées des machines, en sortir avec une vitesse étonnante.

Ajoutez que la foudre est composée d'éléments lisses & déliés, & qu'avec cette forme, il n'est pas aisé de lui faire obstacle, parce qu'elle se glisse & s'insinue dans les moindres passages. Il n'y a donc gueres de corps qui puissent, par leur choc, arrêter son cours & ralentir sa marche rapide. Outre cela tous les corps graves tendent naturellement en bas. Mais si l'impulsion se joint à la pesanteur, leur vitesse devient double, & leur impétuosité s'accroît nécessairement. Ainsi la foudre aidée par ces deux forces, doit dissiper en un moment tous les obstacles qu'elle rencontre, & poursuivre sa route sans jamais s'arrêter.

Denique, quod longo venit impete, sumere  
debet

Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit  
eundo,

Et validas auget vires & roborat ictum;

Nam facit ut, quæ sint illius semina cunque

E regione, locum quasi in unum cuncta ferantur,

Omnia conjiciens in eum volventia cursum.

Forfan & ex ipso veniens trahit aëre quædam  
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolomesque venit per res atque integra tran-  
sit

Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis;

Multaque perfringit, cum corpora fulminis  
ipsa

Corporibus rerum inciderint, quæ texta tenen-  
tur.

Dissolvit porro facilè æs, aurumque repentè

Conservefacit, è parvis quia facta minutè

Corporibus vis est & lævibus ex elementis,

Quæ facilè insinuantur, & insinuata repentè

Dissolvunt nodos omnes, & vincla relaxant.

Autumnoque magis stellis fulgentibus alta

Concutitur cœli domus undique, totaque tellus,

Et cum tempora se veris florentia pandunt;

Enfin la longueur de sa chute accélère sa vitesse qui va toujours en croissant , augmente son impétuosité & fortifie ses coups , en réunissant tous les atomes divergens , & en dirigeant tous leurs efforts particuliers vers un but commun.

Peut-être aussi la foudre , en venant à nous , tire-t-elle de la substance même de l'air , des corpuscules propres à augmenter la force & la rapidité de ses coups.

Il y a une infinité de corps que la foudre pénètre sans les endommager , parce qu'elle y trouve des conduits qu'elle traverse. Il y en a beaucoup d'autres qu'elle brise & qu'elle décompose , parce qu'elle vient frapper directement les molécules qui servent de lien au tissu de ces corps. Elle fond l'airain sans peine , & fait tout à coup bouillonner l'or ; parce qu'elle est formée d'atomes lisses & subtils , qui s'insinuant facilement dans l'intérieur de ces métaux , en délient sans peine tous les nœuds , en brisent tous les liens.

C'est pendant l'automne & dans la saison des fleurs , que la terre & la voûte des étoiles sont le plus fréquemment ébranlées par la foudre.

Frigore enim defunt ignes ; ventique calore  
 Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes :  
 Inter utramque igitur cùm cœli tempora const-  
 tant ,

Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes ;  
 Nam fretus ipse anni permiscet frigus & æstum ,  
 Quorum utrumque opus est fabricanda ad ful-  
 mina nobis

Ut discordia sit rerum , magnoque tumultu  
 Ignibus & ventis furibundus fluctuet aër ;  
 Prima caloris enim pars & postrema rigoris ,  
 Tempus id est vernum ; quare pugnare necesse  
 est

Dissimiles inter se res , turbareque mistas :  
 Et calor extremus primo cum frigore mistus  
 Volvitur , autumnique quod fertur nomine tempus ;  
 Hic quoque configunt hyemes æstatibus acres ;  
 Propterea sunt hæc bella anni nomenclata ;  
 Nec mirum est , in eo si tempore plurima fiunt  
 Fulmina , tempestatque cietur turbida cœlo ;  
 Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque ,  
 Hinc flammis , illinc ventis humoreque misto.

Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam  
 Perspicere , & quâ vi faciat rem quamque vi-  
 dere ;  
 Non Tyrrena retro volventem carmina frustra

L'hyver n'a pas assez de feux, l'été n'a point de vents assez forts ni de nuages assez denses. Ce n'est donc que dans les saisons mitoyennes que se trouvent réunies toutes les causes productrices de la foudre. Ce sont des especes de limites communes où viennent aboutir le froid & le chaud, ces deux agens nécessaires de la foudre, qui peuvent seuls faire naître la discorde dans la nature, allumer à grand bruit les feux des orages, & soulever à l'aide des vents les flots de l'air en fureur. En effet c'est la fin de l'hyver & le commencement de l'été qui forment le printems. Ainsi le froid & le chaud, ces deux principes si opposés, doivent se mêler & combattre dans cette saison. L'automne qui n'est que la sortie de l'été & l'entrée de l'hyver, doit aussi voir aux prises le froid & la chaleur. Ces deux saisons sont, pour ainsi dire, les tems de guerre de l'année. Et vous ne devez pas être surpris qu'alors les foudres se forment & que le ciel soit troublé par les orages, puisque la discorde est sans cesse entretenue, d'un côté par la flamme, de l'autre par les vents & les nuages.

C'est avec de pareils raisonnemens, ô Memmius, qu'on peut connaître la nature & les effets de la foudre, & non pas en consultant les vaines prédictions des Etrusques, pour y trouver

Indicia occultæ Divûm perquirere mentis,  
Undè volans ignis pervenerit, aut in utram  
se

Verterit hic partem, quo pacto per loca septa  
Insinuârit, & hinc dominatus ut extulerit se,  
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

Quòd si Jupiter atque alii fulgentia Divi  
Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,  
Et jaciunt ignes, quò cuique est cunque vo-  
luptas,

Cur, quibus incautum scelus averfabile cunque  
est,

Non faciunt, icti flammæ ut fulguris halent  
Pectore perfixo, documen mortalibus acre?  
Et potius nullæ sibi turpis consciu' rei  
Volvitur in flammis innoxius inque peditur,  
Turbine cœlesti subitò conreptus & igni?

Cur etiam loca sola petunt frustra que labo-  
rant?

An con brachia suefaciunt firmantque lacertos?  
In terrâque patris cur telum perpetiuntur  
Obtundi? cur ipse finit neque parcit in hos-  
tes?

Denique, cur nunquam cœlo jacet undique puro

des traces de la volonté secrète des Dieux , ni en observant de quel côté la flamme est partie, dans quelle région elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, comment elle s'en est échappée victorieuse, & quels malheurs sa chute présage aux mortels.

Si c'est Jupiter & les autres Dieux qui ébranlent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, & qui lancent la foudre par-tout où il leur plaît, que ne percent-ils d'outre en outre ces scélérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, & dont la mort ferait pour les autres hommes un exemple redoutable ? Au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à se faire, point de fautes à expier, se voient enveloppés dans des liens de flamme & dévorés tout à coup par les tourbillons du feu céleste.

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires ? Est-ce pour accoutumer leurs bras ? pour assurer leurs coups ? Pourquoi souffrent-ils que les traits du pere des Dieux s'émoussent sur la terre ? & lui-même, pourquoi s'en dépouille-t-il, au lieu de les réserver contre ses ennemis ?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa

Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit ?  
 An , simul ac nubes succelsère , ipse in eas  
 tum

Descendit , prope ut hinc teli determinet ictus ?  
 In mare quâ porrò mittit ratione ? quid undas  
 Arguit & liquidam molem camposque natantes ?

Præterea , si vult caveamus fulminis ictum ;  
 Cur dubitat facere ut possimus cernere missum ?  
 Si nec-opinantes autem vult opprimere igni ,  
 Cur tonat ex illâ parte , ut vitare queamus ?  
 Cur tenebras antè & fremitus & murmura concit ?

Et simul in multas partes quâ credere possis  
 Mittere ? an hoc ausis nunquam contendere fac-  
 tum ,  
 Ut fierent ictus uno sub tempore plures ?

At sæpe est numerò factum , fierique necesse est,  
 Ut pluere in multis regionibus & cadere im-  
 bres ,  
 Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremò , cur sancta Deûm delubra , suas-  
 que  
 Discutit infesto præclaras fulmine sedes ,  
 Et bene facta Deûm frangit simulacra ? suisque

foudre , ne fait-il jamais gronder son tonnerre , quand le ciel est serein ? Descend-il au milieu des nuages qui viennent de se former , pour ajuster ses coups de plus près ? Mais pourquoi les faire tomber sur la mer ? pourquoi gourmander les flots , ces masses liquides , ces campagnes flottantes ?

D'ailleurs , s'il veut que nous évitions la foudre , que ne nous en laisse-t-il appercevoir le coup ? Si son intention est de nous surprendre , pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous devons éviter la foudre ? Pourquoi ces frémissemens , ces ténèbres , ce murmure qui en sont toujours les avant-coureurs ?

Concevez-vous qu'il lance son trait en plusieurs lieux à la fois ? Cependant vous ne pouvez le nier , sans démentir une expérience souvent répétée ; il est nécessaire que la foudre , comme la pluie , puisse tomber en même tems de différens côtés.

Enfin , pourquoi son foudre destructeur renverse-t-il les temples des Dieux , ces édifices superbes érigés en son propre honneur ? Pourquoi briser les statues des Dieux travaillées avec tant d'art , & par des coups indiscrets diminuer

Demit imaginibus violento vulnere honorem ?  
Altaque cur plerumque petit loca ? plurimaque  
hujus

Montibus in summis vestigia cernimus ignis ?

Quod superest, facile est ex his cognoscere  
rebus,

Προσῆρας Graii quos ab re nomenclârunt,  
In mare quâ missi veniant ratione supernè ;  
Nam fit ut interdum tanquam demissa columna  
In mare de cœlo descendat, quam freta circum  
Ferviscunt graviter spirantibus incita flabris ;  
Et quæcunque in eo tum sunt deprensa tu-  
multu

Navigia, in summum veniunt vexata periculum :  
Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti  
Rumpere, quam cœpit, nubem ; sed deprimit,  
ut fit

In mare de cœlo tanquam demissa columna  
Paulatim, quasi quid pugno brachiique supernè  
Conjectu tradatur & extendatur in undas ;  
Quam cùm discidit, hinc prorumpitur in mare  
venti

Vis, & fervorem mirum concinnat in undis ;  
Versabundus enim turbo descendit, & illam  
Deducit pariter lento cum corpore nubem :  
Quam simul ac gravidam detrusit ad æquora  
ponti,

le culte de ses propres images ? En un mot, pourquoi s'attaquer ordinairement aux lieux les plus élevés ? Pourquoi laisser plus de traces de la foudre sur le sommet des montagnes que partout ailleurs ?

Ce que nous avons dit de la foudre, doit vous faire connaître de quelle manière ces trombes, que les Grecs nomment *Presteres*, à cause de leurs effets, viennent d'en haut fondre sur la mer. Quelquefois on les voit descendre des cieux sur les eaux, comme une longue colonne autour de laquelle bouillonnent les flots émus par un souffle impétueux. Les vaisseaux surpris par ce terrible météore sont exposés au plus grand péril. C'est que le vent n'ayant quelquefois pas assez de force pour rompre le nuage contre lequel il fait effort, l'abaisse peu à peu, comme une colonne dirigée du ciel vers la surface de la mer, ou plutôt, comme une masse précipitée de haut en bas par l'effort du bras, & qui s'étendrait sur les eaux. Enfin après avoir crevé la nue, le vent s'engouffre dans la mer, & y excite un bouillonnement incroyable. Car le tourbillon, à force de s'agiter, fait descendre avec lui la nuée qui se prête à tous les mouvemens ; & aussi tôt que cette masse orageuse s'est précipitée sur les ondes, le vent s'y plonge tout entier, fait bouillonner

Ille in aquam subito totum se immittit , & omnè  
Excitat ingenti sonitu mare fervere cogens.

Fit quoque , ut involvat venti se nubibus  
ipse

Vortex , conradens ex aëre femina nubis ,  
Et quasi demissum cœlo prestera imitetur :  
Hic ubi se in terras demisit dissolvitque ,  
Turbinis immanem vim provomit atque pro-  
cellæ ;

Sed quia fit rarò omninò , montesque necesse  
est

Officere in terris , apparet crebriùs idem  
Prospectu maris in magno cœloque patenti.

Nubila concrefcunt , ubi corpora multa vo-  
lando

Hoc super in cœli spatio , coiêre repentè ,  
Asperiora , modis quæ possint indupedita  
Exiguïs , tamen inter se comprehensa teneri :  
Hæc faciunt primùm parvas consistere nubes :  
Indè ea comprehendunt inter se conque gregan-  
tur ,

Et conjungendo crescunt , ventisque feruntur  
Usque adè , donec tempestas sæva coorta est.

Fit quoque , uti montis vicina cacumina cœlo  
Quàm sint quæque magis , tantò magis edita fu-  
ment

la mer , & souleve à la fois tous ses flots avec un bruit épouvantable.

Il arrive aussi qu'un tourbillon de vent , après avoir ramassé dans l'air les élémens qui forment la nue , s'y enveloppe lui-même , & imite sur terre la trombe marine. Le nuage , après s'être abaissé dans les plaines & s'y être brisé , vomit de ses flancs un horrible tourbillon , un ouragan furieux. Mais ces phénomènes sont très-rares sur terre , à cause de l'obstacle que les montagnes opposent à l'action du vent ; ils sont plus fréquens sur la mer dont la surface est plus étendue & plus découverte.

Les nuages se forment , quand un grand nombre de ces corpuscules anguleux qui volent sans cesse dans l'atmosphère , se rassemblent tout à coup , & malgré la faiblesse de leurs liens , viennent à bout néanmoins de former un tissu. Ce ne sont d'abord que des nuages légers ; mais en se joignant ensemble , en s'accumulant , en se réunissant , ils s'accroissent & sont soutenus par les vents , jusqu'à ce qu'il s'excite une tempête violente.

Remarquez encore que plus les montagnes sont élevées & voisines des cieux , plus leur cime

Assiduè fulvæ nubis caligine crassâ;  
 Propterea quia, cùm consistunt nubila primùm;  
 Antè videre oculi quàm possint tenuia, venti  
 Portantes cogunt ad summa cacumina montis:  
 Hîc demum fit uti, turbâ majore coortâ,  
 Condensa ac stipata simul cernantur, & udo  
 Vertice de montis videantur surgere in æthram:  
 Nam loca declarat sursùm ventosa patere  
 Res ipsa & sensus, montes cùm ascendimus  
 altos.

Præterea, permulta mari quoque tollere toto  
 Corpora Naturam, declarant littore vestes  
 Suspensæ, cùm concipiunt humoris adhæsum;  
 Quò magis ad nubes augendas multa viden-  
 tur

Posse quoque è falso consurgere momine ponti.  
 Præterea, fluviiis ex omnibus, & simul ipsâ  
 Surgere de terrâ nebulas æstumque videmus,  
 Quæ velut halitus, hinc ita sursùm expressa fe-  
 runtur,

Suffunduntque suâ cœlum caligine, & altas  
 Sufficiunt nubes paulatim conveniundo;  
 Urget enim quoque signiferi super ætheris æs-  
 tus,

Et quasi densendo subtextit cœrula nimbis.

est obscurcie par un brouillard jaunissant, une espece de fumée épaisse. C'est que, quand les nuages commencent à prendre de la consistance, sans être encore sensibles aux yeux, les vents les portent & les rassemblent sur la cime d'un mont. Ensuite, lorsqu'ils se sont réunis en plus grand nombre, lorsqu'ils se sont condensés & accumulés, on les voit s'élever du sommet humide vers les plaines de l'air. En effet la raison nous apprend que les lieux les plus élevés sont le théâtre des vents, & nous le sentons nous-mêmes au haut des montagnes.

D'ailleurs la Nature enleve un grand nombre de corpuscules de toute la surface de la mer. C'est ce que nous montrent les étoffes suspendues le long de ses rives, auxquelles s'attache l'humidité. Il est donc évident que les émanations de ce fluide salé, toujours en mouvement, contribuent à l'accroissement des nuages. Nous voyons encore du sein des fleuves & de la terre même sortir des brouillards, des especes de vapeurs chaudes, dont les exhalaisons élevées dans les airs, obscurcissent les cieux, & forment insensiblement par leur réunion des nuages épais; avec d'autant plus de facilité, que les flots de la matiere éthérée en les pressant d'en haut, & en les condensant, pour ainsi dire, voilent d'un tissu épais l'azur du ciel.

Fit quoque , ut hunc veniant in cœtum extrin-  
secus illa

Corpora , quæ faciunt nubes nimbosque volan-  
tes ;

Innumerabilem enim numerum , summamque  
profundi

Esse infinitam docui , quantâque volarent

Corpora mobilitate , ostendi , quàmque repente

Immemorable per spatium transire solerent :

Haud igitur mirum est , si parvo tempore sæpe

Tam magnos montes tempestas , atque tenebræ

Cooperiant maria ac terras , impensa supernè ;

Undique quandoquidem per caulas ætheris om-  
nes ,

Et quasi per magni circum spiracula mundi ,

Exitus introitusque elementis redditus extat.

Nunc age , quo pacto pluvius concrefcât in altis  
Nubibus humor , & in terras demissus ut imber  
Decidat , expediam : Primum jam semina aquai  
Multa simul vincam consurgere nubibus ipsis  
Omnibus ex rebus , pariterque ita crescere utraf-  
que ,

Et nubes , & aquam quæcunque in nubibus extat ,

Ut pariter nobis corpus cum sanguine crescit ,

Sudor item atque humor quicumque est denique  
membris :

Concipiunt etiam multum quoque sæpe marinum

Il se peut enfin que ces corpuscules qui forment les nuages & les tempêtes, viennent d'un monde étranger se réunir dans le nôtre. En effet vous ne doutez pas que le nombre des atomes ne soit innombrable, & la profondeur du grand-tout infinie; vous sçavez de quelle agilité sont doués les élémens de la matiere, & combien peu de tems il leur faut pour parcourir des espaces immenses. Vous ne devez donc pas être surpris que la tempête & les ténèbres, suspendues dans les airs, couvrent en un instant les plus hautes montagnes, se répandent sur la mer & la terre entière; puisque de tous côtés les élémens trouvent des entrées & des sorties ouvertes dans tous les conduits du fluide éthéré, & pour ainsi dire, dans tous les canaux du monde,

Apprenez maintenant comment les eaux de la pluie se ramassent dans les nuages, & de là retombent sur la terre. Soyez convaincu premièrement que de tous les corps s'élevent, en même tems que les nuages, une infinité de molécules d'eau qui s'accroissent avec la substance même de la nue: à peu près comme nous voyons le sang, la sueur & les autres fluides de nos corps, s'accroître en même tems que la machine. Les nuages se chargent encore des eaux de la mer, lorsque semblables à des flocons de laine sus-

Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,  
 Cùm superà magnum venti mare nubila portant;  
 Confimili ratione ex omnibus amnibus humor  
 Tollitur in nubes, quò cùm bene semina aquarum  
 Multa modis multis convenère undique adaucta,  
 Confertæ nubes vi venti mittere certant  
 Dupliciter; nam vis venti contrudit, & ipsa  
 Copia nimborum, turbâ majore coortâ,  
 Urget & è supero premit, ac facit effluere im-  
 bres.

Præterea cùm rarefcunt quoque nubila ventis,  
 Aut dissolvuntur solis super icta calore,  
 Mittunt humorem pluvium, stillantque, quasi  
 igni  
 Cera super calido tabescens multa liquefcant:

Sed vehemens imber fit, ubi vehementer utro-  
 que  
 Nubila vi cumulata premuntur, & impete venti:  
 At retinere diu pluvix longumque morari  
 Consuêrunt, ubi multa fuerunt semina aqua-  
 rum;  
 Atque aliis aliæ nubes, nimbi que rigantes  
 Insuper, atque omni volgò de parte feruntur;  
 Terraque cùm fumans humorem tota rehalat.

pendus, ils sont portés par les vents au dessus de la surface. L'humidité des fleuves s'éleve de même vers les nues. Lorsque ces semences d'eau, accrues de tous côtés par tant d'émanations diverses, se sont rassemblées, & ont été condensées par le souffle des vents : alors une double force détermine leur chute ; la pression des vents, & le grand nombre des nuages accumulés, qui, en gravitant les uns sur les autres, produisent l'écoulement de la pluie.

D'un autre côté, quand les vents raréfient les nuages, ou quand la chaleur du soleil les dissout, ils laissent tomber l'humide pluvieux qu'ils contiennent, & s'écoulent goutte à goutte, comme la cire que l'ardeur de la flamme liquéfie.

La pluie est abondante, quand les nuages éprouvent fortement la double pression de leur propre pesanteur & du souffle des vents. Elle a une durée considérable, & retient long-tems les hommes sous leurs toits, quand les nuages, chargés d'un grand nombre de particules d'eau, sont accumulés les uns sur les autres & répandus de tous côtés, & quand la terre restitue par ses exhalaisons autant d'humidité qu'elle en reçoit.

Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam  
 Adversâ fulsit nimborum aspergine contrâ,  
 Tum color in nigris existit nubibus *arqui.*

Cætera, quæ sursùm crescunt sursùmque creantur,  
 tur,

Et quæ concrefcunt in nubibus omnia, prorsùm  
 Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinz,  
 Et vis magna geli, magnum duramen aquarum,  
 Et mora quæ fluvios passim refrænât euntes,  
 Perfacile est tamen hæc reperire animoque videre,  
 Omnia quo pacto fiant quareve-creentur,  
 Cùm bene cognôris, elementis reddita quæ sint.

Nunc age, quæ ratio terrai motibus extet,  
 Percipe; & imprimis terram fac ut esse rearis  
 Subter item, ut superâ est, ventis atque undique  
 plenam

Speluncis, multosque lacus multasque lacunas  
 In gremio gerere & rupes deruptaque saxa,  
 Multaque sub tergo terrai flumina tecta  
 Volvere vi fluctus submersaq; saxa putandum est;  
 Undique enim similem esse suû res postulat ipsa:

His igitur rebus subjunctis suppositisque,  
 Terra supernè tremit, magnis concussa ruinis  
 Subter, ubi ingentes speluncas subruit ætas;  
 Quippe cadunt toti montes, magnoque repente  
 Concussu

Lorsqu'au sein de l'orage les rayons du soleil se trouvent opposés à un nuage pluvieux ; on apperçoit au milieu des ténèbres les couleurs de l'arc-en-ciel.

Les autres météores qui se forment, s'accroissent & se combinent dans les nuages, tels que la neige, les vents, la grêle, les frimats, la glace qui durcit les eaux, & met un frein à la course des fleuves, il est facile d'en pénétrer la cause & d'en expliquer les effets, quand on connaît à fonds les propriétés des élémens.

Apprenez maintenant la cause des tremblemens de terre, & persuadez-vous sur-tout, que l'intérieur du globe est, comme sa surface, rempli de vents, de cavernes, de lacs, de précipices, de pierres, de rochers, & d'un grand nombre de fleuves intérieurs, dont les flots impétueux emportent & roulent des roches submergées. Car la raison veut, que la terre soit par-tout semblable à elle-même.

Ces notions préliminaires une fois supposées, les tremblemens de la surface du globe sont occasionnés par l'éroulement intérieur de quelques énormes cavernes que le tems vient à

Concussu latè dissepunt indè tremores ;  
 Et meritò , quoniam plaustris concussa tremif-  
 cunt

Tecta viam propter non magno pondere tota ;  
 Nec minùs exultant , ubi currùs fortis equùm  
 vis

Ferratos utrinque rotarum succutit orbés.

Fit quoque , ubi magnas in aquæ vastasque  
 lacunas

Gleba vetustate è terrâ provolvitur ingens,  
 Ut jactetur aqua , & fluctu quoque terra vacil-  
 let ;

Ut vas in terrâ non quit constare , nisi hu-  
 mor

Destitit in dubio fluctu jactarier intus.

Præterea , ventus cùm per loca subcava terræ  
 Conlectus , parti ex unâ procumbit , & urget  
 Obnixus magnis speluncas viribus altas ,  
 Incumbit tellus , quò venti prona premit vis ;  
 Tum superà terram quæ sunt exstructa domo-  
 rum ,

Ad cœlumque magis quantò sunt edita quæ-  
 que ,

Inclinata minent in eandem prodita partem ;  
 Protractæque trabes impendent ire paratæ ,

bout de démolir. Car ce sont des montagnes tout entières qui tombent , & dont la secousse violente & soudaine doit répandre au loin d'affreux tremblemens ; puisqu'un charriot dont le poids n'est pas considérable , fait trembler sur son passage tous les édifices voisins , & que des coursiers fougueux , en roulant les bandes des roues armées de fer , font tressaillir tous les lieux d'alentour.

Il se peut encore, qu'une masse énorme de terre tombe de vétusté dans un grand lac souterrain , & que le globe vacille par une suite du mouvement excité dans les eaux , comme nous voyons sur la surface de la terre , un vase plein d'une onde agitée ne rester immobile , que quand la liqueur contenue a repris son équilibre.

D'ailleurs , quand le vent ramassé dans les cavités intérieures du globe fond avec violence sur un côté particulier , & réunit toutes les forces dans ces cavernes profondes , la terre panche du côté où le souffle des vents fait le plus d'efforts ; en même tems les édifices construits à la surface , s'inclinent du même côté , à mesure qu'ils sont plus voisins du ciel. On voit les poutres s'avancer , quitter l'à plomb , menacer ruine. Et l'on balance à croire , que la Nature ait prescrit un

Et metuunt magni naturam credere mundi  
 Exitiale aliquod tempus clademque manere,  
 Cùm videant tantam terrarum incumbere mo-  
 lem :

Quòd nisi respirent venti, non ulla refrænet  
 Res, neque ab exitio possit reprendre euntes;  
 Nunc quia respirant alternis inque gravescunt,  
 Et quasi conlecti redeunt ceduntque repulsi,  
 Sæpius hanc ob rem minitatur terra ruinas,  
 Quàm facit; inclinatur enim retroque recellit;  
 Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes;  
 Hâc igitur ratione vacillant omnia tecta,  
 Summa magis mediis, media imis, ima per-  
 hilum.

Est hæc ejusdem quoque magni causa tremo-  
 ris,

Ventus ubi atque animæ subitò vis maxima quæ-  
 dam,

Aut extrinsecus, aut ipsâ à tellure coorta,  
 In loca se cava terrai conjecit, ibique  
 Speluncas inter magnas fremit antè tumultu;  
 Versabundaque portatur; post incita cùm vis  
 Exagitata foràs erumpitur, & simul artam  
 Diffidens terram magnum concinnat hiatum;  
 In Tyriâ Sidone quod accidit, & fuit Ægis  
 In Peloponneso: Quas exitus hic animai  
 Disturbât urbes, & terræ motus obortus!

terme pour la destruction totale du monde ; quand on voit de telles masses prêtes à se démolir ! Si les vents n'étaient obligés de reprendre , pour ainsi dire , haleine , aucun frein ne serait capable de les contenir , ni d'arrêter leurs efforts destructeurs. Mais comme alternativement ils se reposent & fondent de nouveau , sont repoussés & retournent à la charge ; la terre menace de s'écrouter plus qu'elle ne s'écroute en effet. Elle s'incline & se relève ; elle perd l'équilibre & le retrouve par son propre poids. Voilà pourquoi les édifices vacillent plus ou moins , selon leur élévation , de sorte que les plus bas n'éprouvent presque point de secousses.

Ces horribles ébranlemens peuvent encore être causés par un vent impétueux , un souffle violent , introduit tout à coup du dehors , ou né dans le sein même de la terre , qui après s'être engouffré dans les cavités du globe , frémit au milieu de ces immenses cavernes , s'y roule en tout sens , & ne s'échappe au dehors , qu'après avoir fendu la terre par son impétuosité , & y avoir ouvert de vastes abymes. Ainsi furent englouties Sidon , l'ouvrage des Tyriens , Egine , dans le Péloponnèse. Combien de villes ont été détruites par ces terribles éruptions des vents , & par les tremblemens de terre qui en furent la

Multaque præterea ceciderunt moenia magnis  
 Motibus in terris, & multæ per mare pessum  
 Subsedere suis pariter cum civibus urbes.

Quòd nisi prorumpit, tamen impetus ipse ani-  
 mai,

Et fera vis venti, per crebra foramina terræ  
 Dispertitur, ut horror, & incutit indè tremo-  
 rem;

Frigus uti nostros penitus cùm venit in artus,  
 Concutit, invitos cogens tremere atque mo-  
 veri:

Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes;  
 Tecta supernè timent, metuunt infernè, caver-  
 nas

Terrai ne dissolvat Natura repentè;  
 Neu distracta suum latè dispandat hiatum,  
 Idque suis confusa velit complere ruinis:  
 Proinde licet quamvis coelum terramque reantur  
 Incorrupta fore æternæ mandata salutis,  
 Attamen interdum præsens vis ipsa periculi  
 Subditat hunc stimulum quâdam de parte timo-  
 ris,

Ne pedibus raptim tellus subtracta feratur  
 In barathrum, rerumque sequatur prodita summa  
 Funditus, & fiat mundi confusa ruina.

Nunc ratio reddunda, augmen cur nesciat æquor.

suite ? Combien de cités ensevelies sous terre, au milieu de ces affreux ébranlemens, ou noyées avec leurs citoyens au fond des mers ?

Si le vent ne s'élance pas au dehors, son souffle impétueux se distribue, comme une es-  
pece de frisson, dans tous les conduits de la  
terre, & y excite un tremblement général. Ainsi  
le froid insinué jusqu'au fond de nos membres,  
nous fait grelotter malgré nous. Alors les habi-  
tans des villes, en proie à une double terreur,  
voient la mort & sur leurs têtes & sous leurs  
pieds. Ils craignent d'un côté la chute de leurs  
roits; ils tremblent de l'autre, que la Nature ne  
démolisse tout à coup les voûtes du globe, &  
qu'après avoir ouvert ses vastes abymes, elle ne  
veuille les combler de ses propres débris. Quoi-  
que persuadés que le ciel & la terre sont incor-  
ruptibles, & destinés à subsister éternellement, la  
vue d'un danger aussi pressant, porte néanmoins  
la défiance dans leur ame, & leur fait craindre  
que la terre ne se dérobe sous leurs pieds pour  
tomber dans le gouffre, que sa chute ne soit  
suivie de celle du grand-tout, & qu'il ne reste  
plus du monde entier qu'un amas confus de  
ruines.

Il faut maintenant expliquer pourquoi la mer

Principiò mare mirantur non reddere majus  
 Naturam, quò tantu' fuit decursus aquarum,  
 Omnia quò veniant ex omni flumina parte;  
 Adde vagos imbres tempestatelque volantes  
 Omnia quæ maria ac terras sparguntque rigant-  
 que;

Adde suos fontes; tamen ad maris omnia summana  
 Guttaï vix instar erunt unius ad augmen:  
 Quò minùs est mirum mare non augetcere  
 magnum.

Præterea, magnam sol partem detrahit æstu;  
 Quippe videmus enim vestes humore maden-  
 tes

Exsiccare suis radiis ardentibu' solem;  
 At pelage multa & latè substrata videmus:  
 Proinde licèt quamvis ex uno quoque loco sol  
 Humoris parvam delibet ab æquore partem,  
 Largiter in tanto spatio tamen auferet undis.

Tum porrò venti magnam quoque tollere par-  
 tem

Humoris possunt verrentes æquora ponti:  
 Unâ nocte vias quoniam persæpe videmus  
 Siccari, mollisque luti concrefcere crustas.

Præterea docui multum quoque tollere nu-  
 bes

ne connaît point d'accroissement. On est surpris qu'avec tant d'eaux qui s'y rendent, tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés, tant de pluies & d'orages qui fondent à la fois sur la terre & sur la mer, enfin avec ses propres sources, elle n'augmente jamais de volume. Mais la surprise cessera, si l'on considère, que toutes ces eaux comparées à la vaste étendue des mers, font à peine sur elles l'effet d'une goutte insensible.

Ajoutez que la chaleur du soleil en pompe une grande partie. Car ces rayons ardens qui sechent en un moment les étoffes humides, quel effet ne doivent-ils pas produire sur l'immense surface des mers soumises à leur action ? Et quelque modique perte que souffre chaque endroit particulier, ces évaporations répétées dans une aussi grande étendue, ne doivent-elles pas causer une diminution considérable ?

D'un autre côté, les vents qui balaient la surface des ondes, en emportent encore une partie ; puisque souvent nous voyons dans l'espace d'une nuit les chemins séchés, & la fange durcie par leur souffle.

Je vous ai encore enseigné, que les mages attirent à eux l'humidité de la mer, pour aller

Humorem magno conceptum ex æquore ponti,  
 Et passim toto terrarum spargere in orbe,  
 Cùm pluit in terris & venti nubila portant.

Postremò, quoniam raro cum corpore tel-  
 las

Est, & conjunctas oras maris undique cingit,  
 Debet, ut in mare de terris venit humor aquai,  
 In terras itidem manare ex æquore falso;  
 Percolatur enim virus, retroque remanat  
 Materies humoris, & ad caput amnibus om-  
 nis

Confluit, inde super terras redit agmine dulci,  
 Quà via fæsta semel liquido pede detulit undas.

Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut  
 Ætnæ

Exspirent ignes interdum turbine tanto,  
 Expediam: neque enim mediâ de clade coorta  
 Flammæ tempestas, Siculûm dominata per  
 agros,

Finitimis ad se convertit gentibus ora,  
 Fumida cùm cœli scintillare omnia templa  
 Cernentes, pavidâ complebant pectora curâ,  
 Quid moliretur rerum Natura novarum.

Hisce tibi rebus latè est altèque videndum,  
 Et longè cunctas in partes dispiciendum,

ensuite la disperser de tous côtés, ou par les pluies qui tombent sur la terre, ou par les nuées que les vents transportent dans l'atmosphère.

Enfin, comme la terre est un corps poreux, comme elle environne de tous côtés la mer qui lui est contiguë; la mer ne peut recevoir les eaux de la terre, sans que celle-ci reçoive à son tour celles de la mer, qui se filtrent en effet dans le sein du globe, se replient sur elles-mêmes, se rassemblent à la source des fleuves, & ainsi purifiées coulent sur la terre, à l'endroit où sa surface entrouverte facilite la trace liquide de leurs pas.

Apprenez maintenant la raison, pour laquelle les bouches de l'Etna vomissent quelquefois de si épais tourbillons de flamme. Ne croyez pas en effet, qu'au milieu du trouble & du désastre, un orage de feu déchaîné dans les plaines de la Sicile, ait jadis fixé les regards des peuples voisins; qui, à la vue des torrens d'étincelles & de fumée ondoyans dans tout l'atmosphère, aient attendu pleins d'effroi le nouveau malheur que la Nature leur préparait.

Pour l'explication des phénomènes de cette espèce, il faut porter sur toute la nature un

Ut reminiscaris summam rerum esse profun-  
dam,

Et videas cœlum summam totius unum

Quàm sit parvula pars & quàm multesima conf-  
tet,

Et quota pars homo terram sit totius unus:

Quod bene propositum si planè contueare

Ac videas planè, mirari multa relinquo.

Num quis enim nostrum miratur, si quis in  
artus

Accepit calido febriam febre coortam,

Aut alium quemvis morbi per membra dolo-  
rem?

Obturgescit enim subito pes, arripit acer

Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipsos;

Existit facer ignis, & usit corpore serpens

Quamcunque arripuit partem, repitque per ar-  
tus:

Nimirum, quia sunt multarum femina rerum;

Et facis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,

Unde queat vis immensi procreescere morbi:

Sic igitur toti cœlo terræque putandum est

Ex infinito satis omnia suppeditare,

Unde repente queat tellus concussa moveri,

Perque mare & terras rapidus percurrere turbo,

Ignis abundare æternus, flammescere cœlum;

comp d'œil vaste & profond , en embrasser à la fois toutes les parties , ne jamais perdre de vue l'infinité du grand-tout , & se représenter sans cesse combien le ciel est peu de chose par rapport à l'univers , & quel atome imperceptible est l'homme , comparé au globe entier. Quand vous serez pénétré de ce principe , convaincu de cette vérité , il y aura bien des phénomènes que vous cesserez d'admirer.

Qui de nous , par exemple , est surpris de voir un homme brûlé d'une fièvre ardente , ou dont les membres soient la proie d'une autre maladie ? Les pieds se gonflent tout à coup , une douleur aiguë s'empare des dents , ou se jette sur les yeux mêmes , le feu sacré s'allume , se répand dans tout le corps , brûle toutes les parties qu'il attaque , on n'en est point étonné ; parce qu'on connaît les émanations d'un grand nombre de corps , parce qu'on sçait que les exhalaisons de la terre & le vice de l'air suffisent pour causer la naissance , & hâter les progrès des plus terribles maladies. Croyez donc aussi que ce grand-tout , infini comme il l'est , fournit au ciel & à la terre un assez grand nombre d'atomes , pour ébranler le globe par des secousses soudaines , pour envoyer sur la terre & les ondes des tourbillons rapides , pour entretenir les feux de l'Etne , &

Id quoque enim fit, & ardescunt cœlestia tem-  
pla;

Ut tempestates pluviz graviore coortu

Sunt, ubi fortè ita se tetulerunt semina aqua-  
rum.

At nimis est ingens incendi turbidus ardor:  
Scilicet & fluvius, qui non est, maximus ei est,  
Qui non antè aliquem majorem vidit, & ingens  
Arbor homoque videtur, & omnia de genere  
omni,

Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fin-  
git:

Cùm tamen omnia cum cœlo terraque mari-  
que

Nil sint ad summam summam totius omnem.

Nunc tamen, illa modis quibus irritata re-  
pentè

Flamma foràs vastis Ætnez fornacibus efflet,

Expeditam: Primùm totius subcava montis

Est natura, ferè silicum suffulta cavernis;

Omnibus est porrò in speluncis ventus & aër;

Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aër:

Hic ubi percaluit calefecitque omnia circum

Saxa furens, quæ contingit, terramque, & ab  
ollis

Excussit calidum flammis velocibus ignem,

pour embraser le ciel. Oui, le ciel lui-même peut s'embraser aussi naturellement, que nous voyons les pluies tomber à grands flots sur la terre, lorsqu'un certain nombre de particules d'eau se sont rassemblées dans l'atmosphère.

Mais, dites-vous, ces incendies sont trop considérables : oui ; comme un fleuve paraît grand à qui n'en a jamais vu de plus grand : comme un arbre, un homme, tous les corps de quelque espèce qu'ils soient, paraissent énormes, quand on ne connaît rien au delà ; tandis que ces objets, non plus que le ciel, la terre & la mer, ne sont rien en comparaison de l'univers.

Mais tâchons maintenant d'expliquer la manière dont la flamme en fureur s'exhale des fournaises de l'Etna. D'abord toute la montagne est creusée intérieurement, & appuyée sur des cavernes de cailloux. Or toutes les cavernes sont remplies de vents, & par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air mis en agitation. Lorsque ce terrible élément s'est enflammé, & a communiqué son ardeur aux rochers & à la terre, autour desquels il ne cesse de se rouler, & dont il fait sortir des flammes rapides, des feux dévorans, il s'élève, il s'élançe directement par les gorges

Tollit se ac reëctis ita faucibus ejicit akè ,  
 Funditque ardorem longè , longèque favillam  
 Differt , & crassâ volvit caligine fumum ;  
 Extruditque simul mirando pondere saxa :  
 Ne dubites quin hæc animâ turbida sit vis.

Præterea magnâ ex parti mare montis ad  
 ejus

Radices frangit fluctus , æstumque resorbet :  
 Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas  
 Perveniant subter fauces ; hæc ire fatendum  
 est ,

Et penetrare animam penitus res cogit aperta ,  
 Atque efflare foràs , ideòque extollere flam-  
 mas ,

Saxaque subjectare , & arenæ tollere nimbos :  
 In summo sunt ventigeni crateres , ut ipsi  
 Nominitant , nos quas fauces perhibemus &  
 ora.

Sunt aliquot quoque res , quarum unam dicere  
 causam

Non satis est , verùm plures , unde una tamen  
 sit :

Corpus ut exanimum si quod præcul ipse jacere  
 Conspicias hominis , fit ut omnes dicere causas  
 Conveniat leri , dicatur ut illius una ;

de la montagne , il répand au loin la flamme & la cendre , roule une fumée noire & épaisse , & lance en même tems des rochers d'une si énorme pesanteur , qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

D'ailleurs la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne , sans cesse elle y brise & en ramene ses flots. Les cavernes regnent par-dessous terre depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures , quand la mer s'est retirée , & ne dirigent leur souffle delà vers le sommet. Voila pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air , les rochers s'élancer au loin , & des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cime sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent *crateres* , & nous leur donnons les noms de *gorges* & de *bouches*.

Il y a encore des phénomènes auxquels il ne suffit pas de donner une explication ; il faut en produire plusieurs , parmi lesquelles se trouve la véritable. Ainsi en voyant de loin le cadavre d'un homme étendu sur le sable , il est nécessaire pour nommer la cause de sa mort , de citer toutes les causes possibles de mortalité. Car vous

Nam neque eum ferro, neque frigore vincere  
possis

Interiisse, neque à morbo, neque fortè veneno;  
Verùm aliquid genere esse ex hoc, quod concio  
dicat,

Scimus; item in multis hoc rebus dicere habemus.

Nilus in æstati crescit, campisque redondat

Unicus in terris Ægypti totius amnis:

Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem;

Aut quia sunt æstate Aquilones ostia contrà,

Anni tempore eo quo Etesia flabra feruntur;

Et contrà fluvium flantes remorantur, & undas

Cogentes sursùs replent coguntque manere:

Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur

Flumine, quæ gelidis à stellis axis aguntur;

Ille ex æstiferâ parti venit amnis ab Austro,

Inter nigra virûm percoctaque sæcla calore,

Exoriens penitùs mediâ ab regione dieci.

Est quoque uti possit magnus congestus arenæ

Fluctibus adversis oppilare ostia contrà,

Cùm mare permotum ventis ruit intùs arenam:

ne pouvez décider s'il est mort par le fer ou le froid , par la maladie ou le poison. Vous sçavez en général que c'est par une de ces causes ; mais il n'y a que les témoins oculaires qui puissent vous fixer sur la véritable. Nous sommes réduits à la même indécision , dans un grand nombre de phénomènes.

Par exemple , si le Nil , ce fleuve unique de l'Egypte entière , s'accroît & inonde les campagnes pendant l'été , ces débordemens peuvent venir de ce que , dans cette saison où regnent les vents Étésiens , les Aquilons en soufflant à l'embouchure & contre la direction du fleuve , suspendent son cours , foulent ses ondes , comblent son lit & forcent le fleuve de s'arrêter. Car on ne peut douter que le souffle de ces vents ne soit opposé à la direction du fleuve ; puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle Boreál , tandis que le Nil prend sa source dans les régions du midi , dans ces climats brûlans que le soleil visite au milieu de sa course , & dont les habitans sont noircis & dévorés par la chaleur.

Il se peut encore que de vastes amas de sables déposés à son embouchure forment une digue contre ses flots , dans le tems où la mer agitée par les vents roule des sables ; d'où il arrive que

Quo fit uti pacto liber minùs exitus amni,  
Et proclivus item fiat minùs impetus undis.

Fit quoque uti pluvias forsàn magis ad caput  
ejus ,

Tempore eo fiant quo Etesia flabra Aquilonum  
Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes :  
Scilicet ad mediam regionem ejecta dici  
Cùm convenerunt , ibi ad altos denique montes  
Contrusæ nubes coguntur , vique premuntur,

Forfit & Æthiopum penitus de montibus al-  
tis

Crescat , ubi in campos albas descendere nig-  
gues

Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Nunc age , *Averna* tibi quæ sint loca cunque  
lacusque ,

Expeditam , quali naturâ prædita consistent.  
Principiò , quòd *Averna* vocantur , nomen id ab re  
Impositum est , quia sunt *avibus* contraria cunctis ;  
E regione ea quòd loca cùm advenère volantes ,  
Remigii oblitæ , pennarum vela remittunt ,  
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ  
In terram , si fortè ita fert natura lotorum ,  
Aut in aquam , si fortè lacus substratus averno est.

La décharge du fleuve est moins libre, & la pente de son lit moins inclinée.

Il se peut aussi que les pluies soient plus abondantes à la source, dans cette saison où le soufflé des vents Étésiens chasse de ce côté les nuages, qui, rassemblés dans les régions du midi, s'accumulent & se condensent à la cime des plus hautes montagnes, & tombent enfin par la pression de leur pesanteur.

Peut-être, en un mot, cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Æthiopie, quand le soleil, dont les rayons embrassent toute la nature, fait descendre à grands flots la neige fondue dans les plaines.

Expliquons maintenant la nature de ces lieux funestes, de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord ce nom leur a été donné à cause de l'effet qu'ils produisent, parce qu'ils sont mortels pour les *oiseaux*. En effet quand les habitans de l'air sont arrivés directement au dessus de ces lieux, ils semblent avoir oublié l'art de voler; leurs ailes n'ont plus de ressort; ils tombent sans force, la tête panchée, ou sur la terre, ou dans les eaux, selon la nature de l'Averne qui leur donne la mort,

Qualis apud Cumas locus est montemque Vesuvium,

Oppleri calidis ubi fumant fontibus auctus :  
Est & Athenæis in mœnibus, arcis in ipso  
Vertice, Palladis ad templum Tritonidos al-  
mæ,

Quò nunquam pennis appellunt corpora rauce  
Cornices, non cùm fumant altaria donis :  
Usque adeò fugitant non itas Palladis acres,  
Pervigilî causâ, Graiûm ut cecinere poëtæ  
Sed natura loci hoc opus efficit ipsa suâ vi ;  
In Syriâ quoque fertur item locus esse, videri,  
Quadrupedes quoque quò simul ac vestigia pri-  
mùm

Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,  
Manibus ut si sint divis maectata repentè :  
Omnia quæ naturali ratione geruntur,  
Et, quibus è causis fiant, apparet origo ;  
Janua ne his orci potiùs regionibus esse  
Credatur posta, hinc animas Acheruntis in oras  
Ducere fortè Deos Manes infernè reamur ;  
Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur  
Ducere de latebris serpentina sæcla ferarum :  
Quod procul à verâ quàm sit ratione repul-  
sum,

Percipe ; namque ipsâ de re nunc dicere conor.

Principiò hoc dico, quòd dixi sæpe quoque antè,

On trouve à Cumes & au mont Vésuve un endroit de cette nature ; ce sont des fontaines chaudes d'où s'exhale une épaisse fumée. On en trouve encore un semblable dans les murs d'Athenes , au sommet de la citadelle , proche le temple de Minerve ; les rauques corneilles n'osent jamais y aborder , lors même que la fumée des sacrifices semble les y inviter. Tant elles fuient avec effroi , non pas la colere de Pallas que leur attirera leur vigilance , selon le récit des poëtes Grecs , mais les exhalaisons même de ce lieu , qui suffisent pour les en détourner. On parle encore d'un autre averne de cette espee , situé dans la Syrie , où les quadrupedes eux-mêmes ne peuvent porter leurs pas , sans que la vapeur les fasse tomber sans vie , comme des victimes immolées tout à coup aux Dieux Manes. Tous ces effets sont naturels , & l'on peut en trouver les causes , sans s'imaginer que ces lieux soient autant de portes du tartare , par où les Divinités du sombre empire attirent les ames sur les bords de l'Achéron , comme la simple aspiration du cerf rapide , attire ( selon l'opinion commune ) les serpens du fond de leur retraite. Pour vous faire sentir le ridicule de toutes ces fables , je vais traiter à fonds ce sujet.

Je répète d'abord ce que j'ai souvent dit , que

In terrâ cujusque modi rerum esse figuras ;  
 Multa homini quæ sunt vitalia, multaque mor-  
 bos

Incutere & mortem quæ possint accelerare ;  
 Et magis esse aliis alias animantibus aptas  
 Res ad vitæ rationem ostendimus antè ,  
 Propter dissimilem naturam dissimilesque  
 Texturas inter sese primasque figuras ;  
 Multa meant inimica per aures, multa per ipsas  
 Insinuant nares infesta atque aspera odore,  
 Nec sunt multa parùm tactu vitanda, nec au-  
 tem

Aspectu fugienda saporeque tristia quæ sint ;  
 Deinde videre licet, quàm multæ sint homini  
 res

Acriter infesto sensu spurcæque gravesque.

Arboribus primùm certis gravis umbra tributa  
 est ,

Usque adeò, capitis faciant ut sæpe dolores,  
 Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.  
 Est etiam in magnis Heliconis montibus ar-  
 bos

Floris odore hominem tetro consuetæ necare :  
 Scilicet hæc ideò terris ex omnia surgunt  
 Multa modis multis multarum semina rerum ,  
 Quòd permista gerit tellus discretaque tradit.

Nocturnumque

la terre contient un grand nombre de principes diversément configurés , dont les uns donnent la vie à l'homme , les autres lui causent des maladies & hâtent son trépas , & qui tous sont plus ou moins analogues aux divers animaux , plus ou moins propres à leur conservation , selon la différence de leur nature , de leur tissu & de leurs figures élémentaires. Il y en a dont l'introduction blesse le canal de l'ouïe ; il y en a dont les exhalaisons piquantes & désagréables offensent l'organe de l'odorat ; d'autres dont le contact est dangereux , dont la vue est à craindre , dont la saveur est désagréable. Enfin l'expérience vous montre combien d'objets produisent dans l'homme des sensations pénibles & douloureuses.

D'abord il y a des arbres dont l'ombre est chargée de molécules si dangereuses , qu'on ne peut s'étendre sur le gazon au pied de ces arbres , sans éprouver de violentes douleurs de tête. Sur la cime élevée de l'Hélicon se trouve encore un arbre dont la fleur tue l'homme par son odeur. Toutes ces productions naissent de la terre , parce qu'elle renferme dans son sein un grand nombre de semences combinées d'une infinité de manières diverses dont la sécrétion nourrit chaque individu particulier.

Nocturnumque recens extinctam lumen, ubi  
acri

Nidore offendit nares, consopit ibidem,  
Dejicere ut pronos qui morbus sæpe fuerit.  
Castoreoque gravi mulier sopita recumbit,  
Et manibus nigrum teneris opus effluit eji,  
Tempore eo si odorata est, quo menstrua sol-  
vit.

Multaque præterea languentia membra per ar-  
tus

Solvunt, atque animam labefactant sedibus in-  
tüs.

Denique, si in calidis etiam cunctære lava-  
cris,

Plenior & folio in fueris ferventis aquai,  
Quàm facilè in medio fit uti des sæpe ruinas!  
Carbonumque gravis vis atque odor insinuat  
Quàm facilè in cerebrum, nisi aquam præcepi-  
mus antè!

At cùm membra hominis percepit fervida fe-  
bris,

Tam fit odor vini plagæ mactabilis instar.  
Nonne vides etiam terrâ quoque sulfur in ipsâ  
Gignier, & tetra concrefcere odore bitumen?  
Denique ubi argenti venas aurique sequuntur,  
Terraï penitüs scrutantes abdita ferro,  
Quales exspirat scaptesula subter odores?  
Quique mali fit ut exhalent aurata metalla?

L'odeur d'une lampe récemment éteinte affecte désagréablement les nerfs olfactifs, assoupit l'homme, le renverse, comme s'il était attaqué de l'épilepsie. L'odeur forte du *Castoreum* produit le même effet sur la femme. Elle tombe sans connaissance, & son ouvrage s'échappe de ses mains défaillantes, si son organe en est frappé dans le tems où elle paie son tribut périodique. Il y a bien d'autres substances dont l'action relâche le système des membres, & fait chanceler l'ame au fond de sa retraite. Enfin si vous séjournez trop long-tems dans un bain chaud, ou si vous vous y plongez à la suite d'un repas trop abondant, qu'il est à craindre que vous ne tombiez sans connaissance au milieu des eaux ! Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au cerveau, si vous ne prévenez son effet en avalant auparavant une onde salutaire ? L'odeur du vin porte un coup mortel à celui dont les membres sont consumés par une fièvre ardente. Ne voyez-vous pas encore naître au sein de la terre le soufre & le bitume dont la vapeur est si pénétrante. Enfin quand le fer à la main, on déchire les entrailles de la terre, pour y suivre les veines de l'or & de l'argent, quelles vapeurs mortelles ne sent-on pas s'élever du fond de la mine, & s'exhaler du séjour de ces riches métaux ? Ne voyez-vous pas quel

Quas hominum reddunt facies qualesque colores  
 Nonne vides ? audisve perire in tempore parvo  
 Quàm soleant , & quàm vitæ copia desit ,  
 Quos opere in tali cohibet vis magna ? necesse  
 est

Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus ;  
 Exspiretque foràs in aperta promptaque cœli.

Sic & *averna* loca alitibus summittere de-  
 bent

Mortiferam vim , de terrâ quæ surgit in aë-  
 ras ,

Ut spatium cœli quâdam de parte venenet :  
 Quò simul ac primùm pennis delata sit ales ;  
 Impediatur ibi cæco conrepta veneno ,  
 Ut cadat è regione loci , quâ dirigit æstus :  
 Quò cùm conruit , hæc eadem vis illius æstûs  
 Reliquias vitæ membris ex omnibus aufert ;  
 Quippe etenim primò quasi quendam conciet æs-  
 tum ;

Posteriùs fit , uti cùm jam cecidère veneni  
 In fontes ipsos , ibi fit quoque vita vomenda ;  
 Propterea quòd magna mali sit copia circum ,

Fit quoque ut interdum vis hæc atque æstus  
 averni

Aëra qui inter aves cunque est terramque locatus ;

visage have ; quel teint plombé contractent les malheureux , condamnés par la loi à ces durs travaux ? Ne sçavez-vous pas en combien peu de tems ils périssent , & combien est courte la durée de leur vie ? Il faut donc que la terre se débarrasse de toutes ces vapeurs , en les répandant au dehors , dans les plaines de l'air.

Ainsi ces lieux nommés *avernes* , ne sont mortels pour les oiseaux , que par de pareilles évaporations , qui s'élevent du sein de la terre dans les airs , & empoisonnent , pour ainsi dite , une partie de l'athmosphere. A peine les oiseaux sont-ils arrivés dans cette région infectée , tout à coup embarrassés dans les laqs de ce poison invisible , ils tombent verticalement dans l'endroit où l'exhalaison dirige leur chute ; & quand ils y sont étendus , la même exhalaison , plus active pour lors , chasse de leurs membres tous les restes de la vie. Car la première attaque n'excite en eux qu'une espece de convulsion ; mais une fois plongés à la source même du venin , ils y rendent les derniers soupirs , suffoqués par l'abondance des exhalaisons qui les environnent.

Il se peut encore que ces exhalaisons raréfient tellement la masse d'air interposée entre la terre & les oiseaux , que cette espace devienne presque

Discutiat , prope uti locus hinc linquatur inanis :

Cujus ubi è regione loci venère volantes,  
 Claudicat extemplò pennarum nifus inanis ,  
 Et conamen utrinque alarum proditur omne :  
 Hic , ubi nictari nequeunt infistereque alis ,  
 Scilicet in terram delabi pondere cogit  
 Natura ; & vactum prope jam per inane jacen-  
 tes ,

Dispergunt animas per caulas corporis omnes:

Frigidior porrò in puteis æstate fit humor ,  
 Rarefcit quia terra calore , & semina si qua  
 Fortè vâporis habet , properè dimittit in auras :  
 Quò magis est igitur tellus affecta calore ,  
 Hoc fit frigidior qui in terrâ est abditus hu-  
 mor ;

Frigore cùm premitur porrò omnis terra con-  
 que

Et quasi concrefcit , fit scilicet , ut coëundo  
 Exprimat in puteos , si quem gerit ipsa , calo-  
 rem.

Est apud Ammonis fanum fons lace diurnâ  
 Frigidus , at calidus nocturno tempore fertur ;  
 Hunc homines fontem nimis admirantur , & acri  
 Sole putant subter terras ferviscere raptim ,  
 Nox ubi terribili , terras caligine textit ;

**Vuide.** Lorsque les habitans de l'air volent directement au dessus de ces lieux , leurs ailes s'agitent en vain au milieu du vuide , aucune réaction ne seconde leurs efforts. Ne trouvant donc plus d'appui dans l'air , ni de support dans leurs ailes , la Nature les force de céder à leur pesanteur , & quand ils sont tombés au sein du vuide , leur ame se dissipe par tous les pores de leurs membres.

L'eau des puits se refroidit pendant l'été ; parce que la chaleur en raréfiant la terre , dissipe promptement dans les airs toutes les semences de feu qu'elle peut contenir. Ainsi plus la surface est échauffée , plus les eaux cachées dans son sein doivent être fraîches. Au contraire quand le froid resserre , rapproche , & condense sa superficie , il doit par cette compression faire rentrer au fond des puits les particules de feu disséminées dans la terre.

On voit proche le temple d'Ammon une source froide pendant le jour , & qui ( à ce qu'on rapporte ) devient chaude pendant la nuit. Cette fontaine excite plus d'admiration qu'elle n'en mérite. On croit que le soleil caché sous terre , la pénétre de ses feux , aussi-tôt que la nuit étend sur le globe son ombre effrayante. Mais cette

Quod nimis à verâ est longè ratione remo-  
tum ;

Quippe ubi sol nudum contrectans corpus aquai ,  
Non quierit calidum superâ de reddere parte ,  
Cum superum lumen tanto fervore fruatur ;  
Quî queat hic subter tam crasso corpore terram ,  
Percòquere humorem & calido sociare vaporì ?  
Præfertim cum vix possit per septa domortum  
Insinuare suum radiis ardentibus æstum ?

Quæ ratio est igitur ? nimirum terra magis  
quòd

Rara tenet circum hunc fontem , quàm cætera  
tellus ;

Mulque sunt ignis prope semina corpus aquai ;  
Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris ,  
Extemplò subtùs frigescit terra coitque ;  
Hâc ratione fit ut , tanquam compressa manu sit ,  
Exprimat in fontem quæ semina cunque habet  
ignis ,

Quæ calidum faciunt laticis tactum atque sapor-  
rem :

Indè ubi sol radiis terram dimovit obortis ,  
Et rarefecit calido miscente vapore ;  
Rursùs in antiquas redeunt primordia sedes  
Ignis , & in terram cedit calor omnis aquai :  
Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurnâ

Præterea solis radiis jactatur aquai

explication est contraire à la saine philosophie. Car si le soleil, dont les rayons ont tant de force quand il est sur nos têtes, n'a pu, par un contact immédiat, échauffer la surface de l'onde, comment pourrait-il sous nos pieds, à travers une masse aussi épaisse que la terre, faire bouillonner l'eau, & y introduire ses feux brûlans, sur-tout quand la chaleur de ses rayons peut à peine se faire sentir à travers les murs de nos maisons ?

Quelle est donc la cause de ce phénomène ? C'est que la terre est plus spongieuse & plus chargée de semences ignées autour de cette fontaine que par-tout ailleurs. Lors donc que la nuit ensevelit le globe dans ses ombres humides, cette terre en se refroidissant, se contracte comme si on la pressait avec la main, & fait ainsi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules de feu dont elle est imprégnée, & qui communiquent à l'eau une chaleur qu'on éprouve au toucher & au goût. Ensuite quand les rayons naissans du soleil ont ouvert les pores de la terre & raréfié son tissu par le mélange de leurs feux, les semences ignées reprennent leur première place, & toute la chaleur de l'eau passe dans la terre. Voilà pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour.

D'ailleurs l'onde frappée pour lors des rayons

Humor, & in luci tremulo rarefcit ab æstu ;  
 Propterea fit uti , quæ femina cunque habet  
 ignis ,

Dimittat , quafi sæpe gelum quod continet in fe  
 Mittit , & exolvit glaciem nodosque relaxat ,

Frigidus eft etiam fons , fupra quem fita  
 sæpe

Stupa jacet flammæ concepto protinùs igni ;  
 Tædaque confimili ratione accenfa per undas  
 Conlucet , quòcunq; natans impellitur auris :  
 Nimirum quia funt in aquâ permulta vaporis  
 Semina , de terrâque necelfe eft funditùs ipsâ  
 Ignis corpora per totum confurgere fontem ,  
 Et fimul exspirare foràs exireque in auras ,  
 Non tam viva tamen , calidus queat ut fieri  
 fons.

Præterea , difperfa foràs erumpere cogit  
 Vis per aquam fubitò fursùmque ea conci-  
 liari :

Quod genus Aradius fpirat fons dulcis aquaï ,  
 Qui fcaturit , & falas circum fe dimovet undas :  
 Et multis aliis præbet regionibus æquor ,  
 Utilitatem opportunam fitientibu' nautis ,

du soleil , & raréfiée par ses feux tremblans , doit évaporer tous les corpuscules ignés qu'elle contient , comme on la voit souvent se dégager des parties de froid & des liens de glace qui la tenaient captive.

On parle encore d'une autre fontaine dans laquelle une étoupe prend feu & jette des flammes tout à coup , quoiqu'elle paraisse froide au toucher ; un flambeau s'y allume de la même manière , & luit au milieu des eaux , par-tout où l'air porte sa lumière flottante. C'est que l'eau de cette fontaine , non-seulement contient en elle-même un grand nombre de semences de feu , mais reçoit encore de la terre qui lui sert de lit , une foule de particules ignées qui s'élevent en haut , se dispersent dans toute la substance du fluide , s'exhalent au dehors & se répandent dans l'air , mais qui n'ont pas assez d'activité pour échauffer la fontaine elle-même.

De plus une impulsion secrète détermine ces molécules éparfes à s'élever tout à coup & à se rassembler à la surface de l'onde. Ainsi ces eaux douces de la fontaine Aradienne écartent autour d'elles l'onde salée. Ainsi , dans bien d'autres plages , la mer fournit de pareilles ressources aux navigateurs altérés , en leur ménageant des eaux douces , au

Quòd dulces inter salvas intervomit undas.  
 Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,  
 Et scatere illa foràs in stupam semina, quò  
     cùm  
 Conveniunt, aut cùm tædai corpori adherent,  
 Ardescunt facilè extemplò, quia multa quoque  
     in se  
 semina habent ignis stupæ tædæque tenentes.

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina  
     lychnum

Nuper ubi extinctum admoveas, accendier antè,  
 Quàm tetigit flammam tædamque pari ratione.  
 Multaque præterea prius ipso tacta vapore  
 Eminùs ardescunt, quàm cominùs imbuat ignis:  
 Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum  
     est.

Quod superest, agere incipiam quo foderè  
     fiat

Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,  
 Quem *Magneta* vocant patrio de nomine Graii,  
*Magnetum* quia sit patriis in finibus ortus.

Hunc homines lapidem mirantur, quippe ca-  
     tenam

milieu de ses fels. C'est par un semblable mécanisme que les semences de feu peuvent s'élever entre les ondes, & s'élancer au dehors pour allumer de l'étoupe. Lorsqu'elles s'y sont réunies, ou qu'elles se sont attachées à la substance du flambeau ; elles s'embrasent sans peine en un moment, parce que les étoupes & les flambeaux sont de leur côté pourvus d'un grand nombre de parties inflammables.

Approchez de la lumière une lampe qui vient d'être éteinte, vous la verrez se rallumer, avant d'avoir touché la flamme. La même chose arrive à un flambeau. Je ne parle pas d'un grand nombre de corps qui s'enflamment de loin, par la seule impression de la chaleur, avant d'avoir été saisis immédiatement par le feu. On peut expliquer de la même manière les effets de cette fontaine.

Examinons maintenant en vertu de quelle loi naturelle le fer peut être attiré par cette pierre que les Grecs ont nommée dans leur langue *Magnétique*, du nom des *Magnésiens* dans le pays desquels on la trouve.

Cette pierre est une merveille pour les hom-

Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se ;  
 Quinque etenim licet interdum pluresque vi-  
 dere ,

Ordine demissos levibus jactarier auris ,  
 Unus ubi ex uno dependet subter adhærens ,  
 Ex alioque alius lapidis vim vinclaque nos-  
 cit :

Usqueadeò permananter vis pervaleat ejus :

Hoc genus in rebus firmandum est multa priùs ;  
 quàm

Ipsius rei rationem reddere possis ;  
 Et nimiùm longis ambagibus est adendum :  
 Quò magis attentas aures animumque reposco :

Principiò , omnibus à rebus quascunque vide-  
 mus ,

Perpetuò fluere ac mitti spargique necesse est  
 Corpora , quæ feriant oculos , visumque lacef-  
 fant ;

Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores ,  
 Frigus ut à fluviiis , calor à sole , æstus ab undis  
 Æquoris exesof mœrerum littora propter ;  
 Nec varii cessant sonitus manare per aures ;  
 Denique in os falsi venit humor sæpe saporis ,  
 Cùm mare versamur propter ; dilutaque con-  
 trà

Cùm tuimur misceri absinthia , tangit amaror :

mes ; elle a la propriété de former une chaîne d'anneaux suspendus les uns aux autres sans aucun lien. On voit quelquefois jusqu'à cinq chaînons , & même plus , s'abaisser en ligne droite , flotter au gré de l'air , attachés l'un sous l'autre , & se communiquant mutuellement la vertu attractive de la pierre , tant la sphere de son activité est étendue !

Pour expliquer de pareils phénomènes , on est obligé d'établir plusieurs principes , avant d'en découvrir la vraie cause. Ce n'est que par de longs détours qu'on y peut arriver. Redoublez donc d'attention , mon cher Memmius.

Rappelez-vous d'abord que tous les corps que nous appercevons , envoient sans cesse des especes d'écoulemens , d'émissions , d'émanations , qui frappent nos yeux & produisent en nous la sensation de la vue. En effet les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides , la chaleur émane du soleil , de la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages ; nos oreilles sont continuellement frappées de sons de toute espece ; quand nous nous promenons sur les bords de l'Océan , nos palais sont affectés d'une vapeur saline ; & nous ne regardons jamais préparer l'absynthe , sans en ressentir l'amertume ; tant il

Usqueadeò omnibus ab rebus res quæque fluunt  
ter

Fertur, & in cunctas dimittitur undique partes;  
Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi,  
Perpetuò quoniam sentimus, & omnia semper  
Cernere, odorari licet, & sentire sonorem.

Nunc omnes repetam quàm raro corpore sint  
res

Commemorare, quod in primo quoque carmine  
claret;

Quippe etenim, quanquam multas hoc pertinet  
ad res

Noscere, cum primis hanc ad rem protinùs ipsam  
Quâ de differere aggredior, firmare necesse est,  
Nil esse in promptu, nisi mistum corpus inani.

Principiò fit, ut in speluncis faxa superna  
Sudent humore, & guttis manantibus stillent;  
Manat item nobis è toto corpore sudor,  
Crescit barba pilique per omnia membra, per  
artus;

Diditus in venas cibus omnes auget alitque  
Corporis extremas quoque partes unguiculosque;  
Frigus item transire per æs, calidumque vapo-  
rem

Sentimus, sentimus item transire per aurum;

est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés, sans jamais se reposer ni se tarir, puisqu'à chaque instant nous avons des sensations; puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorier & d'entendre.

Rappelez-vous secondement à quel point tous les corps sont poreux. C'est un principe que j'ai démontré dans le premier chant de ce poëme, & qui sert à développer un grand nombre de vérités. Mais il est si spécialement lié au phénomène dont j'entreprends l'explication, que je ne puis me dispenser de vous prouver de nouveau, que de tous les corps connus, il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vuide.

D'abord les voûtes de nos grottes sont baignées d'une espèce de sueur qui en distille goutte à goutte. Il n'est point de parties de nos corps par où la transpiration ne trouve une issue; la barbe & le poil croissent sur tous nos membres. Les alimens distribués dans nos veines nourrissent & augmentent jusqu'aux extrémités du corps, jusqu'aux ongles mêmes. Nous sentons le froid & le chaud pénétrer l'airain; nous sentons encore leur impression à travers l'or & l'argent, quand

Atque per argentum, cùm pocula plena tenemus ;  
Denique per dissepta domorum saxea voces  
Pervolitant , permanat odos, frigusque vapos-  
que

Ignis ; quin ferri quoque vim penetrare suevit,  
Undique quà circum corpus lorica coërcet.  
Morbida vis quæcunque extrinsecus insinuatur :  
Et tempestates terrâ cœloque coortæ,  
E cœlo emotæ terrâque repenti facessunt,  
Quândoquidem nihil est non raro corpore nexum

Huc accedit, uti non omnia quæ jaciuntur  
Corpora cunque ab rebus, eodem prædita sensu ;  
Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta :  
Principiò terram sol excoquit & facit are,  
At glaciem dissolvit, & altis montibus altè  
Exstructas ningues radiis tabescere cogit,  
Denique cera liquefcit in ejus posta vapore ;  
Ignis item liquidum facit æs aurumque resol-  
vit,

At coria & carnem trahit & conducit in unum ;  
Humor aquæ porrò ferrum condurat ab igni,  
At coria & carnem mollit durata calore ;  
Barbigeras oleaster eò juvat usque capellas,  
Diffusat ambrosiâ quasi vero & nectare tinctus ;  
At nihil est, homini fronde hâc quod amarius  
extet ;

Denique amaracinum fugitat sus, & timet omne

nous tenons une coupe pleine. Enfin le son traverse l'épaisseur des murs, les odeurs s'y infiltrent, le froid & le chaud les pénètrent ; que dis-je ? ils pénètrent jusqu'à la cuirasse de fer qui environne le corps du guerrier. La plupart des maladies nous viennent du dehors ; & ces contagions qui naissent ou de la terre ou dans l'air, se dissipent comme elles se forment en un moment. Tant il est vrai qu'il n'y a pas un seul corps qui ne renferme du vuide dans son tissu.

Ajoutez que les émanations des corps n'ont pas toutes les mêmes qualités sensibles, ni la même analogie avec les corps sur lesquels elles agissent. Le soleil cuit & sèche la terre, tandis qu'il fond la glace, qu'il résout en eau ces masses de neiges entassées sur la cime des montagnes, & qu'il liquéfie la cire par l'ardeur de ses rayons. De même le feu dissout l'or & rend l'airain liquide, tandis qu'il contracte & fait retirer les chairs & la peau. Le fer au sortir de la fournaise acquiert un nouveau degré de dureté dans l'eau où on le plonge. C'est au contraire le feu qui durcit la chair & la peau, l'eau les amollit. L'olivier dont l'amertume est insupportable à l'homme, est pour les chevres un mets préférable à l'ambrosie & au nectar. Enfin le pourceau fuit la marjolaine, & craint les parfums, qui sont

Unguentum ; nam fetigeris subus acre venentum  
est ,

Quod nos interdum tanquam recreare videtur ;  
At contrà nobis cœnum teterrima cùm fit  
Spurcicies , eadem subus hæc res munda videtur ,  
Infatiabiliter toti ut volvantur ibidem.

Hoc etiam superest , ipsâ quàm dicere de re  
Aggrediôr , quod dicendum priùs esse videtur ;  
Multa foramina cùm variis sint reddita rebus ,  
Dissimili inter se naturâ prædita debent  
Esse , & habere suam naturam quæque via-  
que ;

Quippe etenim variis sensus animantibus in-  
sunt ,  
Quorum quisque suam propriè rem percipit in  
se ;

Nam penetrare alià sonitus , aliàque saporem  
Cernimus è succis , alià nidoris odores ,  
Propter dissimilem naturam textaque rerum ;  
Præterea manare aliud per saxa videtur ,  
Atque aliud per ligna , aliud transire per au-  
rum ,

Argentoque foràs aliud vitroque meare :  
Nam fluere hæc species , illac calor ite vide-  
tur ;

Atque aliis aliud citiùs transmittere eadem :  
Scilicet id fieri cogit natura viarum ,

en effet un poison pour lui, tandis qu'ils paraissent quelquefois nous rappeler à la vie. Au contraire la fange qui nous fait horreur, est pour le quadrupede hérissé de soie, un bain délicieux dans lequel il se plonge & se roule, sans jamais se rassasier.

Il me reste encore un autre principe à établir avant d'en venir à l'objet que je me propose ; c'est que tous les corps ayant un grand nombre d'interstices, ces interstices ne doivent pas être tous semblables, mais avoir chacun sa nature & ses usages particuliers. En effet les animaux ont des sens divers, dont chacun à son objet propre. Les sons s'insinuent par des conduits qui leur sont consacrés ; les saveurs & les odeurs par d'autres voies qui sont aussi analogues à leur nature & à leur tissu. Outre cela il y a des émanations qui pénètrent la pierre, d'autres qui pénètrent le bois. Il y en a qui passent à travers l'or, d'autres qui s'insinuent à travers l'argent, d'autres qui s'ouvrent un passage par les pores du verre ; puisque les simulacres s'introduisent par les interstices du verre, & la chaleur par ceux de l'or & de l'argent. Enfin il y a des corpuscules qui pénètrent plus vite & d'autres moins vite le même corps. Ces différences sont, comme je l'ai prouvé plus haut, une suite nécessaire de

Multimodis varians, ut paulò ostendimus antè:

Quapropter bene ubi hæc confirmata atque  
locata

Omnia constiterint nobis præposta, parata,  
Quod superest, facilè hinc ratio reddetur, &  
omnis

Causa patefiet, quæ ferri pellitiam vim :

Principiò fluere è lapide hoc permulta necesse est

Semina, sive æstum qui discutit aëra plagis,

Inter qui lapidem ferrumque est cunque locatus ;

Hoc ubi inanitur spatium, multusque vacet

In medio locus, extemplò primordia ferri

In vacuum prolapsa cadunt conjuncta, sit utque

Annulus ipse sequatur, eatque ita corpore toto ;

Nec res ulla magis primoribus ex elementis

Indupedita suis arctè connexa cohæret,

Quàm validi ferri naturæ frigidus horror :

Quò minùs est mirum, quod paulò diximus

antè,

Corpora si nequeunt de ferro plura coorta

In vacuum ferri, quin annulus ipse sequatur :

Quod facit, & sequitur, donec pervenit ad ip-

sum

Jam lapidem, cæcisque in eo compagibus hæsit :

Hoc fit item cunctas in partes, unde vacet

Cunque locus, sive ex transverso, sive supernè,

Corpora continuò in vacuum vicina feruntur :

la variété infinie que la nature a établie entre les interstices des corps.

Ces vérirés préliminaires étant ainsi solidement établies, il est aisé d'en déduire l'explication que nous cherchons ; & la cause de l'attraction du fer se développe d'elle-même. D'abord il faut que de la substance même de la pierre il émane sans cesse un grand nombre de corpuscules, ou plutôt une vapeur active qui raréfie par ses coups tout l'air interposé entre le fer & l'aimant. Quand cet espace intermédiaire est devenu vuide, aussi-tôt les élémens du fer s'y portent, mais sans se désunir, d'où il arrive que le corps entier de l'anneau suit la même direction. En effet il n'y a point de corps dont les élémens soient plus embarrassés & plus étroitement liés que ceux du fer, ce métal si solide, qu'il est presque inaccessible à la chaleur. Il n'est donc pas étonnant que la tendance d'un grand nombre de ses élémens vers le vuide, soit suivie de la progression du chaînon entier. C'est ce qui arrive en effet : l'anneau s'avance toujours, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la pierre même, à laquelle il s'unit par des liens invisibles. Ces émanations de l'aimant agissent en tout sens. Le vuide se forme de tous côtés, soit en haut, soit latéralement ; & les anneaux voisins se portent aussi-tôt

Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsæ  
Sponte suâ sursùm possunt confurgere in æ-  
ras:

Huc accedit item, quare queat id magis esse;  
Hæc quoque res adjumento; motusque juva-  
tur,

Quòd simul à fronte est anelli rarior aër  
Factus, inanisque locus magis ac vacuatus,  
Continuò fit uti qui post est cunque locatus  
Aër, à tergo quasi provehat atque propellat:  
Semper enim circum positus res verberat aër;  
Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,  
Parte quòd ex unâ spatium vacat, & capit in  
se:

Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina  
ferri est

Parvas ad partes subtiliter insinuatus,  
Trudit & impellit, quasi navim velaque ventus;

Denique res omnes debent in corpore habere  
Aëra, quandoquidem raro sunt corpore, & aër  
Omnibus est rebus circumdatus appositusque;  
Hic igitur, penitus qui in ferro est abditus aër,  
Sollicito motu semper jaëctatur, eòque  
Verberat anellum dubio procul, & ciet intus  
Scilicet, atque eòdem fertur, quò præcipitavit  
Jam semel, & quamquam in partem conamina  
sumpsit.

dans ces espaces aussi raréfiés, y étant déterminés par des chocs extérieurs ; car leur propre tendance ne pourroit jamais les élever ainsi dans les airs. Mais une autre cause qui favorise encore cette direction, & qui accélère leur mouvement ; c'est qu'à peine l'air a été raréfié & le vuide formé dans la partie supérieure de l'anneau, l'air inférieur pousse & chasse, pour ainsi dire, l'anneau par derrière. En effet tous les corps sont battus sans cesse par l'air qui les environne. Mais ces mêmes coups font pour lors avancer l'anneau, parce qu'il y a en haut un vuide pour le recevoir. Lorsque cet air dont je parle s'est répandu dans tous les interstices du fer, & s'est insinué jusqu'à ses élémens les plus subtils, il les pousse & les fait avancer, comme les vents font voguer le navire dont ils enflent les voiles.

Enfin tous les corps doivent renfermer de l'air dans leur tissu, parce qu'ils sont tous poreux, & que l'air les environne & les touche sans cesse. Ce fluide subtil, caché dans la substance même du fer, est agité d'un mouvement continuel, à l'aide duquel il doit nécessairement frapper l'anneau, l'ébranler intérieurement, & se porter avec lui vers l'espace vuide auquel tendent tous ses efforts.

Fit quoque ut à lapide hoc ferri natura rece-  
dat,

Interdum fugere atque sequi consueta vicissim :  
Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi ,  
Et ramenta simul ferri furere intus ahenis  
In scaphiis, lapis hic magnes cum subditus es-  
set :

Usque adeò fugere à faxo gestire videtur ;  
Ære interposito discordia tanta creatur ;  
Propterea, quia nimirum prius æstus ubi æris  
Præcepit, ferrique vias possedit apertas,  
Posterior lapidis venit æstus, & omnia plena  
Invenit in ferro, neque habet quæ tranet, ut  
antè ;

Cogitur offensare igitur, pulsareque fluctu  
Ferreca texta suo ; quo pacto respuit ab se,  
Atque per æs agitat, sine eo quæ sæpe resor-  
bet.

Illud in his rebus mirari mitte, quòd æstus  
Non valet è lapide hoc alias impellere item  
res ;

Pondere enim fretæ partim stant, quod genus  
aurum ;

Ac partim raro quia sunt cum corpore, ut æstus  
Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam,  
Lignea materies in quo genere esse videtur :  
Inter utrasque igitur ferri natura locata,

On voit quelquefois le fer s'éloigner de l'aimant ; quelquefois il le fuit & le fuit alternativement. J'ai vu du fer de Samothrace & de la limaille s'agiter & tressaillir dans un vase d'airain sous lequel on présentait un pierre d'aimant. Le fer semblait impatient de s'éloigner de la pierre. Tant la seule interposition de l'airain faisait naître d'antipathie entre ces deux substances. La raison en est qu'alors les émanations de l'airain s'emparant les premières de tous les conduits du fer , celles de l'aimant qui leur succèdent , trouvent tous les passages occupés , & ne pouvant s'y introduire comme auparavant , elles sont obligées de se jeter sur la substance même du fer , & de heurter de leurs flots le tissu de ce métal. Voilà pourquoi la pierre repousse & agite à travers l'airain ce même corps auquel , sans cet obstacle , elle se ferait unie.

Ne soyez point surpris que les émanations magnétiques ne produisent pas le même effet sur les autres corps. Il y en a , tels que l'or , que leur pesanteur tient immobiles. D'autres , comme le bois , ont de larges interstices , à travers lesquels les émanations passent sans toucher , & par conséquent sans agiter ces corps. Le fer dont le tissu tient le milieu entre ces deux espèces , est la seule substance que les émana-

Æris ubi accepit quædam corpuscula , tum fit,  
Impellant ut eam magneti femina saxi.

Nec tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena;  
Ut mihi multa parùm genere ex hoc suppediten-  
tur ,

Quæ memorare queam inter se singulariter apta;  
Saxa vides primùm solâ coalescere calce ;  
Glutine materies taurino ita jungitur unâ ,  
Ut vitio venæ tabularum sæpiùs hiscant ,  
Quàm laxare queant compages taurea vincla ;  
Vitigeni latices in aquai fontibu' gaudent  
Misceri , cum pix nequeat gravis & leve oli-  
vum ;

Purpureusque colos conchyli mergitur unâ  
Corpore cum lanæ , dirimi qui non queat ul-  
quam ,

Non si Neptuni fluctu renovare operam det ,  
Non mare si totum velit eluere omnibus undis ;  
Denique res auro argentum concopulat unâ ,  
Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo :  
Cætera jam quàm multa licet reperire ? quid  
ergò ?

Nec tibi tam longis opus est ambagibus usquam ,  
Nec me tam multam hîc operam consumere par-  
est ;

Sed breviter paucis restat comprehendere multa :  
Quorum ita textura ceciderunt mutua contra ,

tions de l'aimant puissent mouvoir de cette manière , quand il est imprégné d'un certain nombre de parties d'airain.

Au reste , le phénomène que j'explique , n'est pas tellement étranger dans la nature , qu'il ne me soit aisé de vous citer un grand nombre d'autres unions aussi intimes. Vous voyez d'abord les pierres se joindre à l'aide seule de la chaux. La colle de taureau lie si fortement les planches , que les veines & les parties élémentaires du bois se manqueraient plutôt , que cette jonction artificielle. La liqueur de la vigne aime à se confondre avec l'eau des fleuves. La poix ne peut s'y mêler à cause de sa pesanteur , ni l'huile à cause de sa légèreté. La pourpre s'identifie tellement avec la laine , qu'on ne peut plus l'en séparer , quand même à force d'eau on voudrait rendre à l'étoffe sa première couleur , quand même la mer entière l'abreuverait de toutes ses ondes. Enfin l'or , à l'aide du feu , s'incorpore avec l'argent ; & l'étain unit ensemble des cuivres de différentes natures. Combien d'autres mélanges aussi intimes ne pourrais-je pas trouver ? Mais vous pouvez vous passer de tant de détails , & je ne dois pas y consumer une peine inutile. Un seul principe vous tiendra lieu d'un grand nombre de faits. Quand deux corps se rencontrent avec des

Ut cava convenient plenis , hæc illius , illa  
Hujusque , inter se junctura horum optima conf-  
tat :

Est etiam , quasi ut annellis hamisque plicata  
Inter se quædam possint coplata teneri :  
Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.

Nunc , ratio quæ sit morbis , aut undè repentè  
Mortiferam possit cladem conflare coorta  
Morbida vis hominum generi pecudumque ca-  
tervis ,

Expeditam : Primùm multarum semina rerum  
Esse suprâ docui , quæ sint vitalia nobis ;  
Et contrâ , quæ sint morbo mortique , necesse  
est

Multa volare : ea cum casu sunt fortè coorta ,  
Et perturbârunt cœlum , fit morbidus aër :  
Atque ea vis omnis morborum pestilitasque ,  
Aut extrinsecùs , ut nubes nebulæque supernè  
Per cœlum veniunt , aut ipsâ sæpe coorta  
De terrâ surgunt , ubi putrorem humida nacta  
est ,

Intempestivis pluviisque & solibus icta.

Nonne vides etiam cœli novitate & aqua-  
rum

Tentari , procul à patriâ quicumque domoque  
Adveniunt ? ideò quia longè discrepat aër ;

tissus tellement opposés, que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre, leur union est la plus parfaite. Ils peuvent aussi se lier par des especes d'anneaux & de crochets, & c'est sur-tout cette sorte de lien qui tient le fer suspendu à l'aimant.

Je vais maintenant vous expliquer la cause des maladies contagieuses, de ces fléaux terribles qui répandent tout à coup la mortalité sur les hommes & les troupeaux. Rappelez-vous d'abord que l'atmosphère est rempli d'une infinité de corpuscules de toute espece, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie & le trépas. Quand le hazard a fait naître un grand nombre de ces derniers, l'air se corrompt & devient mortel. Ces maladies actives & pestilentielles, ou nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages & les tempêtes, ou s'élevent du sein même de la terre dont les glebes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies & de chaleur.

Ne remarquez-vous pas encore que le changement d'air & d'eau affecte la santé du voyageur éloigné de sa patrie ? C'est qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de

Nam quid Britannum cœlum differre putamus,  
Et quod in Ægypto est, quâ mundi claudicat  
axis?

Quidve, quod in Ponto est, differre à Gadibus,  
atque

Usque ad nigra virûm percoctaque sæcla calore?  
Quæ cum quatuor inter se diversa videmus,  
Quatuor à ventis & cœli partibus esse;  
Tum color & facies hominum distare videntur  
Largiter, & morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus, qui propter flumina Nilî  
Gignitur Ægypto in mediâ, neque præterea  
usquam:

Atthide tentantur gressus, oculisque in Achæis  
Finibus; indè alius aliis locus est inimicus  
Partibus ac membris; varius concinnat id aër:  
Proinde ubi se cœlum quod nobis fortè alienum  
est,

Commovet, atque aër inimicus serpere cœpit;  
Ut nebula ac nubes paulatim repit, & omne,  
Quâ graditur, conturbat & immutare coactat:  
Fit quoque ut, in nostrum cum venit denique  
cœlum,

Corrumpat, reddatque suû simile, atque alienum;  
Hæc igitur subito clades nova pestilitalque,  
Aut in aquas cadit, aut fruges perfidit in ipsas,  
Aut alios hominum pastus pecudumque cibatus,

respirer. Quelle différence en effet entre l'atmosphère des Britons & celui de l'Égypte où panche l'essieu du monde ? Quelle différence entre le climat du Pont & celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gades jusqu'aux peuples brûlés par la chaleur du soleil ? Ces quatre pays exposés à quatre vents & situés sous quatre climats divers, ne different pas seulement par l'exposition, mais encore par la couleur & la forme de leurs habitans, & par la nature des maladies auxquelles ils sont sujets.

L'éléphantiasis est une maladie qui naît sur les bords du Nil, au milieu de l'Égypte, & nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique est contraire aux jambes ; celui des Achéens est mal-sain pour les yeux. D'autres pays attaquent d'autres parties du corps ; toutes ces différences viennent de l'atmosphère. Lors donc que l'air d'un pays étranger, doué d'une qualité dangereuse, se déplace & s'avance vers nous, il se traîne lentement, comme un nuage, il altere & corrompt toutes les régions de l'atmosphère par où il passe ; & enfin arrivé dans le nôtre, il le corrompt, l'assimile à lui & le change pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espèce se répand en un moment dans les eaux, s'attache aux moissons, se mêle aux autres alimens des hommes & des

Aut etiam suspensa manet vis aëre in ipso ,  
 Et cum spirantes mistas hinc ducimus auras ,  
 Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse est :  
 Consimili ratione venit bubus quoque sæpe  
 Pestilitas , etiam pecubus balantibus ægros :  
 Nec refert utrum nos in loca deveniamus  
 Nobis adversa , & cœli mutemus amictum ;  
 An cœlum nobis ultrò Natura cruentum  
 Deferat , aut aliquid quo non consuevimus uti ,  
 Quod nos adventu possit tentare recenti .

Hæc ratio quondam morborum , & mortifer  
 æstus

Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros ,  
 Vastavitque vias , exhaust civibus urbem :  
 Nam penitus veniens Ægypti è finibus ortus ,  
 Aëra permenfus multum camposque natantes ,  
 Incubuit tandem populo Pandionis ; omnes  
 Indè catervatim morbo mortique dabantur .  
 Principiò caput incensum fervore gerebant ,  
 Et duplices oculos suffusâ luce rubentes :  
 Sudabant etiam fauces intrinsecus atro  
 Sanguine , & ulceribus vocis via septa coibat ,  
 Atque animi interpret manabat lingua cruore ,  
 Debilitata malis , motu gravis , aspera tactu :  
 Indè ubi per fauces pectus complerat , & ip-  
 sum

troupeaux ; quelquefois son venin reste suspendu dans les airs , & nous ne pouvons respirer ce fluide ainsi mélangé , sans puiser en même tems le poison dont il est infecté. La contagion gagne de la même manière le bœuf laborieux & la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous transportions nous-mêmes dans un climat malsain , sous un ciel inconnu , ou que la Nature nous amène un air pestilentiel & des corpuscules étrangers dont l'irruption soudaine nous cause le trépas ?

Une maladie de cette espèce , causée par des vapeurs mortelles , désola jadis les contrées où regna Cécrops , rendit les chemins déserts , & épuisa cette ville d'habitans. Née au fond de l'Egypte , après avoir franchi les espaces immenses des airs & des mers , elle se fixa sur les murs de Pandion ; & tous les habitans à la fois devinrent la proie de la maladie & de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête. Les yeux devenaient rouges & enflammés. L'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir , le canal de la voix fermé & resserré par des ulcères , & la langue , cette interprete de l'ame , souillée de sang , affaiblie par la douleur , pesante , immobile , rude au toucher. Ensuite quand l'humeur était des-

Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris ;  
 Omnia tum verò vitæ claustra lababant :  
 Spiritus ore foràs tetrum volvebat odorem ,  
 Rancida quo perolent projecta cadavera ritu ;  
 Atque animi prorsum vires totius , & omne  
 Languerat corpus , lethi jam limine in ipso :  
 Intolerabilibusque malis erat anxius anguor  
 Assiduè comes , & gemitu commissa querela :  
 Singultusque frequens noctem per sæpe diem-  
     que ,  
 Conripere assiduè nervos & membra coactans ,  
 Dissolvebat eos , defessos antè , fatigans.  
 Nec nimio cuiquam posses ardore tueri  
 Corporis in summo summam ferviscere par-  
     tem ;  
 Sed potiùs tepidum manibus proponere tactum ,  
 Et simul ulceribus quasi iniustis omne rubere  
 Corpus , ut est , per membra sacer cum diditit  
     ignis ;  
 Intima pars homini verò flagrabat ad ossa ;  
 Flagrabat stomacho flamma , ut fornacibus , in-  
     tus ,  
 Nil adeò posset cuiquam leve tenuæque membræ  
 Vertere in utilitatem ; ad ventum & frigora sem-  
     per ,  
 In fluvios partim gelidos ardentia morbo  
 Membra dabant , nudum jacentes corpus in un-  
     das ;

cendue de la gorge dans la poitrine , & s'était rassemblée autour du cœur malade , alors tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à la fois : la bouche exhalait une odeur fétide , semblable à celle des cadavres corrompus : l'ame perdait toutes ses forces , & le corps languissant paraissait déjà toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignaient , & le tourment d'une inquiétude continuelle , & des plaintes mêlées de gémissemens , & des sanglots redoublés le jour & la nuit , qui en irritant les nerfs , en roidissant les membres , en déliant les articulations , épuisaient ces malheureux qui succombaient déjà sous la fatigue. Cependant les extrémités de leurs corps ne paraissaient point trop ardentes , & ne faisaient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur. Mais en même tems leur corps tout entier était rouge , comme si leurs ulcères eussent été enflammés , ou que le feu sacré se fût répandu sur leurs membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os. La flamme bouillonnait dans leur estomac , comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légères étaient un fardeau pour eux. Toujours exposés à l'air & au froid , les uns , dans l'ardeur qui les dévorait , se précipitaient au milieu des fleuves glacés , & plongeaient leurs membres nus dans les ondes les plus froides :

Multi præcipites Pymphis putealibus altè  
 Inciderunt, ipso venientes ore patente:  
 Insedabiliter sitis arida corpora mersans,  
 Æquabat multum parvis humoribus imbrem:  
 Nec requies erat ulla mali; defessa jacebant  
 Corpora, mussabat tacito Medicina timore;  
 Quippe patentia cum totas ardentia noctes  
 Lumina versarent oculorum expertia somno,  
 Multaque præterea mortis tum signa dabantur;  
 Perturbata animi mens in mœrere metuque,  
 Triste supercilium, furiosus volutus & acer,  
 Sollicitæ porrò plenæque sonoribus aures,  
 Creber spiritus, aut ingens raròque coortus,  
 Sudorisque madens per collum splendidus ha-  
     mos,  
 Tenuia sputa, minuta, croci contacta colore;  
 Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi;  
 In manibus verò nervi trahier, tremere artus;  
 A pedibusque minutatim succedere frigus  
 Non dubitabat; item ad supremum denique  
     tempus  
 Compressæ nares, nasi primoris acumen  
 Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida  
     pellis,  
 Duraque; inhorrebat rictum; frons tenta min-  
     bat,  
 Nec nimio rigidâ post strati morte jacebant;  
 Octavoque ferè candenti lumine solis,

les autres se jetaient au fond des puits, vers lesquels ils se traînaient la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondans & une goutte insensible. La douleur ne leur laissait aucun repos. Leurs membres étendus ne suffisaient point à ces assauts continuels : & la Médecine balbutiait en tremblant à leurs côtés. En effet leurs yeux ardens, ouverts pendant des nuits entières, roulaient dans leurs orbites, sans jouir du sommeil. On remarquait encore en eux mille autres symptômes de mort. Leur ame était troublée par le chagrin & par la crainte, leurs sourcils froncés, leurs yeux hagards & furieux, leurs oreilles inquiétées par des tintemens continuels, leur respiration tantôt vive & précipitée, tantôt forte & lente ; leur col baigné d'une sueur transparente, leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel, & chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente. Les nerfs de leurs mains se roidissaient, leurs membres frissonnaient, & le froid de la mort se glissait par degrés des pieds au tronc. Enfin dans les derniers momens leurs narines étaient resserrées & affilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuses, leur peau froide & rude, leurs levres retirées, leur front tendu & saillant ; peu de tems après ils expiraient, & la huitieme ou

Aut etiam nonâ reddebant lampade vitam.  
 Quorum si quis, ut est, vitârat funera lethi,  
 Ulceribus tetrâ & nigrâ proluvie alvi,  
 Posteriùs tamen hunc tabes lethumque mane-  
 bat ;

Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore ;  
 Conruptus sanguis plenis ex naribus ibat ;  
 Huc hominis totæ vires corpusque fluebat :  
 Profluvium porrò qui tetri sanguinis acre  
 Exierat, tamen in nervos huic morbus & ar-  
 tus

Ibat, & in partes genitales corporis ipfas ;  
 Et graviter partim metuentes limina lethi  
 Vivebant ferro privati parte virili ;  
 Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant  
 In vitâ tamen, & perdebant lumina partim :  
 Usque adeò mortis metus his inceserat acer :  
 Atque etiam quosdam cepère obliviam rerum  
 Cunctarum, neque se possent cognoscere ut  
 ipsi.

Multaque humi cum inhumata jacerent corpora  
 suprâ

Corporibus, tamen alituum genus atque fera-  
 rum

Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odo-  
 rem,

Aut, ubi gustârat, languebat morte propinquâ :  
 Nec tamen omninò temerè illis solibus ulla

la neuvieme Aurore entendait leurs derniers gémissemens. Si quelqu'un échappait au trépas , comme cela arrivait quelquefois , par la sécrétion des ulceres ou des noires matieres du ventre , le poison & la mort les attendaient néanmoins , quoique plus tard. Un sang corrompu coulait en abondance de leurs narines , avec des douleurs de tête violentes : toutes leurs forces , toute leur substance se perdaient par cette voie : si la maladie ne prenait point son cours par les narines , & n'occasionnait point une pareille hémorragie , elle se jettait sur les nerfs , se répandait dans les membres , & s'insinuait jusqu'aux parties consacrées à la génération. Les uns pour éviter une mort qu'il voyaient s'approcher , abandonnaient au fer l'organe de la virilité : les autres privés de leurs pieds & de leurs mains , tenaient encore à la vie ; quelques-uns enfin se laissaient ravir l'usage de la vue. Tant la crainte de la mort frappoit ces malheureux. On en vit même qui perdaient le souvenir des choses passées , jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fut couverte de cadavres accumulés les uns sur les autres , sans sépulture , les oiseaux de proie & les quadrupedes voraces , en fuyaient l'odeur infecte , ou après en avoir goûté , ils languissaient & ne tardaient pas à mourir. Les oiseaux ne se montraient jamais le jour im-

Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum  
 Exhibant sylvis; languebant pleraque morbo,  
 Et moriebantur: cum primis fida canum vis  
 Strata viis animam ponebat in omnibus ægram;  
 Extorquebat enim vitam vis morbida mem-  
 bris.

Incomitata rapi certabant funera vasta:  
 Nec ratio remedi communis certa dabatur;  
 Nam quod aliis dederat, vitales aëris auras  
 Volvere in ore licere & cœli templa tueri,  
 Hoc aliis erat exitio lethumque parabat.

Illud in his rebus miserandum & magnopere  
 unum

Ærumnabile erat, quòd, ubi se quisque vide-  
 bat

Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,  
 Deficiens animo mœsto cum corde jacebat  
 Funera respectans, animam & mittebat ibidem.  
 Idque vel imprimis cumulabat funere funus,  
 Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci  
 Ex aliis alios avidi contagia morbi;  
 Nam quicumque suos fugitabant visere ad ægros,  
 Vitæ nimium cupidi mortisque timentes,  
 Pœnibat paulò post turpi morte malâque  
 Desertos, opis expertes, incuria mactans,  
 Lanigeras tanquam pecudes & bucera sæcla;  
 Qui fuerant autem præstò, contagibus ibant,

punément ; & pendant la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts. On les voyait presque tous succomber à la contagion & mourir. Les chiens sur-tout, ces animaux fideles, étendus au milieu des rues , rendaient les derniers soupirs, que la contagion leur arrachait avec effort. Les convois étaient enlevés à la hâte , sans pompe & sans suite. Il n'y avait point de remède sûr ni général ; & le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns , était dangereux & mortel pour les autres.

Ce qu'il y avait de plus triste & de plus déplorable dans cette calamité , c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie , se désespéraient comme des criminels condamnés à périr , tombaient dans l'abattement , voyaient toujours la mort devant eux , & mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait sur-tout les funérailles , c'est que l'avidité contagion ne cessait de passer des uns aux autres ; ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades par trop d'amour pour la vie & de crainte pour la mort , périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité , abandonnés de tout le monde , & privés de secours , comme l'animal qui porte la laine & celui qui laboure nos champs : ceux au contraire qui ne craignaient point de s'exposer ,

Atque labore pudor quem tum cogebat obire ,  
 Blandaue lassorum vox mistâ voce quereia.  
 Optimus hoc lethi genus ergò quisque subi-  
 bat ;

Inque aliis aliam populum sepelire suorum  
 Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant ;  
 Indè bonam partem in lectum mærore daban-  
 tur :

Nec poterat quisquam reperiri , quem neque  
 morbus ,

Nec mors , nec luctus tentaret tempore tali.  
 Præterea jam pastor & armentarius omnis ,  
 Et robustus item curvi moderator aratri ,  
 Languabant , penitusque casis contrusa jace-  
 bant

Corpora , paupertate & morbo dedita morti.  
 Exanimis pueris super exanimata parentum  
 Corpora nonnunquam posses , retroque videre  
 Matribus & patribus natos super edere vitam.  
 Nec minimum partim ex agris ægrotis in ur-  
 bem

Confluxit , languens quem contulit agricolarum  
 Copia , conveniens ex omni morbida parti ;  
 Omnia complebant loca rectaque ; quò magis  
 eos tum

Confertos ita acervatim mors accumulabat.  
 Multa siti prostrata viam per , proque voluta  
 Corpora , filanos ad aquarum strata jacebant ,

succombaient à la contagion & à la fatigue que le devoir & les plaintes touchantes de leurs amis mourans les obligeaient de supporter. C'était-là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parens , ils retournaient dans leurs demeures , les larmes aux yeux , la douleur dans le cœur , & se mettaient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot , on ne voyait dans ces tems de désastre , que des morts , ou des mourans , ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espece , & le robuste conducteur de la charrue étaient aussi frappés , la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumiere , & la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parens étendus sur ceux de leurs enfans , & les enfans rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs peres & de leurs meres. La contagion était apportée en grande partie par les habitans de la campagne , qui se rendaient en foule dans la ville , à la premiere attaque de la maladie. Les lieux publics , les édifices particuliers en étaient remplis , & ainsi rassemblés , il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues ; d'autres après s'être traînés au bord des fontaines publiques y res-

Interclusâ animâ nimiâ ab dulcedine aquai :  
 Multaque per populi passim loca prompta viaf-  
 que,  
 Languida semianimo tum corpore membra vi-  
 deres,  
 Horrida pædore & pannis cooperta , perire  
 Corporis inlucie ; pellis super ossibus una ,  
 Ulceribus tetrîs prope jam sordique sepulta.

Omnia denique sancta Deûm delubra replê-  
 rat

Corporibus mors exanimis , onerataque passim  
 Cuncta cadaveribus cœlestium templa mane-  
 bant ;

Hospitibus loca quæ complêrant ædituentes :  
 Nec jam religio Divûm , nec numina magnâ  
 Pendebantur ; enim præsens dolor exsuperabat.  
 Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe ,  
 Ut prius hic populus semper consuêrat humari ;  
 Perturbatus enim totus trepidabat , & unus  
 Quisque suum pro re consortem mœstus huma-  
 bat :

Multaque vis subita & paupertas horrida suasit ;  
 Namque suos consanguineos aliena rogorum  
 Insuper exstructa ingenti clamore locabant ,  
 Subdebantque faces , multo cum sanguine sæpe  
 Rixantes potiùs , quàm corpora desererentur.

*Finis Libri Sexti.*

taient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de corps languissans, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, & dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères & la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

La mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des Dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes. Car pour lors on s'embarrassait peu de la religion & de la Divinité. La douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de tems immémorial pour les obseques, n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble & la confusion regnaient par-tout ; & au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé. L'indigence & la nécessité inspirèrent même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris sur des bûchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, & qui après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglans plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

*Fin du Livre Sixieme.*



# NOTES

## DU QUATRIEME LIVRE.

---

P A G E 12. V. 2.

**C**Es assemblages déliés, ces tissus imperceptibles, parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, & que Lucrece appelle *simulacra*, *effigia*; Epicure les nomme εἶδολα, τιποι; Cicéron, *imagines*; Quintilien, *figura*; Catus, *spectra*. Ces simulacres se forment, selon Lucrece, de deux manieres, ou par une émanation de la superficie des corps, ou par une naissance & une coalition spontanée, au milieu de l'atmosphère. Ils ont trois usages, d'être 1°. les élémens des Dieux, 2°. la source de nos idées, 3°. les causes de la vision. Lucrece ne les considère dans ce livre, que sous les deux derniers points de vue. Quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel Epicure a sçu faire valoir une hypothese aussi ridicule en apparence, la foule de probabilités sur laquelle il a établi l'existence de ses simulacres, & l'adresse

adresse avec laquelle il les a pliés à tous les phénomènes de la vision. Il fallait sûrement bien du génie & bien des ressources, pour tirer un aussi grand parti d'une erreur. Et si l'on veut considérer quelles étaient les idées des anciens sur la vision, on verra que le système d'Epicure était le plus ingénieux, le plus fécond, le seul applicable à tous les cas possibles, & qui méritât que le fameux Gassendi, qui connaissait & sçavait juger l'Antiquité, l'adoptât à l'exclusion de tous les autres.

I B I D. V. 3.

Ces simulacres sont vraiment des *membranes*, des *pellicules* dans le système d'Epicure. Ce ne sont pas seulement, comme quelques personnes le croient, des parties déliées qui s'échappent des corps, en conservant toujours leur ordre primitif, & leur rapport mutuel. Epicure admettait de plus une continuité réelle entre ces particules, qui, selon lui, sont liées les unes aux autres, & forment un tissu.

*Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.*

VOILA pourquoi Lucrece les compare à la dépouille des serpens & des cigales, & à la pellicule dont le veau se débarrasse en naissant. Voilà pourquoi le même poëte distingue

soigneusement entre les émanations qui se font par une sorte d'écoulement, par des particules disjointes & isolées, comme la fumée, la chaleur, &c.... & celles qui détachées de la surface, ne rencontrant aucun obstacle qui puisse les diviser, se rendent à l'organe, sans avoir subi aucune décomposition,

At contra tenuis summi membrana coloris  
Cum jacitur, nihil est quod eam discerpere possit.

C'EST une expression hardie que *la membrane des couleurs*; mais elle est la seule qui puisse rendre l'idée de Lucrece, & , si elle est singulière, c'est que le système lui-même est singulier. Il est remarquable, que dans les principes d'Epicure la sensation la plus délicate, celle de la vue, & la sensation la plus grossière, celle du toucher, soient produites l'une & l'autre par des surfaces, (car les simulacres ne sont effectivement que des surfaces) tandis que les sensations intermédiaires, telles que le son, l'odeur, &c...., sont excitées par de simples corpuscules émanés des objets extérieurs.

PAGE 14. V. 16.

ON trouve dans toutes les éditions de Lucrece *pauca*, au lieu de *parva*. Gassendi lui-

même a adopté cette leçon. Il est évident que Lucrece n'a pas voulu dire qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuscules placés à la surface, puisqu'il a dit quatre vers plus haut précisément le contraire.

Præsertim cùm sint in summis corpora rebus  
 Multa minuta :

& qu'il dira plus bas,

Tanta est mobilitas & eorum copia tanta !

QUE signifierait donc ce *pauca* ? Lucrece donnerait-il à entendre par-là, qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuscules qui puissent s'embarrasser, se faire obstacle, se déranger de l'ordre qu'ils avaient à la surface ? Cela est impossible dans ses principes. Il n'y aurait pas de raison pour qu'aucun d'eux changeât de situation relativement aux autres. D'ailleurs, si quelques-uns de ces corpuscules se dérangent, l'image est dès-lors mutilée ; la continuité de cette pellicule superficielle est interrompue ; il n'y a plus de représentation. Il faut donc nécessairement changer le *pauca* en *parva*, conformément à la correction de Creech ; alors le raisonnement de Lucrece s'explique tout seul. Il annonce un principe qu'il prouvera quelques pages plus bas, que les atomes constitutifs

des simulacres sont d'une finesse & d'une ténuité inconcevables.

Nunc age quam tenui naturâ constet imago  
 Percipe , & imprimis quoniam primordia  
 tantùm  
 Sunt infrâ nostros sensus , &c.

I B I D. V. 19.

LUCRECE paraît faire entendre par ce vers, que les couleurs sont une partie même des corps ; & dans son second livre on a vu qu'il établit une doctrine toute contraire , & qu'il prétend que les couleurs n'existent que dans notre ame, ne sont que la sensation occasionnée par la réflexion des rayons du soleil , lib. II. pag. 178.

Nequeunt sine luce colores  
 Esse.

POUR accorder ces deux doctrines, il faut sçavoir qu'Epicure regardait les images , par le moyen desquelles nous appercevons les objets, comme le résultat de deux especes d'atomes ; les uns qui sont les émanations mêmes de la surface des corps ; les autres qui ne sont que des corpuscules de lumiere , qui viennent s'y mêler. Les premiers sont joints les uns aux autres & forment un tissu ; les seconds sont des corpuscules isolés , qui se disséminent dans les interstices de cette pellicule , & viennent, après

la réflexion , frapper conjointement l'organe. C'est dans ce sens , qu'il faut entendre ces deux vers du second livre , même page.

Caudaque pavonis , largâ cum luce repleta est,  
Consimili mutat ratione obversa colores.

LA différence des couleurs naît du différent mélange des corpuscules lumineux. Et cette différence de mixtion dépend de la chute directe ou oblique des rayons.

Propterea quòd

Rectâ aut obliquâ percussus luce refulget.

EPICURE était tellement éloigné de regarder les couleurs comme inhérentes aux objets , que Lucrece dit positivement dans son second livre , que les corps ne sont pas colorés pendant la nuit :

Qualis enim poterit cæcis color esse tenebris ?

ce que Virgile dit en d'autres termes dans le sixieme chant de son *Ænéide*. v.. 272.

Rebus, nox abstulit atra colorem.

POURQUOI donc avoir fait honneur à Descartes de cette découverte , que la neige n'est pas blanche ? Ajoutons , que les chymistes modernes regardent les couleurs comme inhérentes aux objets , & comme dépendantes de la substance inflammable qu'ils nomment *phlogistique* , & à laquelle ils attribuent toutes les couleurs des

corps. La lumière ou le feu élémentaire n'est, selon eux, que le phlogistique détaché de sa base.

I B I D. V. 20.

» LES Théâtres des Romains étaient tendus de  
 » rideaux, de tapisseries, de voiles, dont les  
 » uns servaient à orner la scène, d'autres à la  
 » spécifier, d'autres à la commodité des spec-  
 » tateurs. Ceux qui servaient d'ornemens, étaient  
 » les plus riches, & ceux qui spécifiaient la  
 » scène, représentaient toujours quelque cho-  
 » se de la pièce qu'on jouait. Les voiles te-  
 » naient lieu de couverture, & l'on s'en ser-  
 » vait pour la seule commodité des spectateurs,  
 » afin de les garantir des ardeurs du soleil.  
 » Catulus imagina le premier cette commodité.  
 » Il fit revêtir tout l'espace du théâtre & de  
 » l'amphitéâtre de voiles étendus sur des cor-  
 » dages, qui étaient attachés à des mâts de navire  
 » ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs.  
 » Ces mêmes voiles devinrent dans la suite un  
 » objet de luxe. Lentulus Spinther en fit faire  
 » de lin, d'une finesse jusqu'alors inconnue  
 » Néron non-seulement les fit teindre en pour-  
 » pre, mais y ajouta encore des étoiles d'or,  
 » au milieu desquelles il était peint, monté sur  
 » un char; le tout travaillé avec tant d'adresse

» & d'intelligence, qu'il paraissait comme un  
 » Phébus, qui modérant ses rayons dans un  
 » jour sercin, ne laissait briller que le jour  
 » agréable d'une belle nuit. » Diction. Encyclo-  
 péd. art. *Théâtre des anciens.*

P A G E 20. V. I.

V O I C I le raisonnement de Lucrece. En agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes, quoique leur action soit invisible. De cette expérience on sera en droit de conclure, que les autres corps envoient aussi des émanations d'une autre nature, qui bien qu'insensibles n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de cet endroit. *Simulacra* ne signifie point du tout les émanations des plantes dont il parle, comme les commentateurs paraissent l'avoir entendu; c'est un mot consacré dans Lucrece, pour désigner les simulacres, les effigies, les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets; jamais il n'est employé pour signifier les autres especes d'émanations. *Cassa sensu* veut dire, *dépourvus de qualités sensibles.* Tels sont en effet les simulacres dans les principes de Lucrece. Ils n'agissent sur aucun de nos sens, pas même sur l'organe de

la vue, puisqu'on ne peut les appercevoir isolés, & qu'ils n'affectent l'œil que par leur réunion.

*Nec singillatim possunt secreta videri.*

I B I D. V. 16.

NON - SEULEMENT les nuages peuvent donner une idée de la formation spontanée de ces simulacres, de ces spectres aériens. Il y a même des auteurs anciens qui prétendent, que dans certains pays ces émanations sont sensibles à l'œil. Diodore de Sicile rapporte, qu'on voit quelquefois dans les régions de l'Afrique, situées au delà de Cirene, de pareilles formations spontanées. » Dans certains tems de l'année, dit-il, & sur tout quand l'air est calme, on apperçoit dans l'atmosphère des » amas de corpuscules, qui se mêlent, sous » la forme d'animaux de toute espece. Il y en » a qui restent immobiles, d'autres qui se meuvent rapidement; on les voit tantôt fuir, tantôt » poursuivre, & c. . . . . Pomponius Méla confirme le même phénomène, en parlant de la Mauritanie. Pline en dit autant de la Scythie. En effet la chaleur peut dans certains pays rendre ces évaporations plus considérables & plus denses, au point de devenir sensibles aux yeux. La nature même du terrain peut encore

y contribuer, comme on voit les *feux-follets* se former dans les endroits marécageux.

P A G E 22. V. 15.

Si l'on demande à Epicure, comment il se peut qu'avec des émanations aussi abondantes & aussi continuelles, que celles qu'il suppose s'échapper sans cesse de la surface de tous les corps, ils ne soient pas épuisés en peu de tems : il répond 1°. que c'est une objection qui a lieu dans tous les systêmes, puisque, quelque hypothese qu'on soutienne, il faut nécessairement en venir à des corpuscules interposés entre l'œil & l'objet apperçu, & qui émanent de quelque part, soit du soleil, soit des corps mêmes. Il répond 2°. que les corps s'épuisent en effet, & que tout tend continuellement vers la destruction. Il répond enfin, qu'il se fait un commerce, un échange continuel d'émanations réciproques, que l'air, ce véhicule commun, porte sans cesse d'un corps à un autre, & qu'au moyen de ces compensations alternatives, l'épuisement se fait sentir moins vite; c'est ce que dit Lucrece dans son cinquieme livre, v. 277 & suivans.

Qui aër) nisi contrâ

Corpora retribuât rebus, recreetque fluentes,  
Omnia jam resoluta forent & in aëra versa.

JE crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici en peu de mots les divers systèmes imaginés par les anciens, pour expliquer le mécanisme de la vision.

1°. LES Stoïciens pensaient que de l'intérieur de l'œil s'élançent à sa surface des rayons visuels, qui poussent l'air, le compriment & l'appliquent contre les objets extérieurs. De sorte que dans leur système il se fait une espèce de cône, dont le sommet est à la surface de l'œil, & la base posée sur l'objet aperçu. Or, disent-ils, de même qu'en tenant à a main un bâton, on est instruit par l'espèce de résistance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il est dur ou mol, poli ou raboteux, si c'est de la boue ou du bois, de la pierre ou une étoffe; de même la vue, au moyen de cet air ainsi comprimé, est instruite de toutes les qualités de l'objet qui sont relatives à la vue, s'il est blanc ou noir, beau ou difforme, &c.....

2°. SELON Aristote, la chose se passait tout différemment : c'était la couleur même des objets extérieurs qui excitait, & , pour me servir de ses termes, qui réduisait à l'acte la puissance d'être éclairé qu'a l'air, *perspicuum*

*afflu* : & à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air interposé entre l'objet & l'œil , l'organe était mis en vibration , & par son moyen le *sensorium* intérieur ébranlé , d'où s'ensuivait la perception des objets. Ainsi , dans les principes de ce philosophe , l'air fait la fonction du bâton , comme chez les Stoïciens ; mais c'est l'objet extérieur , qui est la main , & l'œil , qui est le corps touché : au lieu que les Stoïciens regardent l'œil , comme la main , & l'objet apperçu , comme le corps touché. Ces deux explications sont donc l'inverse l'une de l'autre. Dans la première , le mécanisme de la vision commence par l'œil , & se termine aux objets extérieurs , par le véhicule de l'air ; dans la seconde , il commence par les objets extérieurs , & se termine à l'œil , aussi par le véhicule de l'air.

3°. Les Pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux mécanismes si opposés. Ils croyaient que les rayons visuels élançés de l'œil , allaient frapper les objets extérieurs , & qu'ils étaient delà réfléchis vers l'organe. C'étaient des espèces de messagers députés par l'œil vers les objets extérieurs , & qui , à leur retour en rapportaient des nouvelles à l'organe.

DANS les principes d'Epicure , tout se passait par des simulacres , des images , des effigies subs-

tantielles', qui en venant frapper l'œil, y excitaient la vision. C'était là que se bornait tout le mécanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux, qu'ils ébranlassent la rétine, qu'ils affectassent le *sensorium*; puisque l'âme, selon la doctrine d'Epicure, était dans les yeux comme dans le *sensorium*.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere posse, &c.....

On voit que cette explication est peu anatomique.

Aussi les philosophes modernes expliquent beaucoup mieux tout le mécanisme de la vision. Ils conviennent tous, qu'elle se fait par » des rayons de lumière, réfléchis des différens » points des objets reçus dans la prunelle, re- » fractés & réunis dans leur passage à-travers » les tuniques & les humeurs qui conduisent » jusqu'à la rétine; & qu'en frappant ainsi, » ou en faisant une impression sur les points » de cette membrane, l'impression se propage » jusqu'au cerveau, par le moyen des filets » correspondans du nerf optique. » Encyclopédie, art. *vision*. Ainsi, selon les modernes, nous n'appercevons non plus les objets que par une image, une effigie, une repré-

sentation de cet objet. Mais cette image n'est pas une émanation substantielle de l'objet même, elle est simplement une réunion vive & distincte de tous les rayons qui sont réfléchis de tous les points de l'objet, avec la couleur qui leur est propre. Qu'il se peigne sur la rétine une image parfaitement semblable en petit à l'objet apperçu, c'est un fait dont on ne peut douter après une expérience dont Descartes est l'auteur, & dont voici le procédé. » Après  
 » avoir bien fermé les fenêtres d'une chambre,  
 » & n'avoir laissé de passage à la lumière,  
 » que par une fort petite ouverture, il faut y  
 » appliquer l'œil de quelque animal nouvel-  
 » lement tué, ayant retiré d'abord avec toute  
 » la dextérité dont on est capable, les mem-  
 » branes qui couvrent le fonds de l'humeur vi-  
 » trée, c'est-à-dire, la partie postérieure de  
 » la Sclérotique, de la Choroïde, & même  
 » une autre partie de la rétine : on verra alors  
 » les images de tous les objets de dehors se  
 » peindre très-distinctement sur un corps blanc,  
 » par exemple, sur la pellicule d'un œuf, ap-  
 » pliquée à cet œil parderrière. « Les images  
 des objets se représentent donc sur la rétine,  
 qui n'est qu'une expansion de la substance mé-  
 dullaire du nerf optique, lequel nerf va lui-  
 même se rendre dans le *sensorium commune*.

Or, selon le système moderne, chaque point de l'objet étant peint sur l'expansion médullaire ou la *rétine*, il s'ensuit que l'impression de l'objet doit se faire sentir en entier & se rapporter au *sensorium*, qui est le siège général & commun des sensations, & tout le monde sçait que telle est la loi de l'union de l'ame avec le corps, que certaines perceptions de l'ame sont une suite nécessaire de certains mouvemens excités dans le corps. Voyez l'Encyclopédie, art. *Vision*.

P A G E 32. V. 9.

TOUTES les éditions de Lucrece portent *quale fit ut videamus*, &c.... Quoique cette leçon fasse un sens, c'est une maniere de parler si embarrassée & si extraordinaire dans Lucrece, que je n'ai pas balancé à y suppléer, *quare fit ut videamus*, qui est plus naturel, plus clair, & plus dans le goût du Poëte.

P A G E 50. V. 20.

*EGREGIUS*, que je rends par *plus rare*, est pris ici dans sa vraie signification. Il est composé des mots *è grege*, & veut dire *hors du commun*. Il est encore bon de remarquer ici, qu'*Egregius* est au comparatif, quoique les fai-

seurs de *syntaxes* établissent comme un principe , que les adjectifs en *ius* n'ont ni comparatif ni superlatif.

P A G E 52. V. I.

LUCRECE attaque ici les Sceptiques. Au milieu des disputes dont les écoles Grecques étaient la proie, de ces discussions éternelles sur le vrai & le faux, le juste & l'injuste, de ces questions métaphysiques & insolubles sur l'infini, l'éternité, l'espace, le vuide & le plein, il s'éleva une secte d'hommes, qui voyant l'erreur & la vérité confondue parmi des sophismes & des argumens sans fin, en conclurent à tort, qu'il n'y a point de vérité générale, ni propre à obtenir l'assentiment unanime de tous les hommes. Ils eurent le sort de ceux qui préférant la neutralité dans les troubles civils aliénaient à la fois les deux partis. Les Athées combattirent des hommes indifférens, qui ne reconnaissaient pas de Dieux. Les superstitieux s'échauffèrent contre des hommes réservés, qui ne niaient pas leurs fables. Le grand principe sur lequel se fondaient les Sceptiques, était qu'il n'y a pas de proposition tellement évidente, qu'elle ne conduise de proche en proche à quelque chose d'obscur & d'incompréhensible; qu'il en est du monde méta-

physique, comme du monde physique; que s'il est impossible de remuer le bras, & d'émouvoir légèrement l'air, sans que cette impression se fasse sentir jusqu'aux extrémités de la nature; il n'est pas possible non plus d'agiter une seule question, qui ne tienne au système entier des connaissances humaines, & qui ne soit environnée, pour ainsi dire, de fils imperceptibles, qui par des filamens qui vont toujours en se multipliant & en se compliquant de plus en plus, ne se perde dans un labyrinthe de discussions interminables. Mais, ou ils ne voyaient pas, ou ils feignaient de ne pas voir, que toutes ces incertitudes aboutissent nécessairement dans chaque ligne de connaissance à une proposition évidente, & qu'on ne peut sans pusillanimité ou sans mauvaise foi, méconnaître ces points lumineux qui brillent au milieu des ténèbres. N'était-ce pas pour cette raison, que Platon avait détaché de la chaîne de nos connaissances, certaines idées essentiellement vraies, dont il avait fait des êtres vivans, des substances intelligentes, des espèces de *sous-divinités* intermédiaires entre l'homme & l'être suprême?

I B I D. V. 4.

Ce vers signifie mot à mot, *un homme*

qui marche à reculons sur la tête, métaphore peu élégante, à laquelle je me suis cru obligé de suppléer l'idée simple.

P A G E 56. V. 14.

L U C R E C E attaque ici Pythagore, Platon & Aristote, non que ces philosophes prétendissent que le son fût une chose incorporelle, mais parce qu'ils croyaient, comme les physiologistes modernes, que dans tout le mécanisme de l'ouïe, il ne s'émanait rien du corps sonore, que ce n'était qu'une agitation de l'air qui se communiquait à l'oreille, *valida percussio aëris*, selon Platon; *percussio aëris*, selon Aristote; & selon Sénèque, Nat. quæst. lib. II. cap. 6. *intensio aëris, ut audiatur, linguæ formata percussu*. Au lieu qu'Epicure regardait le son, comme une émanation réelle du corps sonore même, émanation beaucoup plus considérable, & , pour ainsi dire, plus substantielle, que celles dont résultent les simulacres de la vision, puisque les dernières n'épuisent point les substances dont elles se détachent, au lieu que les émanations qui forment le son affaiblissent & épuisent, suivant lui, les corps sonores.

Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

UNE autre différence qu'il établit encore en-

tre le son & la vue, c'est que les corpuscules dont résulte le son, pénètrent l'organe, *vox omnis in aures INSINUATA*; au lieu que les simulacres frappent seulement l'organe, s'appliquent, pour ainsi dire, sur l'œil, &, en vertu de cette seule apposition, excitent la sensation de la vue. Mais un rapport de conformité entre ces deux especes d'émanations, c'est que, de même que pour nous procurer la vue des objets, les simulacres doivent se réfléchir à l'œil dans tout leur entier, les corpuscules sonores doivent aussi s'introduire en entier dans l'organe, *vox OMNIS in aures insinuata, &c.*

P. A G E 60. V. 12.

V O I C I quelle était la propagation du son, selon Epicure. Quand la voix sort de la bouche, ou quand le son part d'un corps sonore quelconque; le tissu des corpuscules qui en émanent, par une suite de la compression que doivent nécessairement causer les efforts qu'on fait, ou pour parler, ou pour produire un son quelconque, se divise & se subdivise à l'infini en molécules, toutes plus petites les unes que les autres, & parfaitement semblables entr'elles & à l'émission primitive. D'où il arrive à la vérité, que chaque auditeur n'en-

tend pas le même son ou la même voix individuelle , mais un son ou une voix parfaitement semblables ; & selon qu'on est plus éloigné de la source même du son , chaque molécule ayant subi plus de subdivisions , doit être plus petite , & par conséquent moins sensible : Lucrece se sert , pour faire sentir ce mécanisme , de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un grand nombre d'autres étincelles plus petites. Plutarque emploie une autre image , qui donne une idée encore plus claire de cette formation & de cette propagation du son. Il compare le son à l'eau contenue dans un arrosoir , qui en tombant se subdivise en un nombre de gouttes d'eau , d'autant plus considérables qu'elle tombe de plus haut.

I B I D. V. 18.

LE mot *imagine* qu'emploie ici Lucrece , n'a pas été choisi sans dessein. C'est une expression métaphorique , tirée des images réfléchies par les miroirs. En effet , dans les principes d'Epicure , il y a un grand rapport entre le mécanisme de l'ouïe , & celui de la vue , dans l'un & dans l'autre cas il se détache des corpuscules de l'objet vu ou entendu. Ces corpuscules , ou vont frapper directement l'organe qui leur est consacré , ce qui fait une vision

ou une audition directe, ou meurent dans l'air, ou vont se briser contre des corps qui n'ont point d'analogie avec eux, ou en rencontrent d'autres dont la conformation est telle, que leur tissu se réfléchit tout entier & sans souffrir aucun dommage; ce qui fait une vision ou une audition reflexe, par le moyen des miroirs ou des échos. Lucrece ne pouvait donc choisir une métaphore plus juste. C'est aussi le même rapport que Virgile avait en vue quand il dit, Georg. lib. IV. v. 50.

*Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago;*

AJOUTONS que comme les images se réfléchissent de miroirs en miroirs,

*Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago.*

les sons se réfléchissent aussi de rochers en rochers, de collines en collines.

*Ita colles collibus ipsis*

*Verba repulsantes, iterabant dicta referre.*

PAGE 62. V. 5.

D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de Nymphes ou d'intelligences les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes? Il paraît que la peur y a contribué beaucoup. Un

homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt ou sur une haute montagne, se sent saisi d'une d'espece d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître. Dans cette situation délicate, le souffle d'un Zéphyr, le mouvement d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomènes dont il est puissamment affecté. Il croit voir & entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente, tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraie. Il n'en a pas fallu davantage, pour supposer des esprits ou des génies partout, de même que le peuple en pareil cas croit encore voir & entendre des lutins, des sorciers, le sabat & le reste; ainsi les Grecs ont cru voir & entendre des Nymphes & des génies, & l'ont assuré fort sérieusement. Cette note est prise de *l'Origine des Dieux du paganisme*, par M. Bergier. Tom. II. part. 3. pag. 45.

P A G E 64. V. 20.

L'EXPLICATION que Lucrece donne ici de la sensation du goût, est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes. Ils ont poussé plus loin les détails anatomiques sur l'organe du goût, les détails chimiques sur la décomposition des corps sa-

voureux : mais le mécanisme est le même, ils partent du même principe qu'Epicure : ils regardent, ainsi que lui, la langue & l'intérieur du palais, comme les principaux organes du goût, comme les gourmets, pour ainsi dire, & les échançons de l'œsophage & de l'estomac. Mais ils connaissent mieux la texture de ces organes; ils remarquent sur la langue trois espèces d'éminences; 1°. de petites pyramides, ou plutôt des poils assez gros vers la base, & qui sont en forme de cône dans les bœufs; 2°. de petits champignons qui ont un col assez étroit, & qu'on ne sçaurait mieux comparer qu'aux extrémités des cornes de limaçons; 3°. des mamelons aplatis, percés de trous. L'usage des petits poils est de rendre la langue plus hérissée, & capable de nettoyer en un moment le palais. Les champignons ne sont que des glandes dont il transsude une liqueur propre à délayer les alimens. Il paraît que c'est proprement dans les mamelons criblés, que consiste l'organe du goût & la distinction des saveurs. Ils se trouvent non-seulement sur la langue, mais encore dispersés dans le palais, dans l'intérieur des joues, dans le fond de la bouche. Voilà pourquoi on ne perd pas le goût pour avoir perdu la langue. Cependant la langue est le principal organe de cette sensation. Ses

divers mouvemens excitent la sécrétion de la lympe qui abreuve les mamelons, ouvrent les pores qui y conduisent, & déterminent les sucx favoureux à s'y introduire. Voyez l'Encyclopédie, Art. *goût* ( *physiolog.* ) tom. VII.

LUCRECE dit que la faveur se borne à l'extrémité du palais. Ce principe, quoique généralement vrai, n'est pas sans restriction, puisque Philoxene, ce fameux gourmand de l'Antiquité, contemporain de Denis le tyran, souhaitait d'avoir le col long comme une grue, pour mieux savourer les vins.

L'OBJET du goût est toute matiere du regne végétal, animal, minéral, mêlée ou séparée, dont on tire par art le sel & l'huile, & conséquemment toute matiere saline, savonneuse, huileuse & spiritueuse.

QUANT à la maniere dont Lucrece explique pourquoi les mêmes alimens n'agissent pas de la même maniere sur différens animaux, ni sur le même animal dans des circonstances différentes, on ne peut lui reprocher, que de n'avoir pas fait assez d'attention aux nerfs, qui sont, à proprement parler, le siege de la sensibilité, comme il le reconnaît lui-même, dans son second livre, pag. 186. v. 18. & 19.

Nam sensus jungitur omnis  
Visceribus, nervis, venis, &c.

EN effet, Lucrece a dit dans son second chant, pag. 148. v. 8 & suiv.

Sed quòd amara vides eadem , quæ fluvida  
constant ,

Sudor uti maris est , minimè mirabile ha-  
bendum ;

Nam quod fluvidum est , è lævibus atque ro-  
tundis

Est ; at lævibus atque rotundis mista doloris  
Corpora.

Le coq était honoré chez les Romains , parce qu'il avertit du retour du soleil , *quod tepidum vigili provocat ore diem* , dit Ovid. Fast. lib. I. On voit que ce culte était nécessairement lié à celui du soleil & du feu en général. Les anciens Perses & les Guebres modernes le révèrent pour la même raison. Il était chez les Romains l'emblème de *Janus* , le Dieu du tems. Il est , parmi nous , l'emblème de saint Pierre , quoique pour une autre raison. Dans l'Edda il est dit , que le coq avertira les Dieux de l'arrivée des Géans. V. Edda , Fab. XX. dans la note.

ON pourrait reprocher à Epicure d'avoir eu  
recours

recours à une nouvelle espece de simulacres , pour expliquer la génération des idées , qui n'étant que la conscience même de nos sensations , ne doivent pas être produites par un autre mécanisme que la sensation. Il multiplie donc les êtres sans nécessité. Ces compositions , ces combinaisons de simulacres qu'il suppose se faire dans l'athmosphere , pourraient également avoir lieu dans l'ame , ou plutôt dans le corps même. Il est certain , que toute cette théorie d'Epicure est bien faible & bien puérile. Aussi ses adversaires l'ont-ils tous attaqué de ce côté. Ecoutons Cic. lib. I. de Nat. Deor. » Quid est quod minus » probare possint , quàm omnium in me incidere imagines Homeri , Archilochi , Romuli , » Numæ , Pythagoræ , Platonis ; nec eâ formâ » quâ illi fuerint ? Quomodo ergò illi & quorum » imagines ? Orpheum poëtam docet Aristoteles » nunquam fuisse , & hoc Orphicum carmen » Pythagorici ferunt cujusdam fuisse Cecropis. At » Orpheus , id est , imago ejus , ut vos vultis , » in animum sæpè meum incurrit. Quid quòd » ejusdem hominis in meum alia , alia in tuum ? » quid quòd earum rerum quæ nunquam omninò » fuerunt neque esse potuerunt , ut Scyllæ , ut Chimeræ ? Quid quòd hominum , locorum , urbium earum quas nunquam vidimus ? &c. . . .

Mais , pour que ces reproches eussent du poids ,

il eut fallu que les détracteurs d'Epicure appor-  
 tassent eux-mêmes une explication plus raison-  
 nable. Mais la génération des idées a toujours  
 été dans tous les systèmes l'écueil des plus grands  
 génies. Brucker a fait un livre qui a pour titre,  
*Hist. philosoph. de la doctrine des idées.* C'est le  
 tableau le plus humiliant de l'esprit humain : &  
 si nous voulons nous rendre justice, nous con-  
 viendrons que les idées innées de Descartes,  
 l'harmonie préétablie de Leibnitz, & les idées  
 divines de Mallebranche ne prêtent pas moins  
 le flanc au ridicule, que les simulacres d'Epicure.

P A G E 80. V. 8.

VOICI le raisonnement de Lucrece dont la  
 marche est un peu brusque & difficile à suivre.  
 On lui demande comment il se peut, que les si-  
 mulacres destinés à la pensée, viennent, aussitôt  
 que nous le voulons, présenter à notre esprit  
 les images des objets de toute espece. Il répond,  
 qu'il y a une foule innombrable de ces simula-  
 cres, que chaque instant est subdivisé en un  
 grand nombre d'autres instans insensibles, aux-  
 quels correspond une infinité de simulacres de  
 toute espece, telle, qu'ils sont en quelque façon  
 à nos ordres, & que nous n'avons que la peine  
 de choisir. Car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas  
 plus nécessaire, que la nature forme exprès des

simulacres , quand nous voulons penser , qu'il n'est nécessaire , qu'elle leur ait appris les regles de la danse , quand nous les voyons en songe déployer leurs bras , mouvoir leurs membres avec souplesse , &c ... ces deux phénomènes sont la suite du même mécanisme , & s'expliquent par la multitude étonnante de simulacres qui se succèdent en nous sans interruption. Mais , objecte-t-on encore à Epicure , s'il y a un si grand nombre de simulacres , pourquoi n'avons-nous pas au même instant une foule innombrable d'idées dans tous les genres ? C'est , répond Lucrece , que ces simulacres ne sont apperçus que quand l'ame y fait attention , *se contendit acutè* ; sans cela ils sont perdus perdus pour elle. Il en est des yeux de l'ame , comme de ceux du corps , qui ne voient que les objets vers lesquels ils se dirigent.

P A G E 84. V. 18.

POUR entendre ce vers , il faut faire attention à la signification de *præposterus* , adjectif composé de *præ* & de *post* , & qui , suivant la force de son étymologie , veut dire mettre devant ce qui doit être après , & après ce qui doit être devant. Ainsi Lucrece veut dire , que par de pareilles interprétations on renverse la succession respective des causes & des effets , c'est-à-dire ,

qu'on prend pour cause ce qui est effet, & pour effet ce qui est cause.

P A G E 92. V. 13.

Tous les anciens Philosophes ont regardé, ainsi qu'Epicure, le sommeil comme un commencement de mort. Quelque système qu'ils aient adopté sur la nature de l'ame, & son union avec le corps, ils se sont tous accordés en ce point, d'attribuer, chacun selon ses principes, la même cause au sommeil qu'à la mort. Alc-méon attribuait le sommeil à la retraite du sang vers la région du cœur, & prétendait que quand tout le sang se retirait ainsi, la mort s'ensuivait. Empedocles qui faisait naître le sommeil d'un refroidissement modéré de la chaleur du sang, croyait que ce refroidissement, en devenant total, occasionnait la mort. Diogenes qui assignait pour cause du sommeil la retraite de l'air, qui des veines où il est disséminé, reflue dans la région du ventre & de la poitrine, pensait que si toutes les particules d'air se retiraient sans exception, la mort était inévitable. Platon & les Stoïciens qui attribuaient le sommeil au ralentissement de l'activité des esprits animaux, soutenaient qu'on mourait, quand ce ralentissement dégénérait en une immobilité totale. En un mot, le sommeil était regardé comme une

mort suivie d'une résurrection. *Latet mens oppressa somno*, dit Lactance, *tanquam ignis obducto cinere sopitus, quem si paulatim commoveris rursus ardescit & quasi evigilat.* lib. de Opif. c. 18. Ce que dit plus bas Lucrece.

Cinere ut multâ latet obrutus ignis  
Undè reconfari sensus per membra repentè  
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

P A G E 104. V. I.

NE se pourrait-il pas, que Lucrece réunît ici dans le même tableau les effets que produisent les songes sur les deux sexes ; que *è corpore quoque* désignât à la fois les simulacres d'un jeune homme & ceux d'une jeune fille, que ces deux expressions *præclari vultûs pulchrique coloris* confirmassent aussi la même distinction, & qu'enfin ce dernier vers *profundant fluminis ingentes fluctus vestemque cruentent* signifiât d'un côté l'épanchement séminal, & de l'autre la première éruption des règles, excitée dans une jeune fille, à l'occasion d'un songe ? *Cruentare* doit-il s'entendre seulement de la semence ? n'indique-t-il pas un écoulement d'une autre nature ? J'avais traduit d'abord ce morceau tout différemment.

» DES simulacres émanés des corps de l'un &  
» de l'autre sexe se présentent à l'ame sous les  
» traits d'un aimable adolescent ou d'une

» beauté touchante , provoquent les organes con-  
 » sacrés à la génération , ouvrent à l'imagina-  
 » tion ardente le sanctuaire de la volupté , &  
 » excitent soudain , ou un épanchement séminal  
 » abondant , ou les flots de pourpre qui annon-  
 cent la maturité. »

MAIS l'autorité de tous les commentateurs ,  
 & l'autorité infiniment plus respectable de per-  
 sonnes de goût qui ont tous penché pour l'autre  
 sens , m'a décidé à le préférer.

## I B I D. V. II.

CETTE opinion d'Epicure , que le fluide gé-  
 nérateur est un écoulement de toutes les parties  
 du corps , une espcce de contribution générale  
 de tous les membres pour la formation d'un  
 nouvel être , était aussi le système de Démocrite  
 son maître , qui , dans Plutarque , dérive  
 la semence ἀφ' ὅλων τῶν σωματῶν , *ex corporibus  
 totis , du corps tout entier.* Hippocrate lib. de  
 Genit. est aussi du même avis. *Genituram secerni  
 ab universo corpore & ex solidis mollibusque par-  
 tibus , & ex universo totius corporis humido , pro-  
 nuntio.* Et voilà certainement ce que veut dire  
 Lucrece dans ce vers si énergique , *membra vo-  
 luptatis dum vi labefacta liquefcunt.* Les mem-  
 bres ébranlés par la secouffe du plaisir , se fon-  
 dent tous en une liqueur créatrice. Aristote ap-

pellait aussi la semence *excrementum*, *ultima  
concoctionis residuum*.

P A G E 112. v. 13.

*THALASSINA* vient du mot grec θάλασσα ;  
*mare*, & veut dire une étoffe de *couleur de mer* ;  
expression qui ne serait ni élégante, ni très-in-  
telligible dans notre langue.





## N O T E S

### DU CINQUIEME LIVRE.

---

P A G E 142. V. 9.

**C**E début de Lucrece a donné lieu à des accusations très-graves contre Epicure. Ses adversaires lui reprochent d'avoir voulu se faire passer pour Dieu. Ils s'appuient sur-tout de l'autorité de Plutarque, Col. lib. I. Colotès, disciple d'Epicure, enflammé par les discours sublimes qu'il entendait de la bouche de son maître, dans un mouvement d'enthousiasme, se jeta à ses genoux qu'il embrassa avec transport. De là un cri général contre Epicure. De là ces imputations contradictoires d'avoir voulu anéantir les Dieux, & de s'être fait Dieu lui-même, d'avoir entrepris de sapper toute religion, & de s'être érigé lui-même en fondateur de religion. Comme si d'ailleurs l'action de tomber aux genoux n'était pas souvent un simple mouvement d'amour filial; comme si *genua amplexus*, dans les poètes, n'était pas une expression consacrée, pour désigner le respect & la reconnaissance.

Mais Lucrece donne à Epicure le titre de Dieu. Lucrece s'est expliqué lui-même assez clairement dans son troisieme livre par ce vers.

*Ut nihil impediât dignam Dîs degere vitam.*

IL regardait , selon la doctrine d'Epicure , les Dieux comme des êtres souverainement heureux.

*Nam privata dolore omni , privata periculis ,  
&c.*

CE n'est donc que métaphoriquement , qu'il appelle Epicure un Dieu , pour avoir enseigné aux hommes l'art de vivre heureux , art bien au dessus de celui de cultiver les moissons & les vignes. En un mot , il est si éloigné de penser qu'Epicure soit vraiment un Dieu , qu'il ne regarde pas même comme tels , ce Bacchus & cette Cérès avec lesquels il le compare ; puisqu'il dit dans son second livre.

*Hîc si quis mare Neptunum , Cereremque  
vocare*

*Constituet fruges , & Bacchi nomine abuti  
Mavolt , quàm laticis proprium proferre vo-  
camen ; &c.*

CE sont donc les services , & non pas les personnes que Lucrece met ici en parallele. Je suis honteux de réfuter de pareilles objections ; mais

il s'est trouvé des gens qui n'ont pas été honneux de les proposer sérieusement.

P A G E 152. V. 18.

(2) LUCRECE attaque ici Aristote, qui se vantait d'avoir été le premier philosophe qui eût reconnu l'éternité du monde. Néanmoins outre que Parménides, Pythagore, Mélisse & Philolaüs ont été du même avis, on ne sçaurait douter que les premiers Théologiens n'aient regardé les astres comme autant de Divinités. Le principe sur lequel Aristote appuyait l'indestructibilité du monde était donc presque aussi ancien que la philosophie, s'il est vrai sur-tout, comme le prétendent quelques-uns, que le mot *θεος Deus*, vienne du verbe *θεσιν currere*, à cause du mouvement continuel des astres. Quoiqu'il en soit, on est obligé de convenir qu'Aristote a été celui de tous les philosophes, qui avait le plus à cœur l'éternité du monde. Il poussait même cette opinion jusqu'au fanatisme. Il accusait d'impiété ceux qui soutiennent le sentiment contraire, & qui osent assujettir aux loix générales de la destruction le soleil, la lune, les astres, ces Dieux visibles de la Nature. C'est à quoi Lucrece fait allusion par ces vers.

Propterea que putes ritu par esse Gigantium  
Pendere eos pœnas immani pro scelere omnes

Qui ratione suâ disturbent mœniâ mundi, &c.

On ajoute qu'Aristote disoit en plaisantant, qu'il avoit craint jusqu'alors que sa maison ne tombât sur lui de vétusté, mais qu'il étoit menacé d'une chute bien plus terrible, de la ruine du monde entier, dont quelques philosophes lui faisoient peur. Voy. les notes du marquis d'Argens, sur le chap. 1. d'Ocellus Lucanus, §. 15. note 14. Voyez aussi Gassendi.

P A G E 156. V. 10.

LUCRECE promet de parler au long de la nature des Dieux ; mais il n'en traite nulle part : cette raison & plusieurs autres me font croire, quoiqu'en dise Gassendi, que son poëme n'est pas fini. Pour suppléer à ce point de la doctrine d'Epicure que Lucrece ne nous a point transmis, remarquons que dans les principes de l'Epicurisme Dieu étoit défini *un animal immortel & heureux* ζῶον ἀθάνατον καὶ μακάριον ; définition adoptée aussi par Platon & par Aristote qui appelloient Dieu *animal sempiternum & optimum*. Porphyre, pour se conformer à cette opinion presque générale des philosophes, divisait l'animal en *immortel*, comme Dieu, & *mortel*, comme l'homme. Epicure donnoit aux Dieux la forme humaine qu'il regardoit, comme la plus parfaite de toutes celles que nous connaissons :

mais pour les mettre à l'abri de la dissolution à laquelle est sujette toute aggrégation grossière ; il leur donnait non pas un corps, mais une substance déliée qui en tenait lieu, *non corpus, sed quasi corpus* ; il faisait circuler dans leurs veines non pas du sang, mais un fluide infiniment plus subtil, & doué d'une plus grande vertu, *non sanguinem, sed quasi sanguinem*, Cic. lib. I. de Nat. Deor. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers précédens.

Tenuis enim natura Deûm longèque remota  
Sensibus ab nostris.

QUANT aux attributs qu'Epicure reconnaissait dans les Dieux, on les trouve tous réunis dans ces vers de Lucrece, lib. I. pag. 8.

Omnis enim per se Divûm natura necesse est  
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,  
Semota ab nostris rebus, sejuactaque longè ;  
Nam privata dolore omni, privata periclis,  
Ipsa suis pollens opibus, nîl indiga nostrî,  
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

ETAIT-CE une inconséquence à Epicure d'adorer des Dieux à qui il refusait toute influence sur les affaires humaines ? Ne pouvait-il pas les vénérer comme des êtres d'un ordre supérieur, d'une nature immortelle, de qui il n'attendait rien à la vérité, mais qui n'en avaient pas moins des

droits sur cet hommage involontaire qu'on rend toujours à la supériorité ?

I B I D. V. II.

LUCRECE a particulièrement en vue Platon dans ce morceau. Ce philosophe pensait que le monde n'aurait pas de fin, non qu'il fût indestructible de sa nature, mais parce qu'il regardait comme indigne de la majesté de l'être suprême, de permettre qu'un ouvrage travaillé avec tant d'art, de sagesse & de perfection tombât jamais en ruine.

Nec fas esse, Deum quod sit ratione vestitâ

Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,  
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,  
Nec verbis vexare & ab summo evertere summam.

P A G E 158. V. 12.

POUR entendre ce raisonnement, il faut se rappeler la manière dont Lucrece a expliqué la formation des idées dans le chant précédent, par l'introduction de simulacres déliés qui apportent dans nos âmes les images des objets. » Or, » dit-il, avant la formation de l'univers, ces simulacres représentatifs du monde & de ses différentes parties ne pouvaient pas en éma-

» ner , ni donner par conséquent aux Dieux l'i-  
 » dée de l'ouvrage qu'ils voulaient construire,  
 » Il est donc nécessaire que la mécanique seu-  
 » le , sans intelligence ait présidé à la forma-  
 » tion du monde. C'était pour prévenir cette  
 objection , que Platon avait imaginé ces idées  
 éternelles , ces Archétypes incréés , enfin ce mon-  
 de insensible qui avait servi de modele à la Di-  
 vinité pour la formation du monde sensible.

P A G E 160. V. 13.

ON sçait que les anciens divisaient le globe  
 terrestre en cinq zones ou cinq parties compri-  
 ses entre les deux poles , comme nous l'avons  
 fait depuis eux. Ovide les décrit ainsi , Met. lib.  
 I. v. 45 & suiv.

Utque duæ dextrâ cœlum , totidemque sinif-  
 trâ

Parte secant zonæ , quinta est ardentior illis,  
 Sic onus inclusum numero distinxit eodem  
 Cura Dei , totidemque plagæ tellure premun-  
 tur ;

Quarum quæ media est , non est habitabilis  
 æstu :

Nix tegit alta duas : totidem inter utramque  
 locavit ,

Temperiemque dedit , mistâ cum frigore  
 flammâ.

Virgile Georg. lib. I. v. 233 les décrit ainsi.

Quinque tenent cœlum zonæ , quarum una  
corusco

Semper sole rubens, & torrida semper ab  
igni ;

Quam circum extremæ dextrâ lævaque tra-  
huntur

Cæruleâ glacie concretæ arque imbribus atris :  
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris  
Munere concessæ Divûm.

IL est évident que Lucrece ne suit pas cette division; car il aurait dit qu'il y a trois parties ou trois cinquièmes de la terre d'inhabitables. Il suppose donc le globe divisé en trois parties, & assure que de ces trois tiers, il y en a deux où l'homme ne peut vivre. En effet la zone torride & les zones glaciales font près des deux tiers du globe.

P A G E 262. V. 10.

CHEZ les anciens, la naissance était regardée comme un mal, & la mort comme un bien; ces idées se trouvent même chez les peuples du nouveau monde. Au Mexique, à la naissance d'un enfant on lui disait, *enfant tu es venu au monde pour souffrir, souffre & tais-toi*. Dans le même pays, on faisait aux nouveaux mariés une exhortation par laquelle on prétendait les

préparer aux peines & aux miseres qu'ils allaient avoir à souffrir en ce monde. Les Chinois sont encore dans l'usage de se faire construire un cercueil long-tems avant leur mort : les pauvres mêmes n'y manquent pas. On les conserve chez soi ; on va les visiter tous les jours ; & ce meuble est réputé le plus précieux de la maison. C'étaient ces idées tristes & lugubres qui avaient mis le célibat en honneur chez un grand nombre de peuples , avant que la religion Chrétienne en eût sanctifié la pratique par des motifs plus relevés. Les prêtres Egyptiens observaient la chasteté & buvaient des liqueurs refroidissantes , ou même quelquefois se mutilaient. Les Esséniens & les Nazaréens chez les Hébreux , les Gymnosophistes chez les Indiens, les Hiérophantes chez les Athéniens observaient un célibat aussi rigoureux que nos Anachorettes. Il en était de même des Pythagoriciens & des Cyniques ; ce qui a fait regarder les anciennes sectes de philosophes comme des ordres de pénitens. La loi du Célibat était prescrite en Perse aux filles du soleil ; & l'on sçait avec quelle rigueur les Romains punissaient dans leurs vestales les transgressions opposées à la continence. Strabon dit , que parmi les peuples de la Thrace on voyait des sociétés de gens qui vivaient sans femmes , & qui menaient une vie austere &

innocente. C'est encore au même principe que l'on peut attribuer l'origine de ces Amazones ou religieuses guerrières, si tant est qu'elles aient jamais existé. En Amérique, chez quelques sauvages, l'usage veut que le mari se mette au lit, lorsque la femme est accouchée. La même chose se pratiquait chez les Celtibériens, suivant Strabon, & dans l'Isle de Corse, suivant Diodore de Sicile. Cette conduite du mari paraît fondée sur le regret qu'il a d'avoir donné le jour à un être de son espèce, & cette conjecture paraît d'autant plus vraisemblable, que pendant sa retraite le mari observe un jeûne rigoureux, & s'abstient même de boire, en sorte qu'il m'aigrit considérablement. Vid. *Antiq. dévoil.* l. II. ch. III.

P A G E 164. V. 3.

C E n'est pas sans dessein que Lucrece décrit les vicissitudes continuelles qu'éprouvent les quatre élémens. Son but n'est pas seulement d'en conclure que le monde est périssable, mais encore de prouver que les quatre élémens ne sont pas des Divinités. En effet il n'y en avait aucun à qui les hommes n'eussent élevé des autels; c'est ce qui a déjà été prouvé de la terre, de l'eau & du feu dans les notes des livres précédens. Quant à l'air, ce corps subtil qui pénètre nos corps & agit si puissamment sur la ma-

chine, dans le sein duquel se forment les nuages, les vents, la grêle, les foudres & les tempêtes, cette espece d'entrepôt commun entre le ciel & la terre, cet agent essentiel de la vue, de l'ouïe, de l'odorât, de la parole & de la respiration, cet élément enfin dont les trois autres paraissent avoir besoin, & qui n'a lui-même aucun besoin d'eux, l'air avait certainement plus de droits que tout autre corps sur l'adoration des premiers hommes qui cherchaient sans cesse autour d'eux des objets de leur culte. Aussi fut-il adoré dans l'Assyrie & dans l'Affrique. *Assyriæ & pars Afrorum aërem habere ducatum elementorum volunt, & hunc imaginatâ veneratione venerantur. Nam hunc eundem nomine Junonis & Veneris virginis consecrârunt.* Firmicus lib. de Error. prof. relig. Les Romains l'adoraient aussi sous les noms de Jupiter & de Junon, double qualification qu'on ne peut entendre, sans sçavoir que les Egyptiens distinguaient dans chaque élément le mâle & la femelle. Dans l'air le vent était mâle & le brouillard femelle, L'eau salée était mâle & l'eau douce femelle. Dans le feu pareillement, la partie brûlante était regardée comme mâle & la partie lumineuse comme femelle. Enfin dans la terre, la partie dure, comme les rochers, était mâle, la partie molle & végétale, femelle. En un mot, il

étendaient jusqu'aux élémens la distinction des deux sexes , remarquée dès-lors même dans les arbres & les plantes. C'est Sénèque qui nous à conservé ces détails. » *Ægyptii quatuor elementa fecere : deinde ex singulis bina , marem & foeminam. Aërem marem judicant , quà ventus est : foeminam quà nebulosus & iners. Aquam virilem vocant mare : muliebrem omnem aliam. Ignem vocant masculum , quà ardet flamma : & foeminam , quà lucet innoxius tactu. Terram fortio rem vocant , saxa cautesque : foeminæ nomen assignant huic tractabili ad culturam. Nat. quæst. lib. III. chap. 14. Il est remarquable , que les Chinois ne regardent pas l'air comme un élément particulier , mais comme une simple évaporation de la terre. Vid. Herbert de Cherbury de Relig. Gentil. Cap. X.*

P A G E 172. V. 8.

OCELLUS Lucanus répond à cette objection de Lucrece , que , si l'histoire Grecque ne commence qu'à Inachus , cette époque doit être moins regardée comme un premier commencement , que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays qui a souvent été barbare , & le sera souvent encore. Ces révolutions étaient occasionnées non-seulement par des incursions de

Barbares , mais par la nature elle-même , qui n'est jamais à la vérité ni plus forte ni plus faible , mais qui se renouvelant tous les jours semble prendre un commencement par rapport à nous. Vid. Ocel. Réf. chap. 3. §. 5. Horace répond aussi à la même difficulté par cette belle strophe.

Vixêre fortes antè Agamemnona  
 Multi , sed omnes illacrymabiles  
 Urgentur , ignotique longâ  
 Nocte , carent quia vate sacro.

lib. IV. Od. 9.

P A G E 174. V. 2.

ON ne peut lire l'histoire des anciens peuples , & de ceux que les découvertes modernes nous ont fait connaître , sans remarquer que presque toutes les nations de la terre ont eu & ont encore des traditions qui leur ont transmis des changemens arrivés autrefois dans la Nature. Les unes nous retracent des révolutions dans le soleil même , dans les planetes , & dans toute l'étendue des cieus ; les autres parlent d'incendies qui ont dévoré la terre. Les Egyptiens vers le solstice d'été avaient coutume de teindre en rouge leurs maisons , leurs troupeaux , leurs arbres & leurs fruits , en commémoration , disaient-ils , d'un incendie causé par la chute de

Phaëton. En vain quelques Sçavans prétendent, que le feu de la saint Jean qui se tire vers le même tems dans plusieurs pays est une institution de la même nature ; nous sçavons à n'en pas douter, qu'il est fondé sur un passage de l'Ecriture, qui dit que les nations se réjouiront en ce jour, & *multi ejus in nativitate gaudebunt*, St. Luc. chap. I. v. 14. Mais il n'y a pas de fait dont les monumens soient plus généralement attestés, que ceux du déluge. Non-seulement la tradition qui nous a transmis ce fait est la plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire & intelligible : elle nous présente un fait qui peut se justifier & se confirmer 1°. par l'universalité des suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve dans toutes les langues & dans toutes les contrées du monde. 2°. Par le progrès sensible des nations, & la perfection successive de tous les différens arts. Quoique l'histoire profane ne puisse atteindre aux premiers tems, elle nous montre sinon le genre humain naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espee d'enfance ; ces nations croissent, se fortifient peu à peu & soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil du physicien a sçu remarquer les monumens authentiques de ces anciennes révolutions. Il les a vus gravés par-

tout en caractères ineffaçables. S'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés & déplacés; il a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer; il a trouvé des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite, des ossemens & des restes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à leur surface ou dans les eaux. Ces faits ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui observent la nature, forcent le physicien de reconnaître, que toute la surface de la terre a été inondée par un déluge universel.

P A G E 180. V. I.

Lucrece a ici en vue les Stoïciens, qui assureraient » qu'après une longue suite d'années » la substance humide des eaux étant épuisée, » & la terre se trouvant enfin desséchée & hors » d'état de fournir plus long-tems à la nourriture des astres, à cause de son aridité, » le feu s'attacherait à toute les parties du monde & consumerait toutes choses. Voila ce qu'annonce Ovide dans ces vers des Met. lib. I.

*Esse quoque in fatiis reminiscitur affore tempus*

Quo mare, quo tellus correptaque regia cœli  
Ardeat, & mundi moles operosa labore.

Tous les poètes avaient adopté cette idée, comme un tableau propre à remuer vivement l'imagination. Sénèque & Lucain ont fait la description de cette ruine de l'univers, d'une manière capable d'inspirer l'horreur & l'effroi. Voilà comme le premier s'explique.

Jamjam legibus obrutis,  
Cum mundo veniet dies,  
Australis polus obruet  
Quidquid per Lybiam jacet,  
Et sparsus Garamas tenet.  
Arctous polus obruet  
Quidquid subjacet axibus,  
Et siccus Boreas ferit.  
Amissum trepidus polo  
Titan excutiet diem.  
Cœli regia concidens  
Ortus atque obitus trahet;  
Atque omnes pariter Deos  
Perdet mors aliqua & chaos;  
Et mors fata novissima  
In se constituet sibi.  
Quis mundum capiet locus?

Séneq. Herc. Œt. Agt. III. v. 1102.

Lucain ne s'exprime pas avec moins d'énergie.

Cum compage solutâ ,

Sæcula tot mundi suprema coëgerit hora,  
Antiquum repetent iterùm chaos omnia ,  
mixtis

Sidera sideribus concurrent , ignea pontum  
Astra petent , tellus extendere littora nolet,  
Excutietque fretum ; fratri contraria Phœbe  
Ibit , & obliquum bigas agitare per orbem  
Indignata , diem pocet sibi , totaque discors

Machina divulsi turbabit fœdera mundi.

Luc. Bel. Civ. lib. I. v. 72.

P A G E 182. v. 9.

Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici la cosmogonie de Diodore de Sicile , & celle d'Ovide. Je commence par celle de l'historien, dont le récit est entièrement conforme à la description de Lucrece.

» Toute la Nature ayant été dans le cahos  
» & la confusion , le ciel & la terre mêlés en-  
» semble ne faisaient qu'une masse uniforme ;  
» mais les corps s'étant séparés peu à peu les  
» uns des autres , le monde parut enfin dans  
» l'ordre où nous le voyons. L'air demeura dans  
» une agitation continuelle ; sa partie la plus  
» vive

» vive & la plus légère s'éleva au plus haut  
 » lieu de l'univers, & devint un feu pur & sans  
 » mélange. Le soleil & les astres formés de ce  
 » nouvel élément, sont emportés par le mou-  
 » vement perpétuel de la sphere de feu. La  
 » matiere terrestre demeura encore quelque  
 » tems mêlée avec l'humide par la pesanteur  
 » de l'un & de l'autre. Mais ce globe parti-  
 » culier, roulant sans cesse sur lui-même, se  
 » partagea par le moyen de cette agitation en  
 » eau & en terre, de telle sorte cependant  
 » que la terre demeura molle & fangeuse, &c.  
 La cosmogonie d'Ovide est digne d'un Poëte  
 philosophe.

» AVANT la formation de la mer, de la terre  
 » & du firmament, cette enveloppe générale, la  
 » Nature ne se montrait que sous un seul aspect,  
 » auquel on a donné le nom de *Chaos*. C'était  
 » une masse informe & confuse, un poids sans  
 » activité, un amas de semences incompatibles,  
 » plutôt entassées que réunies. Titan n'éclairait  
 » pas encore le monde de sa lumière; la sœur  
 » de Phœbus ne renouvelait pas ses cornes par  
 » ses accroissemens journaliers; la terre n'était  
 » pas suspendue au milieu des airs où elle se ba-  
 » lance sur son propre poids; & Amphitrite  
 » n'avait point étendu ses vastes bras autour des  
 » continens. Par-tout où était la terre, se trou-

» vaient réunis l'air & l'eau ; & en vertu de ce  
 » mélange la terre n'était point solide, ni l'onde  
 » navigable, ni l'air éclairé : aucune substance  
 » n'avait la forme qui lui est propre ; elles se  
 » faisaient un obstacle mutuel, parce que dans  
 » la même masse le chaud était combattu par le  
 » froid, la sécheresse par l'humidité, la dureté  
 » par la mollesse, la pesanteur par la légèreté.  
 » Un Dieu, ou plutôt la Nature plus puissante  
 » que les Dieux, termina ce grand différend ;  
 » elle sépara la terre d'avec le ciel, les ondes  
 » d'avec la terre, le fluide éthéré d'avec l'air  
 » plus épais. Après ce premier développement,  
 » tous les corpuscules de cet amas ténébreux,  
 » distribués en des lieux divers, furent liés par  
 » la paix & la concorde. La matière éthérée,  
 » brillante de feu & dénuée de pesanteur, s'é-  
 » leva dans les régions supérieures & forma une  
 » voûte convexe au faite de la machine. L'air,  
 » le fluide le plus léger après le firmament, se  
 » plaça immédiatement au dessous de lui ; la  
 » terre plus dense, & formée d'éléments plus gros-  
 » siers fut entraînée par sa propre pesanteur ;  
 » l'onde eut en partage les extrémités du globe  
 » autour duquel elle circule, & dont elle con-  
 » tient la solidité. Quel qu'ait été le Dieu qui  
 » ait dégagé cet amas d'éléments, après la cré-  
 » tion de la matière, & la formation des mem-

» bres du monde , il arrondit la terre sous la  
 » forme d'un vaste globe , afin que toutes les  
 » parties fussent à égale distance d'un centre  
 » commun ; il répandit la mer de tous côtés , lui  
 » ordonna de s'enfler sous le souffle des vents  
 » rapides , & de former avec ses rivages un long  
 » circuit autour de la terre ; il ajouta des fon-  
 » taines , des étangs immenses , des lacs & des  
 » fleuves enfermés dans des bords tortueux , &  
 » roulans sur des lits inclinés ; les uns sont en-  
 » gloutis par la terre même , les autres vont se  
 » rendre dans l'Océan , & reçus dans des bassins  
 » où leur onde est plus à l'aise , ils battent des  
 » rivages au lieu de rives. Il commanda en même  
 » tems aux plaines de s'étendre , aux vallées de  
 » s'abaisser , au forêts de se couvrir de feuilles , &  
 » aux montagnes d'élever leurs rochers dans les  
 » airs. Vid. Ovid. Mét. lib. I. init.

P A G E 188. V. 17.

SANS entrer dans le détail d'un nombre infini d'hypothèses , imaginées par les anciens pour expliquer le mouvement apparent des astres , je me bornerai aux principaux systèmes dont Lucrece fait ici mention , & qu'il adopte tous indifféremment. Le premier est que le ciel , dès le moment de sa formation , en vertu des loix nécessaires de la matiere , a été doué d'un mouve-

ment circulaire qu'il a toujours conservé, & qui se perpétue encore aujourd'hui. C'était le sentiment d'Anaxagore, qui, au rapport de Diogène Laërce ( lib. II. ) pensait que le ciel jouissait d'un mouvement de rotation très-rapide, qui ne peut se rallentir le moins du monde, sans la chute totale du firmament; de même qu'un vase plein d'eau ne se répand pas, tant qu'on le meut d'un mouvement circulaire, rapide & égal; mais l'eau se renverse aussitôt que le mouvement commence à se rallentir. D'autres croyaient que les astres étaient poussés par l'air, *sive aliunde fluens alicundè extrinsecus aër versat agens ignes*, Plutarque ( II. Plac. 23 ) attribue cette opinion à Anaximène & même à Anaxagore. Car en expliquant la raison pour laquelle les planetes reviennent des tropiques vers l'équateur, il dit qu'Anaximène attribuait cet effet à l'air, qui, étant plus dense & moins perméable entre les poles & les tropiques, fermait le passage au soleil. Il ajoute qu'Anaxagore en attribuant aussi le même effet à la même cause, c'est-à-dire, à la condensation de l'air, apportait pour cause de cette condensation le soleil lui-même, qui, en chassant toujours l'air devant lui vers les poles, le comprimait au point que vers les tropiques il le trouvait absolument impénétrable, & était obligé de rétrograder vers l'équateur.

Enfin ceux qui regardaient les astres comme des animaux qui avaient besoin de nourriture pour se soutenir, pensaient que leur force motrice était le feu intérieur, mais que la cause qui les déterminait à aller plutôt d'un côté que de l'autre, était la position & la distance de leurs aliments.

P A G E 192. V. I.

Il est incroyable combien les philosophes ont imaginé de systèmes, pour expliquer comment la terre se soutient au milieu du monde, jusqu'à ce que les loix de la gravitation aient été fixées irrévocablement par les belles découvertes de Newton. Les uns croyaient que la terre, abandonnée à sa pesanteur, se précipitait sans cesse dans les régions inférieures, aux extrémités desquelles elle ne pouvait jamais arriver, parce que l'espace est infini, & que nous ne pouvons nous appercevoir de cette chute, parce que ce mouvement de haut en bas nous est commun avec la terre. D'autres, comme Xénophañes, pour éviter une supposition aussi ridicule, en établissaient une autre non moins déraisonnable, prétendant que la terre s'étendait sous nos pieds à l'infini, & se servait ainsi de base à elle-même. D'autres, comme Empedocles, enseignaient que la terre demeurait suspendue au milieu des airs, à cause

de la rapidité du mouvement du ciel, qui la retient sur elle-même & l'empêche de s'échapper, comme l'eau est retenue dans un vase mu circulairement. Anaximandre expliquait le même phénomène d'une manière plus ingénieuse, en prétendant que la terre placée au centre du monde, & à égale distance de toutes les extrémités, n'avait pas de raison pour tendre plutôt d'un côté que d'un autre, & que faute de détermination, elle restait en équilibre au milieu des airs. Enfin Aristote regardait le centre du monde comme la partie inférieure de l'espace; d'où il concluait, que la terre devait s'y tenir ne pouvant descendre plus bas. Ce principe d'Aristote explique parfaitement ce que Lucrece veut dire par ce vers peu intelligible sans cela,

In medio atque imas capiebant omnia sedes.

Au reste, la raison qu'apporte Lucrece, pourquoi la terre demeure suspendue au milieu des airs, est la même qu'emploie Plin, Hist. Nat. lib. II. cap. V. *Hujus (æris) vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem, ita mutuo complexu, diversitatis effici nexum; & levia ponderibus inhiberi, quominus evolent: contraque gravia, ne ruant, suspendi levibus in sublime tendentibus! sic pari in diversa nisu, vi suâ quæque consistere, irrequieto*

*mundi ipsius constricta circuitu ; quo semper in se currente , IMAM ATQUE MEDIAM in toto esse terram.*

P A G E 200. V. 21.

IL ne faut pas moins que vingt-sept mille ans , selon le calcul de nos astronomes géomètres , pour que les astres achevent cette grande révolution dont on a déjà parlé dans une des notes du second livre. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le *magnos annos* de ce vers.

P A G E 202. V. 16.

CETTE opinion de la formation & de l'extinction journaliere du soleil & des astres est ordinairement attribuée à Héraclite ; & c'est sur ce système fol , qu'est fondé ce proverbe employé par Platon : *Heracliteo sole citius extingui*. Xénophane croyait aussi , que chaque climat avait son soleil & sa lune particulière. Voici sur quoi était fondée une opinion aussi singuliere. On croyait que la terre était non pas un sphéroïde aplati vers les poles , telle que nous la connaissons ; mais une grande surface plane , terminée de tous côtés par l'Océan. C'est ce que dit Gemin. cap. XIII. *Homerus & Poeta veteres , ut dicam , omnes terram planam & ipsi mundo conterminam statuunt , Oceanumque ipsi circumfusum ut horizontem circumponunt , volunt-*

*que ortus ex Oceano , occasus in Oceanum fieri.*  
 On prouvait par l'exemple de quelques fontaines , telles que celle dont parle Lucrece dans son sixieme livre , que certaines eaux peuvent avoir la vertu d'allumer la matiere du soleil. On appuyait encore ces conjectures chimériques par des récits fabuleux. Diodore de Sicile lib. XVII. rapporte , comme Lucrece , qu'on voit du sommet de l'Ida le soleil s'allumer tous les matins. *Res singularis & admiranda huic. Idæ monti accidit. Nam circà ortum caniculæ tanta aëris circumfusi in vertice montis tranquillitas est , ut ventorum flatui vertex superemineat , & nocte adhuc existente , exoriri sol videatur , non figurâ circulari tornatus , sed flammâ hîc illuc dispersâ ; aded ut plures ignes videantur finitorem contingere , qui quidem pauld post in unam cogantur magnitudinem , donec die jam appetente apparetis completa solis magnitudo solitam diei lucem exhibeat.* Le soleil ainsi allumé , après avoir décrit sa course , allait s'éteindre dans l'Océan occidental , ce qui ne pouvait manquer d'occasionner un grand bruit. Aussi Strabon , en parlant de l'Espagne , dit sérieusement , *solem ibi ad Oceani littus occidere majorem , editoque strepitu , ut si mare strideret , dum sol in illius fundum delatus extinguitur.* C'est encore ce que signifie ce vers de Juvenal :

Audiet Herculeo stridentem gurgite solem.

Sat. XIV.

Et celui-ci d'Aufone :

Stridebatque freto Titan insignis Ibero.

Epist. XIX.

P A G E 204. V. 19.

**ORBEM** ne signifie pas ici *le monde*, mais *l'orbe du ciel*. C'est une remarque nécessaire à faire, parce que quelques interpretes qui n'ont voulu voir que les mots, n'ont pas senti qu'*orbem*, pris dans le premier sens, rendait le texte obscur, embarrassé & inexact ; tandis que tout ce que dit Lucrece s'accorde parfaitement avec les principes & les découvertes des astronomes modernes.

P A G E 206. V. 1.

LES anciens philosophes ( & nous avons pris cela d'eux ) appellaient *nœuds* tous les points d'interfection de l'orbite d'une planete avec une autre. C'est conformément à cette opinion, que Lucrece appelle *nodus anni*, le point d'interfection du zodiaque & de l'équateur.

I B I D V. 8.

LES anciens avaient, comme nous, l'usage des cartes géographiques, sur lesquelles ils dé-

crivaient les pays qui leur étaient connus. Anaximandre ; disciple de Thalès , est fameux par sa sphere , & par sa carte générale de la terre. Erathostene corrigea depuis cette carte d'Anaximandre , qui était très-fautive & très-imparfaite , & Hipparque corrigea celle d'Erathostene. On sçait la réponse que fit Socrate à Alcibiade fier de ses terres , en lui présentant une carte géographique , & lui demandant où elles étaient sur cette carte. Florus dit au commencement de son histoire , *faciam quod solent qui terrarum situs pingunt , in brevi quasi tabellâ totam historiae imaginem complectar*. Plutarque , au commencement de la vie de Thésée , compare aussi l'histoire universelle à une table géographique.

P A G E 208. V. 4.

» APULÉE , de *Deo Socratis* , attribue aux  
 » Chaldéens la fausse opinion d'avoir cru , que  
 » la lune est lumineuse par elle-même : les Grecs  
 » ont été défabusés de cette erreur aussi-tôt  
 » qu'ils ont eu des philosophes. Thalès avait ai-  
 » sément reconnu , que la lune n'avait pas une  
 » lumière propre. Anaximandre , son disciple ,  
 » alla plus loin. Il conclut que la terre recevant  
 » sa lumière du soleil , ainsi que les autres pla-  
 » netes , tourne probablement comme elle autour  
 » de notre tourbillon. Platon assurait que la lune

» était un corps pierreux , & Pythagore avec ses  
 » disciples qu'elle était un corps terrestre ». Voyez  
*le Monde , son Origine & son Antiquité*, chap. I.  
 pag. 20. Pline , qui avait des idées assez saines  
 sur la lumière de la lune , fait une remarque fort  
 judicieuse au sujet des autres phénomènes de cette  
 planete ; *sed omnium admirationem vincit novis-*  
*simum sidus terrisque familiarissimum , & in tene-*  
*brarum remedium ab naturâ repertum, lunæ. Mu-*  
*tiformi hæc ambage torsit ingenia contemplantium,*  
*& proximum ignorari maximè sidus indignantium,*  
*crescens aut senescens.* Hist. nat. lib. II. cap. IX.

I B I D. V. 19.

LES Chaldéens ou Babyloniens étaient , sui-  
 vant le témoignage de Cicéron , les plus anciens  
 philosophes du monde. Joseph assure qu'ils  
 communiquèrent aux Egyptiens les premiers élé-  
 mens des sciences , & sur-tout de la science du  
 ciel. Pythagore , & après lui d'autres Grecs alle-  
 rent les consulter , & apprendre sous leurs yeux  
 l'astronomie & la physique. On leur attribue l'in-  
 vention de l'astrologie , cette vaine science aussi  
 ancienne que la crédulité , qui passa delà en  
 Grece & en Toscane , & qui , à la faveur de  
 l'ignorance , se perpétua si long-tems dans l'Eu-  
 rope. On leur doit encore l'invention de ces  
 intelligences mythologiques , connues sous les

noms de *génies*, de *démons*, &c. . . . . monde chimérique dans lequel les nouvelles découvertes firent des progrès bien plus rapides que dans notre monde physique. La raison qui les engagea d'avoir recours à ces espèces d'êtres intermédiaires, était la crainte de rabaisser la majesté divine, en la dégradant jusqu'à gouverner un monde aussi imparfait que le nôtre, ou de troubler son repos, en l'assujettissant à une infinité de détails compliqués.

Ce fut pour la même raison que Strabon imagina cette *nature plastique*, animée sans intelligence, agissant avec ordre & sans dessein, cause productrice de tous les êtres vivans, & au dessous des êtres qu'elle enfante, espèce de forme générale du monde, beaucoup moins sensée & moins philosophique que les formes d'Aristote, être, en un mot, qui donne encore moins de prise à l'imagination, que les êtres abstraits eux-mêmes, & que Cudwort n'a pas eu honte d'introduire dans la nature, apparemment pour jeter quelque obscurité sur une matière déjà trop claire.

P A G E 212. V. 10.

LUCRÈCE s'exprime ici avec autant d'exactitude que pourrait le faire un bon astronome moderne. Il dit *rigidas umbras*, parce qu'en effet

le reste de la terre est alors pénombre. Il ajoute *conique* ; parce qu'en effet , toutes les fois qu'une sphere lumineuse est plus grande qu'une sphere opaque qu'elle éclaire , l'ombre forme un cône.

P A G E 216. V. i.

LUCRECE veut parler ici de ce qui arrive , selon Diodore de Sicile , lib. I. dans la Thébaidé d'Égypte. *Lorsque les eaux du Nil se sont retirées , dit-il , après l'inondation ordinaire , & que le soleil échauffant la terre cause de la pourriture en divers endroits , on en voit éclore une infinité de rats , présentant hors de terre une moitié de leurs corps déjà formée & vivante , pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle est engagée.* C'était particulièrement sur ce fait que se fondaient les Egyptiens , pour se prétendre les plus anciens habitans de la terre. *Inter Scythas & Egyptios , dit Justin lib. II. cap. 1. diu contentio de generis vetustate fuit ; Ægyptiis prædicantibus initio rerum , cum aliæ terræ nimio fervore solis arderent , aliæ rigerent frigoris immanitate ita ut non modo primæ generare homines , sed ne advenas quidem recipere aut tueri possent , prius quàm adversus calorem & frigus velamenta corporis invenirentur , Ægyptum ità temperatam semper fuisse , ut neque hyberna frigora , nec æstivi ut solis calores incolas*

*ejus premerent , solum ita fœcundum , alimentorum in usum hominum nulla terra feracior fuerit. . . . .* Ovide, Met. lib. I. fab. XIII. raconte la même chose :

Sic ubi deseruit madidos septemfluvus agros  
 Nilus , & antiquo sua flumina reddidit alveo ;  
 Æthereoque recens exarsit sidere limus ;  
 Plurima cultores versis animalia glebis  
 Inveniunt , & in his quædam modò cœpta ,  
     sub ipsum  
 Nascendi spatium ; quædam imperfecta , suisque  
     que  
 Trunca vident numeris : & eodem in corpore  
     sæpe  
 Altera pars vivit , rudis est pars altera tellus.

I B I D. v. 6.

LES anciens croyaient que le monde avait commencé d'exister au printems. Cette saison qui est pour la plupart des animaux celle du renouvellement de l'espece , on croyait qu'elle avait été aussi la saison de la premiere formation. Voila pourquoi le printems était consacré à Venus. Voila pourquoi les Sabiens & les plus anciennes nations du monde avaient placé en Mars le commencement de leur année. Enfin , voila ce que veut dire Virgile dans ces vers du second livre des Géorgiques.

Non alios primâ nascentis origine mundi  
Illuxisse dies , aliumve habuisse tenorem  
Crediderim ; ver illud erat , ver magnus  
agebat

Orbis , & hybernis parcebant flatibus euri.

Et ce que Lucrece dit plus bas en d'autres termes ,

At novitas mundi nec frigora dura ciebat ,  
Nec nimios æstus , nec magnis viribus auras.

LES Docteurs sacrés soutiennent aussi que Dieu créa le monde vers l'équinoxe du printems, parce que c'est la saison qu'il semble avoir toujours choisie pour l'accomplissement de ses principaux ouvrages:

I B I D. V. 9.

« IL y a deux opinions différentes sur l'origine des hommes , parmi les physiciens & les historiens les plus fameux. Les uns, croyant le monde éternel & incorruptible, prétendent que le genre humain a toujours été, & qu'il est impossible de remonter au premier homme. Les autres, donnant un commencement & une fin à toutes ces choses, soumettent les hommes à la même loi, & expliquent ainsi la formation de leur espece . . . . . Il se forma dans les endroits les plus humides (de

» la terre) des excrescences couvertes d'une  
 » membrane déliée ; ainsi qu'on le voit en-  
 » core arriver dans les lieux marécageux , lors-  
 » qu'un ardent soleil succede immédiatement  
 » à un air frais. Ces premiers germes reçurent  
 » leur nourriture des vapeurs grossieres qui  
 » couvrent la terre pendant la nuit , & se for-  
 » tifierent insensiblement par la chaleur du jour.  
 » Etant arrivés enfin à leur point de maturité ,  
 » & s'étant dégagés des membranes qui les en-  
 » veloppaient , ils parurent sous la forme de  
 » toutes sortes d'animaux . . . . . Peu de tems  
 » après , la terre s'étant entièrement desséchée ,  
 » ou par l'ardeur du soleil ; ou par les vents ,  
 » devint incapable de produire des animaux  
 » parfaits , & les especes étant déjà produites  
 » ne s'entretinrent plus que par voie de géné-  
 » ration. Euripide , disciple du philosophe Ana-  
 » xagore , paraît avoir adopté sur l'origine des  
 » êtres le sentiment que nous venons d'expo-  
 » ser , car il parle ainsi dans sa Menalippe.

» Tout était confondu ; mais le seul mou-  
 vement

» Ayant du noir chaos tiré chaque élément ,

» Tout prit forme ; bientôt la nature fé-  
 conde ,

» Peupla d'êtres divers le ciel , la terre &  
 l'onde

» Fit sortir de son sein ses ornemens divers ,  
 » Et donna l'homme enfin pour maître à l'u-  
 nivers. Diod. de Sic. lib. I. Sec. I.

P A G E 218. V. 16.

Il paraît que Lucrece par ces mots *è contemp-  
 tibus exit* fait allusion à un passage du second  
 livre, qui sert à expliquer celui-ci :

Quippe videre licet vivos existere vermes  
 Stercore de tetro, putrorem cum sibi nac-  
 ta est  
 Intempestivis ex imbribus humida tellus.

P A G E 228. V. 13.

Je fais ici un léger changement dans la ponc-  
 tuation, & je lis *spontè suâ, satis, id placâ-  
 bat pectora donum*; au lieu de *satis id placabat  
 pectora donum*, qui est lâche & faible.

I B I D. V. 14.

TOUTES les histoires nous représentent les  
 premiers hommes menant une vie triste & mal-  
 heureuse au milieu des forêts. L'antiquité nous  
 fait d'un grand nombre de nations anciennes  
 les mêmes peintures que nos voyageurs mo-  
 dernes nous font des sauvages de l'Amérique  
 & des nations les moins civilisées. Voici en  
 quels termes parle de ces premiers hommes un  
 poëte cité par Stobée.

Fuit profectò tempus ; humanum genus  
 Cùm belluarum more vitam degeret ,  
 Lucis carentes lucos , exesi colens  
 Aut montis antrum.

DIODORE de Sicile lib. I , nous montre les premiers Egyptiens comme des hommes féroces & sauvages , se mangeant les uns les autres , vivant à l'aventure , privés de toutes les commodités de la vie , ignorant même l'usage du feu & des métaux , sans armes pour se défendre contre les bêtes féroces. Le tableau que l'histoire nous fait des premiers habitans de la Grece n'est guere plus favorable. Les Scythes , selon Hérodote , étaient comme les sauvages modernes du Canada dans l'usage d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus ; ils s'abreuyaient de leur sang qu'ils buvaient dans leurs crânes. Je ne puis me refuser à citer un morceau éloquent de Plutarque , qui peint bien vivement cet état déplorable.

» O que vous êtes chéris des Dieux , vous  
 » qui vivez maintenant ! Que votre siècle est  
 » heureux ! La terre fertile vous produit mille  
 » richesses ; la Nature entière n'est occupée  
 » qu'à travailler à vos plaisirs : au lieu que notre  
 » naissance est tombée dans l'âge du monde  
 » le plus triste & le plus dur. Il était si nou-  
 » veau , que nous étions dans l'indigence de

« toutes choses. L'air n'était pas encore épu-  
 » ré ; l'harmonie des étoiles & des astres n'é-  
 » tait pas encore bien établie , ni le soleil lu-  
 » mineux & affermi. Les rivières sans un cours  
 » réglé désolaient la terre. Tout était marais,  
 » ou borbier , ou forêts sauvages. Les champs  
 » stériles ne pouvaient être cultivés. Notre mi-  
 » sère était extrême. Nous n'avions ni inven-  
 » tions ni inventeurs. La faim ne nous quit-  
 » tait jamais. Nous déchirions les bêtes pour  
 » les dévorer , lorsque nous ne trouvions ni  
 » mousse ni écorce. Mais si nous étions assez  
 » heureux pour découvrir du gland , hélas ! nous  
 » dansions de joye autour d'un chêne , en chan-  
 » tant les louanges de la terre. Nous n'avions  
 » point de fêtes & de plaisirs que ceux-là ; &  
 » tout le reste de notre vie n'était que dou-  
 » leur , indigence & tristesse. » Voyez les Œuv.  
 Morales de Plutarque au traité , *s'il est loy-  
 sible de manger chair.*

CEPENDANT c'est au milieu de cet état dé-  
 plorable , que l'antiquité place l'âge d'or , le  
 regne de l'innocence , de la justice , de toutes  
 les vertus. Les écritures nous représentent l'hom-  
 me naissant , placé dans un jardin de délices ,  
 vivant heureux & innocent jusqu'au moment  
 de sa chute. Quel contraste ! que de sujets de  
 méditations pour un esprit philosophe !

CE phénomène dont nous avons déjà remarqué la fausseté dans une des notes du premier livre, est aussi rapporté par Cornelius Severus.

Haud aliter quàm cum prono jacuere sub  
austro

Aut aquilone fremunt sylvæ, dant brachia  
nodo

Implicitæ, ac serpunt junctis incendia ramis.

Voyez aussi Thucydide lib. II, & Plin. Hist. Nat. lib. XVI. cap. 40, qui font mention du même phénomène.

QUOIQ'EN dise Bayle, Art. *Lucrece*, le Poète n'a certainement pas ici en vue une providence, ou, si l'on veut, une *fatalité* qui dirige les événemens humains, & qui se joue des grandeurs de la terre. Son idée est toute simple. Il a dit ci-dessus, que la route des honneurs est dangereuse, que l'envie attend les ambitieux pour les précipiter dans l'abyme; il n'est point ici question de dangers surnaturels; seulement Lucrece remarque, que ces malheurs sont si constans par le concours des circonstances qui ne manquent jamais de se trouver réunies, que l'on croirait qu'il y a une intelligence

secrete & puissante , qui se fait un jeu de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand. Car le *videtur* qui modifie la proposition , mérite plus d'attention que Bayle ne semble y en avoir fait. Toute l'idée du Poëte se réduit (à ce qu'il me paraît) à dire que c'est cette régularité invariable de maux attachés à la condition des ambitieux , qui a fait imaginer une fatalité secrete , acharnée contre les hommes puissans.

P A G E 264. V. 2.

» LUCRECE regardait l'art de conduire un  
 » char attelé de plusieurs chevaux , comme une  
 » chose plus combinée que celui de monter &  
 » de conduire un seul cheval. Quand même  
 » la pensée de Lucrece serait véritable, les rai-  
 » sonnemens ne prouvent rien contre les faits ;  
 » & il n'est pas toujours vrai que l'on ait  
 » commencé par le plus simple. Les inventions  
 » sont dues ordinairement au hazard , & le  
 » hazard ne s'assujettit point aux procédés mé-  
 » thodiques de la philosophie. . . . Mais il est  
 » faux que l'art de conduire un char soit plus  
 » combiné que celui de l'équitation. La fou-  
 » gue du cheval le plus impétueux est arrêtée  
 » ou du moins diminuée par le poids du char  
 » auquel il est attaché. Il est évident que la fa-

» çon la plus simple & la plus aisée de faire  
 » usage des chevaux, celle par où l'on a dû com-  
 » mencer, a été de les atteler à des fardeaux,  
 » & de les leur faire tirer après eux. Le traî-  
 » neau a dû être la plus ancienne de toutes les  
 » voitures. Ce traîneau ayant été ensuite posé  
 » sur des rouleaux qui sont devenus des roues,  
 » lorsqu'on les a attachés à cette machine,  
 » s'éleva peu à peu de terre, & a formé les  
 » chars des anciens à deux & à quatre roues,  
 &c. . . . Voyez *Recherches sur l'ancienneté & sur  
 l'origine de l'art de l'équitation dans la Grece,*  
 par M. Freret. Hist. de l'Acad. des Inscrip. Vol.  
 VII. p. 315.

P A G E 266. V. 8.

Après ce vers on trouve celui-ci dans toutes  
 les éditions,

In se fracta suo tingentes sanguine tela.

COMME il présente la même idée, exprimée  
 avec les mêmes termes, que le premier, & que  
 la plupart des commentateurs le retranchent com-  
 me supposé, on a cru devoir le faire disparaître  
 de cette édition.

P A G E 268. V. 12.

» *LAME* chez les Tisserans signifie la partie  
 » de leur métier, qui est faite de plusieurs fi-

» celles attachées par les deux bouts à de lon-  
 » gues tringles de bois appellées *liais*. Chacune  
 » de ces ficelles nommées *liffes*, a dans son  
 » milieu une petite boucle de la même cor-  
 » de, ou un petit anneau de fer, d'os, &c. . .  
 » à travers lesquels sont passés les fils de la chaî-  
 » ne de la toile qu'on veut travailler. Les *lames*  
 » qui sont suspendues en l'air par des cordes  
 » passées dans les poulies au haut du métier  
 » des deux côtés servent, par le moyen des mar-  
 » ches qui sont en bas, à faire hausser & baisser  
 » alternativement les fils de la chaîne, entre  
 » lesquels glisse la navette, pour porter suc-  
 » cessivement le fil de la trame d'un côté à  
 » l'autre du métier. Les *marches*, ainsi nom-  
 » mées parce que l'ouvrier met les pieds des-  
 » sus pour travailler, sont de simples tringles  
 » de bois attachées par un bout à la traverse  
 » inférieure du métier, & suspendues par l'au-  
 » tre bout aux ficelles des *liffes*. Elles servent  
 » à faire hausser ou baisser les fils de la chaî-  
 » ne, à travers lesquels les fils de la trame doi-  
 » vent passer. Encyclopéd.





## NOTES

### DU SIXIEME LIVRE.

---

P A G E 284. V. 3.

**R**ECREARE est pris ici dans sa vraie signification. L'Etymologie de ce mot est *rursus creare*, former de nouveau. Recreare ne veut donc pas dire autre chose que *donner une nouvelle vie*.

P A G E 286. V. 18.

Le texte qui est ici fort embrouillé, ne devient pas plus clair, au moyen des corrections & des explications des commentateurs. Non que le sens du poëte ne soit très-intelligible. On voit bien qu'il regarde le hazard & la nécessité, comme les uniques sources des maux auxquels les hommes sont exposés, mais la maniere dont cette idée est rendue, n'est nullement dans le style ordinaire de Lucrece. Ces deux vers sont une répétition l'un de l'autre. *Quòd flueret Naturæ vi, & seu vi quòd sic Natura parâsset*, sont deux façons de parler synonymes. Voila pourquoi quelques commentateurs retranchent peut-être avec raison,

son,

son, le premier de ces deux vers. Au reste, l'on pourrait demander à Lucrece ce qu'il entend par le *hazard*, dans un système qui n'est qu'un enchaînement de causes & d'effets nécessaires; pourquoi il s'obstine à le regarder comme une machine essentielle à sa doctrine; à en faire la base & le fondement de sa physique; lui qui expliquant tous les phénomènes de la nature par les propriétés des corps, ne devrait regarder le *hazard* que comme un mot synonyme de *l'ignorance des causes*.

Quorum operum causas nullâ ratione videre  
Possunt, hæc fieri divino numine rentur.

P A G E 290. V. 1.

Le mot *securus* signifie ordinairement *qui ne craint rien*; mais il peut aussi signifier *qui se mêle d'aucun soin*; puisque le mot latin *securus* dont il est dérivé, signifie également *inquiétude & soin*; le sens de la phrase exige qu'on prenne *securus* dans cette seconde acception. Lucrece veut dire évidemment, *ceux qui sont bien persuadés que les Dieux ne se mêlent en rien du gouvernement de la nature*.

P A G E 292. V. 19.

ON peut réduire à trois chefs les causes que Lucrece assigne au bruit du tonnerre; 1°. l'ac-

tion du vent sur les nuages ; 2°. l'action des nuages entr'eux ; 3°. l'action du feu sur les nuages. Quelque ingénieuses que soient ces explications , on ne peut douter que Lucrece n'en eût apporté de plus satisfaisantes , s'il eût mieux connu la nature de ces exhalaisons abondantes qu'un soleil ardent attire continuellement de la terre , & dont se forme la foudre ; & sur-tout s'il eût été instruit des effets de la poudre à canon , qui ont un si grand rapport avec ceux du tonnerre , que le Docteur Wallis ne croit pas qu'on doive faire difficulté de les attribuer à la même cause. Nous ajouterons à ce que dit Lucrece , que cet espece de roulement *continu* causé par le tonnerre , & que le Poète attribue à la pression latérale de deux nuages qui s'effleurent dans toute leur longueur , vient , selon les physiciens modernes , » du son formé entre les » différens nuages qui sont suspendus les uns sur » les autres , par l'agitation de l'air qui ne » cesse de passer entr'eux avec rapidité. Les nuages & les objets qui se trouvent sur la surface de la terre renvoient le son , & le multiplient à peu près comme autant d'échos. Voilà pourquoi le tonnerre retentit d'une manière si effrayante dans les vallées , parce que les montagnes réfléchissent le son de toutes parts ; » car le tonnerre lui-même ne doit presque

» jamais produire qu'un seul coup, à peu près  
 » comme un boulet de canon qu'on tire; cepen-  
 » dant, lorsque la flamme allume en même tems  
 » trois ou quatre trainées, elle peut former de  
 » cette manière des pelotons, qui s'enflamment  
 » l'un après l'autre, & produire par ce moyen  
 » des coups redoublés ». Voyez l'Encyclopédie,  
 art. tonnerre.

P A G E 294. N. 13.

*FRAGILES sonitus* est une expression qu'il n'est pas possible de faire passer dans notre langue. C'est proprement *sonitus rei quæ frangitur*, le bruit d'un corps qui se brise. On est obligé de paraphraser.

P A G E 300. V. 12.

*ANCEPS ferrum* veut dire proprement un fer à deux tranchans, qui n'est autre chose qu'une hache.

I B I D. V. 14.

» ON peut, jusqu'à un certain point, juger  
 » de la proximité ou de l'éloignement de la  
 » foudre par l'intervalle de tems écoulé en-  
 » tre l'éclair & le tonnerre. Le docteur Wallis  
 » observe que cet intervalle est ordinairement  
 » d'environ sept secondes, qui, a raison de  
 » de 170, ou selon d'autres 173 toises que le

» son parcourt en une seconde, font à peu près  
 » la distance d'une lieue. Néanmoins quelque-  
 » fois l'intervalle n'est que d'une seconde ou  
 » deux, ce qui fait connaître que l'éclat est fort  
 » près de nous, & , pour ainsi dire, dans l'air  
 » même que nous respirons ». Encyclop. art.  
*tonnerre, éclair*. Mais ce calcul est assez grossier.  
 Car, outre qu'on ne peut apprécier au juste l'es-  
 pace que le son parcourt en une seconde, &  
 que la moindre erreur répond à plusieurs toi-  
 ses, ce calcul suppose encore que le bruit du  
 tonnerre vienne toujours à nous directement &  
 non pas par réflexion : or c'est ce qui n'arrive  
 presque jamais. Ajoutons encore que la rare-  
 faction ou la condensation de l'atmosphère doit  
 nécessairement changer la vitesse du son. Sous  
 la ligne, il doit parcourir dans un même tems  
 donné plus d'espace que sous le pôle. Aussi a-  
 t-on observé que dans la Guyane la vitesse est  
 de 1098 pieds, ce qui fait 69 pieds de plus  
 que dans nos climats.

P A G E 306. V. 7.

Il paraît que Lucreté parle ici de ces éclairs  
 qu'on voit quelquefois, quand le ciel est pur  
 & serein, qui ne sont pas suivis de tonnerre,  
 & qu'on appelle communément *éclairs de chaleur*,  
 soit parce qu'ils annoncent un surcroît de cha-

leur, soit parce qu'ils ont rarement lieu, sans avoir été précédés par quelques jours chauds. Lucrece aurait dû remarquer, que de même qu'on voit des éclairs sans entendre de tonnerres, on entend aussi des tonnerres sans voir des éclairs, parce que quelquefois la nuée est si épaisse, qu'elle empêche de voir la lumière de l'éclair.

*Vid. Mussch. Essai de phys. §. 1702.*

P A G E 314. V. 184.

DES TONNERRES les leçons portent *fulmine* qui ne fait aucun sens. EN effet voici le raisonnement du Poëte. Il se peut que ce soit la force même du coup qui allume le feu. Si un caillou frappé avec le fer produit des étincelles, de même le nuage sur lequel vient fondre le vent peut aussi prendre feu, pourvu toutefois que la matière soit inflammable. Il est évident qu'il faut lire *flumina* au lieu de *fulmine*. Ce que Lucrece ajoute ensuite, est une nouvelle preuve de la nécessité de cette correction; car il ne dirait pas néanmoins je ne conviens pas que le vent soit une substance absolument froide; si la conclusion précédente n'eût été le vent quoique froid peut donc enflammer le nuage.

P A G E 320. V. 22.

LES Etrusques étaient les plus anciens devins de l'Italie; quoique la physique en général fût

poids, le font couler à fond. D'ailleurs la quantité d'eau qui tombe de ces colonnes est si grande, & la chute en est si précipitée, que si malheureusement une de ces trombes tombait sur un vaisseau, elle le briserait & le submergerait en un instant. On prétend qu'en tirant sur la trombe plusieurs coups de canon, elle se rompt, & que cette commotion de l'air la fait cesser assez promptement.

M. de Buffon parle d'une autre espèce de trombe qui s'appelle *Thyphon*. Celle-ci ne descend pas des nuages, comme la première espèce, mais s'élève de la mer vers le ciel avec une grande violence, quoique pourtant sans changer de place. Le même auteur attribue cette espèce de trombes à des feux souterrains. » Car la mer » est alors dans une grande ébullition, & l'air » est si fort rempli d'exhalaisons sulphureuses, » que le ciel paraît caché d'une croûte de couleur de cuivre, quoiqu'il n'y ait aucun nuage » & qu'on puisse à travers ces vapeurs voir le » ciel & les étoiles. C'est à ces feux souterrains qu'on peut attribuer la tiédeur de la mer » de la Chine en hyver, où ces *Thyphons* sont » très-fréquens. « Voyez l'Encyclopédie, art. *Trombe*, d'où ces détails sont tirés en grande partie.

*LENTUS* est pris ici dans sa vraie signification. Il veut dire, *souple, flexible, pliant*, comme dans Virgile,

*Et lentas salices & molles vitium achanta.*

P A G E 328. V. 3.

L'HISTOIRE de l'Académie, année 1737, fait mention d'une *trombe de terre*, qui parut à Capestan près de Beziers. C'était une colonne assez noire, qui descendait d'une nue jusqu'à terre & diminuait toujours de largeur en approchant de la terre où elle se terminait en pointe. Elle obéissait au vent qui soufflait de l'ouest au sud-ouest; elle était accompagnée d'une espèce de fumée fort épaisse & d'un bruit pareil à celui d'une mer forte agitée, arracha une quantité de rejetons d'oliviers, déracinant des arbres & jusqu'à un gros noyer qu'elle transporta jusqu'à quarante ou cinquante pas, & marquant son chemin par une large trace bien battue, par où trois carrosses de front auraient passé. Il parut une autre colonne de la même figure qui se joignit bien-tôt à la première, & après que le tout eut disparu, il tomba une grande quantité de grêle. « Diction. Encyclop. art. *Trombe*.

DANS toutes les éditions de Lucrece, après ce vers, on en trouve un autre absolument intelligible,

*Nam ratio cum sanguine abest humoribus  
omnis.*

CREECH & les commentateurs qui ont voulu entendre Lucrece rejettent ce vers ; ceux qui n'ont eu en vue que de commenter son poëme, reportent ce vers plus haut, v. 404, où il ne présente pas un sens plus clair qu'ici.

I B I D. V. 20.

*Æstus ætheris significari* ne peut jamais signifier la chaleur de la voûte éthérée, comme le prétend Gassendi, puisque, selon la remarque de Creech, le propre de la chaleur est de dilater & de raréfier, & non pas de condenser & d'affaïsser. Il est donc ici question uniquement de la matière éthérée qui, en pesant d'en haut sur les nuages, les comprime & leur donne de la consistance. Voici deux passages qui pourraient éclaircir l'idée de Lucrece. Le premier est de Plin le naturaliste & le second de Sénèque. *Terræ in cœlum tendentis deprimat siderum vis.* Hist. Nat. lib. II. cap. 39. *Causas autem illius (aëris) mutationis & inconstantia abiat terra præ-*

*Ber* *cujus positiones huc aut illò versæ, magna ad aëris temperiem momenta sunt, alia syderum cursus, in quibus soli plurimum imputes... sed & cæteræ quoque stellæ non minus terrena quam incumbentem terris spiritum afficiunt, & ortu suo occasive contrario, modò frigora., modò imbres aliasque terrarum injurias turbidæ movent. Sen. Nat. quæst. lib. II. cap. 11.*

P A G E 336. V. 21.

Il est singulier que Lucrèce en donnant pour cause des tremblemens de terre les trois élémens les moins actifs, la terre, l'eau & l'air, n'ait pas fait mention du feu le plus terrible de tous; non pas qu'on lui reproche de n'avoir pas connu cette hypothèse chymérique du feu central, que les physiciens ont regardé pendant long-tems comme le seul moyen propre à expliquer les effets incroyables des tremblemens de terre. Mais sans avoir recours à cette supposition gratuite, l'on ne peut douter que » la terre ne soit en » une infinité d'endroits remplie de matieres » combustibles, pour peu que l'on fasse attention aux couches immenses de charbon de terre, aux amas de bitume, de tourbe, de souffre, d'alun, de pyrites, &c... qui se trouvent enfouis dans l'intérieur de notre globe. » Toutes ces matieres peuvent s'enflammer de

» mille manieres , mais sur-tout par l'action de  
 » l'air , qui est difféminé , comme l'on n'en peut  
 » douter , dans tout l'intérieur de la terre , &  
 » qui , mis en expansion par ces embrasemens ,  
 » fait effort en tout sens pour s'ouvrir un pas-  
 » sage. Personne n'ignore les effets qu'il peut  
 » produire quand il est en cet état. » L'eau con-  
 » tenue dans les profondeurs de la terre , con-  
 » tribue aussi de plusieurs manieres à ses trem-  
 » blemens. 1°. Parce que l'action du feu réduit  
 » l'eau en vapeurs , & l'on sçait que rien n'ap-  
 » proche de la force irrésistible de ces vapeurs  
 » mises en expansion. 2°. L'eau en tombant  
 » tout à coup dans les amas de matiere embrasée  
 » doit encore produire des explosions terribles.  
 » 3°. Elle anime les feux souterréins , en ce que  
 » par sa chute elle agite l'air & fait la fonction  
 » des soufflets de forge. 4°. Enfin elle peut con-  
 » courir aux ébranlemens de la terre par les ex-  
 » cavations qu'elle fait dans son intérieur , par  
 » les couches qu'elle entraîne après les avoir dé-  
 » trempées , & par les chûtes & les écroulemens  
 » que par là elle occasionne. « Mais malgré l'in-  
 » fluence que l'air & l'eau ont sur les tremblemens  
 » de terre , on voit que ces deux élémens ne tirent  
 » toute leur force que de l'action du feu qui les  
 » met en expansion. Encyclopédie , art. *Tremble-  
 mens de terre.*

CE que Lucrece dit de Sidon est confirmé en partie par Possidonius qui, selon le témoignage de Strabon, rapporte qu'une ville située au dessus de Sidon fut engloutie par un tremblement de terre, & qu'une partie de Sidon même s'écroula. Sénèque Nat. quæst. lib. VI, cap. 23. en parle aussi : *Thucydides ait circa Peloponesiaci belli tempus Atalantam insulam, aut totam, aut certè maximâ ex parte superfusam ; idem Sidoni accidisse, Possidonio crede.* Quant à ce que le Poëte ajoute d'Egine, il paraît avoir en vue la ruine d'Hélice & de Bura, deux villes célèbres dans l'antiquité, proche Egine, dans le Péloponnese. Cette ville que Lucrece appelle *Ægis*, Sénèque lui donne le nom d'*Ægium* dans un passage qui répand un grand jour sur celui de Lucrece. *Illa vasta concussio quæ duas concussit urbes Helicen & Burin, citrà Ægium constitit.* Nat. quæst. lib. VI, cap. 25. Ovide en fait aussi mention.

Si quæras Helicen & Buran Achaidas urbes  
 Invenies sub aquis, & adhuc ostendere nautæ  
 Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.  
 Met. lib. XV.

DIONORE de Sicile qui rapporte le même événement, ajoute qu'il fut regardé comme une punition par laquelle Neptune irrité châtia ces

deux villes coupables ; mais ensuite, comme philosophe, il apporte la cause physique de cet événement. Il dit que le Péloponnese renferme de grandes cavités souterraines, & d'immenses réservoirs où les eaux se tiennent rassemblées, & qu'on y connaît entr'autres deux fleuves qui coulent sous terre ; celui qui prend sa source auprès du Phénée, s'enfonça & disparut peu de tems après qu'on l'eut apperçu, & il est demeuré dans les entrailles de la terre. Un autre qui est au pied de Stymphée, que l'abbé Terrasson soupçonne être le Stymphale, se jette dans une ouverture où il reste caché la longueur de 200 stades, au bout desquels il se remontre auprès d'Argos. Vid. Diød. de Sicil. lib. XV.

P A G E 348. V. 12.

CELSE, lib. V. cap. 28. dit : *ignis facer malis ulceribus annumerari debet.* On peut consulter encore sur cette maladie Paul Eginette qui en traite au long. Virgile en fait aussi mention, Georg. III. v. 566.

CONTACTOS artus facer ignis edebat.

Creech.

P A G E 350. V. 14.

CE que dit Lucrette des cavernes de la Sicile est confirmé par Justin, lib. IV, cap. 1. Sici-

*liam ferunt angustis quondam faucibus Italiae ad-*  
*hæfisse, direptamque velut à corpore, majore im-*  
*petu superi maris, quod toto uadarum onere illuc*  
*vehitur. Est autem ipsa terra tenuis ac fragilis,*  
*& cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis,*  
*ut ventorum tota fermè statibus pateat; nec non*  
*& ignibus generandis nutriendisque soli ipsius na-*  
*turalis materia; quippe intrinsecus stratum sul-*  
*phure & bitumine traditur; quæ res facit ut spi-*  
*ritu cum igne inter interiora iustante, frequenter*  
*& compluribus locis, nunc flammæ, nunc vapo-*  
*rem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ*  
*montis per tot sæcula durat incendium; & ubi*  
*per spiramenta cavernarum ventus incubuit, are-*  
*narum moles egeruntur.* » On dit que la Sicile  
 » était autrefois jointe à l'Italie par un isthme  
 » étroit, & qu'elle fut séparée du continent par  
 » l'impétuosité de la mer supérieure qui vient  
 » sans cesse y fondre de tout le poids de ses  
 » ondes. La terre de cette île est légère & fria-  
 » ble; les cavernes & les conduits souterrains  
 » dont elle est remplie, la rendent si perméable,  
 » qu'elle est presque tout entière exposée au souf-  
 » fle des vents. Elle est avec cela mêlée naturel-  
 » lement de matières propres à engendrer & à  
 » nourrir des feux, parce qu'on assure qu'elle est  
 » intérieurement abondante en soufre & en bi-  
 » tume; d'où il arrive que le vent luttant contre

» le feu dans ses souterrains, elle vomit fié-  
 » quement & en beaucoup d'endroits, tantôt  
 » des flammes, tantôt des exhalaisons, tantôt  
 » une épaisse fumée. De là enfin l'Etna, ce vol-  
 » can qui brûle depuis tant de siècles & d'où  
 » s'élancent des amas de sables, quand le vent  
 » s'engouffre dans les soupitaux des cavernes.

P A G E 352. V. 9.

LA leçon est ici corrompue. Le texte por e  
*hâc ire fatendum est & penetrare mari penitus*  
*res cogit aperto*, qui ne présente aucune cons-  
 truction, & ne fait aucun sens. J'ai suivi la  
 leçon de Creech, qui me paraît la plus raison-  
 nable de toutes les corrections que les commen-  
 tateurs aient faites sur cet endroit. *Animam* est  
 la même chose que *ventum*. Il est employé sou-  
 vent en ce sens par Lucrece : *res cogit aperta*  
 est une façon de parler comme *manifesta docet res*.

JE traduis *vensigenâ*, par où s'échappent les  
 vents, quoiqu'il signifie plutôt où se forment les  
 vents. Mais si les vents entrent par le pied de la  
 montagne, quand la mer s'est retirée, ils ne se  
 forment donc pas dans l'entonnoir. En général  
 tout ce morceau est corrompu, & je me suis  
 moins proposé d'y mettre de la fidélité que du  
 sens.

C'EST en effet la véritable cause des débordemens du Nil. Ce fleuve reçoit en Ethiopie les eaux d'un grand nombre de torrens & de rivières, que forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur & le tropique, avant & après le solstice. Ces pluies sont la seule cause des débordemens réglés du Nil, débordemens qui arrivent tous les ans à peu près au même tems ; mais avec quelques inégalités, parce qu'ils dépendent du concours de diverses circonstances physiques, qui ne se trouvent pas toujours réunies de la même façon. Ceux qui sont curieux de connaître plus amplement les opinions des anciens sur les débordemens du Nil, peuvent consulter Diod. de Sic. lib. I. qui a traité cette matière avec les plus grands détails.

I B I D. V. 14.

CE que Lucrece appelle *averne* du mot latin *avis*, se nomme en français *mouffette* de *Mephitis*. Ce sont des vapeurs ou exhalaisons pestiférées qui se font sentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plupart des mines, & même à la surface ; car la chaleur du soleil suffit pour attirer quelquefois ces exhalaisons à la surface de

la terre. Voila pourquoi des expériences réitérées nous apprennent qu'il est dangereux de s'endormir sur l'herbe, sur-tout au printems, lorsque les premières impressions du soleil se font sentir à la terre; & c'est peut-être ce phénomène mal-entendu qui fait que Lucrece rapporte à l'ombre de certains arbres, ce qui pourrait n'être que l'effet de ces évaporations. Mais ces exhalaisons de la surface, quelles qu'elles soient, ne sont jamais aussi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connaît dans le royaume de Naples *la grotte du chien*, qui suffoque tous les animaux qui y sont exposés. » M. Scip, médecin Allemand, a décrit dans les transactions philosophiques une mouffette qui se fait sentir dans une carrière auprès des eaux minérales de Pymont en Westphalie. Cette vapeur tue les oiseaux, les insectes & tous les animaux qui en sont atteints. Les oiseaux meurent dans des convulsions semblables à celles qu'ils éprouvent sous le récipient de la machine pneumatique, quand on en a pompé l'air. » C'est vraisemblablement un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrece que l'air se raréfie dans ces lieux, & qu'il s'y forme un vuide » En Hongrie à Bibar, près des monts Crapacks, est une source minérale que l'on peut boire impunément; mais qui, sans répandre d'émana-

» rions sensibles, ne laisse pas de tuer sur le  
 » champ les oiseaux & les autres animaux qui  
 » en approchent ». Vid. transf. phil. n°. 448,  
 450, 451, & l'Encyclopédie, art. *mouffettes*,  
 d'où ces détails ont été tirés.

P A G E 358. V. 17.

» C'ÉTOIT sous terre, & dans des lieux extrême-  
 » ment bas, que les anciens plaçaient le séjour  
 » des âmes. Dans cette pensée ils s'imaginaient  
 » que les gouffres & les trous profonds qu'on ren-  
 » contrait en certains endroits de la terre, étaient  
 » autant d'ouvertures de l'enfer, & de chemins qui  
 » conduisaient dans ce lieu ténébreux. C'est pour  
 » cette raison qu'on allait consulter les ombres des  
 » morts, proche du fleuve Achéron en Epire, &  
 » au lac d'Averne en Italie. C'est ce qui avait fait  
 » croire que la caverne d'Achéruſe, voisine de la  
 » ville d'Héraclée dans le Pont, & le fameux antre  
 » de Trophonius dans la Grece, avaient autrefois  
 » donné passage à des héros qui étaient descendus  
 » par là aux enfers; c'est enfin ce qui faisait re-  
 » garder comme des soupiraux des enfers, l'Etna,  
 » le Vésuve & les autres montagnes enflammées.

» Il est remarquable que la plupart des oracles  
 » se rendaient dans des lieux abondans en vapeurs  
 » & en exhalaisons, dans des régions remplies  
 » d'eaux minérales & thermales & de soufre. La

Béotie était la partie de la Grèce où il se rendait le plus d'oracles, à cause des montagnes & des cavernes qui s'y trouvaient. Plutarque y compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumès était placé dans une contrée sulphureuse, remplie de vapeurs & de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendaient dans un antre d'où l'on sortait tout étourdi des vapeurs qui y régnaient, & l'on prenait sans doute pour une extase ou pour une communication avec le Dieu, l'état de vertige & de convulsion où mettaient ces exhalaisons dangereuses. Comme ceux qui parlaient, n'en jouissaient pas de leurs sens, on crut que c'étaient les Dieux qui parlaient pour eux & qui s'expliquaient par leur organe. C'est ainsi que prophétisait la Pythie de Delphes. Après s'être assise sur un trépied, & avoir été quelque tems exposée aux vapeurs qui sortaient de l'antre sacré, elle entrait en fureur, & l'on prenait pour des oracles les réponses qu'elle faisait. L'oracle de Claros opérait par le moyen d'une fontaine qui enivrait & étourdissait. On peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Lybie, dont le temple était auprès d'une fontaine dont nous parlerons dans la suite. Voyez *l'Antiquité dévoilée par ses usages*.

CE n'est pas précisément l'ombre de ces arbres qui donne des maladies ; mais la chaleur du soleil, en développant leurs particules insensibles, fait sortir de leur substance une grande abondance d'émanations dangereuses. On attribue une pareille vertu mal-faisante au sureau, à l'if, au noyer & à quelques autres arbres dont les principes volatils, répandus dans leur atmosphère, sont funestes à ceux qui se reposent long-tems sous leur ombre. Mais le Machnillier, arbre de l'Amérique, dont le fruit est semblable à nos pommes d'apis, est un poison bien autrement actif. Les émanations virulentes de cet arbre, non-seulement causent des maladies, mais donnent même la mort aux voyageurs imprudens qui cherchent sous son feuillage un abri contre l'ardeur du soleil.

QUEL est cet arbre qui croissait sur l'Hélicon ? nous n'en connaissons point aujourd'hui dont la fleur tue l'homme par son odeur. C'est un malheur de moins pour l'humanité. Peut-être en existait-il de semblables du tems de Lucrece. Peut-être avons-nous perdu cet arbre mortel, comme plusieurs maladies auxquelles étaient sujets les anciens. Car on ne peut dis-

convenir que leur botanique ne fût entièrement différente de la nôtre. On ne retrouve maintenant presque aucune des plantes de la forme & de la vertu desquelles ils nous ont laissé la description ; soit que l'espèce soit morte, soit qu'elles aient tellement dégénéré, que leurs propriétés essentielles soient absolument changées aujourd'hui.

P A G E 362. V. 4.

Le *Castoreum* est une matière grasse de la consistance du miel, d'un roux foncé, fétide, âcre & nauséuse. Elle est renfermée dans deux vésicules de la grosseur d'un œuf, que le castor porte dans ses aînes. Ces vésicules ne sont pas, comme on l'a cru, les testicules du castor, puisque la femelle en est pourvue comme le mâle. Le *Castoreum* est composé de parties terreuses, résineuses, huileuses, inflammables, très-subtiles & si spiritueuses, qu'une seule goutte, réduite en vapeurs, suffit pour répandre son odeur dans un grand espace d'air. Comme il est fétide & pénétrant, il n'est pas surprenant que bien des personnes se sentent blessées de son odeur qui attaque pour l'ordinaire le cerveau & les nerfs. Les femmes sur-tout, qui sont plus délicates & dont le genre nerveux est plus irritable, peuvent être affectées jusqu'à l'éva-

nouissement, à plus forte raison si elles sont dans leur état critique, tems auquel leurs fibres sont plus vibratiles, plus sensibles, & plus susceptibles des impressions extérieures.

I B I D. V. 9.

IL n'est certainement pas prudent de rester trop long-tems dans un bain chaud. Le corps est alors plongé dans un milieu 800 fois plus dense que la tête qui est exposée à l'air libre. Comme donc les liqueurs se portent toujours vers les lieux où elles trouvent moins de résistance, il est naturel qu'elles montent vers la tête, ce qui doit occasionner la stupeur, la pesanteur, l'étourdissement & même le vertige. Mais si l'estomac est rempli d'alimens, c'est un surcroît d'humeurs & de fumées de plus pour le cerveau. Ajoutons que la compression & le relâchement que l'estomac éprouve à la fois, le mettent à la gêne & troublent nécessairement la digestion.

I B I D. V. 12.

TOUT le monde connaît les funestes effets du charbon ardent, dont l'action tend à détruire ou à suffoquer le principe vital, en attaquant sur-tout le cerveau & le genre nerveux, & en raréfiant le sang d'où résultent des maladies comateuses & le spasme. C'est pour la même

raison que l'odeur d'une meche récemment éteinte , qui par les principes sulphureux & volatils dont l'huile ou la graisse sont composées , n'est à proprement parler qu'un véritable charbon , peut aussi produire les accidens que Lucrece a décrits plus haut. Mais la précaution qu'il indique de boire de l'eau pour se garantir des effets du charbon , sur quel principe de physique ou d'anatomie peut-elle être fondée ? croyait-il qu'une grande quantité d'eau , en se mêlant avec le sang , pouvait servir à noyer , pour ainsi dire , & à émousser les principes sulphureux du charbon ? c'est ce qu'il n'explique pas & ce qui d'ailleurs est contraire à l'expérience & à la raison.

I B I D. V. 15.

DIRE que l'odeur du vin est un coup mortel pour un homme qui a la fièvre chaude , est une proposition trop générale & qui doit être restreinte à un bien petit nombre d'exemples. Il est sûr que le vin , par sa seule odeur , peut être très-nuisible dans cette fièvre où la chaleur est extrême , accompagnée de délire & souvent de phrénésie. On sçait que les liqueurs spiritueuses qui fermentent , sont très-dangereuses même pour les personnes saines. On a des exemples d'hommes tués sur le champ ou suffoqués en entrant dans des caves de vin nouveau. D'au-

tres ont été très-malades pour avoir séjourné trop long-tems dans des caves fermées , remplies de vin & de biere en fermentation.

I B I D. V. 18.

» LES mines sont remplies de vapeurs ou  
 » d'exhalaisons qui s'échappent par les fentes,  
 » crevasses ou cavités qui se trouvent dans les  
 » rochers. Elles sont de différentes especes ;  
 » tantôt elles échauffent l'air si considérable-  
 » ment, qu'il est impossible que les ouvriers  
 » puissent continuer leurs travaux sous terre.  
 » Cela arrive sur-tout dans les grandes chaleurs,  
 « où l'air extérieur de l'athmosphere n'étant pas  
 » agité par le vent, reste dans un état de stag-  
 » nation qui empêche l'air contenu dans les  
 » souterrains de se renouveler & de circuler  
 » librement. Les ouvriers sont fort incommo-  
 » dés de ces exhalaisons ; elles excitent chez eux  
 » des toux convulsives, & leur donnent la phthi-  
 » sie, la pulmonie, des paralysies & d'autres  
 » maladies qui contribuent à abrégér leurs jours.  
 » Souvent même l'effet en est encore plus prompt,  
 » & les pauvres mineurs sont tout d'un coup suf-  
 » foqués par ces vapeurs dangereuses. On a ima-  
 » giné un grand nombre de précautions pour en  
 » garantir les ouvriers, & pour faciliter la circu-  
 » lation de l'air dans les souterrains. On se sert

» pour cela de percemens , quand il est possible  
 » de les pratiquer ; c'est-à-dire , qu'on ouvre  
 » une galerie horizontale au pied d'une mon-  
 » tagne , & cette galerie fait avec les bures ou  
 » puits perpendiculaires de la mine une espee  
 » de siphon qui favorise le renouvellement de  
 » l'air ; mais de toutes les méthodes qu'on puisse  
 » employer , il n'en est pas de plus sûre que  
 » la machine de Sutton ». Vid. Encyclopédie ,  
 art. *Exhalaisons minérales*.

P A G E 366. V. 9.

LES physiciens modernes conviennent que  
 l'eau des puits n'est pas plus froide en été  
 qu'en hyver , & qu'elle ne nous paraît telle ,  
 qu'à proportion de la chaleur plus ou moins  
 considérable de l'atmosphère , Ainsi un hom-  
 me qui aurait très-chaud à la main droite ,  
 & très-froid à la gauche , en trempant toutes  
 les deux dans la même eau tiède , trouverait  
 cette eau froide de la main droite , & au con-  
 traire chaude & même brûlante de la gauche.

I B I D. V. 17.

QUINT-CURCE décrit ainsi cette fontaine, lib.  
 IV, sect. VII. *Ammonis rexus in medio habet  
 fontem , aquam solis vocant. Sub ortu solis te-  
 pida manat ; medio die , cum vehemensissimus  
 est calor , frigida etiam fluit ; inclinato in*

*vesperam calefcit ; mediâ nocte frigida exæstuat ; quòque propiùs nox vergit ad lucem , multùm ex nocturno calore decrefcit , donec sub ipsum diei ortum affueto tempore languefcat.* » Au mi-  
 » lieu de la forêt d'Ammon fe voit une fon-  
 » taine qu'on appelle *l'eau du foleil*. Au lever  
 » du foleil elle eft tiède ; à midi , lorsque la  
 » chaleur eft la plus confidérable , elle eft très-  
 » fraîche ; enfuite , à mefure que le jour dé-  
 » cline , elle s'échauffe , de maniere qu'à mi-  
 » nuit elle devient bouillante ; & plus la lumière  
 » s'approche , plus l'eau perd de fa chaleur ,  
 » jufqu'à ce qu'au matin elle retrouve fa tié-  
 » deur accoutumée.

P A G E 370. V. 5.

CETTE fontaine eft celle de Jupiter Dodo-  
 nien , que Pline décrit en ces termes , *Hift. nat.*  
*lib. II. chap. 103. In Dodone Jovis fons cùm*  
*fit gelidus , & extinguat immerfas faces , fi ex-*  
*tingtæ admoveantur , accendit ; idem meridie fem-*  
*per deficit ; quâ de caufâ ἀναπανομενον (id eft ceffan-*  
*tem) vocant ; mox increfcens , ad medium noctis*  
*exuberat , ab eo rursùs fenfim deficit* » La fon-  
 » taine de Jupiter à Dodone , quoiqu'afsez froi-  
 » de pour éteindre les flambeaux allumés qu'on  
 » y plonge , a pourtant la propriété de les ral-  
 » lumer quand on les en approche après qu'ils

ont été éteints. Cette même fontaine se tarit régulièrement à midi, ce qui lui a fait donner le nom, d'απαραιμνον. Vers minuit elle se remplit de nouveau, & depuis cette heure elle recommence à décroître peu à peu.

I B I D. V. 16.

TOUTES les éditions portent *Endo mari*, auquel Creech a suppléé *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction. « Si on lit « *Endo mari* dans la mer; que signifie ce que « Lucrece ajoute deux vers plus bas, *multis aliis* « *regionibus* ? ces autres régions sont aussi dans « la mer. Il faut donc lire *Aradius fons*, la fon- « taine Aradienne dont Strabon fait mention « lib. XVI. de la géographie. C'est ainsi que « Lucrece avait écrit; & les mots *in mari* ou « *Endo mari* mis en marge, se sont insensiblement glissés dans le texte.

P A G E 372. V. 16.

IL y avait dans l'Asie mineure deux villes appelées *Magnesiæ*; l'une auprès du Méandre, l'autre au pied du mont Sypile. Cette dernière qui appartenait particulièrement à la Lydie, & qu'on appelait aussi *Héraclée*, était la vraie patrie de l'aiman. Le mont Sypile était fécond en métaux & en aiman par conséquent. Ainsi l'aiman

appelé *magnes* du premier lieu de sa découverte, a conservé son ancien nom, comme il est arrivé à l'acier & au cuivre qui portent les noms des lieux où ils ont été découverts.

I B I D. V. 17.

LUCRECE à raison de dire que l'aiman était regardé comme une des merveilles de la nature; il est incroyable combien d'éloges en ont faits les auteurs anciens. On lui donnait le nom de *λιθος*, *la pierre par excellence*. Les uns le regardaient comme le chef-d'œuvre de la Divinité, comme une pierre vraiment divine. D'autres voulaient que sa vertu attractive fût un secret dont les Dieux se fussent réservés la connaissance. Claudien en parle dans des termes aussi magnifiques. Epigram. 14. *de Magnete*.

Lapis est cognomine *Magnes*,  
Decolor, obscurus, vilis; non ille repexam  
Cæsariem regum, non candida virginis  
ornat

Colla, nec insigni splendet per cingula  
morsu;

Sed nova si nigri videas miracula saxi,  
Tunc superat pulchros cultus, & quidquid  
Eois

Indus littoribus rubrâ scrutatur in algâ.

QU'EN auraient-ils donc dit, s'ils avaient

connu, outre sa vertu attractive & communicative, sa direction vers le pôle, & son inclination vers l'horizon en se tournant vers le pôle, s'ils avaient connu l'usage de la boussole, qui est bien autre chose qu'un simple objet de curiosité ?

La manière dont ils expliquaient le petit nombre de propriétés qu'ils en connaissaient, se ressentait bien de l'admiration, de l'espece de vénération même qu'ils avaient pour cette pierre. Thalès la croyait animée. Plinè imbu de la même opinion s'écrie avec enthousiasme ; *Quis lapidis rigore pigrius ? Ecce sensus manusque tribuit illi (natura). Quid ferri duritiâ pugnacius ? Sed cedit & patitur mores, trahitur namque & magnete lapide, domitrixque illa rerum omnium materia, ad inane nescio quid currit, atque ut propius venit, assistit teneturque & complexu hæret.*

On croyait que cette pierre se nourrissait de la substance même du fer ; c'est ce que dit Claudien, *loc. cit. ut sup.*

*Ex ferro meruit vitam, ferrique rigore  
Vescitur; hæc dulces epulas, hæc pabula  
novit.*

ENFIN les partisans des sympathies & des antipathies supposaient un amour entre le fer &

l'aiman, opinion que Claudien exprime ainsi en adressant la parole à l'amour.

Jam gelidas rupes vivoque carentia sexu  
 Membra feris, jam saxa tuis obnoxia telis  
 Et lapides suos ardor agit, ferrumque te-  
 netur

Illecebris ; rigido regnant in marmore  
 flammæ.

P A G E 378. V. 4.

Tous les commentateurs se sont mis à la torture pour entendre ces trois vers ; leur embarras est venu de ce qu'ils se sont obstinés à les lier ensemble & à les regarder comme trois membres d'une seule phrase. Voici comme ils ponctuent.

Ferri quin quoque vim penetrare sœvit,  
 Undique quæ circum corpus lorica coercet,  
 Morbida vis quæcunque extrinsecus insi-  
 nuatur.

Et d'après cette ponctuation, ils regardent *morbida vis* comme le nominatif de *penetrare sœvit*, ce qui donne cette version ridicule que les maladies du dehors pénètrent la cuirasse de fer du soldat. Pour éviter cette absurdité, ils ont varié les leçons à l'infini. On peut voir dans la longue note de Creech les corrections sans nombre que Lefevre, Gifanius, Lambin &

Creech lui-même ont faites sur ce passage. Il ne s'agissait, pour le rendre plus clair que le jour, que d'en changer la ponctuation en mettant dans le second vers un point après *coërcet*. Alors le nominatif de *penetrare suevit est frigus vaposque ignis* du vers précédent, ce qui fait un sens raisonnable. *Le froid & le chaud pénètrent les murs, pénètrent jusqu'à la cuirasse d'acier qui enveloppe le corps du guerrier.* Le troisième vers *morbida vis, &c.....* fait une nouvelle phrase, un nouveau fait qui confirme ce que dit le Poëte. La plupart des maladies nous viennent du dehors, & s'insinuent par conséquent en nous par nos pores.

## PAGE 380. V. 2.

LES commentateurs entendent par *recreate*, le plaisir que les parfums procurent à l'odorat; mais les trois mots *videntur, interdum, tanquam* qui le modifient, deviennent absolument intelligibles, s'il est pris dans ce sens. Il faut donc que *recreate* ait ici la signification que Lucrece lui a déjà donnée au commencement de ce chant, (vid. not. 1.); & le raisonnement du Poëte est que les parfums qui sont un poison pour les porceaux, ont la vertu de nous rappeler d'un évanouissement. Alors on entend ces trois restrictions de Lu-

Crece . . . Tandis que les mêmes parfums semblent quelquefois nous rappeler , pour ainsi dire , à la vie.

P A G E 382. V. 6.

On ne voit pas quelle liaison peut avoir avec les quatre principes préliminaires que Lucrece a établis , la raison qu'il donne de l'attraction du fer par l'aiman. Il y a grande apparence que Lucrece avait ajouté une autre solution qui exigeait cet appareil de notions préliminaires , & qui se sera perdue , de quelque manière que ce soit. C'est le sentiment de Gassendi, qui apporte en même-tems cette seconde raison qu'on trouve dans Diogene Laërce , & dont voici la substance. » Les émanations du fer & » celle de l'aiman sont parfaitement semblables, » leurs interstices , leurs conduits ont aussi une » parfaite analogie ; lors donc que les émana- » tions de l'aiman viennent frapper le fer , elles » doivent s'insinuer dans l'intérieur de ce mé- » tal & se lier à ses éléments ; ainsi liées , elles » doivent après la répercussion emmener avec » elles les parties du fer auxquelles elles sont ac- » crochées. Les émanations du fer de leur côté » doivent produire le même effet sur l'aiman ; » s'unir à ses parties , & après la répercussion » attirer avec elles la substance même de la

20 pierre. Ces deux émanations ainsi liées, l'une  
 20 à la masse du fer, l'autre à la masse de l'ai-  
 20 man, en réjaillissant en sens contraire, doi-  
 20 vent se rencontrer dans l'espace intermédiaire  
 20 re, s'y unir, & par cette jonction lier en-  
 20 semble le fer & l'aiman. Or il est clair que  
 20 cette jonction se fera plus près de celui des  
 20 deux corps dont les émanations auront été  
 20 les plus abondantes. Et comme l'abondance  
 20 de ses émanations est proportionnée à la  
 20 masse des corps, il n'est pas plus vrai de  
 20 dire que l'aiman attire le fer, que de dire  
 20 que le fer attire l'aiman. Ces deux substances  
 20 s'attirent l'une & l'autre.

10 CETTE explication quelle qu'elle soit, suppo-  
 se nécessairement les principes préliminaires de  
 Lucrèce, comme on peut s'en persuader avec un  
 peu d'attention.

P A G E 384. V. 3.

Ces deux vers sont fort embrouillés ; per-  
 sonne, à ce qu'il me semble, n'en a entendu  
 la construction ; la voici : *Hæc quoque res acce-  
 dit itein huc adjumento*, une nouvelle cause  
 vient encore à l'appui, *quare id queat magis esse*,  
 pour que cet effet soit produit plus efficace-  
 ment ; *motusque movatur quòd simul*, &c... &  
 la direction de l'anneau est aidée en ce que

&c ... je me suis permis de changer *motu* qui ne fait aucun sens, en *motus* qui rétablit toute la clarté de la phrase. J'ai sur-tout entièrement changé la ponctuation; en ôtant les deux points après *esse* & après *juvatur*, & en y suppléant les virgules.

P A G E 388. V. 7.

*La colle de taureau se faisait avec les oreilles & les parties génitoyes du taureau. Glutinum præstantissimum fit ex auribus taurorum & genitalibus. Plin. Hist. Nat. lib. XXVIII. cap. 17.*

I B I D. V. 10.

TOUTES les éditions portent *in aquai fontibus audent misceri. Le vin ose se mêler avec l'eau*, ce qui fait une expression assez plaisante. Je ne doute pas que le mot *audent* ne soit une faute de copiste, & que Lucrece n'ait écrit *fontibu' gaudent*, le vin aime à se mêler avec l'eau.

I B I D. V. 16.

PAR ce mot *res*, Lucrece semble donner à entendre qu'on mêlait autrefois avec l'or & l'argent, une substance d'une autre nature pour faciliter leur alliage; mais c'est une chose contraire à l'expérience. L'or & l'argent fondus ensemble dans un même creuset, se mélangent parfaitement sans le secours d'aucune substance;

& si l'on y ajoute quelquefois du *Borax* ou du *nitre*, c'est pour faciliter la fusion & non pas le mélange.

I B I D. V. 17.

LUCRECE décrit ici la composition du bronze. *Plumbum album* veut dire l'étain. En effet le cuivre jaune & le cuivre rouge mêlés avec l'étain, donnent le métal mixte qu'on appelle bronze.

P A G E 392. V. 2.

*CLAUDICARE* veut dire proprement *boiter*. Ici c'est une expression métaphorique, par laquelle Lucrece fait entendre que l'axe du monde, qui s'élève dans la partie septentrionale, & s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner dans l'Egypte.

I B I D. V. 9.

L'ÉLÉPHANTIASIS ainsi nommé du mot Grec *Ελεφας*, éléphant à cause de la ressemblance que les malheureux attequés de ce mal, ont avec l'éléphant, soit pour l'apparence extérieure du corps, soit pour la couleur de la peau, soit pour la durée de la maladie, est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité.

Est lepræ species, elephantiasisque vocatur,  
 Quo cunctis morbis major sic esse videtur  
 Ut major cunctis elephas animantibus extat.  
 Maur. de Vir. herb. cap. 5.

Le corps entier est alors défiguré par des tumeurs hideuses, des tubérosités, des poireaux, des croûtes, des exostoses, il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres-obscurcs, ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulcères affreux, par un cancer universel qui pénètre jusqu'à la charpente osseuse même. Joignez-y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes & de l'arcade supérieur des orbites, & mille autres caractères d'autant plus hideux qu'ils sont tous extérieurs. En effet on dirait que la Nature, dans cette maladie, a eu l'intention de se jouer de l'art des médecins, en exposant à découvert à leurs yeux, en assujettissant à leur tact un mal dont elle a rendu la cure impossible. Dans les autres maladies ils peuvent prétexter le jeu secret de l'organisation intérieure, qui ne se manifeste au dehors que par des symptômes faibles, difficiles à saisir, souvent même équivoques. Ici le mal se produit lui-même aux yeux pour défier l'art & se jouer de ses ressources. Les médecins tant anciens que modernes conviennent que cette maladie est in-

curable ; c'est un fait attesté par l'expérience , confirmé d'ailleurs par la foule innombrable de recettes contradictoires imaginées depuis tant de siècles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité est d'autant plus surprenante , qu'on connaît aussi bien les causes que les effets de ce mal. On sçait qu'il est occasionné communément par l'humidité de l'air , par des brouillards infects , par le voisinage de la mer & des étangs , soit doux soit salés. On sçait que les peuples dont les habitations sont souterraines , dont la boisson est une eau stagnante , dont les alimens sont visqueux , gras , huileux & putrides , tels que les poissons crus ou salés , les fromages corrompus , & même certains légumes de mauvaise qualité , sont ordinairement sujets à ce mal. Aussi a-t-on remarqué que les Etats despotiques & barbares sont ceux où il se déploie avec le plus de fureur. Les peuples découragés par la tyrannie du gouvernement , négligent des terres dont ils ne recueillent pas les fruits , laissent croupir les marais & les étangs , vivant dans la fange , comme des animaux immondes , & imprimant , pour ainsi dire , au pays qu'ils habitent , un aspect aussi triste que le leur. De là ces exhalaisons fétides qui , reçues dans le canal de la respiration , au lieu d'un air pur , n'introduisent dans la machine que les germes de la

plus affreuse maladie. Représentons-nous donc le despotisme, non pas seulement tel que le dépeint Sénèque dans une de ses lettres, environné de buchers, de fer, de flammes & de bourreaux, mais encore escorté par les pestes & les maladies contagieuses, empoisonnant de son souffle l'air, la terre & les eaux. Heureusement l'éléphantiasis paraît presque éteint aujourd'hui en Europe, d'où le despotisme se retire de jour en jour vers l'Asie, le lieu de sa naissance. On ne voit plus de trace de cette maladie que dans quelques pays septentrionaux & maritimes, tels que l'isle de Feroë, l'Islande, le Groenland, la Norwege, le nord de la Hollande & les montagnes d'Ecosse; mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent, dans les isles de la Grece, dans la Syrie, dans l'Égypte, la Nigritie, le royaume d'Angola, les isles d'Afrique, le Malabar, Goa, le Bengale, le royaume de Siam, Batavia, les Moluques, le Japon, &c. Les Européens l'ont trouvée au milieu des richesses du nouveau monde, comme le serpent qui gardait les pommes d'or des Hespérides; ils l'ont vue régner dans l'isle de St. Domingue, dans le quartier du fort royal à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'isle de St. Christophe, aux isles des Caraïbes, aux environs du Mississipi, dans la Jamaïque, dans un

canton du Paraguai, dans une partie du Brésil, & dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie qui répond, pour ainsi dire, à tous les points de notre globe, répond aussi à tous les instans de sa durée. Aussi ancienne que le monde, elle naquit de ce même mélange de terre & d'eau auquel les anciens philosophes attribuaient l'origine des premiers hommes. Combien de précautions imaginées par les anciens législateurs pour arrêter les progrès de ce maïnaissant ! L'usage des viandes pros crit dans les pays chauds, l'interdiction du porc qui se roule dans la fange, des oiseaux aquatiques qui vivent dans les eaux, préceptes que Pythagore puisa chez les Egyptiens, ne nous permettent pas de douter que ce mal n'eût fait dès-lors de terribles ravages. La côte Maritime de l'Asie & la basse Egypte ont passé de tout tems pour le sol natal de l'Eléphantiasis. Les loix économiques des Hébreux, leur histoire, ce Job abandonné de tout le monde, ce mandiant Lazare, ce général Naaman, & plusieurs autres exemples ne prouvent-ils pas que les Juifs étaient en proie à cette maladie ? Elle était connue dans la Thrace, dans la Mysie, dans la Germanie ; elle désolait les Indes du tems d'Alexandre qui défendit à ses habitans l'usage du poisson, la Perse sous le nom de *mal Persique* ; la Grece

& les régions de l'Afrique voisines de la Mauritanie. Elle s'est aussi fait sentir à l'empire Romain, non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée, mais parce que les mêmes causes qui l'avaient fait naître dans les autres contrées, l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus parmi nous aux Croisades, mais à d'autres fléaux aussi efficaces. Les irruptions des Barbares, la servitude du gouvernement féodal, l'abrutissement des peuples, l'abandon de l'Agriculture ; voilà les vraies causes qui la perpétuent si long-tems en Occident. La Nature, malheureusement trop féconde, s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses. Le feu St. Antoine, le feu sacré ou feu Persique, la plique Polonoise, le scorbut & le mal vénérien sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées, différens ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité que la contagion de cette maladie soit encore un problème ? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari, sans que les enfans qu'elle met au monde en soient atteints, que d'autres fois les enfans naissent infectés du virus, sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact, tantôt on habite impunément avec des Eléphantiaques ;

522 *NOTES DU LIVRE VI.*

mais qu'importe qu'elle se communique ou non par la contagion, quand la Nature a tant d'autres ressources pour la propager ?

CETTE note est un précis de l'excellente histoire de l'Eléphantiasis, par M. Raymond.

*Fin du second Volume.*



---

# T A B L E

*Qui indique le quantième du vers initial de  
chaque page.*

## L I V R E I V.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
8	1	50	450	92	902
10	12	52	471	94	922
12	33	54	493	96	945
14	54	56	516	98	967
16	78	58	537	100	988
18	100	60	558	102	1006
20	122	62	580	104	1026
22	144	64	600	106	1046
24	166	66	621	108	1066
26	185	68	641	110	1089
28	207	70	667	112	1108
30	226	72	689	114	1130
32	248	74	710	116	1150
34	271	76	731	118	1168
36	295	78	753	120	1188
38	315	80	773	122	1210
40	338	82	793	124	1232
42	362	84	814	126	1254
44	385	86	836	128	1275
46	406	88	858		
48	428	90	880		

---

## L I V R E V.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
142	1	152	100	162	214
144	13	154	123	164	234
146	35	156	147	166	258
148	58	158	171	168	279
150	81	160	193	170	300

# T A B L E

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
172	320	208	708	244	1090
174	340	210	730	246	1108
176	363	212	754	248	1130
178	386	214	776	250	1151
180	408	216	795	252	1169
182	429	218	816	254	1187
184	450	220	836	256	1206
186	474	222	856	258	1227
188	494	224	881	260	1250
190	514	226	903	262	1275
192	535	228	924	264	1297
194	556	230	944	266	1319
196	577	232	964	268	1340
198	598	234	986	270	1359
200	623	236	1009	272	1380
202	644	238	1028	274	1404
204	665	240	1049	276	1426
206	686	242	1068	278	1446

---

## L I V R E V I

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
284	1	310	255	336	523
286	12	312	276	338	546
288	37	314	299	340	564
299	57	316	320	342	587
292	77	318	339	344	608
294	99	320	359	346	628
296	117	322	381	348	649
298	137	324	400	350	670
300	156	326	419	352	689
302	175	328	440	354	708
304	195	330	460	356	727
306	211	332	481	358	747
308	234	334	503	360	770

# T A B L E

pag. vers.	pag. vers.	pag. vers.
362... 791	378... 950	394... 1126
364... 812	380... 974	396... 1150
366... 832	382... 995	398... 1172
368... 853	384... 1018	400... 1196
370... 875	386... 1040	402... 1218
372... 894	388... 1061	404... 1242
374... 911	390... 1083	406... 1264
376... 931	392... 1104	

## ERRATA DU SECOND VOLUME.

- PAGE** 10 vers 6, *factu*, *lege factu*,  
 14 v. 16, *pauca*, *lege parva*.  
 18 v. 5, *singillatim*, *lege singillatim*.  
 122 v. 1, *separatum*, *lege superatum*.  
 130 ligne 4, *une*, *lisez un*.  
 212 v. 6, *præteriit*, *lege præteriit*.  
 235 lig. 9, *il vrai*, *lisez il est vrai*.  
 236 v. 14, *miserier*, *lege misererier*.  
 242 v. 6, *equos*, *lege equas*.  
 257 lig. 24, *les*, *lisez ses*.  
 267 lig. 10, *de leur peau*, *lisez sur leur peau*.  
 296. v. 9, *versanti*, *lege versanti*.  
 302 v. 20, *structa*, *lege structas*.  
 365 lig. dern. *cette espace*, *lisez cet espace*.  
 379 lig. penul. *ambrosie*, *lisez ambrosie*.  
 385 lig. 1, *aussi*, *lisez ainsi*.

